



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Princeton University Library



32101 066388651

2006

173

3206
.173
v. 2

Library of



Princeton University.



ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE
DES
NOMS DE LIEUX HABITÉS

(VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX)

DU
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

PAR

L. BERTHOUD
PHARMACIEN DES HÔPITAUX
DE PARIS

L. MATRUCHOT
MAÎTRE DE CONFÉRENCES DE BOTANIQUE
À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

II. — PÉRIODE GALLO-ROMAINE

(Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur*, année 1902)

SEMUR
IMPRIMERIE COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE
V. BORDOT
—
1902

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE GALLO-ROMAINE

1.2
JAN 14 1920 428026

ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE
DES
NOMS DE LIEUX HABITÉS

VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX
DU
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE GALLO-ROMAINE

L'époque gallo-romaine fut pour la Gaule, grâce à la paix et à l'influence civilisatrice du vainqueur, une ère de progrès et de prospérité. Cette prospérité se manifesta dans l'agrandissement et l'embellissement des villes, dans l'expansion du commerce, facilité par l'établissement d'un réseau de routes qui sillonnèrent le pays en tous sens, enfin dans le développement de l'agriculture consécutive à l'organisation de domaines ruraux en nombre infini.

Notre région bénéficia largement du nouvel état de choses : plus de la moitié, en effet, des villages du département de la Côte-d'Or, ainsi que les noms qu'ils portent, datent de cette époque. En particulier, les lieux habités dont le vocable latin se terminait en *-acus*, et qui tous à l'origine furent des exploitations rurales isolées, virent le jour pendant la période gallo-romaine, et *seulement à cette époque* : aucun d'eux ne remonte plus haut. Telle est du moins, exprimée pour la généralité des vocables en *-acus* et en *-anus* de la Gaule romane, l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville, opinion assez généralement acceptée, et corrélatrice d'une thèse soutenue par cet éminent savant sur l'origine de la propriété foncière en Gaule.

Selon lui, la terre en Gaule, jusqu'à l'occupation romaine, n'aurait pas été dans chaque peuple divisée en une infinité de propriétés appartenant à des particuliers ; elle était encore propriété collective

de la nation, qui en attribuait la jouissance, la jouissance seule, aux membres de l'aristocratie, à charge par eux de payer à la cité une redevance annuelle. Ainsi pas de propriété privée, mais une propriété collective, un bien commun d'Etat ; pas de possesseurs individuels, mais seulement des détenteurs à titre temporaire, des fermiers. Une des conséquences de la conquête romaine fut donc l'établissement en Gaule de la propriété privée qui n'existait pas jusque-là, et ce résultat, M. d'Arbois de Jubainville l'attribue au système d'impôt introduit : « Le système d'impôt qu'Auguste établit en Gaule eut pour effet la substitution de la propriété privée à la propriété collective ou publique de la terre. Il consolida la jouissance jusque là précaire du sol par les membres de l'aristocratie, et transforma cette jouissance en une sorte de droit de propriété définitive... L'établissement du cens changea les rapports de chaque contribuable gaulois avec sa cité, et de chaque portion du sol avec celui qui la détenait : les particuliers détenteurs du sol cessèrent de verser dans la caisse de la cité la redevance annuelle qui était la condition de leur jouissance précaire ; cette redevance fut remplacée par l'impôt dû au fisc romain, et par l'effet de la loi fiscale romaine, ces particuliers furent substitués à la cité comme possesseurs légaux des parcelles territoriales qui, en fait, étaient entre leurs mains : payant l'impôt au fisc, ils furent considérés comme investis d'une sorte de propriété foncière aux lieu et place du peuple ou de la cité ». (*Origine de la propriété foncière*, p. 6 et 7)..... « Le recensement qui servit de base à l'établissement de ce nouveau système d'impôts fut commencé par Auguste en l'an 27 avant notre ère (*loc. cit.* p. 7) .. La division du sol de la Gaule en *fundi* date évidemment de là ;... la plupart des noms de lieux en *-acus* remontent à l'époque où la politique d'Auguste imposa aux Gaulois les institutions financières de Rome. » (*l. c.* p. 96).

La constitution de la propriété individuelle fortifia les anciens domaines ruraux, qui, jusque-là imprécis, eurent désormais des limites bien déterminées et furent assimilés par le cens aux *fundi* romains ; elle amena la création de quantités de domaines nouveaux, qu'il fallut nommer, et ceux-ci reçurent le plus souvent des vocables terminés en *-acus*. C'est l'importance de cette série d'établissements ruraux gallo-romains au point de vue de notre nomenclature communale, où ils tiennent la première place, qui nous a décidés à entrer dans des considérations générales un peu étendues à leur sujet. Outre les noms communaux, ces vocables en *-acus* se retrouvent du reste dans un nombre encore plus considérable de hameaux, d'écarts et de lieux-dits.

CHAPITRE PREMIER

SUFFIXE ACUS

La série des noms de lieux en *-acus* est la plus riche de la toponomastique française ; elle l'est en particulier pour notre département, puisqu'elle s'étend à plus de 260 communes sur 717. Pareil chiffre est bien fait pour montrer l'importance qu'ont eue les noms de personnes dans la genèse des noms de lieu, puisque tous ces vocables latins sont sans exception des noms d'homme allongés du suffixe *acus*.

Il faut distinguer trois catégories parmi ces noms d'hommes (1). Les uns en effet sont gaulois ; d'autres, plus rarement employés d'ailleurs, sont des *cognomens* romains ; enfin, ceux de la 3^e catégorie, de beaucoup les plus nombreux, surtout dans notre département, sont des *gentilices*, dont quelques-uns ont pour source un nom d'homme gaulois, mais dont la plupart sont des gentilices romains. En raison du rôle considérable que les noms de personnes vont jouer dans ce chapitre, nous croyons devoir leur consacrer quelques développements préliminaires.

Les noms de personnes à Rome. Le gentilice. Le cognomen. — Le gentilice, *gentilitium*, était le nom de famille romain, le nom de la *gens* (2). Mais la *gens* n'était pas l'équivalent de notre famille actuelle, elle en différait notamment en ce qu'elle avait une extension beaucoup plus grande : elle englobait tous les individus descendus par les mâles du plus ancien ancêtre connu, puis ceux reconnus par adoption, et comprenait en outre les serviteurs, esclaves ou affranchis, et les clients (3). Tout citoyen romain avait sa *gens*, son gentilice, et celui-ci était porté non seulement par les membres de la *gens* unis par le sang ou par l'adoption, mais encore par les affranchis et par les clients, et il était héréditaire pour tous : l'esclave seul ne le prenait pas, parce qu'il fallait être homme libre pour avoir la qualité de citoyen romain et posséder un gentilice.

(1) Nous dirons plus loin (p. 10) un mot d'une quatrième catégorie très peu nombreuse, celle des noms d'hommes d'origine franque, dont notre département ne nous paraît offrir aucun exemple certain.

(2) Voir pour plus de détails les deux ouvrages suivants, dans lesquels nous avons largement puisé pour rédiger ce préambule.

Fustel de Coulanges. — *La cité antique*. — Librairie Hachette.

Fustel de Coulanges. — *La Gaule romaine*. — 2^e édition, 1901, Hachette.

(3) Ce dernier groupe était une classe d'hommes dont le noyau principal était constitué par des descendants d'affranchis, et qui continuaient à se trouver rattachés à la *gens* par des obligations en retour desquelles ils jouissaient de la protection du chef de la *gens*, leur « patron ».

Tandis que l'esclave n'avait qu'un seul nom, *nomen servile*, le citoyen romain en portait communément trois (parfois quatre, en y joignant l'*agnomen*) ; c'étaient, dans l'ordre où on les énumérait, le *prænomen* (prénom), le *gentilitium* (gentilice ou nom de famille) et le *cognomen* (surnom). Ex : *Marcus Tullius Cicero*, *Caius Julius Cæsar*, *Quintus Horatius Flaccus*.

Les gentilices étaient tirés des *cognomens*, au radical desquels on ajoutait le suffixe adjectif *ius* : *Antonus*, *Flavus*, *Quintus*, *Taurus* donnèrent ainsi : *Antonius*, *Flavius*, *Quintius*, *Taurius*. Tous les *Flavii* descendaient d'un *Flavus*, le plus ancien ancêtre connu, tous les *Taurii* d'un *Taurus* ; c'étaient les enfants de *Flavus*, de *Taurus* ; la gens *Tauria* était en quelque sorte la « gent Taurienne ». Au fond en effet, les gentilices étaient des adjectifs. S'appliquant à la femme, le gentilice prenait la désinence féminine *ia* : *Cornelia*, *Domitia*, *Julia*.

Les *cognomens* simples, comme ceux que nous venons de citer, étaient la source d'autres surnoms développés à leurs dépens : tels *Marcellus*, *Marcinus*, pour *Marcus* ; *Albinus*, *Albucus*, pour *Albus* ; *Artidus*, *Artilus*, *Articus*, *Artinus*, pour *Artus* ; etc. Il en résulte des groupes parallèles de gentilices : *Marcellius*, *Marcinius*, à côté de *Marcus* ; *Albinus*, *Albucius*, à côté d'*Albus* ; *Artidius*, *Articius*, *Artilius*, *Artinius*, à côté d'*Artus*. Il y a donc en quelque sorte des familles de gentilices, les types en *-ilius*, en *-inius*, en *-itius* (pour ne citer que les plus fréquents) étant apparentés à un gentilice plus simple.

Notons que l'on connaît une variante en *-eius* pour un certain nombre de gentilices ; *Ateius*, *Cocceius*, *Floreius*, *Mummeius* correspondant à *Atius*, *Coccius*, *Florius*, *Mummius*. Remarquons encore que les gentilices (comme aussi les *cognomens*) ont assez souvent des variantes orthographiques présentant le redoublement d'une consonne : *Abius*, *Avenius*, *Blasius*, *Bucius*, *Clepius*, *Rufius*, *Malius* ont pour parallèles : *Abbius*, *Avennius*, *Blassius*, *Buccius*, *Cleppius*, *Ruffius*, *Mallius*.

Tous les gentilices dont nous venons de parler ont la finale caractéristique *ius*. Il en est d'un autre type, dont les espèces sont dérivées des *cognomens* au moyen d'un suffixe différent, le suffixe *enus*. Tels sont *Asprenus*, *Calenus*, *Fadenus*, *Marcenus*, *Varenus*, qui sont le pendant des gentilices ordinaires *Asprius*, *Calius*, *Fadius*, *Marcus*, *Varius*. Ces gentilices en *-enus* ont eu principalement leur point de départ dans l'Ombrie et le Pisan, d'où les originaires de ces contrées les dispersèrent avec eux par tout l'empire romain.

Les gentilices, qui aux premiers temps de Rome étaient restés

confinés parmi les peuplades du Latium, se répandirent au dehors au fur et à mesure des conquêtes des Romains, qui accordaient peu à peu aux vaincus le titre envié de citoyen romain : si bien qu'après avoir essaimé en Italie, ils passèrent les Alpes et la mer pour se déverser par tous les pays conquis. Quand donc Rome eut soumis le monde, il y eut chez vingt peuples divers des hommes, des familles qui s'ignoraient complètement, qui étaient aussi éloignés que possible par l'espace, par le sang, par la langue, la religion et les mœurs, et qui pourtant avaient un lien commun, celui d'être de la même *gens*, de porter le même nom.

Diffusion des gentilices en Gaule. — Les Gaulois vaincus firent comme les autres peuples, ils recherchèrent avec ardeur le titre de citoyen romain et s'empressèrent de prendre un gentilice, ce qui en était le corollaire pour ainsi dire obligé, et ce qui était interdit au « pérégrin », c'est-à-dire à l'étranger, à tout ce qui n'avait pas « la cité ». Ce droit de cité, et avec lui l'usage du gentilice, pénétra d'abord dans cette partie méridionale de la Gaule dont Rome avait achevé la conquête environ 120 ans avant J.-C., qu'elle organisa sous le nom de « Province romaine », et qu'on désigna bientôt après sous celui de Narbonnaise. Puis, après les campagnes de César, les gentilices diffusèrent chez tous les peuples de la *Gallia comata*. D'ailleurs au début ne fut pas citoyen romain qui voulut. Cette faveur ne fut accordée d'abord qu'à ceux qui parurent la mériter, soit par leur rang, soit par les services rendus à la cause de Rome ou dans les fonctions municipales. Si César, après la guerre civile, fit d'un seul coup citoyens romains les quatre ou cinq mille Gaulois de sa légion de l'Alouette, Auguste ne donna la cité romaine qu'avec parcimonie. Mais sous Claude, le titre commença à devenir vénal, les riches l'obtinrent à prix d'argent.

Il y avait du reste au moins deux moyens accessibles à tous d'acquérir le droit de cité. C'était d'abord de servir à l'armée ; après avoir été soldat pendant vingt ans dans un corps auxiliaire, le Gaulois devenait citoyen romain, et ses descendants l'étaient après lui. On pouvait en second lieu servir comme esclave un citoyen romain, et, au bout d'un temps qu'il plaisait au maître de déterminer, solliciter de lui l'affranchissement ; l'affranchi du citoyen romain était dès lors citoyen lui-même, et il prenait à titre héréditaire le gentilice de son bienfaiteur. Aussi Fustel de Coulanges pense-t-il que deux siècles et demi après sa soumission, la majorité de la population libre de la Gaule avait cessé d'être gauloise pour devenir romaine. Le reste le devint alors par le décret de Caracalla (empereur de

211 à 217) qui fit citoyens romains tous les hommes libres de l'empire.

Tandis que les affranchis gardaient le gentilice de celui qui les avait tirés de la servitude, les Gaulois qui avaient acquis la cité romaine par un autre moyen choisissaient leur gentilice suivant un procédé à peu près semblable ; ils adoptaient celui du général ou de l'empereur qui les avait faits citoyens, ou bien celui du patron qu'ils se reconnaissaient à Rome. C'est pour cela que furent si fréquents en Gaule le gentilice *Julius*, appartenant à César et à Auguste, et le gentilice *Claudius*, celui des empereurs Tibère et Claude. Outre le gentilice, le nouveau citoyen prenait habituellement aussi le prénom de celui qui lui avait servi en quelque sorte de parrain à son entrée dans la société romaine, et pour compléter son état civil à la mode romaine, il y ajoutait comme surnom soit le propre nom gaulois qu'il avait porté jusque-là (ex. *Caius Julius Biracattus*, inscription de Dijon), soit un cognomen classique (ex. *Lucius Patricius Martialis*, qualifié de Lingon sur une inscription de Vertault).

Bon nombre de Gaulois pourtant, recourant à un système plus simple, ne jugèrent pas à propos, surtout, semble-t-il, dans les deux premiers siècles de la domination romaine, de troquer leur nom indigène contre un nom emprunté à la langue latine. Ils se créèrent un gentilice propre en modifiant légèrement leur nom personnel (ou celui de leur père ou d'un ascendant quelconque), à l'aide de la terminaison *ius* habituelle aux gentilices. Tels furent *Carantius*, *Mogillonius*, *Luminatius*, *Nertomarius*, *Solimarius*. Du reste, dans ce système, un certain nombre de Gaulois n'eurent pas besoin de changer la finale de leur nom, qui se trouvait être naturellement *ius* : M. d'Arbois de Jubainville remarque en effet que sur soixante-deux noms celtiques d'hommes cités par César, dix se terminent en *-ius* : c'est en particulier le cas pour *Iccius*, nom d'homme gaulois qui devint gentilice.

Ce qu'il faut bien savoir, c'est que le plus grand nombre de ces noms romains, de ces gentilices gravés sur les inscriptions retrouvées par toute la Gaule, furent portés dans ce pays par des hommes qui n'étaient pas de race romaine. Pour la plupart ils n'étaient pas venus de l'autre côté des Alpes, ces *Antonius*, ces *Cassius*, ces *Domitius*, ces *Lucius*, ces *Patrinus* qui vivaient sur notre sol à l'époque gallo-romaine ; c'étaient en grande majorité des hommes de race gauloise devenus citoyens romains, et ce sont en général ces Gallo-Romains qui nous ont transmis leurs noms dans les vocables si nombreux terminés en *acus* dont ils dénommèrent les

lieux habités par eux. Rapidement romanisée, imbuë de la civilisation impériale, la Gaule au bout de quelques générations put se suffire à elle-même dans les œuvres du cerveau comme dans les travaux manuels. Ce furent des hommes d'origine gauloise qui édifièrent, après en avoir conçu les plans, les villes avec leurs temples, leurs théâtres, leurs cirques, leurs thermes, qui construisirent les routes dallées dites voies romaines ; ce furent les cités gauloises qui fondèrent les écoles, et bientôt des Gaulois qui y enseignèrent.

Nous avons tenu à rappeler ces notions parfaitement établies parce qu'elles n'ont pas encore suffisamment pénétré dans tous les esprits curieux de nos origines, parce que nous avons voulu en commençant ce chapitre mettre en garde nos lecteurs contre cette idée assez répandue que les hommes de l'Italie romaine sont venus en nombre coloniser la Gaule, que c'est à eux qu'il faut rapporter les noms romains livrés par les inscriptions, que ce sont eux les fondateurs des villas gallo-romaines, et parmi eux notamment les soldats, officiers ou simples vétérans, auxquels on aurait comme récompense, après la victoire ou leur temps de service fini, attribué des terres en Gaule. Il n'en fut rien ou à peu près, au moins en dehors de la Narbonnaise : si celle-ci reçut des *coloniæ*, si en outre l'immigration romaine individuelle s'y fit sentir dans une certaine mesure, la *Gallia comata* resta sensiblement vierge d'élément romain.

Mais il est temps de revenir au sujet direct de ce chapitre, l'étude des noms de lieux dont le vocable latin était terminé en *acus*.

Mode de dénomination des domaines ruraux en Italie et dans la Gaule soumise. — Noms formés à l'aide des suffixes anus et acus. — Parmi les procédés en usage chez les populations de l'Italie romaine pour dénommer les domaines ruraux qu'elles appelaient *fundi* (1), le plus fréquemment employé consistait à utiliser le nom du fondateur du domaine, ou tout au moins d'un des premiers propriétaires pour en faire le nom du lieu, en remplaçant sa désinence par le suffixe adjectif *anus*. C'est ainsi qu'un *Æmilius* donnait son nom à un *fundus Æmilianus*, « la propriété d'Emile », « le fonds Émilien ». Le substantif commun *fundus* était sous-entendu dans la pratique, l'adjectif déterminatif *Æmilianus* s'énonçait seul, étant en réalité pris substantivement. La Table de *Veleia* (2), qui nous trans-

(1) Le *fundus* comprenait l'ensemble des terres, dit *ager*, et les bâtiments d'habitation et d'exploitation, dits *villa*.

(2) La *Tabularia alimentaria* de *Veleia*, ville autrefois située au voisinage de *Genoa*, Gênes, est une table de bronze gravée retrouvée dans des fouilles et remontant aux dix premières années du II^e s. de notre ère. Elle relate les noms d'un grand nombre de *fundi* ou propriétés qui avaient été hypothéquées en garantie d'un capital avancé par l'empereur Trajan pour la constitution d'une caisse de secours au profit des enfants pauvres du pays.

met l'énumération d'un grand nombre de propriétés rurales d'Italie à l'époque romaine, propriétés désignées par le mot *fundus* suivi de l'adjectif nominal qui lui est propre, est très instructive à cet égard.

De l'Italie, l'habitude de former des noms de domaines ruraux en *-anus* passa les Alpes avec la conquête pour s'implanter dans la Narbonnaise. Au siècle suivant, le procédé commença à gagner le reste de la Gaule à la suite de César. Mais là, si le mécanisme fut le même, c'est-à-dire dérivation d'un nom de lieu à partir d'un nom d'homme au moyen d'un suffixe adjectif, ce suffixe fut différent ; au suffixe des Latins *anus*, la Gaule substitua le suffixe *acos*, latinisé *acus*, qui en était sans doute l'équivalent approprié.

Ainsi la Gaule méridionale (partie inférieure du bassin du Rhône, et contrée comprise entre la Garonne et les Pyrénées) se laissa imposer plus ou moins complètement le mode formatif romain dans son intégrité. Nous disons plus ou moins complètement, car au total le suffixe *anus* fut loin d'y triompher seul (exception faite toutefois du pays représenté aujourd'hui par les départements des Alpes-Maritimes et du Var, pays alors essentiellement ligure) : il y eut partout ailleurs en Narbonnaise et en Novempopulanie, des noms de lieu en *-acus*, mêlés en proportion variable aux noms en *-anus*.

La *Gallia comata*, au contraire, fut presque totalement réfractaire au suffixe *anus*. La langue celtique marqua donc de son sceau les innombrables noms de lieux dérivés d'un nom d'homme à l'aide du suffixe *acus* : ce sont en réalité des noms gallo-romains (1).

Le suffixe *acos*, latinisé *acus*, faisait partie intégrante de la langue celtique, où il servait à former des adjectifs aux dépens des substantifs. On en a la preuve par les idiomes néo-celtiques où il subsiste sous des formes reconnaissables : ainsi en breton moderne il est devenu *ec*, et les adjectifs *cornec* « anguleux », *dourec* « aqueux », *spernec* « épineux », dérivent de *corn* « angle », *dour* « eau », *sperrn* « épine ». Le suffixe *acus* joua le même rôle dans les noms de lieu, c'est-à-dire que, de même que le suffixe *anus*, il transformait à proprement parler en adjectifs les noms d'hommes auxquels il était combiné (2).

Aujourd'hui encore, des noms de lieux habités sont des adjectifs formés sur des noms d'hommes par le même procédé, mais avec des suffixes différents. Ainsi, le vocable « La Richardière », pour « La propriété Richardière », au sens de « la propriété de Richard »

(1) Au reste, on rencontre de ces noms dans toutes les contrées qui possédèrent au temps de la domination romaine une population celtique plus ou moins dense, telles que l'Italie septentrionale, la Rhétie, l'Illyrie, la Norique, la Pannonie, l'Espagne, la Grande-Bretagne.

(2) Il imprimait évidemment le même sens adjectif aux noms d'hommes gaulois dans la constitution desquels il se retrouve, tels que *Divitiacus*, *Dumnacus*, *Valticiacus*, cités par César.

est formé par l'adjonction du suffixe français *ier*, *ière* au nom d'homme Richard, et implique une idée de fondation ou de possession à l'origine par un nommé Richard. La ferme de la Canconnière ou mieux de la Canquonnière, com. de Tarsul, tire son nom de la famille Canquoin, de Dijon, qui l'établit au *xvi^e* s. (J. Garnier, *Nomenclature...* p. 38). Tout nom de lieu formé à l'aide du suffixe *acus* rappelle de même le souvenir de l'homme qui fut le fondateur ou l'un des premiers propriétaires du *fundus* gallo-romain que désigna dans la suite ce vocable en *-acus*.

Dans la formation des noms de lieu, le suffixe *acus*, en s'unissant aux gentilices terminés en *ius*, se substitua à leur désinence *us* ; l'*i* qui précède subsista, et il en résulta un groupe final *i-acus* composé d'un double suffixe, et où le suffixe *ius* du gentilice n'est plus représenté que par *i*. Ex. *Mar-ius*, *Mar-i-acus*.

Dans le cas bien moins fréquent où le nom d'homme n'était pas un gentilice en *-ius*, le suffixe *acus* vint encore y remplacer la désinence *us*, mais, bien entendu, on ne retrouve plus l'*i* témoin du suffixe gentilitiel *ius*. Ce nom d'homme peut être :

1° Soit un gentilice en *-enus* : *Marcenus*, *Marcenacus*. On observe fréquemment ici, dans les formes anciennes de ces noms de lieux, le redoublement de l'*n* précédant *acus* : *Marcennacus*, *Cavennacus*, *Lentennacus*.

2° Soit un nom d'homme gaulois. Ex. : *Brennacus*, *Burnacus*, *Isarnacus*, qui procèdent des noms propres celtiques *Brennos*, *Burnos*, *Isarnos*.

3° Soit enfin, ce qui est rare d'ailleurs, un cognomen d'origine latine (*Communacus*, *Romanacus*, dérivés de *Communus*, *Romanus*), ou exceptionnellement d'origine grecque, ce nom grec étant passé par la filière latine (*Parthenacus*, formé sur *Parthenus*).

En résumé, il y a deux catégories à établir dans les noms de lieux habités terminés par *acus* en latin :

a. Les uns offrent une finale *iacus*, qu'on peut considérer comme la preuve de la dérivation à partir d'un gentilice en *-ius*. Le gentilice peut être soit d'origine latine (cas général), soit d'origine gauloise (il est alors obtenu en greffant la finale *ius* sur le radical d'un nom d'homme celtique).

b. Les autres ne montrent pas la voyelle *i* précédant *acus* (ce suffixe suit immédiatement une consonne). Ils proviennent soit de gentilices en *-enus*, soit de noms d'hommes gaulois, soit de cognomens romains.

La première catégorie, celle des vocables en *-iacus*, est bien plus

nombreuse que la seconde. Sur 497 noms relevés dans des documents du temps de Louis le Débonnaire (814-840), M. d'Arbois de Jubainville constate que la proportion est de sept noms en *-iacus* contre un en *-acus*.

Noms en -acus formés sur des noms d'hommes germaniques. — Après les invasions barbares qui débutèrent à la fin du IV^e siècle, on ne cessa pas brusquement de créer des noms de lieux habités en *-acus*. La preuve en est qu'on appliqua le procédé à des noms d'hommes germains. Mais comme alors il n'y avait plus à proprement parler de Gaulois sur notre sol, mais bien en réalité des Romains qui tous avaient leur gentílico, l'habitude s'était tellement imposée de voir terminés en *-iacus* les noms de lieux déjà formés par ce procédé, qu'aux noms d'hommes francs on accola non plus *acus*, mais *iacus* invariablement, qu'ils fussent ou non terminés en *-ius*. Ces vocables d'ailleurs, il importe de le noter, sont restés presque exclusivement cantonnés dans le nord de la France ; ils sont exceptionnels au sud de la Seine et de la Marne. C'est dire que dans le reste de la Gaule, le procédé de formation des noms de lieux en *-acus*, né avec l'époque gallo-romaine, s'éteignit sensiblement avec elle.

Voici quelques exemples de ces noms gallo-francs en *-iacus* :

Achariacus (formé sur *Acharius*), auj. Achery (Aisne) ;

Bertemariacus (sur *Bertemarus*), auj. Bermeries (Nord) ;

Bettiniacus (sur *Betto*, *-onis*), auj. Bétheny (Marne) ;

Landericiacus (sur *Landericus*), auj. Landrecies (Nord) ;

Landoldiacus (sur *Landoldus* pour *Landoaldus*), auj. Landouzy (Aisne) ;

Walismiacus (sur *Walismus*), auj. Valmy (Marne) ;

Witmeriacus (sur *Witmarus*, pour *Widomarus*), auj. Gumery (Aube).

C'est aussi à cette époque qu'appartient Corbigny (Nièvre), *Corbiniacus*, créé au VII^e s. par Corbon, père de *Widradus*, fondateur de l'abbaye de Flavigny (Côte-d'Or).

Sort du suffixe acus dans les diverses régions de la France. — Examinons maintenant le sort subi par le suffixe *acus* en passant du latin en français, et voyons comment il est représenté dans la toponomastique actuelle de la France. Nous examinerons successivement le groupe *i-acus*, puis le suffixe simple *acus*.

1^o Groupe *-iacus*. — A l'époque mérovingienne, la finale *-iacus* devient *-ec*, latinisé *-ecus*. Un peu plus tard, peut-être dès le VIII^e s. (d'Arbois de Jubainville, *Origine de la propriété*, p. 462), peut-être

seulement au ix^e, le *c* se vocalise, est désormais remplacé par *i* : d'où une finale *-ei*, dont la latinisation *-eius* commence dès lors à se montrer, restant du reste rare jusqu'à l'an 1000, pour devenir prépondérante au xi^e et au xii^e s. Tel est, d'une façon générale, le processus suivi dans la France de langue d'oïl.

La finale *-ei* persiste définitivement dans l'Est, notée *-ey* (Champagne orientale, Lorraine, Franche-Comté et à un moindre degré Bourgogne); elle y est considérée comme étant due à l'influence germanique, et la proportion des vocables en *-ey* semble être en rapport avec le nombre des envahisseurs d'Outre-Rhin qui se sont établis dans ces contrées. Ex. : Aubigny, Champagny, Juilley, Moisse, Prisse.

Dans l'Île de-France et sa périphérie, l'Orléanais, la Normandie, la Picardie, *-ei* s'est réduit à *-i*, noté aujourd'hui *-y*; et cette finale *y* de l'Île-de-France, forme française proprement dite, a retenti un peu partout dans les divers départements de la moitié septentrionale de la France, où elle alterne avec les finales dialectales. Ex. : Aubigny, Champagny, Juilly, Moissy, Pressy. Ajoutons que dans l'Île-de-France et à son voisinage on connaît quelques exemples d'une notation *-is* qui n'est qu'une fantaisie graphique, de date relativement récente. Ex. : Dissangis, Marsangis, Orongis, Rungis. Dans le nord de la France (Flandre, Artois, Picardie), on trouve d'autre part un certain nombre de cas, en apparence au féminin pluriel, notés *-les*, correspondant à des noms gallo-francs. C'est ainsi que Bermeries, Landrecies, appelleraient régulièrement les thèmes *Bertermariacæ*, *Landericiacæ*, en sous-entendant *terræ*. Mais il n'est pas prouvé que ces vocables aient été dès l'origine au féminin pluriel.

Dans la Marne, l'Anjou, la Bretagne orientale et une grande partie du Poitou, la finale latine *-iacus* est réduite à *-é*. Ex. : Aubigné, Champagné, Juillé, Prissé.

En Touraine, la même finale est assez fréquemment notée *-ay* (Arçay, Civray, Marçay, Parçay); cette finale *y* alterne avec les finales *-é* et *-y*. On constate aussi de place en place cette finale *-ay* en Aunis, Poitou, Saintonge.

Dans la région qui comprend la portion sud de l'Ain, le Rhône, la Loire et l'Isère, l'équivalent dialectal du latin *-iacus* est *-ieu* (ou *-ieux* par l'adjonction d'un *x* pluriel fantaisiste). Ex. : Aubigneux, Champagneux, Moissieu, Pressieu.

Pour le département de l'Ain, deux autres finales sont à citer : la finale *-ex*, dans le pays de Gex, et la finale *-iat*, dans l'arrondissement de Bourg-en-Bresse. Ex. : Foissiat, Jayat, Manziat, Pressiat, dont le *t* est un témoin du *c* assourdi de *-iacus*. La finale *-iat* se retrouve au

Puy-de-Dôme, débordant sur la Creuse et l'Allier. Ex. : Aubignat, Champagnat, Juillat, Mérignat. Parfois l'*i* disparaît, et la finale se réduit à **-at**, comme dans Moissat. Dans le sud du département du Jura, on trouve des exemples d'une finale **-ia**, réduction de **-iat**. Ex. : Marigna, Cressia.

Le Rhône possède aussi une finale **-as** qui se propage dans l'Ar-dèche et la Drôme.

Dans les pays de langue d'oc, la terminaison **-iacus** a laissé **-iac**, qui perd assez souvent l'*i* pour devenir **ac**. Ex. : Aubignac, Champagnac, Civrac, Juillac, Mauriac, Moissac, Pressac. Ces noms en **-iac** du bassin de la Garonne s'étendent, vers le nord, sur la Haute-Loire, le Cantal, la Corrèze, la Creuse en partie, la Haute-Vienne, la partie méridionale de la Charente et de la Charente-Inférieure, et de là jusqu'aux Pyrénées ; ils passent dans le sud du bassin du Rhône, dans les départements voisins de la Méditerranée (Aude, Hérault, Gard, Bouches-du Rhône) où ils sont moins nombreux qu'en Languedoc, en raison de la prédominance des vocables formés avec le suffixe *anus*.

En Bretagne aussi, dans les départements de langue bretonne, **-iacus** est resté **-iac**, le *c* ayant été conservé grâce à l'influence de l'idiome celtique.

En résumé, les principales variantes dialectales qu'a revêtues la finale **-iacus** dans notre pays sont : **-ey**, **-é**, **-y**, **-ieu**, **-iat**, **-iac**, avec quelques variantes graphiques.

Nous croyons utile de placer ici une remarque (d'ordre plus général d'ailleurs) à propos des vocables dérivés de gentilité en **-ilius** ou en **-inius**. Pour ces vocables, qui possèdent un groupe terminal **-liacus**, **-niacus**, l'*i* se trouvant en hiatus (*i* suivi d'une voyelle) entraîne la mouillure de la liquide (*l* ou *n*) qui précède. Cette mouillure se traduit ordinairement dans le cas de **-liacus** par le redoublement de la liquide précédée de *i* : Maillé, Marcilleux, Roilly, Veillat, Meillac. Dans le Midi, le même effet est parfois rendu par le groupe **lh** : Julhac (Cantal) se prononce comme Juillac (Gironde), Marcilhac (Haute-Loire) se prononce comme Marcillac. Pour les vocables en **-niacus**, la mouillure se traduit à peu près constamment par **gn** : Chagny, Juigné, Rognac ; quelquefois on voit apparaître l'équivalent **nh**, et précisément dans les contrées où *l* mouillé est rendu par **lh** : Messinhac (Haute-Loire), Mayrinhaç (Aveyron, Lot), à prononcer Messignac, Mayrignac.

2^o Suffixe simple **acus**. — En ce qui concerne le suffixe *acus* seul, non précédé de *i*, sa destinée a été bien moins variée. Dans la

France de langue d'oc, il est resté **-ac**. Dans le Puy-de-Dôme, il est devenu **-at**, par assourdissement du *c*. Dans les pays de langue d'oïl, il est devenu *ai* (par vocalisation du *c*), à peu près constamment noté **-ay** et ayant le son de l'*è* ouvert.

Il n'est pas toujours facile de distinguer, d'après la finale actuelle, si le vocable latin était terminé en *-iacus* ou en *-acus*. Cela tient à plusieurs causes :

1^o Dans les contrées de langue d'oc, l'*i* de *-iacus* tombe assez souvent, d'où disparition du caractère différentiel.

2^o En Touraine, *-iacus* est assez couramment représenté par **-ay**, comme l'est généralement *-acus*. Le fait se retrouve isolément, produit par une notation fautive, un peu par toute la France de langue d'oïl.

3^o Les formes anciennes, même lorsqu'elles existent en quantité et en qualité suffisantes, ne sont pas dans la totalité des cas un fil conducteur infaillible, fournissant à coup sûr la solution sur ce point, parce que la confusion entre les finales peut dater de loin ; on trouve des formes antérieures au *x^e* s. qui sont en *-iacus*, alors que le vocable actuel a par sa finale l'apparence d'un ancien thème en *-acus*, apparence qu'appuie parfois le reste de la structure du mot (cas des vocables terminés en *-enay* notamment). Nous en aurons plusieurs fois la preuve, et nous serons dans certains cas assez embarrassés pour décider ; mais dans la plupart de ces litiges, nous nous en fierons aux formes les plus anciennes, adoptant un thème en *-iacus* lorsqu'elles l'indiqueront pour un vocable maintenant et depuis longtemps terminé en *-ay*. Il est en effet plus rationnel d'admettre que la confusion entre *-ei*, venant de *-iacus*, et *-ai* venant de *-acus* a eu lieu à partir du *xi^e* s., que de croire l'erreur imputable aux clercs d'avant le *x^e* s., bien que le fait soit évident dans quelques cas.

Dans les textes du moyen-âge, les formes anciennes des vocables formés à l'aide du suffixe *acus* se présentent fréquemment au neutre, soit *-acum* pour le nominatif. Nous les rétablirons toutes au masculin comme elles doivent l'être et comme elles l'étaient à l'époque romaine. Nous agirons de même avec la finale *-eium*, dont nous ferons *-eius*. D'autre part, les formes données en français à partir du *xi^e* s. se présentent assez souvent terminées par *é* : Blaisé, Morigné. Cet *é* ne porte pas dans les textes de l'époque l'accent aigu, la ponctuation n'étant pas encore usitée alors ; l'*e* n'en avait pas moins le son fermé (*é*), et par raison phonétique autant que pour la facilité de la lecture nous rétablirons toujours cet accent.

Homonymes. — Nous tenons à souligner ce qu'il faut entendre des homonymes que nous citons à la fin de chaque article, et dont la liste sera parfois longue. Ne doivent être réellement considérés comme homonymes que les noms de lieu ayant le même thème étymologique, et la preuve n'en est nullement fournie par l'identité ou la similitude de la graphie actuelle ; celle-ci n'apporte qu'une homonymie apparente, parfois trompeuse. Nous aurons, en effet, plus d'une fois l'occasion de constater que deux vocables aujourd'hui identiques proviennent de primitifs distincts, tandis qu'ailleurs le même thème primitif aura abouti à deux ou plusieurs vocables diversement orthographiés maintenant. Pour affirmer l'homonymie entre deux ou plusieurs noms de lieu, il faut donc s'être préalablement assuré de l'unicité de leur origine à l'aide des formes anciennes. Or, de ce côté, les documents font défaut pour la plupart des départements, de sorte qu'il faudrait, pour ne pas se compromettre, s'abstenir de toute comparaison dont on n'a pu vérifier l'exactitude. Cependant, comme l'examen de la répartition en France des vocables similaires constitue un détail intéressant de notre étude, nous serons moins prudents, et nous nous en tiendrons souvent à l'homonymie apparente pour rapprocher les vocables ; ils figureront sous la rubrique : HOMONYMES, avec cette réserve que leur homonymie est seulement probable ou possible, réserve que nous tenions à spécifier dès l'abord.

Vocables de forme diminutive. — Consacrons maintenant quelques lignes aux noms de lieux qui sont des diminutifs de vocables primitivement terminés en *-iacus*. On peut les répartir en deux groupes.

Les uns ont été d'abord eux-mêmes et pendant assez longtemps des vocables en *-iacus*, mais comme ils possédaient un homonyme dans la même circonscription administrative ou religieuse (c'était alors tout un), ce qui amenait entre eux une confusion inévitable, on éprouva le besoin de les distinguer, et on y parvint tout simplement en imposant un suffixe diminutif à celui des deux qui était alors le moins important. On étendit même ce procédé de différenciation à des homonymes n'appartenant pas au même diocèse : c'est ainsi que Flavignerot a été longtemps *Flaviniacus* (il l'était encore à la fin du x^e s.) ; bien qu'il fut du diocèse de Langres, on fut obligé de modifier sa finale pour le distinguer du Flavigny de l'Auxois, qui appartenait au diocèse d'Autun.

Le plus grand nombre de ces noms diminutifs furent ceux de lieux habités qui prirent naissance sur le *fundus* même d'un village déjà ancien ; le nom de celui-ci, qui était le nom du *fundus*, fut appliqué

mais en le diminutivant, à l'agglomération nouvelle, plus petite que son aînée. Ajoutons que, pour tous les exemples que nous en possédons dans la Côte-d'Or, ces nouveaux-nés ont vu le jour au cours du moyen-âge, à une époque où la langue romane était depuis longtemps établie, et que par conséquent ils ont été dénommés en français, sans avoir jamais eu de forme latine ; ils ne nous apparaissent qu'au XIII^e s. dans les actes, et les clercs n'ont même pas eu l'idée de les latiniser. C'est ainsi qu'à côté de Quincy s'éleva Quincerot ; de Brazey, Brasiot, etc.

Au point de vue de la finale diminutive, ces vocables présentent deux types. Le premier est celui qu'on trouve dans Brasiot, venu de Brazey (lequel est *Braizy* en 1285), et dans Pluvaut, anciennement Pluviot, venu de Pluvey. C'est ici le suffixe français *-et*, qui en dialecte bourguignon est *-ot*, et a sa source dans le bas-latin *-illus* (1).

Le deuxième mode, le plus fréquent, aboutit au type *-erot* ; il embrasse les exemples suivants :

Chassey, Chasserot, cité en 1377 (lieu détruit).

Chevigny, Chevignerot cité en 1504.

Flavigny, Flavignerot, cité en 1375.

Montagny, Montagnerot, cité en 1377.

Quemigny, Quemignerot, cité en 1237.

Quétigny, Quétignerot.

Quincy, Quincerot, cité en 1220.

Vanvey, Vanverot, cité en 1220 (lieu détruit au XVI^e siècle).

Il est difficile de préciser ce qu'est cette finale *erot*.

On pourrait être tenté d'y voir le suffixe français *elet* (en réalité suffixe double *el-et*, formé par la superposition de *ellus* = *el* et *illus* = *et*) qui, sous l'influence du dialecte bourguignon, serait devenu *-elot* (l'*e* accentué devenant *o*), puis par rotacisme *-erot*. Malheureusement nous n'avons pas d'exemple de vocables, originellement en *-acus*, qui aient été diminutivés à l'aide du suffixe *ellus* = *el*, et par suite la superposition d'un second suffixe à un premier qui n'apparaît jamais se trouve être bien invraisemblable (2).

Il est, à notre avis, beaucoup plus plausible d'admettre qu'il y a là

(1) C'est lui qu'on retrouve, sous sa forme féminine, dans Corcelotte (le petit Corcelle ou Courcelle), Buxerotte (le petit Buxères), Maiserotte 1431 (le petit Maisière), Vesvrottes (le petit Vesvres).

(2) Un seul nom semble venir à l'encontre de notre manière de voir, c'est Oucherotte, nom d'une rivière affluent de l'Ouche et d'un hameau (com. de Bligny-sur-Ouche) arrosé par l'Ouche. Oucherotte semble être un diminutif en *-erot* du nom de l'Ouche. Mais il convient de remarquer que l'Ouche fut anciennement l'Ouchère ainsi qu'en témoignent les formes anciennes (*Oscara fluvius* VI^e s., *Uscara*, 877, *Oscara*, 1181 ; de même le hameau d'Oucherotte est un ancien *Uscarias* 878 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 10), c'est-à-dire *Ouchières*. Oucherotte n'est donc pas un diminutif de Ouche, mais bien de Ouchère : c'est un diminutif en *-ot*, *-otte*, et non en *erot*, *-erotte*.

seulement le suffixe diminutif *ot*, greffé sur un vocable terminé en *-ei* que le vulgaire aura traité comme un vocable terminé en *er*, si bien que de Quincey, Vanvey il aura tiré Quincerot, Vanverot, comme de Berger, Vacher, Barbier, Gauthier il a fait Bergerot, Vacherot, Barberot, Gautherot (1). La constatation que la majorité des vocables générateurs des diminutifs sont aujourd'hui terminés en *y* n'est pas un argument à opposer à cette opinion, car tous ces vocables ont passé au moyen-âge par une phase où ils possédèrent durant des siècles la finale *é*, *ei* ou *ey*, et c'est à cette époque qu'ils ont servi à former le diminutif en question (2).

Terminons ces considérations générales en disant quelques mots des moyens dont on s'aide pour déterminer le thème primitif d'un nom de lieu jadis en *-acus*. La physionomie actuelle du mot permet déjà dans la plupart des cas de le classer à première vue dans cette série onomastique ; puis l'examen des formes anciennes comportant une terminaison *acus* ne laisse place à aucun doute. Il faut savoir seulement que, dans la première moitié du moyen-âge, *-acus* peut se présenter sous les variantes *-agus*, *-ecus*, *-egus*, et plus tard *-aicus*. Pour fixer le nom d'homme, gentilice ou autre, associé à *acus*, on a recours à des répertoires patiemment dressés par des savants ; on acquiert ainsi dans la plupart des cas la preuve de l'existence d'un nom de personne correspondant au vocable qu'on étudie. Parmi ces répertoires, le plus précieux est l'*Onomasticon* de Vincent de Vit, mis à jour jusqu'à l'année 1883. Malheureusement, cette excellente publication n'a jamais été terminée ; elle s'arrête avec la fin de la lettre O ; en outre, elle ne contient pas absolument tous les noms connus jusqu'à cette lettre, parce que quelques-uns ont pu échapper aux auteurs, et que depuis l'apparition de l'ouvrage l'épigraphie en a livré de nouveaux. Il faut alors recourir à d'autres listes, comme la *Real Encyclopædie* de Pauly, et surtout les *Indices* du *Corpus inscriptionum latinarum*. Pour les noms d'hommes gaulois, on consultera Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz* (*Trésor de l'ancienne langue celtique*), Leipzig (en cours de publication). A l'aide de ces ressources, on arrivera presque toujours à retrouver le nom voulu (gentilice ou autre) ; dans un petit nombre de cas, la recherche sera vaine, parce que nous sommes loin de posséder l'état complet des

(1) On peut aussi supposer l'introduction d'un *r* euphonique entre le nom de lieu terminé en *ei* et le suffixe de diminution *ot*.

(2) De même le vocable *Monsterot* d'un lieu disparu mentionné en 1380 (Cerche des feux du Châtillonais) est sans aucun doute un diminutif en *-ot* du vocable *Monstier* (*Monasterium*), qui a dû être assez répandu au moyen-âge et qu'on trouve encore en particulier dans notre département au territoire de Bellenot, c. de Pouilly.

onomastiques romaine et celtique. Mais alors, dans ces derniers cas, la possession d'une forme ancienne ayant tous les caractères d'un thème primitif suffira en somme à prouver l'existence d'un gentilice jusqu'alors ignoré (1).

Nous allons maintenant examiner, en suivant l'ordre alphabétique, les noms des principaux lieux habités de la Côte-d'Or dont le thème étymologique est formé à l'aide du suffixe *acus*.

AGEY, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Ageius*, 1131 (Gall. christ., IV, 1^{re} col., p. 185), vers 1150 (Pérard, p. 123). — *Agey*, 1148 (Pérard, p. 234). — *Aigey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Il n'est pas probable que le thème primitif soit *Agiacus*, car le gentilice *Agius* ou *Magius* n'est pas connu. D'autre part, on sait que dans les vocables toponomastiques terminés en *-gey* ou *-gy*, le *g* n'est habituellement pas étymologique, mais provient de la consonnification de l'*i* consécutif d'une labiale douce *b* ou *v*, consonnification qui amène la chute de cette labiale : on est donc conduit à un thème *Ariacus*, *Abiacus* ou mieux *Abbiacus*, ce dernier devant, d'après M. Longnon, être préféré.

Abbiacus relève du gentilice *Abbius*, dont l'existence est attestée ainsi que celle du gentilice *Abius*, le second n'étant sans doute qu'une variante du premier.

D'autres thèmes, également plausibles, pourraient expliquer *Agey*, et parmi eux, celui qui semble être la source d'un homonyme apparent, *Agy*, de la Suisse fribourgeoise. Cette localité est notée *Aziacus*

(1) A l'INDEX BIBLIOGRAPHIQUE qui figure dans la première partie de notre travail (p. 11) il convient de joindre l'ouvrage suivant, dont nous n'avons eu connaissance que tout récemment :

Abbé Bourlier. — *Glossaire étymologique des noms de lieux du département de la Côte-d'Or*. (Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuses du diocèse de Dijon, années 1887 et suivantes). L'auteur étudie successivement les noms dans l'ordre alphabétique ; il en est encore à la lettre *C*.

D'autre part, nous avons compulsé, en vue de la recherche des formes anciennes de noms de lieux habités, un certain nombre d'ouvrages, imprimés ou manuscrits, que nous n'avions pu consulter lors de la publication de notre premier fascicule. Les principaux de ces ouvrages sont :

Cartulaire de l'abbaye de Flavigny (719 ou mieux 723 à 1113), copie faite par M. Collenot sur celle de M. Rossignol et léguée par lui à la Bibliothèque de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur.

Reomaus, seu historiz monasterii sancti Johannis Reomaensis, par Petrus Roverius. Paris, 1638.

De Charmasse. — Cartulaire de l'Eglise d'Autun, t. III, Paris, Autun.

J. Garnier. — *La recherche des feux en Bourgogne aux XIV^e et XV^e siècles* (in Annuaire départemental de la Côte-d'Or, 1874, 1875 et 1876), où l'auteur a édité les documents suivants :

a. *Rôle des feux du bailliage de Dijon en 1375.*

b. *Cerche des feux des sièges de Beaune et de Nuits, 1391.*

c. *Cerche des feux du bailliage de Dijon... en 1431 et vers 1469.*

d. *Cerche des feux du bailliage d'Auxois en 1397, 1442 et 1461.*

e. *Cerche des feux du Châtillonnais, vers 1380, en 1423.*

f. *Cerche des feux du comté d'Auxonne et des terres d'outre-Saône, en 1442 et 1490.*

Enfin, nous avons cru devoir prendre dans Courtépée (*Hist. du duché de Bourgogne*), un certain nombre de formes anciennes données par lui sans références ni date, mais que ce consciencieux historien a dû relever lui-même sur les nombreux manuscrits qu'il a eus entre les mains et auxquelles par suite on doit accorder une certaine valeur.

aux environs de l'an 1,000 ; elle se nomme *Ebsachen* en allemand, datif pluriel correspondant à un cas direct singulier *Ebsach*. Placé dans une forme d'évolution d'un vocable qui se termine aujourd'hui en *-gey*, ce *z* d'*Aziacus* représente, c'est une notion bien établie, le fléchissement d'une dentale suivie de l'*i* en hiatus. Autrement dit, le groupe final latin *-diacus*, ou le groupe *-tiacus*, fléchit en *-ziacus*, en français *-zy* (1). Le groupe *-tiacus* ne va pas plus loin, reste à ce stade ; le groupe *-diacus* peut s'y tenir de même, mais il peut aussi, et c'est le cas le plus fréquent dans la moitié septentrionale de la France, poursuivre sa transformation pour aboutir au français *-gy*. *Aziacus*, précédant *Agy*, nous conduit donc à une forme antérieure *Adiacus* ; d'autre part, la forme allemande *Ebsach*, qui contient un *b*, l'a sans doute retenu du primitif, ce qui appelle *Abdiacus*, ou mieux *Abidiacus*. Ce dernier peut être considéré comme le thème pur d'*Agy* (2) ; il pourrait être également celui d'*Agey*.

Il n'est pas sans intérêt de signaler l'analogie de structure entre *Agy*, *Abidiacus*, et Igé (Saône-et-Loire) noté *Ibigiacus*, *Ibgiacus*, en 931 (Chartes de Cluny, I, p. 385), pour un thème probable *Ibidiacus*.

REMARQUE. — Nous trouvons dans une charte de 876, transcrite par Pérard du Cartulaire de Saint-Bénigne, une mention *finis Abbiaciensis* : un certain *Gislebertus* donne à l'église de Saint-Bénigne « *ecclesiam suam quæ est constructa in villa Saviniaco et in fine Abbiacense*. » Malheureusement le *pagus* n'est pas indiqué, il n'y a pas dans le contexte un détail qui permette de retrouver la région qui possédait cette *villa Saviniacus in fine Abbiacense*. Savigny-sous-Mâlain n'est pas éloigné d'*Agey* ; il en est toutefois séparé par le territoire de Mémont, ce qui exclut la possibilité d'admettre que ledit Savigny ait fait en 876 partie du finage d'*Agey*. Une autre objection, c'est que l'abbaye de Saint-Bénigne ne paraît pas avoir eu de possessions dans le Mémontois, où régnait l'abbaye de Saint-Seine ; parmi les divers Savigny, c'est à Savigny-le-Sec (au canton de Dijon-Nord), qu'elle avait des propriétés ; on ne rencontre d'ailleurs aux environs de ce village aucune localité qui rappelle le *finis Abbiacensis* en discussion. En somme, il ne nous semble pas possible d'identifier cet *Abbiacus* (qui phonétiquement eût laissé *Agey*, par l'intermédiaire de la variante *Abiacus*) avec l'*Agey* du canton de Sombernon (3).

(1) *Agy* est noté *Azie* au XIII^e s. (1228, 1280, 1257).

(2) Voir J. Stadelmann. *Etudes de toponymie romande*. Fribourg, 1902.

(3) Pendant l'impression de ce texte, nous prenons connaissance d'un article de M. l'abbé Voillery : *Etymologie de Sainte-Marie-la-Blanche* (Bull. d'Hist. et d'Archéol. relig. de Dijon, p. 76), dans lequel est citée une forme *Aviaco* (*Sancta Maria de*), 1148 (Bulle d'Eugène III, qui donne cette église à la Collégiale de Beaune), forme que l'auteur rapporte à Sainte-Marie-la-Blanche. Si cette attribution est exacte, une troisième localité du nom d'*Abbiacus* a dû exister dans notre région, mais cette fois au voisinage de Beaune, où d'ailleurs il n'en existe aujourd'hui aucune trace onomastique.

HOMONYMES. — Agy (Calvados, Haute-Loire) sont peut-être homonymes.

AIGNAY-LE-DUC, ch.-l. de c., arr. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Agnaius*, 1150 (Pérard, p. 235 ; Chambre des Comptes, D, D). — *Aynayus*, xiv^e s. (Pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 380). — *Aingnay*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais, B, 11569). — *Aygnyle-Duc*, 1705 (Mémoire manuscrit sur la Province et Duché de Bourgogne, t. II).

AIGNAY -CÔTE-D'OR, sous la 1^{re} République.

Aignay est un vocable pour lequel des formes antérieures au x^e s. seraient nécessaires en vue de la détermination du thème primitif.

La forme actuelle en *-ay* du vocable ainsi que ses formes les plus anciennes, qui n'en diffèrent pas sensiblement, laisseraient croire tout d'abord à un thème en *-acus* et non en *-iacus*. Mais en raison de la mouillure de la nasale, mouillure caractéristique que prend en passant dans notre langue l'*n* latin suivi de *i* en hiatus, nous préférons rechercher un thème en *-iacus*, dont le groupe final serait *-niacus*.

Le groupe *-ni-* se transformant graphiquement en *-gn-* et la finale *-acus* devenant normalement *-ai*, on voit que le groupe latin *-niacus* eût, en effet, donné régulièrement en français *-gnai*, écrit plus tard *-gnay*.

Deux thèmes nous paraissent possibles, réalisant la condition qui précède :

1^o *Aniacus*, variante d'un thème plus pur *Anniacus*, formé sur le gentilice connu *Annius*.

2^o *Adeniacus*, formé sur un gentilice *Adenius*, hypothétique il est vrai, mais dont l'existence est rendue probable par ce fait que le nom d'homme *Adenus* est la source du vocable d'Aigny (Marne), lequel est anciennement *Adenaium* ix^e s. (Polyptyque de l'abb. de Saint-Remi de Reims) pour un plus ancien **Adenacus*.

De ces deux thèmes, le second a nos préférences. Le premier, en effet, *Aniacus*, eût donné régulièrement « Egnay ». *Adeniacus*, au contraire, par la chute régulière de la dentale intervocale, a donné certainement une forme française où la première syllabe est longue et nasalisée : or, la forme *Aingnay* du xv^e s. et la prononciation patoise actuelle « Ain-gnè » présentent ce phénomène.

Les diverses raisons qui précèdent nous font donc adopter de préférence le thème primitif *Adeniacus*.

HOMONYMES. — On peut, sous réserves, considérer comme homonymes ou apparentés : Aigny (Marne) (Voy. plus haut), Aigné (Sarthe), Aignac (Loire-Inférieure) ; Agny (Pas-de-Calais), Agnat (Haute-Loire), Agnac (Aveyron, Hérault, Lot-et-Garonne).

Aigney (écrit aussi AIGNAY), ham., com. de Meursanges, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Aigné*, 1249 (Titre premier de la commanderie de Beaune). — *Aignay*, 1254 (Chambre des comptes, B, 199).

C'est probablement un homonyme d'Aignay.

AISEREY, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES (1). — *Alziriacus* (2), 763 (Pérard, p. 10). — *Asciriacus*, 763 (Chron. de Saint-Bénigne, XI^e s., p. 69). — *Aziriac villa*, 836 (Pérard, p. 19). — *Asiriacus*, 869, 1124, 1177, 1193, 1258 (Pérard, p. 149, 217, 249, 268, 494). — *Asziriacus*, 876 (Pérard, p. 151); vers 780, vers 817, en 923 (Chron. de Saint-Bénigne, XI^e s., p. 79, 81, 122). — *Assiriacus*, 1007 (Chron. de Saint-Bénigne, XI^e s., p. 176).

Nous ne connaissons aucun gentilice pouvant s'adapter aux formes anciennes d'Aiserey ; nous sommes donc réduits aux hypothèses. Le thème le plus vraisemblable nous paraît être *Assyriacus*, formé sur un ethnique *Assyrius* ; les formes *Asciriacus*, *Asziriacus*, *Assiriacus* viennent directement à l'appui de cette étymologie. Il est vrai qu'habituellement le double s reste inaltéré et ne fléchit pas en z ; mais on connaît assez d'exceptions à cette règle pour qu'elle cesse de constituer un obstacle capital.

HOMONYMES. — Nous hésitons trop sur l'origine d'Aiserey pour pouvoir lui reconnaître des homonymes. Nous nous contenterons de citer comme pouvant lui être apparentés : Assérac (Haute-Loire) ; Azérat (Haute-Loire) ; Azérac (Dordogne) ; Aziré (Vendée).

AISEY-LE-DUC, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Aiseyus*, 1145 (Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Asé*, 1158 (Pérard, p. 137).

AISEY-SUR-SEINE, sous la 1^{re} République.

AISY-SOUS-THIL, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Asei*us (3), 1108 (Cart. de Molème, I). — *Aisey*, 1255 (Ch. des Comptes, B, 199, 1397 (Cercle des feux de l'Auxois).

(1) Nous laissons de côté une forme *Arçilirias*, 630 (Chron. de Bèze, p. 236), rapportée ici par M. J. Garnier, et qui ne peut concerner Aiserey. D'après le contexte, cette localité devait se trouver entre Dijon et Chenôve ; elle serait aujourd'hui Argillières, ou Arzillières ; il n'existe plus dans cette région aucun lieu habité de ce nom.

(2) *Alziriacus* nous paraît être une lecture défectueuse du manuscrit par Pérard, qui a plus d'une fois déformé les noms de lieux. La Chronique de Saint-Bénigne, résumant le même acte, donne *Asciriacus* ; peut-être y avait-il écrit *Asziriacus*, comme on le retrouve dans Pérard à une époque d'un siècle plus tardive.

(3) C'est M. J. Garnier qui a proposé cette identification ; mais *Asei*us pourrait bien concerner Aisy-sur-Armançon (Yonne). Au point de vue phonétique, il n'y a aucun inconvénient d'ailleurs à l'accepter ici.

Pour ces deux communes homonymes, comme pour Aisy (Yonne), noté *Asiacus* en 1126, et Azy (Nièvre), M. Longnon admet un primitif *Atiacus*, dérivé du gentilice *Atius*. Le groupe latin *-ti-* en hiatus, c'est-à-dire suivi d'une voyelle, se prononçait *ci* en basse latinité; lorsque dans le corps d'un mot il était précédé d'une voyelle, la sifflante s'atténua en *z* dans le passage au français : ex. *rationem*, *sationem*, *potionem* devenant raison, saison, poison. De même *Atiacus* a pu faire régulièrement Azy, Aisey ou Aisy.

HOMONYMES. — Aisey (Haute-Saône); Aisy (Aisne, Yonne); Ayzac (Hautes-Pyrénées). — Azy (Aisne, Cher, Nièvre); Azay (Charente-Inférieure, Indre-et-Loire, Deux-Sèvres); Azé (Loir-et-Cher, Mayenne, Saône-et-Loire); Azieu (Isère); Azieux (Loire); Azicuz (Drôme); Azat (Creuse, Haute-Vienne); Azac (Charente-Inférieure, Gironde, Vienne).

ALLEREY, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Yliriacus*, 1190 (Cart. d'Autun, I, p. 112). — *Aliriacus*, 1200 (id. p. 120). — *Aleriacus*, 1205 (id. p. 123). — *Alereius* 1200 (Titres de la cathédrale d'Autun); 1308 (Cart. d'Autun, III, p. 134). — *Alereyus*, 1266 et xiv^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 106, et 385). — *Halerey*, 1281 (Cart. d'Autun, I). — *Alercy*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

En outre un *Alduinus de Illyriaco* est, entre 1107 et 1113 (Gall.christ. IV, instrum, col. 86), témoin d'un acte intitulé : *Transactio cum Hugone de Gisseio per Stephanum Eduæ episcopum*. Cet *Illyriacus* ne peut guère s'appliquer qu'à Allerey, vu l'absence dans le diocèse d'Autun d'un autre vocable ayant une charpente analogue.

Les formes anciennes commençant par *I*, il convient de voir dans cette notation une survivance de formes plus antiques, tandis que les formes en *A* ne feraient que reproduire la voyelle initiale, alors fixée, du vocable français.

Dans cet ordre d'idées, trois thèmes différents peuvent être examinés :

1^o *H lariacus*, formé sur le nom d'homme *Hilarius*. Considérant que *Hilarius* a donné en français non seulement Elier ou Hélier, mais aussi Alier (1), *Hilariacus* eût pu de même laisser Allerey.

2^o Peut-être pourrait-on aussi invoquer un thème *Illyriacus*, formé sur un ethnique *Illyrius*.

3^o Enfin il est une troisième étymologie, également satisfaisante à notre avis, qui, comme la première, a l'avantage d'accorder les

(1) Saint-Hélier (*Sanctus Hilarius*), c. de Vitteaux. est Saint-Alier en 1397 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois).

formes débutant par *I* et celles commençant par *A*. Elle consiste à regarder le primitif d'Allerey comme dérivé d'un nom d'homme probablement indigène, latinisé *Illidius* ou *Illydius* (1), qui par suite d'une assez grave altération est devenu en français Allyre. Allyre est le nom d'un évêque particulièrement honoré en Auvergne : Saint-Allyre (Allier), Saint-Allyre et Saint-Allyre à deux exemplaires (Puy-de-Dôme).

Outre le changement de l'initiale *I* en *A*, *Illidius*, pour aboutir à Allyre, a encore subi le remplacement de *d* par *r*, par l'intermédiaire probable d'une phase transitoire où *l* s'était d'abord substitué à *d*. M. Longnon cite, concurremment avec celui-ci, d'autres exemples de cette substitution de *l* et de *r* à *d* : *Ægidius* est devenu Gille et Gire, *Basidius* a fait Basile et Basire, Saint-Ythaire (Saône-et-Loire) semble répondre à *Sanctus Eustadius*. On peut admettre que c'est le besoin de dissimilation qui a changé en *a* l'i initial de *Illidius*, et que de même le terme défini-if Allyre a dû vite détrôner la phrase transitoire, supposée Allire, pour éviter la répétition de deux syllabes successives commençant par la même liquide. — La même évolution frappant un mot tel que *Illidiacus* devait en français le conduire à Allerey. Nous disons à Allerey et non à Allirey ; car si le second *i* de *Illidius*, portant l'accent et le conservant au français dans Allire, était par cela même appelé à persister, cet *i* était atone dans *Illidiacus* et aboutissait à l'e muet en français.

C'est à ce troisième thème hypothétique *Illidiacus* que nous nous rattachons de préférence.

Il existe dans la Côte-d'Or un second **Allerey**, hameau de la commune de Flée, c. de Semur ; il est noté *Aleriy* en 1218 (Titres de l'abbaye de Fontenay).

HOMONYMES ou apparentés. — Allerey (Saône-et-Loire, arr. de Chalon) ; Allery (Deux-Sèvres, Loir-et-Cher, Somme) ; Allerac (Ille-et-Vilaine) ; Alleyrat (Corrèze, Creuse) ; Alleyrac, Alleyras (Haute-Loire) ; Alairac (Aude) ; Alayrac (Aveyron, Tarn) ; Aleyrac (Drôme, Hérault) ; Alirac (Gard).

AMPILLY-LE-SEC, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Empilleus siccus*, 1005 (Pérard, p. 70). — *Empiliacus siccus*, 1005, 1012 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 164, 166). — *Empilliacus*, 1145 (Dom Plancher I, pr., p. 44). — *Ampilleynus*, 1206 (Dom Plancher, I, pr., p. 34). — *Ampilleus*, 1214 (*id.*)

AMPILLY-LES-BORDES, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES (2). — *Ampillé* vers 1380 (Cerche des feux du Châ-

(1) L'abbé Bourlier a proposé conjointement les deux thèmes dérivés de *Hilarius* et de *Illydius*.

(2) La forme *Impyliracum*, 886 (Cart. de Saint-Seine) attribuée par M. J. Garnier, à Ampilly-les-Bordes, est à supprimer, car elle s'applique, comme nous le verrons plus loin, à Pellerey (*in Pytiracum*).

tillonnais). — *Ampilley-les-Bordes*, 1423 (id.). — *Empiliacus* (d'après Courtépée, sans date ni source).

Ampilly-le-Haut, ham., com. d'Ampilly-les-Bordes.

FORME ANCIENNE. — *Chemin d'Ampilley*, 1371 (Terrier de Châtillon).

Ces trois vocables reconnaissent vraisemblablement pour thème étymologique commun *Ampeliacus*, formé sur le gentile romain *Ampelius*. L'e atone précédant la tonique étant devenu i, on a les formes de 1012 et 1145; toutes les autres ne sont que des latinisations de la forme française, qui était alors *Ampilley*, ainsi qu'on le voit en 1371.

REMARQUE. — Une difficulté réside toutefois dans les formes *Emp...*, par un E, qui, vers l'an mille environ, peuvent sembler un peu étranges pour un plus ancien *Amp...* par un A.

HOMONYME. — Ampilhac (Haute-Loire).

ANCEY, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Anceius*, XI^e s. (Cart. de Saint-Marcel de Chalon); 1149 (Reomaüs, p. 194). — *Ancé*, 1147 (Pérard, p. 116).

Dans les testaments de 723 et 748 de Guiré, fondateur de l'abbaye de Flavigny, pièces précieuses par le grand nombre de noms de localités qu'elles nous livrent à une époque aussi reculée, figure un *Anciacus* qui désigne Ancy-le-Franc (Yonne), homonyme de notre Ancey. Le thème pur est *Antiacus* (prononcez *Anciacus*) formé sur le gentile bien connu *Antius*.

HOMONYMES. — Ancy (Moselle, Rhône, Yonne); Ansac (Charente).

ANTIGNY-LA-VILLE, c. d'Arnay.

Antigny-le-Château, hameau de la commune de Foissy, cant. d'Arnay.

Les deux Antigny sont deux agglomérations voisines qui n'ont évidemment constitué qu'un seul *fundus* à l'origine.

FORMES ANCIENNES. — 1^o pour ANTIGNY-LA-VILLE : *Antinniacus villa*, 1140 (Titres de l'abbaye de Sainte-Marguerite). — *Antigni villa*, XIV^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 379). — *Anthigny-la-Ville*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

2^o pour ANTIGNY-LE-CHATEAU : *Antiniacus*, 1116 (Cart. d'Autun, III, p. 12). — *Castrum Antiniaci*, 1172 (Cart. de Saint-Seine). — *Antigniacum castrum*, XIV^e s. (pouillé du Cart. év. d'Autun, p. 379). — *Anthigney-le-Chastel*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

3^o sans attribution précise : *Antegneius*, 1229 (Pérard, p. 415). — *Antigneyus*, 1277 (Pérard, p. 343).

Le thème primitif est *Antiniacus*, formé sur le gentilice *Antinius*.

On sait que le groupe français *gn* a servi à rendre la mouillure qui lors de son passage en notre langue a frappé la nasale latine suivie de la voyelle *i* en hiatus, c'est-à-dire précédant une autre voyelle. Nous aurons souvent l'occasion de rencontrer de ces vocables latins finissant en *-niacus*, dont le représentant français se termine en « gny ». C'est le même phénomène qui de *campania*, *montania*, *Vasconia* a fait « campagne, montagne, Gascogne ».

HOMONYMES. — Antigny (Deux-Sèvres, Vendée, Vienne) ; Antignac (Cantal, Charente-Inférieure, Corrèze, Haute-Garonne, Hérault, Lot).

ARCENAY (LA COUR D'), c. de Précy-sous-Thil.

Arcenay est un des hameaux dont l'agglomération constitue la commune de La Cour d'Arcenay.

FORMES ANCIENNES. — 1^o pour le hameau : *Acenay*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Accenay*, 1397 (*id.*) — 2^o pour la commune : *Curia Arceneti*, XIV^e s. (pouillé du Cartul. d'Autun, II, p. 383). — *La Court d'Arcenay*, 1501 (Fiefs de l'Auxois).

Le thème primitif est soit *Arsenacius*, soit *Arcenacius*, dérivé d'un gentilice en *-enus*, qui est ou bien *Arsenus*, ou bien *Arcenus*. Le premier de ces gentilices est connu, le second ne l'est pas, mais son existence est rendue bien probable par celle du gentilice *Arcius*, dont le gentilice *Arcenus* ne serait qu'une variante en *-enus*.

REMARQUE. — Il est à peine besoin de dire que la forme *Curia Arceneti* est une latinisation fantaisiste du vocable français, qui était déjà ce qu'il est aujourd'hui.

HOMONYMES. — Nous ne voyons qu'Arsenay (Sarthe) qui puisse être cité ici.

Assenay (Aube) qui offre l'assourdissement de l'*r* par assimilation de la liquide à la sifflante qui la suit, et qui est comparable à la forme *Acenay* de 1377 mentionnée plus haut, est noté anciennement *Arseniacus*, et *Acenai* en 1200 ; il répond soit à *Arceniacus*, soit à *Arciniacus*, les gentilices *Arcenius* et *Arcinius* étant l'un et l'autre connus. On peut s'étonner toutefois qu'un pareil thème n'ait pas fourni « Arcigny ».

ARCEY, c. de Sombernon.

FORME ANCIENNE. — *Arceis*, 1016 (Cart. de Saint-Etienne de Dijon).

Le thème primitif est *Artiacus*, venu du gentilice *Artius*. La forme *Artiacus* est donnée en 791 pour Arçay (Vienne). Arcis-sur-Aube est dans l'Itinéraire d'Antonin *Artiaca*, au féminin singulier (s. c. *terra* ou *domus*) et, sur des monnaies *Artiacas* (féminin pluriel qui nous

rend compte de l's conservé par Arcis); *Arciacas* désigne encore Assé-le-Bérenger (Mayenne) dans un diplôme de Charlemagne daté de 802.

Le gentilice *Artius* paraît avoir été tiré d'un nom d'homme gaulois *Artos*, latinisé *Artus*, qu'on a comparé au mot gallois *arth*, « ours »; d'où l'on a conclu que *artos* signifiait « ours » en gaulois, et qu'il était devenu nom propre comme ce fut le cas en latin pour *Ursus*, qui engendra le gentilice *Ursius*, parallèle à *Artius*.

HOMONYMES. — Arcey (Doubs, Eure, Haute-Savoie); Arcy (Aisne, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Yonne); Arcis (Aube, Marne); Arçay (Cher, Vienne); Arciat (Ain); Arsy (Oise); Arsac (Cantal, Charente, Corrèze, Haute-Loire, Haute-Vienne).

ARCONCEY, c. de Pouilly-en-Auxois.

FORMES ANCIENNES. — *Arconciacus*, 1206 (Titres de la cathédrale d'Autun). — *Arcunciacus*, 1209 (Cart. de l'évêché d'Autun, p. 110). — *Arconceyus*, 1264 (Cart. d'Autun, III, p. 53); xiv^e s. (Cart. de l'év. d'Autun, p. 385).

Le thème primitif semble ne pouvoir être que *Archontiacus*; mais le gentilice *Archontius*, qui en aurait été la souche, n'a pas encore été rencontré. Il se peut qu'il ait été rare, il se peut aussi qu'*Archontius* ait été non pas gentilice, mais *cognomen* ou nom d'homme indigène. *Archontia* est en effet connu comme nom de femme, et l'*Onomasticon* de De Vit cite le cas de ces deux Gaulois, frère et sœur, *Remus* et *Archontia*, qui moururent et furent enterrés le même jour. D'autre part, *Archontus* a été relevé comme nom d'homme dans une inscription: *Archontus conjugii carissime titulum posuit* (Le Blant, *Inscr. chr. de la Gaule*, t. I. p. 408). D'après ces données, on peut supposer qu'*Archontus* et *Archontius* furent des noms de personne portés, probablement assez tard, en Gaule, où ils firent peut-être partie de ce lot de noms propres d'origine grecque introduits par le christianisme. On se rappelle que l'archonte était le premier magistrat des cités de l'ancienne Grèce.

HOMONYMES. — Arconsat (Puy-de-Dôme); Arganchy (Calvados), Harquency (Eure), qui, d'après M. Longnon, sont d'anciens *fundi Archontiacy*.

Arconcey est un hameau, cité en 1350 (Ch. des Comptes, B, 200) et en 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon), qui est entré dans l'agglomération d'Esbarres, c. de Saint-Jean-de-Losne.

ARGILLY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Arziliacus*, 858 (Sœc. Bened, IX, 2). — *Argiliacus*, 1030 (Chron. de Saint-Bénigne, xi^e s.). — *Argiliacus*, 1266

(Cart. d'Autun, II, p. 43) et 1098-1113 (Pérard, p. 83). — *Argilleyus*, 1221 (Pérard) et xiv^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 378). — *Argilley*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

Il existait une gens *Argilia*. Nous adopterons donc le thème étymologique *Argiliacus* formé sur le gentilice *Argilius*.

A la vérité, la forme la plus anciennement connue en diffère par le fléchissement de *g* en *z* ; mais ce n'est là qu'une forme basse d'un thème primitif. On a d'ailleurs des exemples du fléchissement de *g* en *z*, de date plus récente, il est vrai : le nom commun « argilière », qui dérive d'un primitif *argilla*, *argile*, est au xiii^e s. « arziillère » (dict. Hatzfeld et Darmesteter).

Le parler local a conservé au vocable sa forme médiévale : on dit « Argi -yè » (*y* = *i* consonne ou yod), et l'on disait de même aux xiii^e et xiv^e s., ainsi qu'en témoigne la forme *Argilleyus* qui n'est que le vocable populaire d'alors, latinisé par simple adjonction de la finale latine *us*.

HOMONYME. — Arzilhac (Haute-Loire).

REMARQUE. — L'abbé Bourlier rattache hypothétiquement ce vocable au nom d'homme *Orgilus* que livre une inscription antique de la région (P. Lejay, Inscr. ant. de la Côte-d'Or, p. 268).

AUBIGNY-LA-RONCE, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Albiniacus*, 1175 (Titres de l'abb. de Mailzières). — *Aubigneyus*, 1289 (Cart. d'Autun, p. 276). — *Aubigney*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

AUBIGNY-EN-PLAINE, c. de Saint-Jean-de-Losne.

FORME ANCIENNE. — *Albineyus*, 1215 (Cart. de Cîteaux, III, p. 3).

AUBIGNY-LES-SOMBERNON, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Albiniacus* (Chronique de Bèze, xi^e s.). — *Aubigny*, 1442 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème étymologique est *Albiniacus*, formé sur le gentilice romain *Albinus*, tiré du cognomen *Albinus*, dérivé lui-même du cognomen *Albus*, « le Blanc ».

HOMONYMES. — Les homonymes sont nombreux. Tantôt l'*l* s'y est vocalisé comme dans Aubigny, Aubigney, Aubigné, Aubigneux, Aubignat, Aubignac ; tantôt l'*l* est resté, comme dans Albigny, Albigneux, Albignac ; tantôt enfin il s'est changé en *r* : Arbigny (Ain, Haute-Marne), Arbignieu (Ain).

AUXEY-LE-GRAND, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES (1). — *Alciacus*, 924 (Gall. christ. IV, p. 372 et

(1) Il convient de ne pas retenir la forme *Aulaciacum*, 850 (Gall. christ., IV, instr. col. 55, attribuée à tort par M. J. Ga-nier à Auxey, car l'a bref atone devenant *e*, cette forme eût donné « Olecey », à trois syllabes.

439). — *Auceyus*, 1287 (Cart. d'Autun, II, p. 153); xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 377). — *Aucey-le-Grand*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz)

Le thème étymologique est, croyons-nous, *Alciacus*, formé sur un gentilece *Alcius* qui à la vérité n'est pas connu (*Onomasticon* ne porte que *Alsius*) mais qu'on doit inférer du fait qu'un grand nombre de localités homonymes ont leur nom écrit avec un *c* aux époques mérovingiennes et carolingiennes.

Alciacus a donné, par simple vocalisation de *i*, *Aucey*, écrit auj. *Auxey*, mais avec la même prononciation.

REMARQUE. — Le qualificatif *-le-Grand* a pour but de distinguer du ham. **Le Petit Auxey**, même commune.

HOMONYMES. — *Aucey* (Manche); *Auxy* (Loiret, Saône-et-Loire, Pas-de-Calais); *Aussiat* (Ain). En pays picard ou artésien, où le chuintement est de règle, on a *Auchy*. En pays jadis flamand, on rencontre la forme « *Ausques* », en combinaison dans *Nordausques* et *Zudausques* (Pas-de-Calais). Là *-acus* devenant *-èques*, *Alciacus* est devenu *Ausèques*; puis l'accent s'étant déplacé de la pénultième à l'antépénultième, *-ausèques* s'est réduit à *-ausques*. (Longnon, *Etude sur les Pagi*, 1^{re} partie).

En 696, dans le testament d'Ansebert, évêque d'Autun (*Gall. christ.*, IV, instr., col. 43), on lit la mention *Hauriacus* (1) *in pago belnense*, qu'il faut avec Pardessus corriger en *Hauxiacus*. A première vue, on serait tenté d'identifier cette localité avec *Auxey*. Mais *Hauxiacus* serait devenu *Oxey* ou *Ossey*, le groupe *au* latin laissant *o* ouvert en français (2). Pour ce motif, renforcé par cette considération que nous avons pour *Auxey* une forme certaine *Alciacus* antérieure au x^e s., nous pensons que cet *Hauxiacus* désignait une autre localité, inconnue de nous.

BARBIREY, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Barbiriacus*, vi^e s. (*Chron. de Saint-Bénigne*, xi^e s., p. 30). — *Barbyré* 1253 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 176). — *Berbirey* 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Comme thème primitif il faut admettre *Barbariacus*, formé sur le gentilece *Barbarius*.

Nous observons ici le changement de l'a bref latin non accentué en *i* français que nous retrouverons dans Champigny, Chevigny issus de *Campaniacus*, *Cavanniacus*. Ailleurs *Barbariacus* est devenu *Barberey*, où l'a normalement remplacé l'a atone du latin.

(1) Attribuée à Chorey par M. J. Garnier.

(2) Dans *Autessiodurum* devenant *Auxerre*, le cas est différent. Ce n'est pas *Au-*, mais bien *Au(t)-* qui devient *Au-* (c'est-à-dire *o* fermé) en français.

HOMONYMES. — Barberey (Aube) ; Barbéry (Calvados, Oise) ; Barbeyrac (Ardèche).

Barbaira (Aude) est un ancien *Barbarianus* ; c'était donc pour la Province romaine l'équivalent des *Barbariacus* du reste de la Gaule.

BAUBIGNY, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Balbiniacus*, 906 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 77). — *Balbiniacensis (parochia)*, 1107 (id., p. 53). — *Baubigneyus*, 1279 (Titres de la cathédrale d'Autun). — *Baubegni*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 379). — *Baubigney*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

A n'en pas douter, le thème primitif est *Balbiniacus*, formé sur le gentilice *Balbinus*, qui a son origine dans le cognomen *Balbinus*, lui-même diminutif du cognomen *Balbus*, « le Bègue ». Le gentilice *Balbinus* ne figure pas à l'*Onomasticon* de De Vit, mais son authenticité est absolument démontrée par le *fundus Balbinianus* inscrit à la Table alimentaire de Véleia.

La première syllabe *Bal-* du vocable latin est devenue en français *Bau-* par le phénomène bien connu de la vocalisation de *l* suivant *a* et précédant une consonne.

HOMONYMES. — Baubigny (Manche, Saône-et-Loire) ; Baubigné (Mayenne) ; Balbigny (Loire) ; Bobigny (Aisne, Seine).

BENOISEY, c. de Montbard.

FORME ANCIENNE. — *Boneseius*, xiii^e s. (Titres de l'abbaye de Fontenay).

L'absence de forme vraiment ancienne peut faire hésiter dans le choix du thème étymologique probable de ce vocable. Trois hypothèses doivent être examinées.

1^o M. Bourlier rattache le vocable à un primitif *Bonosacus*, formé sur le nom gallo-romain *Bonosus* dont l'existence est constante (Cf. *Bonussos*, apud Lejay, p. 113. *Inscript. antiques de la Côte-d'Or*). Cette hypothèse ne deviendrait plausible qu'après modification, et en supposant un thème *Bonosiacus* dérivé d'un gentilice probable *Bonosius*. *Bonosiacus* donnerait Bonoisey par le passage de *i* du suffixe dans la syllabe antérieure.

2^o Le thème *Bonisiacus* doit aussi être examiné (1). Il aurait donné

(1) *Bonisiacus* n'est pas un thème hypothétique ; il a été relevé en effet dans des textes de l'époque mérovingienne (vii^e s.), où il désigne Bondy, près Paris. La grande différence entre Bondy et son primitif *Bonisiacus* provient de la chute de la voyelle atone précédant la syllabe accentuée : *i* tombant, on a eu « Bonzis » jusqu'au xiv^e, puis Bondy. Le changement de *z* en *d*, dans cette position, n'est d'ailleurs pas sans exemple, d'après M. Longnon ; le même primitif *Blandiacus* a fourni simultanément Blanzay et Blandy ; *Sezannia* (x^e s.) a donné Sédanne (xiii^e au xv^e s.) ; on trouve au xiii^e et au xiv^e s. un nom de femme Cédile (*Cedilia*) qui est une forme de Cézile (*Cezilia*, forme basse de *Cecilia*).

en français quelque chose comme « Bonisey » ou « Bonesey », ce qui concorde avec la forme médiévale *Boneseius*. Comment passer ensuite de Bonesey à Benoisey ? Si l'on peut facilement admettre le changement de *Bo-* en *Be-* (la syllabe étant atone), on ne saurait admettre que plus difficilement le passage de *-ne-* à *-noi-* en syllabe non accentuée : l'influence du dialecte bourguignon, changeant *e* en *o* et *ei* en *oi*, ne se fait généralement sentir qu'en syllabe accentuée. Toutefois la toponomastique de notre région n'est pas sans présenter d'assez nombreuses exceptions à cette règle (Voy. ETROCHEY, MELOISEY, SAVOISY). Le thème *Bonisiacus* peut donc être considéré comme acceptable.

3° On peut émettre aussi, sans invraisemblance croyons-nous, l'hypothèse d'un thème primitif *Benedictiacus*, formé sur le nom d'origine religieuse *Benedictus* le béni (de Dieu) ou le « benoît ». De même que *benedictus*, accentué sur l'*i*, a donné régulièrement benoît (par les transitions connues benedeit, benecit, beneoit, benoit), de même *Benedictiacus*, accentué sur l'*a* et portant l'accent second sur le second *e*, aurait donné *Beneeisey*, accentué sur la finale et portant l'accent second sur le second *e*, puis Benoisey.

Cette manière de voir s'accorde avec la formation probablement tardive du vocable Benoisey dont on ne connaît d'ailleurs pas de forme antérieure au XII^e s. : les noms d'origine chrétienne sont en effet d'époque plus récente que les noms véritablement gallo-romains.

Elle s'accorde aussi avec ce fait qu'on aurait joint au radical *Benedict-*, non le suffixe *acus*, mais la finale *iacus* qui à la basse époque était en effet considérée comme un véritable suffixe.

En outre elle ne va pas à l'encontre de la seule forme médiévale que nous ayons du vocable : *Boneseius*, en effet, ayant donné Benoisey, l'*e* de la seconde syllabe était évidemment accentué, et par suite l'*o* de la première syllabe devait être atone. Comme dans *Benedictiacus* le premier *e* est aussi atone, on conçoit que les deux formes médiévales *Beneeisey* et *Boncisey* se soient mutuellement remplacées, car en roman l'*o* et l'*e* atones se substituent fréquemment l'un à l'autre.

Enfin il convient de remarquer que si d'ordinaire en français *et* suivi de l'*i* palatal devient *ss*, comme dans *benedictionem* devenant benecisson puis benisson (ex. la Benissons-Dieu (Loire), *Benedictio Dei*), en dialecte bourguignon il donne précisément dans ce cas un *s* doux : « benison ». (Cf. De Chambure, *Glossaire du Morvan*, p. xiv et art. *menion*, p. 544).

Rien ne s'oppose donc à ce que Benoisey dérive d'un primitif *Benedictiacus* et c'est cette troisième hypothèse qui a nos préférences.

REMARQUE. — Dans la forme patoise actuelle, qui est « Nougé », la première syllabe du nom français n'est plus représentée, et la voyelle longue *ou* témoigne, selon nous, de la double voyelle *eei* qu'elle représente.

HOMONYMES. — Pas d'homonyme.

BESSEY-LES-CITEAUX, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Finis Basciacensis*, 825 (Chron. de Bèze, p. 262) (identification non certaine). — *Baysses* (1), 850 (Pérard, p. 80). — *Bassiacus*, début du XII^e s. (Pérard, p. 85).

BESSEY-EN-CHAUME, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Bassicum* (*sic*, d'après M. J. Garnier), 993 (Titres de la cathédrale d'Autun). — *Baissé*, pouillé du XIV^e s. (au Cart. de l'évêché d'Autun, p. 379). — *Becey*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz). — *Bussey-en-Chaulme*, 1431 (*id.*) — *Buxey-en-Chaulme*, 1470 (*id.*).

BESSEY-LA-COUR, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Bassiacus*, 993 (Titres de la cathédrale d'Autun). — *Baissey*, 1333 (Cart. égl. Autun, 3^e p., p. 200). — *Baissey-la-Cour*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz). — *Baissy-la-Cour*, 1470 (Cerche des feux, *id.*).

Le thème primitif de nos Bessey est *Bassiacus*, formé sur le gentilice *Basstus*.

On voit que l'a de la première syllabe de *Bassiacus* est devenu *e* dans le vocable français. Lorsqu'un *a* latin suivi de deux consonnes porte l'accent tonique, il reste invariablement *a* en français ; s'il n'est pas accentué, il reste également *a* dans la majorité des cas, mais peut passer à *e* dans un petit nombre d'exemples, comme le fait habituellement l'*a* atone précédant une seule consonne. Nous retrouverons un fait tout à fait semblable dans Blessey sorti de *Blattiacus*, dans Cessey venu de *Sacciacus*.

HOMONYMES. — Le vocable Bessey et ses variantes Bessy, Bessay, Beissieux, Beissat, Beissac, Beyssat, Beyssac, Bessat, Bessac sont assez répandus, mais ils sont loin de dériver tous de *Bassiacus*. C'est ainsi que, à côté du Bessy de l'Yonne et du Beyssac du Lot qui pro-

(1) La mention *Baysses* de 850, qui a l'aspect d'une forme française, est faite pour nous surprendre à une époque où la latinisation des noms de lieu était la règle. D'ailleurs, rien dans le texte de l'acte de donation où elle apparaît (don à Saint-Etienne de Dijon d'une maison *apud villam quæ vocatur Baysses*) n'en indique la situation.

C'est donc d'après des actes postérieurs qu'ont dû se guider ceux qui ont proposé d'attribuer à Bessey-les-Cîteaux cette mention *Baysses*. En effet, une pièce de Pérard, p. 85, au début du XII^e s., nous montre que l'église de Bessey (*ecclesia de Bassiaco quæ in ministerio oecharensi esse dicitur*) dépendait de Saint-Etienne de Dijon.

viennent de *Bassiacus*, le Bessay de la Vendée est un ancien *Becciacus* issu du gentilice *Beccius*.

La comparaison est plus sûre avec les suivants : Bassy (Haute-Savoie) ; Bassey (Isère) ; Bassieu (Ain) ; Bassieux (Rhône) ; Bassac (Charente, Dordogne).

Baissey (Haute-Marne) ; Baissac (Haute-Loire).

BEUREY-BEAUGUAY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Burreyus*, 1348 (Cart. d'Aut., III, p. 267 ; xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 285). — *Buriacus*, 1349 (Cart. d'Aut., III, p. 274). — *Bureyus*, 1365 (Chambre des Comptes, Fiefs de l'Auxois). — *Burry-Beaulgay*, 1435 (Cartul. de Bar). — *Burray-Bealgay*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif de Beurey est *Burriacus*, formé sur le gentilice *Burrius*, lequel est dérivé du cognomen *Burrus*, « le Roux ».

A ce thème est apparenté *Burriana*, forme primitive de Bourrienne, de Bourriannes (Cantal).

HOMONYMES. — **Beurey**, com. de Soussey, c. de Vitteaux ; Beury, Beurac, Bury.

BÉVY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Bévy*, 1164 (Cart. de Cîteaux, I). — *Beviz*, 1391 (Cerche des feux... de Beaune et de Nuiz). — *Bévis*, 1431 (*id.*)

On peut émettre sur ce vocable deux hypothèses étymologiques, entre lesquelles il ne nous est pas permis de choisir, puisque nous n'avons pour nous guider aucune forme ancienne.

1^o Ou bien c'est là un nom formé sur un gentilice à l'aide du suffixe *acus*. Un thème *Bæbiacus*, dérivé du gentilice *Bæbius*, explique parfaitement Bévy. Un *fundus Bæbianus* figure à la Table de Véleia.

2^o Ou bien il s'agit d'un nom composé Bé-vy dont le second terme représente le latin *vicus* « bourgade » ; nous trouverons des exemples de ce genre dans Longvic, Viévy qui nous occuperont plus tard. Nous avouons que dans cet ordre d'idées nous ne voyons pas ce que peut être le premier élément *bé-* associé ici à *-vy*.

HOMONYMES. — Bévy (Ain, Haute-Savoie) — ? Bébieux (Loire).

La présence de Bévy dans la partie nord du département de l'Ain, où la finale *-iacus* est devenue *-iat*, vient à l'encontre d'un thème suffixé en *-acus* pour le Bévy de l'Ain.

BILLEY, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES. — *Beilleyus*, 1263 (Titres des Bernardines de Tart) — *Billeiacus*, xii^e s. (Chron. de Bèze, p. 472).

BILLY-LES-CHANCEAUX, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Beilleiacus*, 1158 (Gall. Christ, IV, p. 483). — *Billi*, XII^e s. ; *Billatum*, 1202 (Titres de l'abbaye d'Oigny). — *Bilé*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Billey*, 1423 (*id.*).

Le thème primitif est *Belliacus*, formé sur le gentilice *Bellius* : la gens *Bellia* est connue.

HOMONYMES. — Beillé (Sarthe) ; Billy (Aisne, Allier, Calvados, Loir-et-Cher, Marne, Meuse, Nièvre, Pas-de-Calais, Rhône, Seine-et-Oise, Deux-Sèvres, Vienne) ; Billieu (Ain, Isère) ; Billiat (Ain) ; Billac (Corrèze, Dordogne, Gironde, Loire-Inférieure).

BISSEY-LA-CÔTE, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Biceus*, 1068 (Gall. christ. IV, Instr.) — *Bysseius*, 1129 (Gall. christ, t. IV, instr. p. 162). — *Biceius in costa*, 1216 (Titres du grand prieuré de Champagne). — *Biceius in haye*, 1241 (même source). — *Bixé la Coste*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais).

BISSEY-LA-PIERRE, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Bissiacus*, 1102, (Cart. de Molême, I). — *Bisseyles-Pierres*, 1371 (Terrier de Châtillon). — *Bisseyles-Pierres*, 1429 (Pérard, p. 301).

M. Longnon propose un thème *Bissiacus*, bien que le gentilice *Bissius* n'ait pas été relevé, ce qui du reste ne prouve nullement qu'il n'ait pas existé.

M. d'Arbois de Jubainville adopte pour Bissy (Saône-et-Loire), noté *Bissiacus* vers l'an 1500, le thème *Bessiacus*, sorti du nom propre *Bessius*, connu comme gentilice ou peut-être simplement comme cognomen.

HOMONYMES. — Bissey (Orne, Saône-et-Loire) ; Bissy (Loire, Saône-et-Loire, Savoie, Seine-et-Oise) ; Bissia (Jura).

BLAGNY, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Blaniacus*, 630, 664, 829, v. 1036, 1044, 1050-1060, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 236, 244, 262, 324, 325, 354, 470). — *Blegné*, XII^e s. (Chr. de Bèze, p. 480). — *Blaineis* (*apud villam quæ nuncupatur*) XII^e s. (Chr. de Bèze, p. 485).

M. J. Garnier attribue à Blagny une forme *Blandoniacus*, 723, empruntée au testament de Guiré (« *in pago Athoariorum, Ilcio et Blandoniaco* »). Topographiquement, l'identification ne s'impose pas, et s'il n'y a pas actuellement dans l'Atuyer (*pagus altoariorum*) de localité dont le nom se rapproche davantage de *Blandoniacus*, ce n'est pas une raison suffisante pour y voir Blagny ; il peut fort bien s'agir là d'un lieu habité disparu depuis

longtemps. Deux raisons s'opposent en effet à cette identification. La première, c'est qu'il est difficile d'admettre le passage de *Blandoniacus* à Blagny; la dentale appuyée sur la nasale précédente devait normalement persister, et de ce thème il devait résulter Blandegny ou mieux Blandigny. Toutefois la chute du *d* en pareille condition ne doit pas être regardée comme impossible, car l'o atone dans la syllabe prétonique disparaît facilement, et l'on peut admettre que dans Bland'gny le *d*, étouffé en quelque sorte entre les deux nasales serait par raison d'euphonie tombé à son tour, d'où Blangny, Blagny. Mais notre seconde objection fait même repousser l'application de cette transformation laborieuse à Blagny : nous connaissons en effet ce village sous la forme *Blaniacus* en 630 et en 664, et si la mention de 630 se lit dans le texte de la Chronique proprement dite, celle de 664 appartient au *Præceptum Chlotarii regis*, et de même tous les *Blaniacus* postérieurs appartiennent à des chartes. Comme Blagny ne peut pas revendiquer deux thèmes étymologiques, nous devons adopter le plus ancien qui est aussi le plus régulier.

Le primitif de Blagny est *Blaniacus*, issu d'un nom d'homme, gentilice ou non, *Blanius*, dont l'existence, si elle n'est pas encore directement attestée, ne saurait être douteuse, en raison de ce qu'on rencontre en France un certain nombre de vocables qui paraissent être, comme c'est certainement le cas pour notre Blagny, d'anciens *fundi Blaniaci*. *Blanius* est vraisemblablement d'origine indigène et en relation avec ce nom d'homme *Blanos* dont on fait dériver *Blanuscus*, primitif de Blanot (Saône-et-Loire).

HOMONYMES. — Blagny (Ardennes); Blagneux (Isère); Blagnac (Haute-Garonne); Blanhac (Haute-Loire); Baignac (Gironde). — Blany (Saône-et-Loire).

BLAISY-BAS, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Blacia* ou *Blatziacus*, 875 (Cart. de Saint-Bénigne). — *Blaisé villa*, 1208 (Dom Plancher, I, pr., p. 98). — *Blaisé* vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Blaisey-la-Ville* 1423 (*id.*)

BLAISY-HAUT, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Blasiacus*, 942 (Cartul. de Saint-Etienne, I). — *Blasei Castellum*, 1209 (Dom Plancher, I, pr., p. 38). — *Blaisey-le-Chastel*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Blaisy, com. de Saint-Remi-les-Montbard, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Blaciacus* 721 (Dom Plancher I, pr., p. 1). — *Blaisey*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Le thème étymologique le plus vraisemblable pour ces trois vocables homonymes est *Blatiacus*, formé sur le gentilice *Blatius*. Mieux en effet que le thème *Blasiacus* (formé sur le gentilice *Blasius*),

celui que nous adoptons permet d'expliquer les formes *Blaciacus* et la forme actuelle.

Blatiacus a donné régulièrement Blaisey puis Blaisy; le groupe *ti* en hiatus, précédé d'une voyelle, aboutit en effet d'abord à *ds* (*s* étant sonore), puis dégage un *i* qui forme diphtongue avec la voyelle précédente ou se fond avec elle; enfin *ds* perd bientôt son élément dental pour aboutir au son actuel. Il en a été aussi par ex. dans *rationem*, *otiosum*, **acutiare* devenus raison, oiseux, aiguïser.

REMARQUES. — Les formes du XIII^e s. *Blaisé*, *Blasei* et celle du XIV^e *Blaisey* sont les formes françaises d'alors transcrites sans latinisation.

On dit auj. en patois « Byè-zè » ou « Byè-zèy » (où l'y est un yod ou *i* consonne). La finale médiévale a donc subsisté. Quant à l'*l* dans cette position (*bl*), il a, conformément à la phonétique du patois bourguignon (1), cédé la place à un yod ou *i* consonne (noté ici *y*, et ayant la valeur phonétique de l'*y* dans le mot français yeux).

HOMONYMES. — Dans les homonymes apparents, il convient de faire la part des *Blasiacus*. Blaisy, c. de Buzennecourt (Haute-Marne) est un ancien *Blesiacus*.

BLANCEY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Blanziacus in pago alsense*, 855 (Dipl. de Charles le Chauve, in dom Bouquet VIII, p. 540). — *Blanciacus*, IX^e s. (Munier, Hist. des comtes d'Autun, p. 48). — *Blanceyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381).

Blanziacus n'est qu'une forme adoucie, par fléchissement de *d* en *z* ou *s*, du thème étymologique *Blandiacus* formé sur la gentilece *Blandius*, dérivé du cognomen *Blandus*, « le doux ».

La forme patoise est « Byan-sé »; pour l'*l* devenu *i* consonne (yod) voy. BLAISY.

HOMONYMES. — Il y a deux catégories d'homonymes: ceux qui présentent, comme Blancey, le fléchissement du *d* en *z* ou *s*, Blanzy, Blanzey, Blanzat, Blanzac, Blansey, Blansac; ceux dans lesquels l'*i* palatal s'est consonnifié en faisant tomber le *d*, Blangey, Blangy; ceux enfin où le *d* a subsisté: Blandy.

Blangey, com. de Jouey, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Blangé*, 1130 (Titres du prieuré d'Arnay). — *Blangé (Herbertus de)* 1209 (Cartul. d'Autun, I, p. 126). — *Blangiaco (Hugo de)* 1282 (Cartul. d'Autun, p. 250).

Homonyme du précédent.

(1) On pourrait citer de nombreux exemples où *l* dans une position analogue (groupes *bl*, *cl*, *fl*, *gl*, *pl*) se transforme en yod (*y*) Ex.: Blessey, Clamerey, Flavigny, Leuglay, Plombières, qui en patois bourguignon sont respectivement « Byè-sè », « Kyèm-rè », « Fyèy-nyè », Leû-dyè », « Pyun-mèr ».

BLESSEY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES (1). — *Blatsiacus*, 992 (dom Pancher, I, pr., p. 24) variante *Blatciacus* au Cart. de Flavigny, copie de Semur. — *Blassey*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Blecey*, 1423 (*id.*)

Blatsiacus équivaut à *Blattiacus* et c'est dans ce thème *Blattiacus*, formé sur le gentilice *Blattius*, qu'il faut voir l'origine de Blessey. Nous le préférons, en raison de la forme ancienne connue, au thème également possible *Blassiacus* venu du gentilice *Blassius*.

On voit que l'a de la première syllabe, bien que suivi d'une double consonne, n'est pas resté fixe, s'est changé en e. Cela tient, comme nous l'avons dit à l'article Bessey, à ce que cet a n'étant pas accentué, puisque l'accent porte sur l'a du suffixe *-acus*, n'est par suite pas forcément inviolable.

HOMONYMES. — Blessy (Pas-de-Calais) ; Blessac (Creuse). — Blassac (Haute-Loire). — Blacy (Yonne), C'est à ce dernier qu'on rapporte le *Blaciacus* du testament de Guiré en 723.

REMARQUE. — Blessey est, dans le parler local, « Byè-sè » (y étant le yod, et s étant la sifflante dure).

BLIGNY-SUR-OUCHÉ, ch.-l. de c., arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES. — *Beliniacus*, VIII^e s. et 858 (Titres de la Cath. d'Autun), 878 (Gallia christ. IV, pr., col. 368 ; Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 10). — *Beligniacus*, 1171 (D. Plancher, p. 53). — *Beligni*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 379). — *Beligny-sur-Oische*, 1459 (Pérard, p. 287). — *Belingney-sur-Oiche*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

BLIGNY-SOUS-BEAUNE, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Beliniacus*, 1160 (Gall. christ., IV., col. 396). — *Beliniacus subtus Belnam*, XIII^e s. (Commanderie de Beaune). — *Beligné sub Berna*, 1250 (Cart. d'Aut., III, p. 41). — *Beligny subtus Belnam*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 377). — *Belingney-soubs-Beaune*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

BLIGNY-LE-SEC, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Belent*, 886, 1172 ; *Beligniacus*, 1199 (Cart. de Saint-Seine). — *Belingney-le-Sec*, 1423 (Cerche des feux du Châtill-

(1) Nous rejetons la forme *Blaciniacus*, 886 (Cart. de Saint-Seine) admise par M. Garnier, *Blaciniacus* aurait produit quelque chose comme Blassegny ou Blessigny, et peut-être Blagny, Bleigny ; il est phonétiquement impossible qu'il ait abouti à Blessey.

D'autre part nous imputons à Blessey la mention *Blatsiacus* figurant dans l'acte de donation fait en 992 par Gauthier, évêque d'Autun, en faveur de l'abbaye de Flavigny. En effet Blessey était avant la Révolution une dépendance de la paroisse de Saint-Germain-la-Feuille dont le seigneur était l'abbé de Flavigny et ce détail concorde bien avec le texte de donation : *Blatsiaco, altare S. Germani*.

lonnais) — La forme *Belent* est à rejeter ; c'est sans doute une forme de fantaisie, ou peut-être s'applique-t-elle à une localité autre que Bligny.

Bligny-le-Sec est, dans le parler local, « Byin-nyey » (avec triple yod). Pour *Bl-* devenu *By-*, voyez *Blaisy*.

Ces trois vocables reconnaissent le même thème étymologique *Beleniacus*, formé sur le gentilice *Belenius*, dérivé du nom divin *Belenus*. *Belenos* est le nom gaulois d'une divinité celtique assimilée à Apollon.

HOMONYMES. — Bligny (Aube, Marne, Nièvre, Yonne). — Belinac (Lot) paraît relever de *Belenacus*. — Les Béliigneux, Bélignac, Béliigny sont plutôt dérivés d'un gentilice *Bellinius*, à la vérité inconnu mais rendu probable par l'existence du cognomen *Bellinus* (*Bellina*, nom de femme).

BOUSSEY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Boceius*, 1215 (Gall. christ. IV, Instrumenta, col. 497). — *Bouceyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 380). — *Boucey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif est *Bucciacus*, venu du gentilice *Buccius*, Boussey est donc proprement « le domaine de *Buccius*. »

HOMONYMES. — Boussey (Eure, Manche) ; Boussieu (Isère) ; Boussat (Dordogne) ; Boussac (Allier, Aveyron, Cantal, Charente, Corrèze, Creuse, Dordogne, Ile-et-Vilaine, Haute-Loire, Lot, Lot-et-Garonne, Pyrénées-Orientales, Tarn-et-Garonne, Vienne).

Boucey (Manche), Boucé (Allier, Orne), Bucey (Aube, Haute-Saône) répondent à *Buciacus*, qui a pour origine la variante *Bucius* du gentilice *Buccius*.

Un certain nombre de localités répondant aux vocables Boussy, Bussy, Bucy peuvent être des homonymes de Boussey, *Bucciacus* ; mais comme ils peuvent également, suivant le cas, revendiquer un thème *Buxetum*, signifiant « lieu planté de buis », il faut à leur égard être réservé sur l'homonymie : l'examen des formes anciennes permet seul de décider pour chacun d'eux.

BRAZEY-EN-MONTAGNE, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Braseius*, 1180 (d'après Courtépée). — *Bra-siers*, 1273 (Cart. du prieuré de Bar). — *Braiziers*, XIV^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 385). — *Brasers*, 1322 (Cart. d'Autun, III, p. 170).

BRAZEY-EN-PLAINE, c. de Saint-Jean-de-Losne.

FORMES ANCIENNES. — *Brasiacensis villa*, vers 1110 (Cart. de

Citeaux, I). — *Brasiacus*, 1120-1130 (Pérard, p. 91). — *Braisy*, 1285 (Pérard, p. 560). — *Braisey*, 1299 (Cart. de l'évêché d'Autun, p. 353).

Brazey, anciennement Brasey, peut avoir pour thème primitif soit *Brasiacus*, soit *Bratiacus* ; le premier cadre parfaitement, mais le nom d'homme *Brasius* ne nous est pas connu. *Bratiacus* peut aussi laisser Brazey où s a le son z ; on sait en effet que le groupe latin *ti* en hiatus, c'est-à-dire suivi d'une voyelle et prononcé *ci* en basse latinité, est rendu en français par *z* lorsqu'il suit une voyelle : ex. *rationem*, *potionem*, raison, poison. Nous ne connaissons pas non plus le nom d'homme *Bratius* ; il est possible qu'il ait existé, non pas peut-être comme gentilice romain, mais comme nom d'homme gaulois, car pareil mot semble constituer le second terme des noms propres celtiques *Cassibratius*, *Mandubratius*.

HOMONYME. — Brasy, hameau de la Haute-Savoie est le seul probable.

REMARQUE. — Conformément à la phonétique morvandelle (Cf. de Chambure, *Glossaire du Morvan*), Brazey-en-Montagne est, dans le parler local, « Brà-yé », la sifflante douce faisant place à un yod (*i* consonne).

BRESSEY-SUR-TILLE, c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES (1). — *Finis bruciensis*, 867 (Pérard, p. 147). — *Bruciacus*, 868 (Pérard, p. 148) 1^{er} quart du XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 290 ; Chronique de Saint-Bénigne, qui l'attribue au VI^e s.) — *Brucé*, 1147 et 1159 (Pérard, p. 116 et 139). — *Bruceus*, v. 1181 (Pérard, p. 256). — *Bresey sur Tille*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Bressey* ou *Bresey* (Courtépée), vers 1775.

Les formes anciennes prouvent que Bressey était anciennement Brucey. Il convient donc d'adopter le thème primitif *Bruttiacus* venu du gentilice *Brutlius*, noté aussi *Brutius*. Cette *gens Bruttia* paraît avoir tiré son nom du *Brutium* ou pays des *Bruttii*, contrée située à l'extrémité méridionale de l'Italie, et dont les aïeux de cette gens étaient probablement originaires.

REMARQUE. — Dans le parler local, Bressey-sur-Tille est appelé « Bre-sèy » (où s représente la sifflante dure, et y le yod ou i consonne qui se trouve dans le mot français yeux).

HOMONYMES. — Nous énumérerons ici un certain nombre de vocables ayant avec notre Bressey une homonymie apparente ; mais sur la réalité de cette homonymie, nous ferons toutes réserves, la

(1) La forme ancienne *Brucialis*, VI^e s., Chron. de Saint-Bénigne, que M. J. Garnier rapporte à Bressey, ne saurait lui appartenir. Par contre, nous avons restitué ici le *Bruciacus* que le même auteur attribue à Brochon et qui revie et de droit à Bressey.

solution, comme toujours, devant être poursuivie pour chacun de ces vocables uniquement à l'aide de leurs formes anciennes. D'autres thèmes étymologiques, tels que *Braciacus*, *Brilliacus*, *Brieliacus* peuvent en effet entrer en ligne de compte ici :

Bressy (Haute-Savoie); Bressieux (Isère); Bressac (Ardèche, Drôme); — Brecey (Manche); Brécy (Aisne, Ardennes, Calvados, Cher, Yonne); Brecé (Ille-et-Vilaine); Brécé (Mayenne); — Broussey (Meuse); Broussy (Marne); — Brussey (Haute-Saône); Brussieux (Rhône); Brussac (Aveyron, Gironde). Ces trois derniers vocables paraissent le mieux provenir d'un thème *Brutliacus* = *Bruciacus*.

BRETIGNY, c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES. — *Bretignis*, 1113 (Pérard, p. 215). — *Britiniacus*, 1130 (Pérard, p. 221).

Le thème primitif est *Brittaniacus*, formé sur le gentilece hypothétique mais probable *Brittanius*, lequel serait dérivé de la dénomination ethnique *brittanus* devenue nom propre d'homme (1). Ce nom est tiré de celui des *Brittani* ou *Brilanni* ou *Britlanni* (ou encore *Brittones*), nom qui sous ces diverses variantes désignait chez les Romains les habitants de la Grande-Bretagne.

La forme *Brittaniacus* avec double *t* est nécessaire pour justifier *Bretigny*, car un *t* simple, étant intervocal, serait tombé, et l'équivalent français eût dès lors été tout autre. *Brittaniacus* a dû faire transitoirement *Bretegni*, puis a abouti à *Bretigny* de bonne heure, par suite d'un phénomène phonétique que nous retrouverons ailleurs, notamment pour *Champigny* et *Montigny*; ce changement de *e* en *i* se remarque principalement devant *t* et *n* mouillés; on l'explique en disant que la seconde syllabe, subissant l'attraction de la troisième, a vu par assimilation sa voyelle devenir consonnante à la suivante.

HOMONYMES. — *Bretigny* (Ain, Cher, Eure, Eure-et-Loir, Oise, Seine-et-Oise, Seine-Inférieure, Vienne); *Bretigney* (Doubs); *Bretigné* (Loire-Inférieure).

Bertigny, lieudit au c. de Fribourg (Suisse) étant noté *Britiniacus*, on doit le considérer comme homonyme, ainsi que *Bertigny* (Vienne), et *Bertignat* (Puy-de-Dôme).

On voit que le vocable n'a pas pénétré dans le Midi.

BRIANNY, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Briannaicus* (date et origine inconnues, ne figure qu'à la table de la *Nomenclature historique* de M. J. Garnier). — *Brianney*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

(1) **BRETENAY**, com. de Beaune (*Breteniacum*, 1198, titres de la commanderie de Beaune) est sans doute un anc. *Brittaniacus* dérivé de *Brittanius*. La ferme de la Bretonnière, com. de Bussy-le-Grand est *Bretteneria* au XIII^e s. (Titres de l'abb. de Fontenay); c'est un vocable formé sur le même nom d'homme *Brittanius*, mais avec un suffixe différent.

Malgré cette documentation presque nulle, nous pensons qu'il n'y a pas lieu de chercher bien loin l'étymologie de Brianny. Ce vocable nous semble avoir conservé une allure bien voisine de son primitif qui devait être *Brianniacus* ou *Brienniacus*. On ne connaît pas, il est vrai, le nom de personne *Briannius* ou *Briennius* dont il serait dérivé. Mais le nom d'homme *Briannus* avait encore cours dans la deuxième moitié du moyen-âge, vers l'an 1100, car nous l'avons rencontrée au Cartulaire de Molesme ; il n'est pas téméraire, selon nous, de le comparer au nom irlandais encore usité Bryan, Brien. Nous considérons donc comme très probable l'existence d'un nom d'homme gaulois *Briannos* ou *Briennos* ; et *Briannius* (ou *Briennius*) aurait pu être lui-même soit un nom d'homme celtique en *-ios*, soit une façon de gentilice tiré de *Briannos* (ou *Briennos*). Celui-ci appartiendrait à cette famille de noms qui, eux ou leurs dérivés, ont laissé par la France un certain nombre de vocables : Briant, plus anciennement Brion qui a valu son nom au Brionnais, *pagus Briennensis* (Saône-et-Loire) et qui se retrouve dans la Drôme et l'Ille-et-Vilaine ; Brienne (Ardennes, Aube, Gironde, Nièvre, Saône-et-Loire) ; Brienne-le-Château, dans l'Aube, est *Breona* à la fin du *x^e s.* ; Brianne (Ariège, Drôme, Nord) ; Brionne (Eure, Loire, Meurthe-et-Moselle, Puy-de-Dôme) ; Brienon (Yonne) ; Briennon (Loire).

Il est possible que ce nom d'homme supposé *Briannos* ait, sous une forme pleine *Brigannos* (1) comporté à l'origine une gutturale, tombée de très bonne heure, peut-être dès avant la fin de l'Empire. *Brigannos* (ou *Brigennos*, *B iginnos*), serait alors un dérivé du mot *briga* « colline, forteresse », et serait apparenté avec certains vocables cités dans l'antiquité, savoir : *Brigantes*, peuple de Grande-Bretagne ; *Brigantia*, nom de déesse ; *Brigantio* à deux exemplaires, dont l'un est aujourd'hui Brejenz (Rhétie), l'autre Briançon (Hautes-Alpes).

Enfin on peut supposer un gentilice *Britannius*, variante de *Britantus* (Voy. BRÉTIGNY), d'où serait dérivé le thème *Britanniacus*, qui phonétiquement eût laissé Brianny ; toutefois une objection vient de ce que dans la même région, deux vocables aussi différents que Brétigny et Brianny dériveraient de deux thèmes presque identiques.

REMARQUE. — Brianny est, dans le patois local, « Be-ryân-né » (où *y* a la valeur du *yod* ou *i* consonne).

HOMONYMES. — Brianny n'a pas d'homonyme, mais il a un proche

(1) *Brigannos* ni ses variantes n'ont pas été relevées ; on connaît seulement *Briganitius* comme nom divin, *Bricena* comme nom de femme, et *Briginnu* qu'on croit lire dans une inscription du musée de Nîmes et qu'on attribue à Brignon (Gard).

parent dans Brinay (Nièvre), dont le nom est une contraction de Briennay, comme le prouvent les formes anciennes, entre autres (*Brienneius* en 1245), et qui représente vraisemblablement un ancien *Briennacus* ou *Briannacus*, dérivé du nom d'homme *Briennos* ou *Briannos*. C'est à cette localité qu'il faut rapporter une mention *Briennay*, 1276 (Cart. d'Autun, II, p. 45) que M. de Charmasse, dans l'*Index* de ce Cartulaire, attribue à Brianny (il s'agit dans cette chartre d'un *miles Gaudricus de Briennay* qui fait échange de droits avec l'évêque d'Autun sur *Thoyssi, Lucenayus et Bornai*).

BUNCEY, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Bunciacus*, 880 (Chartes bourguignonnes); 1143 (dom Plancher, I, pr., p. 44). — *Binceyus*, 1182 (Pérard, p. 300).

Le thème primitif est *Bonciacus*, dérivé du gentilice *Boncius*.

HOMONYME. — Boncé (Eure-et-Loir).

REMARQUE. — Une *curtis bunciaca*, mentionnée par Pérard, p. 8, anno 733, était située dans le *pagus aloariorum*. M. J. Garnier, qui a lu *curtis bunciana*, l'attribue à tort à Comblanchien. Nous ne voyons aucun vocable actuel qui rappelle *curtis bunciaca*; il s'agit là sans doute d'un lieu disparu.

BUSSY-LA-PÊLE, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Bucego*, 868 (Chartes bourg.). — *Bussi*, 1147 (Cartul. de Saint-Etienne, I). — *Buxei*, 1158 (Gall. christ. IV, instr., p. 175). — *Bussi en-Paële* (Hist. d'Auxerre, II, p. 163).

Contrairement à ce qu'on observe pour la plupart des Bussy du Nord de la France, qui dérivent d'un *Buxetum* latin, Bussy-la-Pêle est originellement un *Bucciacus* dérivé du gentilice *Buccius*: la forme basse de l'époque mérovingienne, *Bucego*, pour *Buceco* (forme oblique de *Bucecus*) montre bien qu'on a affaire à un nom suffixé en *acus* (forme basse *-ecus* ou *-ecum*) et non à un mot suffixé en *etum*.

REMARQUE. — Le déterminatif *-la-Pêle* ou *-la-Paële* vient peut-être du b-lat. *pabula*, « pâturage ». Il se retrouve dans une localité de la Nièvre identiquement homonyme, qui est Bussy-la-Paële en 1267. Ailleurs *pabula* a donné « Pevele » (accentué sur le premier e), devenu Pêvele puis Puelle (Mons-en-Puelle) (M. Longnon). Bussy-la-Pêle est effectivement au fond d'un vallon propre au pâturage.

BUSSY-LE-GRAND, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Buxei*, 1176 (Titres de l'abb. de Fontenay); XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 382). — *Bussiacus magnus*, 1348 (Ch. des Comptes, B, 200). — *Buxi*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Ces formes plaident en faveur de la même étymologie que pour Bussy-la-Pèle, à savoir *Bucciacus*. Ici non plus il ne semble pas qu'on soit en présence d'un *Buxetum* originel.

CENSEREY, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Senseriacus*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Sanssereyus*, 1226 (Cart. du prieuré de Bar). — *Samsereyus*, 1288 (Pérard, p. 571). — *Sancereyus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 385). — *Sansereyus*, 1348 (Cart. d'Autun, III, p. 267), — *Sanceré*, 1396 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Sancerey*, xviii^e s. (Courtépée).

Le primitif qui se présente naturellement à l'esprit est *Censoriacus*, formé sur le gentilice *Censorius* ayant apparemment sa source, de même que le cognomen *Censorinus*, dans le mot *ensor* qui désignait un des principaux magistrats des cités romaines. Ce gentilice n'a guère dû être employé qu'aux derniers temps de l'Empire. Il fut le nom d'un évêque d'Auxerre, vivant au v^e s., qu'on trouve appelé tantôt *Censorius*, tantôt *Censurius*. C'est ce même nom qui constitue le deuxième terme du vocable communal Châtel-Censoir (Yonne), noté *Castrum Censurii* au vii^e s.

Censoriacus aboutit fort régulièrement à Censerey, ainsi qu'à Sanserey ou Sanceré, forme d'évolution plus complète usitée dans la seconde partie du moyen-âge et jusqu'à la fin du xviii^e siècle. En effet s ou c doux sont équivalents et s'emploient indifféremment comme lettre initiale ; en outre l'e latin de la première syllabe, précédant deux consonnes, devient a, et l'o de la syllabe prétonique passe à l'e atone.

Pourtant ce n'est pas sans réserves que nous proposons le thème *Censoriacus*. Une objection peut venir en effet de la graphie de la forme *Senseriacus* de 723, qui possède déjà l's initial, lequel se maintient jusqu'au xviii^e s. Or, à une époque aussi précoce, le c ou l's initiaux, bien qu'ils soient destinés à se confondre plus tard, conservent encore leur valeur étymologique (1)

Il est donc possible que le thème pur du *Senseriacus* de 723 commence effectivement par s ; et si l'on acquérait la preuve qu'un gentilice ou tout au moins un nom d'homme tel que *Sincerius* ait existé, il faudrait adopter *Sinceriacus* de préférence à *Censoriacus*. Mais

(1) Il en est ainsi pour Châtel-Censoir, dont la première syllabe *Cen-* se conserve même au xii^e et au xiii^e s., c'est en 1561 seulement que nous voyons la notation *Châtel-Censoir*. Même remarque pour Santosse (Côte-d'Or), *Censoir* en 954, *Censoir* en 1230, *Censoir* en 1275, et qui ne devient *Santosses* qu'en 1290 ; pour Santocade (Doubs), qui est *Censoir* au moyen-âge. Tels encore Sroy (Côte-d'Or), *Cyprium* au viii^e et au xiii^e s., *Cerine* en 1263 ; — Servin (Yonne), *Cerineum* au ix^e s., *Cerin* en 1597 ; — Servan (Yonne), *Cerineum* au x^e s., — Servais (Yonne), *Cervins* en 1160 ; — Sognes (Yonne), *Cienne* en 519, *Liconge* en 1634. D'autre part Gernay (Seine-et-Oise), *Sarnetum* en 768, est *Serneus* en 1218 et garde l's longtemps après, de même que Gernois et Gernaisot (Côte-d'Or) sont respectivement *Sarnos* en 1240, et *Sernosetum* en 1363 ; Givry (Yonne), *Sivriacus* en 1170, est encore *Sivry* en 1513 ; Cestre, ham. de Verdonnet (Côte-d'Or), est *Segestris* en 1161, etc.

c'est en vain que dans les *Indices du Corpus inscriptionum latinarum*, nous avons recherché le nom *Sincerius*; nous n'avons rencontré qu'une fois le cognomen *Sincerus*, au tome II.

HOMONYME. — Sancerrey (Saône-et-Loire).

CÉRILLY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Ceriliacus*, 1096 (Cart. de Molème). — *Cerilley*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais), 1429 (Pérard, p. 301).

Il existait une *gens Cœrellia*, dont le nom fut aussi écrit *Cyrelia* et *Cerellia*. Ce nom justifie un thème *Cœrelliacus*, qui explique parfaitement Cérilly.

Serait également plausible un thème *Ceriliacus*, formé sur un gentilice *Cerilius* qui n'a pas été relevé jusqu'ici, mais dont on est jusqu'à un certain point autorisé à inférer l'existence du fait de celle du gentilice *Cerius*.

REMARQUE — Le Cérilly de l'Yonne est noté *Cirillei* au ^x^e s., *Ciriliacus* en 1129, *Cirilleius* vers 1145, et aussi *Cyrilleius* avant 1143; cette dernière graphie ayant probablement été adoptée sous l'influence du nom d'homme d'origine grecque Cyrille, sanctifié par l'Eglise catholique.

HOMONYMES. — Cérilly (Allier, Yonne).

Sérilly (Yonne); Sérillac (Gers, Sarthe); Sérilhac (Corrèze); Sereilhac (Haute-Vienne).

CESSEY-SUR-TILLE, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Saciacus*, ^{ix}^e et ^x^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, *passim*), 867 (Pérard, p. 147). — *Finis saciacensis*, 830, 867, 868 (Pérard, p. 17, 147 et 148). — *Saceius*, vers 1181, 1258 (Pérard, p. 256 et 494). — *Sacey*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon).

Toutes ces formes correspondent à un primitif *Sacciacus* dérivé du gentilice *Saccius* ou *Saxius*.

Cessey-les-Vitteaux, ham., com. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Scitiacus*, 992 (Dom Plancher, IV, p. 124), ou mieux *Siciacus* (leçon du Cart. de Flavigny, copie de Semur). — *Sicciacus*, 1154 (Pérard, p. 237) (qui imprime à tort *Sirriacum*). — *Saceius*, 1254 (Titres de l'abb. d'Ogny). — *Seceyus*, ^{xiv}^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 380).

Des formes que nous possédons de ce dernier vocable, la première et la seconde nous conduisent directement au thème *Sicciacus*, formé sur le gentilice *Siccius* qu'on relève au *Corpus inscript. lat.* — La forme *Saceius* que nous empruntons à Mignard (1), lequel l'a

(1) Mignard. *Histoire des principales fondations religieuses du bailliage de la Montagne : Abbaye d'Ogny* (Mémoires de la Comm. des Antiq. de la Côte-d'Or, t. VI, 1864, p. 271).

sans doute recueillie sur des manuscrits originaux, s'applique bien à Cessey-les-Vitteaux si l'on en juge par le contexte : « *de Domni-petra et de Saceio juxta Vitteum* » ; elle nous conduirait au thème *Sacciacus*. Mais cette forme est trop tardive pour pouvoir entrer en ligne de compte, surtout en face d'une forme antérieure à l'an 1000, où le radical présente un *i* à la première syllabe. *Sicciacus* est donc le thème qu'on doit adopter pour Cessey-les-Vitteaux.

REMARQUE. — Le patois local différencie nettement les deux Cessey, ce qui est bien conforme à l'existence de deux thèmes primitifs distincts. Cessey-sur-Tille est « Sè-sèy » (avec *s* dur et yod), Cessey-les-Vitteaux est « Ssé ».

HOMONYMES. — Il existe de nombreux Cessey, Cessy, Cessieu, Cessac, Ceyssat, Saissac, Ceyssac, Sissy, Cissey, Cissé, Cissac, Saccy, Sacé, Sassy, Sacy, dont quelques-uns sans doute sont homonymes de l'un ou de l'autre de nos Cessey.

Le ham. de **Cissey**, com. de Mercueil, c. de Beaune-Sud, noté *Sissiacus* en 1154 (Titres de l'abb. de Maizières), est probablement homonyme de Cessey-les-Vitteaux.

CHAILLY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Challeix*, 1180 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Chasleius*, 1186 (id.). — *Chailley*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Chailleyus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381).

Aucune des formes anciennes ne nous peut renseigner efficacement sur le thème étymologique. Deux hypothèses sont possibles, sans qu'on soit en droit de choisir l'une plutôt que l'autre. Ou bien Chailly a la même forme primitive que Chailly-en-Brie (Seine-et-Marne) à savoir *Calliacus*, qu'on trouve sous la forme *Calagus* dans la Table de Peutinger. Ou bien il est homonyme de Chailly-en-Bierre, dont le thème étymologique est *Catiliacus* (formé sur le gentilice *Catilius*) qu'on trouve sous la forme basse *Cadiliacus* vers 810.

HOMONYMES. — Chailley (Yonne) ; Chailly (Loiret, Seine-et-Marne), Chaillé (Vendée), Chaillac (Indre, Haute-Vienne) ; — Cheillé (Indre-et-Loire), Cheilly (Saône-et-Loire). Ce dernier, noté *Chaaliacus*, *Chaailei*, xiii^e s. (Cart. d'Autun, III, p. 68 et 92) devait posséder originellement dans son radical une syllabe de plus qu'aujourd'hui.

CHAMPAGNY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Campiniacus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, xi^e s., p. 29). — *Campaniacus*, 870 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 101). — *Champaigné* 1189 (dom. Plancher, p. 64). — *Champoigny*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Campaniacus est le thème primitif, formé sur le gentile *Campanius*, issu lui-même du cognomen *Campanus*, signifiant « originaire de la Campanie », et aussi « habitant de la campagne, campagnard ».

Campaniacus possède la variante *Campiniacus*, où l'a de la deuxième syllabe s'est chargé en *i* par assimilation avec l'*i* de la troisième syllabe. Cette variante doit être postérieure à l'époque romaine, car le gentile *Campinius* ne paraît pas avoir existé, n'ayant été lu sur aucune inscription, alors que *Campanius* est connu à un certain nombre d'exemplaires.

Campiniacus nous a laissé encore **Champigny**, vocable assez répandu, quoique moins abondamment que Champagny. Il est porté dans la Côte-d'Or par un hameau de la commune d'Autricourt, canton de Montigny-sur-Aube, qui est noté *Campiniacus* en 1101, et par un écart de la commune de Riel-les-Eaux, au même canton, lequel est *Campaniacus* en 1147, *Champiniacus* en 1180.

HOMONYMES. — Le thème *Campaniacus* et sa variante *Campiniacus* ont été appliqués à de nombreuses fondations en Gaule. Pour nous en tenir aux communes, nous citerons :

Champagny (Jura, Savoie); Champagny (Doubs, Jura, Haute-Saône); Champagné (Sarthe, Vendée, Vienne); Champagneux (Savoie); Champagnat (Creuse, Puy-de-Dôme, Saône-et-Loire); Champagnac (Cantal, Charente-Inférieure, Corrèze, Creuse, Dordogne, Haute-Loire, Haute-Vienne); Campagnac (Aveyron, Dordogne, Tarn);

Champigny (Aube, Eure, Haute-Marne, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Marne, Seine, Vienne, Yonne); Champigné (Maine-et-Loire); Campigny (Calvados, Eure); Campénéac (Morbihan).

CHANNAY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Calneiactus*, *Cauneiactus*, *Caulneiactus*, *Caolneacus*, 1083-1096; *Chaunnacus*, vers 1100; *Caunnaccus*, vers 1104; *Calneiactus*, *Caunniacus*, 1107; *Cannacus*, *Caunacus*, fin du ^x^e s.; *Canniacus*, 1102-1107; *Calniacus*, 1112 (Cart. de Molême). — *Chaonnay*, ^{xiii}^e s. (Titres de l'abb. de Molême, d'après Nesle, *Voyage d'un touriste dans le Châtillonnais*).

Parmi les formes (sensiblement contemporaines, puisqu'il n'y a guère plus de vingt ans d'écart entre elles), que nous avons relevées au Cartulaire de Molême, les unes, *Cannacus*, *Canniacus*, indiquent qu'on prononçait déjà, au moins facultativement, Channay; les autres paraissent être en réalité d'inspiration plus ancienne, se trouvant sans doute transmises par la tradition manuscrite depuis une époque où le vocable était Chaunnay, ou mieux Chaunney.

Ledit Chaunney, transparent sous les formes *Chaunnacus*, *Caunnacus*, *Caunniacus*, est bien l'équivalent français de *Calneiacus*, puisque le *c* chuinte devant *a*, que *l* se vocalise devant la consonne qui la suit, et que la dernière partie *-neiacus* ne subit pas la mouillure de la nasale (au contraire de ce qui a lieu pour le groupe *-niacus*, où l'*i* en hiatus suit immédiatement *n*).

Calneiacus peut donc être regardé comme étant très voisin du primitif, qui a pu être *Caloneiacus*. Nous pouvons citer le cas assez analogue de *Solonacus* qui a fait Sonnay (Indre-et-Loire). L'*o* prétonique tombe en effet très facilement.

Quant au nom d'homme *Caloneius*, s'il n'est pas absolument attesté, son existence doit être admise comme fort probable, car sur une inscription on a lu *Caloni*, qu'on croit devoir rapporter à un gentilice *Calonius*, soit que l'on considère celui-ci comme une variante de *Galonius* ou *Gallonius* bien connu, soit qu'il constitue un gentilice distinct (*Onomasticon*, article *GALLONIUS*).

Pourquoi Chaunney, écrit abusivement Chaunnay (*Chaonnay*, XIII^e s.), s'est-il transformé en Channay? Nous n'en voyons pas la raison phonétique, et nous n'avons qu'à nous incliner devant une modification indiscutable, qui s'est également produite, dans une région bien voisine, pour Channes (Aube, canton des Riceys), noté *Caunnæ* vers 1085-1111 (au Cartulaire de Môleme), et *Chaonnes* au XIII^e s. (*Titres de l'abb. de Môleme*, d'après Nesle).

HOMONYMES. — Chauny (Aisne) est un homonyme dont les formes anciennes ont les plus grandes analogies avec celles de Channay. Elles sont en effet (Matton, *Dict. topogr. de l'Aisne*) : *Cauniacus*, 1067, *Calniacus*, 1133, *Canniacus*, 1280; *Chauney*, 1290; *Channiacus*, 1292; *Channy*, 1296; *Chauni*, 1334. On voit même qu'à un certain moment (fin du XIII^e s.) la prononciation a oscillé entre Channy ou Channey d'une part, Chauny ou Chauney d'autre part. Le même fait s'est produit pour notre Channay.

Nous mentionnerons encore, en raison de la similitude orthographique, Channay (Indre-et-Loire). — Chaunai (Vienne), qui est *Can-niacus* en 976, *Chaunai* vers 1119-1130, *Chanai* en 1150 est peut-être aussi homonyme. Enfin Chaunay (Eure-et-Loir), qui est noté *Cal-nacus* vers 1100, semble apparenté à notre Channay; il est issu de *Calnus* ou *Calonus*, souche du gentilice *Calonius*.

REMARQUE. — On peut comparer à *Calniacus* le *pagus Calnensis* (pour *Cablonensis*, forme basse de *Cablonensis*, ou pays de Châlon-sur-Saône), qu'on trouve mentionné dans un diplôme du roi Lothaire (seconde moitié du X^e siècle). *Calnensis* a donné le « Chaunois », qui subsiste comme déterminatif « -en-Chaunois », dans divers noms de lieux de la région châlonnaise, et qu'on trouve écrit « Chaonnois » au XVI^e s. par Saint Julien de Balleure.

Le moulin **Channay**, éc. de la com. de Flavigny, nous paraît revendiquer une toute autre étymologie que le vocable de la commune du c. de Laignes. C'est cet écart en effet que nous voyons dans le moulin de *Chaonnay*, cité en 1269 aux Titres de l'abbaye de Flavigny (1). C'est encore lui que nous croyons être la localité mentionnée parmi les *adjacentiæ vel appenditia* du *castrum* de Flavigny sous le nom de *Caodonatus* (2) en 723 (premier testament de Guiré) et sous celui de *Cadoniacus*, var. *Caedoniacus* (3), en 748 (deuxième testament de Guiré). Enfin c'est évidemment la même localité dont il est question dans une charte de donation, par l'évêque d'Autun Humbert à l'abbaye d'Ogny, de biens situés *in territorio de Caoné seu Alesié....* (entre 1140 et 1156) (4).

Les différentes formes que nous venons d'énumérer s'accordent assez avec un thème *Cadonacus*, dérivé d'un nom d'homme inconnu et vraisemblablement indigène, *Cadonus* ou *Catonus* : *Cadonacus* donne en effet régulièrement *Chaónay* par chute de la dentale intervocale. Si l'on admet cette hypothèse, on voit que deux thèmes dès l'origine bien différents *Caloneiacus* et *Cadonacus*, après avoir produit l'un et l'autre au XIII^e s. *Chaonnay* (= *Chaunnay*) auraient convergé vers le même vocable définitif *Channay*.

CHARENCEY (ou CHARANCEY), c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Carentiacus*, 858 (Gall. christ. IV. instr., col. 50). — *Charancé*, 1:72 (Cart. d'Aut., III, p. 19). — *Charanceius*, 1374 (Reomaüs, p. 256).

Les deux gentilices *Carentius* et *Carantius* sont connus ; en raison de la forme de 858, il serait donc logique, à première vue, de prendre le premier pour base du primitif de Charencey. Mais ce gentilice *Carentius* (à prononcer *Carintius*) n'est connu que par une inscription de la Narbonnaise, tandis que *Carantius*, lu à plusieurs exemplaires sur les textes épigraphiques, paraît avoir été fréquent, de même que les autres membres de la même famille onomastique (*Carantillus*, *Carantinus*, *Carantinius*, *Carentonus*). Précisément les deux premiers se lisent sur des inscriptions découvertes à Dijon, et très probablement aussi *Carantius*, un léger doute étant permis en faveur de *Carantus*, parce que le nom est au génitif (*Caranti*). *Carantus*, le chef de file de cette famille onomastique, et qui se retrouve dans le *Carantomagus* de la table de Peutinger (aujourd'hui représenté, pense-t-on, par Crauton, com. de Compolibat, Aveyron), est le nom

(1) M. J. Garnier, par erreur, selon nous, applique cette dénomination au moulin Foury, de la même localité.

(2) Appliqué à tort par M. J. Garnier à Chassey, c. de Semur.

(3) Copie Bouhier du Cartul. de Flavigny (mss. de la Bibl. nationale), peut-être pour *Caldoniacus*.

(4) M. Mignard qui rapporte ce texte dans son *Histoire des principales fondations religieuses du*

d'homme gaulois *Carantos*, « ami, parent » (1) ; on a façonné sur lui le gentilice *Carantius*, qui a donné le nom de lieu *Carantiacus*, et c'est ce dernier que nous considérons en définitive comme le primitif de Charencey.

HOMONYMES. — Charancieu (Isère), Charencey (Jura, Meurthe-et-Moselle, Nièvre, Saône-et-Loire), Charensat (Puy-de-Dôme), Carency (Pas-de-Calais) ; Chérancé (Mayenne, Sarthe), Chérencé (Manche).

REMARQUE. — La prononciation locale « Chéransé » accentue l'homonymie avec les formes de l'ouest de la France.

CHARIGNY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Charignacus*, 1336 (Titres du prieuré de Saint-Thibault). — *Charrigni*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 382).

Le thème primitif est *Cariniacus*, formé sur le gentilice *Carinius*. Celui-ci provient du cognomen *Carinus*, diminutif lui-même du cognomen *Carus*, « le cher ». *Carinus* fut le cognomen d'un empereur romain qui régna de 283 à 285, et qui était le fils d'un *Carus*.

HOMONYMES. — Charigney (Doubs) ; Chérigny (Cher, Sarthe) ; Chérigné (Deux-Sèvres).

Carignano (Piémont) est un ancien *Carinianus*, formé sur le gentilice *Carinius* à l'aide du suffixe *anus* habituel aux Latins. Carignan (Ardennes) doit son nom à une famille seigneuriale originaire de Carignano (M. Longnon).

CHARNY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Charneius*, 1206 (Archives de la Bussière), 1222 et 1228 (Pérard, p. 328 et 412). — *Charné*, 1262 (Pérard, p. 503). — *Chargney*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif est très vraisemblablement *Carniacus*, dérivé du gentilice *Carnius*, probablement venu d'un cognomen ethnique *Carnus*, qui n'a pas été signalé. Les *Carni* étaient un peuple celtique de la région montagneuse qui s'appelle de nos jours le Frioul, et dont le souvenir est conservé dans les termes géographiques : Alpes Carniques et Carniole.

REMARQUE. — La forme patoise « Chané » a conservé la finale médiévale, mais présente en outre l'assimilation de l'r à l'n qui le suit. (Voy. FAUVERNEY).

HOMONYMES. — Charny (Aube, Meuse, Haute-Savoie, Seine-et-

bailliage de la Montagne : Abbaye d'Ogny (in Mémoires de la comm. des Antiq. de la Côte-d'Or, 1864, t. VI, p. 268), croit que le texte porte ... in territorio Decaone seu Alesie et en tire cette conclusion étrange que Decaone est le nom du territoire d'Alise.

(1) D'Arbois de Jubainville, *Origine de la propriété foncière*, p. 132, 146, 211).

Marne, Somme, Yonne); [Saint-Remy de] Chagnat (Puy-de-Dôme); Chagnac (Corrèze, Dordogne).

Carnac (Lot, Lozère, Morbihan) proviendrait de *Carnacus*, selon M. d'Arbois de Jubainville.

CHARREY-EN-PLAINE, c. de Saint-Jean-de-Losne.

FORME ANCIENNE. — *Cadriacus* (dans *Cadriacensis finis*), 829 (Pérard, p. 19).

CHARREY-EN-MONT, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE. — *Chanretum*, 1097 (Cartul. de Molême).

En raison de l'ancienneté de la forme de 829, on doit admettre pour le vocable Charrey-en-Plaine un thème primitif voisin de *Cadriacus*. Le gentilice *Cadrius* ne nous est pas connu, ni *Catrius*; mais on connaît un nom d'homme gaulois *Caturus* (1), relevé sur deux inscriptions; on peut supposer qu'il a servi à former le gentilice *Caturius*, lequel conduit à un thème *Caturiacus* qui convient remarquablement à Charrey et à sa forme ancienne.

Une localité italienne, Cadorago (province de Côme), semble bien dériver d'un thème *Caturacus* (par la forme basse *Cadoracus*), qui aurait été formé directement sur le nom d'homme gaulois.

M. Bourlier rattache Charrey à un gentilice hypothétique *Catharius*, tiré d'un cognomen d'origine grecque *Catharus* que M. d'Arbois de Jubainville (*Recherches*.... p. 600) croit retrouver dans la racine du vocable Charonne (localité auj. incluse dans Paris), qui est anciennement *Cataronis potestas*, puis *Cadorona*.

On ne saurait, pour Charrey, invoquer un primitif en *Qu*...., tel que *Quadrincus*, qui eût abouti à Quarrey (comme *quadratum* a donné carré): pour expliquer le chuintement de la première syllabe, il faut de toute nécessité un groupe initial *Ca*... D'autre part, nous ne devons pas faire intervenir le gentilice *Carius*, bien qu'il soit connu et qu'il puisse expliquer Charrey, car la forme ancienne *Cadriacum* renferme une dentale et celle-ci est très vraisemblablement étymologique.

Quant à Charrey-en-Mont, en l'absence de forme vraiment ancienne, nous ne pouvons que lui attribuer le même thème primitif qu'à Charrey-en-Plaine. La forme *Chanretum* est une mauvaise latinisation, quant à la finale, du vocable français d'alors, qui devait être « Chanré »; ce dernier nom présente au ^{xiii} s. le même phénomène de nasalisation que nous offre, à l'heure actuelle, le vocable Channay, anciennement Chaunay.

(1) Ce nom d'homme *Caturus* semble en relation avec le nom de peuples *Caturiges* (vers les Alpes, partie nord du bassin du Pô) et avec divers autres noms d'hommes; *Caturix* (donné au datif *Caturugi*, pour *Caturigi*, sur une inscription), *Caturo*, *Caturonus*, etc., tous noms qui ont leur source dans *catu*, combat.

Il est curieux de remarquer que la forme patoise de Charrey-en-Plaine est précisément aussi « Chàn-ré ». Si, comme nous le supposons, Charrey-en-Mont a gardé dans le parler local sa forme médiévale « Chanré », l'homonymie des deux vocables peut être considérée comme complète pour la seconde moitié du moyen-âge et les temps modernes. C'est un argument en faveur de l'existence d'un thème primitif unique pour les deux vocables.

HOMONYMES. — Charrey (Aube, Meurthe-et-Moselle), Charrat (Ardèche). Voy. aussi plus loin CHOREY.

CHASSENAY (VIC-DE), c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Vicus de Chacenai*, 1301 (d'après Courtépée). — *Vicus de Chacenayo*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 381). — *Le Vy de Chacenay*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Chassenay, com. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Chacenay*, 1217 (Cart. du Prieuré de Bar). — *Chasseni*, 1233 (Pérard, p. 426). — *Chacenayus*, 1344 (Cart. d'Aut., III, p. 252). — *Chassigney*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Malgré les deux formes *Chasseni* et *Chassigney*, Chassenay est un vocable identique pour le hameau et pour la commune ci-dessus.

Le vocable Chassenay est, d'une façon générale, justifiable de deux étymologies, suivant le cas :

1^o Ou bien il procède d'un thème bas latin *Cassanetum*, nom de lieu à sens collectif formé à l'aide du suffixe *etum* sur le nom celtique du chêne, *cassanos*, et qui signifie « lieu planté de chênes, chesnaie ». Nous étudierons plus tard cette famille de vocables dits fréquentatifs.

2^o Ou bien son thème appartient à la série de noms terminés en *-acus*, et il dérive à l'aide de ce suffixe d'un nom d'homme *Cacenus*, d'où le primitif *Cacenacus*. *Cacenus*, qui appartiendrait au groupe des gentilices en *-enus*, n'a pas été relevé, mais son existence est rendue certaine : 1^o par l'existence bien attestée du gentilice *Cacius*, dont il serait le pendant en *-enus* ; 2^o par le vocable ancien *Cacenacus*, d'une localité aujourd'hui disparue, mentionnée *in pago Cabilonensi* dans un acte de 894 (Dom Bouquet, IX, 464), et *Cacen-nacus* d'une localité homonyme Chacenay (Aube), mentionné sous cette forme vers 1077-1089 au Cartulaire de Molême.

C'est à cette seconde étymologie que nous préférons rattacher les deux Chassenay qui nous occupent.

HOMONYMES. — Chassenay (Nièvre) ; Chacenay (Aube).

Le Chassenay de la Vienne, noté *Chassenoy* en 1493, est vraisemblablement (en raison de cette finale *-oy* à laquelle n'aboutit jamais

-acus, alors qu'elle correspond normalement à -etum), un ancien *Cas-sanetum*.

CHASSEY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES (1). — *Casseius*, 1095 (Gallia christ., IV, pr., col. 83). — *Chacey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

La forme *Casseius* conduit tout naturellement au primitif *Cas-siacus*, formé sur le gentilice *Cassius*, dérivé lui-même du cognomen *Cassus*, qui signifie « le vain, le vide ». La gens *Cassia* était une gens patricienne de haute naissance; l'un de ses membres les plus connus fut ce *Cassius* qui fit partie de la conjuration contre César.

HOMONYMES. — Chassey (Jura, Meuse, Saône-et-Loire, Haute-Saône), Chassieu (Isère), Chassac (Charente-Inférieure, Corrèze, Gard), Chassy (Cher, Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne); Chessy (Aube, Haute-Savoie, Rhône, Seine-et-Marne), Chessieux (Loire).

CHAUDENAY-LE-CHATEAU, c. de Bligny-s.-O.

FORMES ANCIENNES. — *Cadiniacus*, 1004 (Chron. de Saint-Bénigne). — *Chaudenayus*, *Chaudenay*, 1258 (Pérard, p. 325).

CHAUDENAY-LA-ROCHE, sous la première République.

CHAUDENAY-LA-VILLE, c. de Bligny-s.-O.

FORMES ANCIENNES. — *Caldiniacus*, vers 1160 (Titres du Grand Prieuré de Champagne). — *Chaudenayus villa*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 379).

CHAUDENAY-LA-MONTAGNE, sous la première République.

Ces deux communes sont contiguës et n'ont dû former au début qu'un seul et même *fundus*. Relativement au thème étymologique de ce *fundus*, deux hypothèses peuvent être présentées.

1^o En s'appuyant sur le gentilice *Calidenus* (2) apparenté à *calidus*, chaud, on conçoit un thème primitif *Calidenacus* qui conduit normalement à Chaudenay.

2^o Mais l'hypothèse la plus vraisemblable est un thème *Caledonacus*, formé sur le nom d'homme d'origine ethnique *Calidonum* ou *Caledonum* (*Caledones*, peuplade celtobritannique du N.-O. de la Grande-Bretagne).

Caledonacus aurait donné régulièrement Chaudenay, par les formes intermédiaires *Caldonacus*, *Caldenacus*. Le chuintement du *c* initial devant *a*, le fléchissement en *e* de l'*o* atone précédant la tonique, enfin la transformation normale de -acus en -ay, conduisent phonétiquement de *Caledonacus* à Chaudenay.

(1) M. J. Garnier attribue à Chassey la mention *Cadonatus*, 723, du Testament de Guiré; elle doit être appliquée au moulin Channay. (Voy. CHANNAY).

(2) D'après M. Bourlier, les gentilices *Calidius* et *Calidenus* ont été relevés tous deux.

HOMONYMES. — Chaudenay (Haute-Marne, Saône-et-Loire), ainsi que la ferme de **Chaudenay**, com. de Chevannay (Côte-d'Or); Chaudeney (Meurthe-et-Moselle).

CHAUGEY, c. de Recey.

FORME ANCIENNE. — *Chaugé*, 1172 (Titres du grand Prieuré de Champagne).

Le primitif est très probablement *Calviacus*, formé sur le gentilece *Calvius*, qui dérive du cognomen *Calvus*, « le Chauve ». M.d'Arbois de Jubainville (*Recherches...* p. 205), cite un *locus Calviacus* en 615, et une *villa Calviacus* en 835.

Calviacus a laissé Chaugey par suite : 1° du chuintement du *c* du groupe initial *Ca* ; 2° de la vocalisation du groupe *al* suivi d'une consonne ; 3° de la consonnification en *g* doux de l'*i* palatal, ce qui a déterminé la chute de la labiale précédente.

La commune de Losne possède un hameau de **Chaugey**, pour lequel nous ne connaissons pas de forme ancienne ; l'étymologie est sans doute la même.

REMARQUE. — La forme patoise locale « Sô-jè » est le résultat d'une dissimilation (1).

HOMONYMES. — Chaugy (Allier). — Chauviat (Puy-de-Dôme). — Cauviac (Gard). — Calviac (Aveyron, Dordogne, Gard, Lot, Lot-et-Garonne).

CHAZILLY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Chasselié*, 1226 (Titres de l'abbaye de la Busnière). — *Chazilé*, 1259 (d'après Courtépée, VI, p. 124). — *Chasille*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Chaisilly*, 1431 (*id.*).

La forme de 1226, qu'il faut évidemment prononcer « Cha-sse-yé », se présente avec double *s*. Acceptons-là ainsi, puisque nous n'en avons pas d'autre, et admettons que ce son *ss*, survivance du primitif, aura été, à une époque plus ou moins tardive, remplacé abusivement par *z*. Dès lors, le thème ne peut être que *Cassiliacus*, issu d'un gentilece *Cassilius*, qu'on peut regarder comme un diminutif de *Cassius*. A la vérité, ce gentilece ne figure pas à l'*Onomasticon*, mais cet ouvrage mentionnant un *Cassiliacus* inscrit dans la *Notitia dignitatum* d'Occident au titre d'oppidum de Rhétie, l'existence de ce nom de lieu suffit pour prouver celle de *Cassilius*.

HOMONYMES — Chassilly (Manche) ; Chassillé (Sarthe) ; Chassillac (Charente-Inférieure, Haute-Loire) ; Cassillac (Hérault, Vaucluse).

(1) Par le même phénomène de dissimilation, le hameau de *Changey*, com. d'Echevronne, c. de Nuiz, qui est *Changé* au XIII^e s. (Martyrologe de N.-D. de Beaune) est *Sangey* vers 1470 (Cercle des feux de Beaune et de Nuiz).

CHEVANNAY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Cavannacus*, vers 1135. *Chevaignay*, 1189 (Cartul. de Saint-Seine, d'après dom Plancher) (M. J. Garnier écrit à tort *Chevargnay*).

Le thème le plus probable est *Cavannacus*, formé sur le cognomen *Cavannus* qui semble être un nom d'origine gauloise (*Cavannos*) et qu'on retrouve comme nom de potier inscrit sur un vase conservé au musée de Liège.

Un thème étymologique tel que *Cavennacus* (1) semble moins probable. *Cavennacus*, pour un plus correct *Cavenacus*, serait formé sur un gentilice *Cavenus*, hypothétique il est vrai, mais qu'on peut induire de l'existence du gentilice *Cavius*.

Cavennacus, en effet, eût pu donner Chevannay. La substitution à l'atone d'un *a* est un phénomène phonétique possible, surtout dans une région où *Marcennacus* a donné Marsannay, et où *Lantennacus* a donné Lantanney (1332) devenu depuis lors Lantenay. Mais cela n'empêche qu'il y ait là une petite difficulté phonétique, par suite de laquelle nos préférences vont au premier thème étymologique indiqué, à savoir *Cavannacus*, qui, lui, conduit bien directement à Chevannay.

HOMONYMES. — Le thème *Cavannacus* conduit aux homonymes Chavanay (Loire), Chavanac (Corrèze), Chavannat (Creuse), Cavanac (Aude).

Le thème *Cavennacus* conduirait à une série différente : Chevenay (Rhône), Cavenac (Hérault, Lot-et-Garonne); Chavenay (Eure-et-Loir, Marne, Seine-et-Oise, Vienne); Chavenat (Charente, Haute-Vienne).

CHEVIGNY-SAINT-SAUVEUR, c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES. — *Cavaniacus*, 878 (Chartes bourguignonnes), XI^e s. (Pérard, p. 69 et 79). — *Caviniacus*, IX^e s. (Chron. S.-Bén., XI^e s., p. 107). — *Chevigneyus sancti Salvatoris*, 1292 (Cart. de Bonvaux).

CHEVIGNY-SAUVEUR, sous la 1^{re} République.

CHEVIGNY-EN-VALIÈRE, c. de Beaune-Sud.

FORME ANCIENNE. — *Chevigneyus in Valeyria*, 1258 (Titres de la Commanderie de Beaune).

Outre ces deux communes, plusieurs hameaux de la Côte-d'Or portent le nom de Chevigny. Ce sont :

Chevigny-lez-Bèze, com. de Bèze, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Caviniacus*, XI^e et XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 324, 332, 402, 431). — *Cavenneus*, XIII^e s. (*id.* p. 480). — *Caraneiacus*, XII^e s. (*id.* p. 485). — *Chavigné*, 1260 (Pérard).

(1) C'est celui que donne l'abbé Bourlier, *loc. cit.*

Chevigny-Fénay, com. de Fénay, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Cavenniacus*, 1142 (dom Plancher, I, pr., p. 43). — *Chavegniatus*, 1170 (dom Plancher, I, pr., p. 52).

Chevigny, com. de Millery, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Kavaniacus*, vers 870, (d'après Courtépée). — *Caranniacus*, 1156 (Titres des Génovéfains de Semur). — *Chave-niacus*, 1198 (dom Plancher, I, pr., p. 89). — *Chavaigné*, 1227 (d'après Courtépée). — *Chevegneius*, 1351 (Reomaüs, p. 321). — *Chevigny*, 1377 (Cart. d'Aut., III, p. 35).

Chevigny, com. de Viévy, c. d'Arnay.

FORME ANCIENNE. — *Chevigny*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Chavonier, com. de Sainte-Colombe-sur-Seine, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Cavenniacus* et *Cavennaiacus*, XIII^e s. (Cart. de Molême). — *Chavoigné*, XIII^e s. (Ch. des Comptes, B. 199). — *Chavoigney*, 1371 (Terrier de Châtillon).

A en juger par les formes anciennes citées, les diverses localités de la Côte-d'Or du nom de Chevigny ne paraissent pas répondre à un thème primitif unique.

I. — Chevigny-Saint-Sauveur et Chevigny-Millery ont pour thème *Cavaniacus* ou mieux *Caranniacus*. On ne connaît pas le gentilice *Cavanius* ou *Cavannius*, susceptible d'avoir produit le thème en question; mais ce gentilice a pu être formé sur le nom d'homme *Cavannus*, relevé comme marque de potier à Liège et à Reims. *Cavannus* étant aussi en latin un substantif commun désignant une espèce de chouette, dite « chevanne » en français, on peut être tenté, avec M. d'Arbois de Jubainville, de voir dans le nom propre un cognomen latin.

Cavanniacus a dû donner d'abord Chavaigney ou Chavegney, comme semblent l'indiquer les formes *Chavegniatus* et *Chavaigné* de Chevigny-Millery; puis la première syllabe a pris le son *che* auquel aboutit en français normalement le *ca* latin (ex. *caballus*, cheval) et l'e de la deuxième syllabe se change en i sous l'attraction de la syllabe suivante.

II. — Chevigny-les-Bèze doit provenir d'un thème *Caviniacus* ou peut-être *Cavinniacus*. Le gentilice *Cavinnius* a été relevé; *Cavinius* n'est pas connu, mais l'existence du cognomen *Cavinus* rend plausible celle de *Carinius*, dont *Cavinnius* n'est probablement qu'une variante.

III. — Chevigny-Fénay doit être considéré comme procédant d'un thème *Cavenniacus*, formé avec redoublement de l'n sur un gentilice *Cavenus* inconnu jusqu'ici, mais qui aurait été le correspondant en -enus du gentilice attesté *Cavius* (Voy. plus haut CHEVANNAY).

Quant aux deux autres Chevigny, dont nous n'avons pas de forme ancienne proprement dite, il est impossible de rien préciser à leur

sujet. Nous en dirons autant d'une localité qui fut autrefois Chevigny, c'est **Sainte-Foy**, hameau de la commune de Val-de-Suzon, noté *Chavigneyum Sanctæ Fidei* en 1275 (dom Plancher, II, p. 41).

REMARQUE. — On voit par l'étude du seul vocable Chevigny comment l'examen des formes anciennes peut conduire à des thèmes étymologiques distincts. Observons cependant que seule la forme *Cavaniacus* est antérieure au ^x^e s., et nous offre par suite une base d'appui solide. Les autres, plus ou moins postérieures, ne méritent pas le même degré de confiance, et il ne serait pas impossible que les *Caviniacus*, *Cavenniacus* fussent déjà des altérations d'un 'primitif unique *Cavanniacus* (comme *Montaniacus* est le thème de tous les Montigny).

HOMONYMES. — Chevigny (Cher, Jura, Marne, Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne); Chevigney (Doubs, Haute-Saône); Chevigné (Maine-et-Loire, Sarthe, Saône-et-Loire); Chevigneux (Savoie); Chevignat (Ain).

Chevagny (Saône-et-Loire).

Chavigny (Aisne, Eure, Eure-et-Loir, Indre-et-Loire, Meurthe-et-Moselle, Deux-Sèvres); Chavigné (Ile-et-Vilaine, Indre, Maine-et-Loire).

Cavigny (Manche); Cavignac (Gironde).

Cavagnac (Cantal); Cavaignac (Lot-et-Garonne).

Chavagné (Deux-Sèvres, Vienne); Chavagnieu (Isère); Chavagnieux (Isère); Chavagneux (Ain, Loire, Rhône); Chavagna (Jura); Chavagnat (Ain, Allier, Jura, Puy-de-Dôme); Chavagnac (Ardèche, Cantal, Charente, Corrèze, Dordogne, Gard, Haute-Loire); Chavaingnac (Haute-Vienne).

CHOREY, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES (1). — *Cariacus*, 1004 (Chr. de S.-Bén., p. 163).—

(1) Il faut rejeter une forme *Hauriacus*, 696 (Gall. christ. IV, pr., col. 43) que M. J. Garnier rapporte à Chorey. Cet *Hauriacus in pago Belnense* du testament d'Ansebert, évêque d'Autun, est corrigé en *Hauxiacus* dans Pardessus (*Diplomata ad res gallo-francicas spectantia*); nous en avons parlé à propos d'Auxer, c. de Beaune-Nord. Nous laisserons également de côté la forme *Auriacus*, 878 (Hist. de Saint-Martin d'Autun) citée de même par M. J. Garnier, et qui, phonétiquement, ne peut pas davantage s'appliquer à Chorey.

Par contre l'attribution à Chorey du *Cariacus* de la Chronique de Saint-Bénigne nous paraît très rationnelle, topographiquement d'après le contexte, et phonétiquement. De plus, toutes les citations que nous empruntons à *Reomais* concernent d'une façon certaine la localité qui nous occupe. On pourrait nous objecter que la première de ces mentions relevée en 1139 « *ecclesiam Charreii in honore S. Petri constitutam...* » ne concorde pas avec le patron actuel qui est Saint-Luc, comme il l'est déjà au ^{xviii}^e s. d'après Courtépée; mais cette apparente contradiction, qui tient sans doute à ce que l'église a changé de patron (fait rare, mais dont on a des exemples), est incapable de prévaloir contre les preuves d'identité suivantes. La position de *Cadriacus* est définie par la citation de 1259, p. 276 « *prioratus de Charreio prope Belnam* », qui, outre le côté topographique, nous fait connaître qu'il existait un prieuré en ce lieu; or Courtépée nous indique à Chorey un ancien prieuré de bénédictins dépendant de Moutiers-Saint-Jean, prieuré mentionné aussi par le pouillé d'Autun, qui nous montre en outre l'église de *Chorré* sous le patronage de l'abbas *Reomensis*.

Charreius, 1139 et 1259 (Reomaüs, p. 199 et 276). — *Cadriacus*, 1147, 1164, 1190, 1211, 1259, 1634 (Reomaüs, p. 201, 209, 226, 240, 276, 464). — *Cherriacus*, 1190 et 1200 (*id.*, p. 226 et 235). — *Chorré*, xiv^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 377).

Nous adopterons pour Chorey le thème *Cadriacus*. Ce thème devait donner régulièrement en français Cherrey, puisque la syllabe initiale latine *ca* devient *che* dans notre langue, et que la dentale précédant *r* s'assimile à celle-ci de façon que *dr* latin devient *rr* français, ce double *r* pouvant d'ailleurs se simplifier. Nous avons précisément, à côté de *Cadriacus*, souvenir exact du primitif, les formes *Charreius* et *Cherriacus* qui correspondent au vocable Cherrey. La forme *Chorré* du pouillé du xiv^e s. contient encore les deux *r*, mais l'*o* a remplacé l'*e*. C'est là une petite anomalie phonétique, qui de Cherey a fait Chorey, et qui au surplus n'a rien d'extraordinaire, étant donné que les voyelles non accentuées sont sujettes à des variations parfois assez étendues. Peut-être aussi faut-il y voir l'influence du dialecte bourguignon, qui change si volontiers *e* en *o*.

HOMONYMES. — Chorey relevant du même thème étymologique que CHARREY, voir les homonymes de ce vocable. .

CIREY, c. de Pontailler.

FORMES ANCIENNES. — *Cyriacus*, 1109 (Chronique de Bèze, p. 417). — *Ciris (de)*, 1188 (Cartul. génér. de l'Yonne, p. 387). — *Cireius*, 1276 (Cartul. de Saint-Léger). — *Sirey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

La forme la plus ancienne, *Cyriacus*, est sans doute le thème étymologique. On peut, en effet, du nom d'homme connu *Cyrus*, inférer l'existence du gentilice *Cyrius*, duquel serait dérivé *Cyriacus*.

Le thème *Cirriacus* est possible aussi (le gentilice *Cirrius* a été relevé); mais bien qu'il ait pu donner le vocable actuel ainsi que ses formes anciennes, il semble moins vraisemblable que le premier.

CIREY-EN-MONTAGNE, c. de Nolay.

FORME ANCIENNE. — *Cyrer*, 1284 (Rôle des feux du Beaunois).

L'absence de forme vraiment ancienne laisse planer le doute sur l'étymologie de ce vocable. Peut-être est-il homonyme du précédent, la graphie *Cyrer* étant due alors à la fantaisie d'un clerc. Peut-être aussi faut-il tenir compte de l'*r* final et songer à un thème tel que *Cerarium* qui, s'il devait être adopté, rejetterait hors de la série des noms en *-acus* le vocable de Cirey-la-Montagne.

HOMONYMES. — Les homonymes de nos Cirey sont vraisemblable-

ment nombreux. Citons Cirey (Meurthe-et-Moselle), ancien *Ciriacus* ; Cirey (Haute-Saône, Haute-Marne) ; Ciry (Aisne) ; Ciry (Saône-et-Loire), *Cirensis villa*, ix^e s. (Pérard) ; Cîré (Charente-Inférieure, et peut-être Sirac (Gers), ainsi que divers Céré et Céry. Il est juste d'ajouter qu'un thème *Ceriacus* peut aussi intervenir, puisque le gentilice *Cerius* est connu.

CIVRY-EN-MONTAGNE, c. de Pouilly.

FORME ANCIENNE : *Civris*, 1220 (Titres de l'abbaye de la Bussière). — *Syvreius*, xiv^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 380.). — *Sivrey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif de ce vocable est bien établi ; c'est *Severiacus*, du gentilice *Severius*, formé sur le cognomen *Severus*, « le Sévère ».

Le deuxième *c* atone de *Severiacus* est, dans les pays de langue d'oïl, tombé de bonne heure, laissant *Sevriacus*, à son tour transformé en *Sivriacus*, en français Sivri. Puis l'*s* initial a été, sans aucun changement dans le son, fréquemment remplacé par *c* à des époques variables suivant les localités : c'est ainsi que le Civry de l'Yonne, au canton de l'Isle-sur-Serein, *Sivriacus* en 1170, est encore *Syvry* en 1513. Dans d'autres cas, la sifflante initiale a persisté définitivement.

REMARQUE. — La forme patoise actuelle « Si-vré » n'est que la forme médiévale ayant persisté jusqu'à nos jours.

HOMONYMES. — Civry (Eure-et-Loir, Saône-et-Loire, Seine-et-Oise, Yonne) ; Civray (Cher, Vienne) ; Civray (Indre-et-Loire), qui, suivant M. Longnon, est l'ancien *Severiacus* mentionné par Fortunat au vi^e s. ; Civrieux (Ain, Rhône) ; Civria (Jura) ; Civrac (Charente-Inférieure, Gironde).

Cieurac (Lot) ; Scieurac (Gers) ; Siorac (Dordogne).

Sivry (Ardennes, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne) ; Sivrey (Aube).

Sévry (Cher, Yonne) ; Sévrey (Saône-et-Loire) ; Sevrai (Orne).

Sevéry (Drôme) ; Sévériac (Ile-et-Vilaine) ; Séverac (Aveyron) ; Sévérac (Cantal, Tarn).

On voit, par cette liste, que les *fundi Severiaci* ont été fort nombreux en Gaule. Disons, toutefois, que quelques-uns des vocables qui viennent d'être énumérés peuvent ne pas avoir pour thème primitif *Severiacus* ; ceux-là sont, d'ailleurs, certainement rares. C'est ainsi que Sivry-sur-Meuse (Meuse) est un ancien *Superiacus*, et M. d'Arbois de Jubainville pense que Sévérac (Loire-Inférieure) provient de *Severacus*.

Dans le département de la Côte-d'Or, on rencontre deux hameaux du nom de **Sivry** au canton d'Arnay-le-Duc, appartenant l'un à la commune de Saint-Prix-les-Arnay, l'autre à celle de Voudenay. En

autre, on trouve mention d'un **Sivry** (*Sirreius*, 1228, titres de l'abbaye de Flavigny) disparu entre Chevanay et Charancey, et d'un *Civeri* qui occupa autrefois l'emplacement du village actuel de Gergueil, canton de Sombernon.

CLAMEREY, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Clemeré*, 1188 (Titres de l'abbaye de la Bussière). — *Clameriacus*, 1261 (Ch. des Comptes, B. 199).

L'*Onomasticon* de De Vit ne contient aucun nom de personne qui puisse être rapproché de *Clameriacus*. Nous nous contenterons donc de supposer un nom propre d'homme, gentilece ou non, tel que *Clamarius* ou *Clamerius*, ayant le même radical que le verbe *clamare*, et qui aurait engendré *Clamariacus*, thème primitif probable de *Clamerey*.

Ce vocable semble apparenté, par son radical, avec *Clamecy* (Nièvre), qui est un ancien *Clamiliacus*.

Pas d'homonymes.

REMARQUE. — La forme patoise de *Clamerey*, « *Kyèm-ré* » (avec yod ou i consonne), présente le phénomène, habituel au parler local, de la substitution d'un yod à l'l dans les groupes *bl*, *cl*, etc. (Voy. BLAISY).

CLÉMENCEY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES (1). — *Clementiacus*, 1192 (Archives de l'abb. de la Bussière). — *Clamencey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Le thème étymologique est *Clementiacus*, dérivé du gentilece *Clementius*, tiré lui-même du cognomen *Clemens*. L'*Onomasticon* présente comme seulement probable l'existence de *Clementius* comme gentilece ; mais il fournit la preuve même de cette existence en mentionnant le *fundus Clementianus* lu sur une inscription d'Italie. D'ailleurs, les divers homonymes que nous citons ci-dessous et qui sont des *fundi Clementiaci* prouvent nettement l'existence du gentilece *Clementius* et sa grande diffusion dans la France du Nord.

HOMONYMES. — Clémencey (Saône-et-Loire), Clémency (Ardennes), Clémencieux (Ardèche), Clémenciat (Ain), Clémensat (Haute-Loire, Puy-de-Dôme), Clémencé (Orne, Sarthe).

CLÉNAY, c. de Dijon-Est.

FORME ANCIENNE. — *Clenayius*, 1285 (Cartul. de Saint-Etienne, II).

(1) Le *Clerventium*, 1146 (Titres du chap. Saint-Denis de Nuits), rapporté par M. J. Garnier à Clémencey, ne saurait lui convenir. C'est ou une erreur de lecture (peut-être pour *Clementium* ?) ou une erreur d'attribution.

Malgré l'absence de forme ancienne instructive, et étant donnée la finale en *-ay*, nous concluons à un thème primitif en *-acus* (et non en *-iacus*). Ce thème est sans doute *Clennacus* : on connaît, en effet, un *fundus Clennanus* (mentionné dans la Table alimentaire de *Veleia*), qui suppose un nom d'homme *Clennus*. *Clennacus* aurait donné régulièrement *Clénay*.

M. Bourlier (*loc. cit.*) propose hypothétiquement le thème *Clitennacus*.

Pas d'homonymes.

CLÉRY, c. de Pontailleur.

Pas plus que M. J. Garnier, nous ne connaissons de formes anciennes de ce vocable; mais le thème primitif des nombreux Cléry et homonymes est bien connu : c'est *Clariacus*, dérivé du gentilece *Clarius*, formé lui-même sur le cognomen *Clarus*, qui n'est que l'adjectif latin *clarus*, illustre, célèbre.

HOMONYMES. — Les nombreux Cléry, Clérey, Clérieux, Cléré, Clary, Clarev, Clairiat, de la France de langue d'oïl; les Clarac, Claracq, Clairat, Clairac des pays de langue d'oc, sont probablement des homonymes.

Cléry (Loiret) est, d'après M. Longnon, le *terminus Clariacensis* mentionné en 667. Clérieux (Drôme) est un ancien *Clariacus* (D'Arbois de Jubainville, *Recherches...* p. 218).

La 6^e charte du Cartulaire de l'abb. de Flavigny mentionne, en 749, un *Cleriacus* « *in pago duesmensi* ». Ce vocable nous paraît s'appliquer à **Clirey** (1), com. de La Roche-Vanneau, c. de Flavigny. A la vérité, Clirey n'a jamais fait partie du Duesmois; il fit toujours partie de l'Auxois; mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer en étudiant le vocable Bierre-lès-Semur (voy. PÉRIODE ANTÉROMAINE, art. BIERRE), les deux *pagi* n'étaient peut-être pas, aux VIII^e et IX^e s., complètement distincts et indépendants; ils pouvaient être alors, comme ils le furent plus tard, placés sous l'autorité d'un seul et même comte, et dès lors une erreur de scribe s'expliquerait fort bien.

COUCHEY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Cupiacus*, 801 et 1098 (Pérard, p. 47 et 81). — *Copiacus*, vers 900 (Pérard, p. 61). — *Cootchiacus*, entre 1059 et 1098 (*Id.*, p. 79). — *Cochiacus*, 1098 (*Id.*, p. 81). — *Cocheiacus* (XI^e s., Chron.

(1) M. J. Garnier donne, pour ce hameau, la forme *Cliraium*, 746 (Cart. de Flavigny). Nous n'avons pas trouvé trace, audit Cartulaire, d'une telle mention. D'ailleurs, une forme en *-aium*, dès le VIII^e s., pouvait paraître, dès l'abord, assez suspecte.

de Bèze). — *Coicheius*, 1253 (Pérard). — *Coichey*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon).

Le thème primitif est *Cupiacus*, formé sur le gentilice *Cupius*.

Ce primitif a engendré *Couchey* : 1° en conservant, dans la première syllabe, le son *ou* de l'*u* latin ; 2° par consonnification en *ch* de l'*i* suivant la labiale dure : c'est le même phénomène qui s'observe dans *apia*, *Gama-pius*, *Clippiacus*, *Atlipiacus*, devenant *ache*, *Gamaches* (Seine-Inférieure), *Clichy* (Seine-et-Oise). *Attichy* (Aisne).

HOMONYMES. — Il ne semble pas y avoir de véritable homonyme. Les vocables *Coupey* (Eure), *Coupy* (Ain), *Coupiat* (Dordogne), *Coupiac* (Aveyron, Hérault), ayant conservé le *p* étymologique, semblent dériver d'un thème tel que *Cuppiacus*.

CRÉANCEY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Crescentiacus*, 936 (Hist. de Vergy, pr., p. 32). — *Cruancé*, 136t (Ch. des Comptes. B, 199). — *Crenceyus* (pouillé du xiv^e s. in Cart. d'Autun, II).

La forme de 936 peut être considérée comme le thème étymologique. *Crescentiacus* est formé sur le gentilice *Crescentius*, dérivé lui-même de *crescens*, participe présent du verbe *crescere*, croître.

Le thème primitif s'est d'abord réduit à *Crescentiacus* (cette forme s'est conservée dans *Crézancy* et analogues) ; puis la chute de l'*s* intervocal a produit la forme *Créancey* de la Côte-d'Or. Enfin, un degré plus marqué de réduction s'observe dans *Crancey* (Aube), lequel était *Crésancey* au xiii^e s. La forme *Crenceyum* de notre *Créancey* montre même qu'on a, au xiv^e s., hésité entre la forme qui subsiste aujourd'hui et la forme à deux syllabes qui, dans l'Aube, a prévalu.

La chute de l'*s* intervocal est un fait qui ne s'observe pas normalement dans la langue française proprement dite (ainsi on a *Crézancy* dans l'Aisne) ; mais, en dialecte wallon, cet *s* tombe, et il en est de même dans la région bourguignonne. Ainsi on dit, en pays wallon, « mai-on » pour maison ; en dialecte du Morvan, « maion » (Cf. De Chambure, *Glossaire*). C'est pour la même raison que *Crescentiacus* a laissé *Créancey* dans la Côte-d'Or et la Haute-Marne, *Crancey* dans l'Aube, et que les vocables actuels de la région sénonaise, *Cuy*, *Pouy*, *Mouy*, sont pour de plus anciens *Cusy*, *Poisy*, *Moisy*.

HOMONYMES. — *Créancey* (Haute-Marne) ; *Crancey* (Aube) ; *Crézancey* (Haute-Saône) ; *Crézançay* (Cher) ; *Crézancy* (Aisne, Cher) ; *Creyssensac* (Dordogne).

CRÉCEY-SUR-TILLE, ou CRESSEY-SUR-TILLE, c. d'Is sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Criciacus*, ix^e s. (Chron. de St-Bénigne et Chron. de Bèze, xi^e s.). — *Criciaca finis*, 878 (Chartes bourguignonnes).

Criciacus ou *Critiacus*, formé sur le gentilice *Critius*, ne saurait

être le thème primitif de Crécey : *Critiacus*, en effet, eût donné Crésey.

Il faut, avec M. d'Arbois de Jubainville, remonter à un thème plus archaïque, *Crixsiacus*, formé sur le gentilice *Crixsius*, qu'on a relevé sur plusieurs inscriptions. M. d'Arbois fait dériver ce gentilice du surnom ou nom servile *Crixus*, lu sur les murs de Pompéi ; c'était également le nom d'un gladiateur gaulois de Capoue qui fut l'un des chefs des esclaves révoltés contre Rome en l'an 71 avant notre ère. Il est dès lors probable que le gentilice *Crixsius* est d'origine gauloise.

HOMONYMES. — Parmi les vocables qui suivent, plusieurs sont sans doute homonymes de Crécey, et d'autres se rattachent sans doute à un thème un peu différent : Crécy (Aisne, Cher, Eure-et-Loir, Loiret, Nièvre, Oise, Rhône, Seine-et-Marne, Yonne), Cressy (Saône-et-Loire, Seine-Inférieure, Somme), Cressé (Charente, Charente-Inférieure), Cressieu (Ain), Cressia (Jura), Cressat (Creuse), Cressac (Charente, Haute-Vienne), Creissac (Cantal), Creyssac (Ardèche, Aveyron, Dordogne), Craissac (Lot), Crissey (Jura, Saône-et-Loire), Crissé (Sarthe).

Crécy (Somme) ne semble pas homonyme de notre Crécey. Celieu est effectivement désigné à la fin du vi^e s. sous le nom bas-latin *Criseccus*, pour un plus pur *Crisciacus*, par l'un des continuateurs de Frédégaire.

CRUGEY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES (1). — *Crugiacus*, 1004 (Chron. de St-Bénigne, p. 163). — *Crugcy*, (pouillé du xiv^e s. du Cart. de l'évêché d'Autun).

Puisque Crugey est déjà tel qu'aujourd'hui en 1004, le plus sage est peut-être de voir dans *Crugiacus* le thème primitif, malgré son air rébarbatif. Le nom d'homme inconnu *Crugius*, qui lui aurait donné naissance, a en effet une allure plutôt barbare que latine, qui fait pressentir un nom d'homme indigène.

Si l'on est tenté de voir dans *Crugiacus* une forme basse, on pourra envisager un thème tel que *Crubiacus* ou *Cruviacus*, et même *Curbidiacus* ; malheureusement les gentilices correspondants ne sont pas connus.

REMARQUE. — L'édition de la Chronique de Saint-Bénigne donnée par l'abbé Bougault porte *Grugiacus*, et Courtépée a lu de même ; M. J. Garnier, après avoir dans sa *Nomenclature historique* rapporté aussi *Grugiacus* à l'article Crugey, corrige en *Crugiacus* au

(1) Nous laissons de côté une forme *Villa Croalt*, 1131 (Titres de l'abbaye de la Bussière), rapportée mal à propos ici par M. J. Garnier.

supplément des *errata*. La lecture de l'original seule pourrait décider de quel côté est la vérité.

HOMONYMES. — Nous ne voyons guère à citer comme homonyme possible que Grugé (Maine-et-Loire). Grugies (Aisne) pour lequel on possède la forme ancienne *Geroliacus* répond à un tout autre thème, qui paraît être *Geroldiacus*, formé sur un nom d'homme germanique.

CUISEREY, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Cusiriacus*, 1008 (Chron. de Bèze, p. 292). — *Cuseriacus*, 1120 (Chron. de Bèze, p. 430). — *Cusiri*, 1188 (Cart. gén. de l'Yonne, p. 387). — *Cuserey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Cusereius*, 1220 (Pérard, p. 323).

On peut admettre comme thème primitif *Cusiriacus*, bien qu'on ne connaisse pas le gentilice *Cusirius* susceptible d'avoir engendré ce nom de lieu. Il est permis de supposer que, comme le gentilice connu *Cusinius*, *Cusirius* est en relation avec le gentilice *Cusius*, source des *Cusiacus*, qui sont devenus Cuizy (Aisne) et Cuisy (Aisne, Marne, Seine-et-Marne).

Une autre hypothèse, peut-être plus hasardée, est la suivante. On connaît *Cocidius*, nom divin, accolé notamment à Mars ou même pouvant le remplacer. Un thème *Cocidiacus* eût pu donner, en français, Cuiserey, par fléchissement en *z* de la sifflante dure (comme dans *cocina* devenant cuisine) et par le rotacisme de *d* devenant *r* (comme dans *Illidius* devenant Allyre).

Enfin, mentionnons l'hypothèse, fort admissible, de M. Bourlier, qui rattache Cuiserey à un primitif *Cusoriacus* formé sur un gentilice *Cusorius*, qui serait dérivé de *cusor*, monnayeur.

HOMONYME. — Cuisery (Saône-et-Loire) est *Cusiriacus* à l'époque carolingienne (Chartes de Cluny).

CURLEY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Curleius*, 1215 (Titres de l'abb. de Maizières). — *Culley*, 1391, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

M. J. Garnier rapporte, en outre, une forme *Corleins* (vi^e s. (?) Chron. de Saint-Bénigne), dont l'application à Curley n'est guère admissible phonétiquement et qui, d'autre part, ne s'impose pas au point de vue topographique, lorsqu'on examine le texte où apparaît *Corleins*. Nous n'en ferons donc pas état.

Nous penchons pour un thème hypothétique *Curiliacus*, ayant laissé Curley par chute de l'*i* atone de la deuxième syllabe, et issu d'un gentilice *Curilius* qui n'est pas connu, mais dont l'existence est

assez vraisemblable en tant que dérivé diminutif du gentilice *Curius*, souche de *Curinius*, autre diminutif.

Pas d'homonyme.

CUSSEY-LES-FORGES, c. de Grancey.

FORME ANCIENNE. — *Cuciacus*, XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 372).

Le *Cusiacus* placé ici par M. J. Garnier se rapporte en réalité à Cusey, canton de Prauthoy (Haute-Marne), comme il l'a reconnu dans son édition de la Chronique de Bèze.

CUSSY-LE-CHATEL, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Cusseius*, 1260 (Titres de l'abb. de la Bussière).

— *Cuissey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

CUSSY-SUR-ARROUX, sous la première République.

CUSSY-LA-COLONNE, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Cucé*, 1140 (Titres de l'abb. de Sainte-Marguerite), 1253 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 183). — *Cuissey-la-Colonne* (sans doute pour *Cuissey*), 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Le thème primitif de ces Cussey et Cussy est *Cussiachus*, formé sur le gentilice *Cussius*. Ce thème est notamment donné comme forme ancienne de Cussy-sur-l'Ognon (Doubs) dans la Chronique de Bèze.

HOMONYMES. — Cussey (Doubs, Eure-et-Loir); Cussy (Calvados, Loire, Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne); Cussé (Ile-et-Vilaine, Maine-et-Loire); Cussieux (Loire); Cusset (Allier); Cussat (Aveyron); Cussac (Aveyron, Cantal, Dordogne, Gironde, Haute-Loire, Lot-et-Garonne, Haute-Vienne).

DARCEY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Darciacus*, 723 (Cart. de Flavigny, copie de Semur), 748, 992 (Dom Plancher, pr., p. 4 et 24). — *Darceius*, 1214 (*Id.*, p. 99). Pérard donne *Darriacus*, 1154, lecture erronée de *Darciacus*.

Aucun gentilice connu ne s'applique directement à *Darciacus*. Il semble bien, toutefois, que nous ayons là le thème étymologique de Darcey; il correspondrait donc à un gentilice non encore rencontré dans les textes et tel que *Darcius* ou *Dartius*.

Le vocable de Darcey est, d'ailleurs, à peu près isolé; il ne reconnaît guère pour homonyme probable que Darsac (Haute-Loire). C'est donc bien à un gentilice très rare dans l'Onomastique romaine qu'il paraît se rattacher, et il n'y a pas lieu de s'étonner que ce gentilice n'ait laissé aucune trace dans les textes de l'antiquité.

DIANCEY, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Degantiacus*, 723, 746 (Dom Plancher, I, pr.,

p. 1 et 4). — *Deinciacus*, 1129 (Cartul. de Molème, II, p. 61). — *Diencé*, 1150 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Dyenceyus*, xiv^e s. (pouillé du Cartul. de l'évêché d'Autun, p. 385). — *Dianceyus*, 1348 (Cart. d'Aut., III, p. 266).

Le thème étymologique est vraisemblablement *Degantiacus*, formé sur un gentilice *Degantius*, qui serait lui-même apparenté à un nom d'homme *Degans* ou *Degantos*, gaulois ou peut-être celtibère. Holder cite une inscription du *Corpus inscript. lat.* où on lit : *Degante* au datif, pour un hypothétique *Deganta* (nom.). Digoïn (Saône-et-Loire) est un ancien *Degontius* ou *Degontium*.

Degantiacus a donné régulièrement *Diancey* par chute de la gutturale intervocale, comme cela a lieu dans *gigantem*, *negare*, devenus géant, nier.

HOMONYME. — *Diancy* (Yonne).

DRACY (MARCILLY-), c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Draceius*, 1211 (Cartul. de Bar), 1243 (Pérard, p. 44). — *Dracey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Dracy-Chalas, ham., com. de Viévy, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Draceaicum*, 1140 (Titres de l'abb. de Sainte-Marguerite). — *Dracy-Chalain*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Les formes anciennes de ces deux vocables sont insuffisantes pour permettre de décider entre deux thèmes étymologiques possibles :

1^o Dracy peut provenir d'un ancien *Drappetiatus* formé sur un nom d'homme gaulois supposé *Drappetius*, nom dont l'existence est rendue fort probable par celle du nom *Drappes*, *Drappetis* qui, dans les Commentaires de Cæsar, désigne un chef sénon.

Drappetiatus se serait d'abord réduit à *Drapetiatus*, puis à *Draptiatus*, enfin altéré en *Dratiacus* ou *Draciacus*. On a, au vi^e s., la forme *Draptiatus*, pour Tracy-sur-Loire (Nièvre) : c'est cette forme qui a conduit M. Longnon au thème *Drappetiatus*.

2^o Dracy est peut-être dérivé d'un thème *Dracciacus*, formé sur le nom d'homme, probablement d'origine gauloise, *Draccius*, qu'on lit précisément sur le manche d'une patère trouvée à Dijon (Cf. Lejay) et qui a été retrouvé aussi sur une inscription à Décines (Isère).

HOMONYMES. — Les homonymes probables sont Dracy (Saône-et-Loire, Yonne); Drachy (Aisne); Dracé (Rhône, Saône-et-Loire); Tracy (Calvados, Loir-et-Cher, Nièvre, Oise).

Drissy (Haute-Savoie) et Drécy (Saône-et-Loire) sont moins probables, quoiqu'encore homonymes possibles.

ECHANNAY, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Escanniacus*, 871 (d. Plancher, I, pr., p. 10).

— *Eschanna*, 1124-1129 (Pérard, p. 100). — *Eschannay*, 1131 (Gall. Christ., IV, pr., col. 89). — *Schanna*, 1150 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Eschanné*, 1266 (Cart. d'Autun, III, p. 54). — *Eschanlay* (*sic*) *prope Sombarnionem*, 1321 (*id.*, p. 171).

Le gentilice *Scannius* figure sur une inscription relevée au *Corpus Inscriptionum latinarum*. On peut donc adopter un thème primitif *Scanniacus* dérivé de ce gentilice et qui concorde avec la forme de 871, à la prosthèse de l'e près. Conformément à ce thème en *-iacus*, la bonne orthographe serait « Echanney ».

HOMONYME. — Nous ne voyons guère à comparer ici qu'Echénay (Haute-Marne).

ECHIGEY, c. de Genlis.

FORME ANCIENNE. — *Soselgias*, 860 (Pérard), 902 (Chartes bourguignonnes).

Cette forme, que nous reproduisons d'après M. J. Garnier, ne peut phonétiquement s'appliquer à Echigey.

En l'absence de documents, c'est seulement avec l'aide des lois phonétiques qu'on peut tenter de rechercher le thème primitif probable. Ce thème nous semble être *Scabiacus*.

On peut, en effet, de *Scabiacus*, déduire régulièrement Echigey :

1° Par prosthèse de l'e (Voy. ECHANNAY) ;

2° Par chuintement normal de *ca* devenant *che* ;

3° Par consonnification de l'i, devenant *g* doux, phénomène qui détermine la chute de la labiale *b*. Ces transformations conduisent à « Echegey », qui serait devenu Echigey par substitution de *i* à *e*, phénomène fréquent pour ces deux voyelles en syllabe atone.

A la vérité, le gentilice *Scabius* n'est pas connu de nous ; mais son existence n'a rien d'improbable : il se rattacherait au même radical que les mots latins *scabies*, rugosité ; *scaber*, rude.

Pas d'homonymes.

REMARQUE. — On connaît un vocable apparenté, *Scabiosas* (1^{re} moitié du XI^e s., Cartul. de N. D. de Paris), qui est auj. Echilleuses (Loiret). *Scabiosas* a dû donner quelque chose comme Echegeuses ou Echigeuses, qui, par dissimilation euphonique, est devenu Echilleuses.

ECHIREY (RUFFEY-LEZ-), c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES. — *Ischiriacus*, 870 (Pérard). — *Scoriacus*, 871 (Dom Plancher, preuves, p. 10). — *Escoriacus*, 870, 878 (Pérard, p. 160). — *Eschoriacus*, 886 (Pérard). — *Iscoriacus*, 900 (Pérard, p. 61). — *Aschiriacus*, 1015 (Chron. de Saint-Bénigne). — *Eschiriacus*, 1124 (Pérard). — *Heschereius* et *Heschiré*, 1139-1147 (*id.*). — *Escheiriacus*, 1177 (*id.*). — *Escheriacus*, 1193 (*id.*).

Le thème primitif ne peut être *Scoriacus*, bien que, de toutes les formes ci-dessus énumérées, celle-ci semble avoir le caractère archaïque le plus prononcé. La chose n'est pas possible, car on ne saurait, en partant de ce thème, expliquer le *ch* de la forme française, puisque *c* ne subit jamais le chuintement devant *o*. Comme ce phénomène se produit régulièrement dans *Ca*, nous devons recourir à un primitif tel que *Scariacus*.

Scariacus aurait donné normalement Echerey, changé plus tard en Echirey (Voir, pour ce changement, le vocable ECHIGEY).

Un gentilice *Iscarius*, s'il était connu, conduirait au thème *Isca-riacus*, qui rendrait compte de l'*i* initial de la forme la plus ancienne. Pas d'homonymes.

ÉCUTIGNY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Escutinniacus*, 1140 (Pérard). — *Ecutigné*, 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 183). — *Scutigneyus*, 1376 (Cart. d'Autun, III, p. 321). — *Escutigny*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 379).

L'hypothèse la plus vraisemblable pour ce vocable consiste à admettre un primitif *Scottiniacus*. Il serait formé sur un gentilice *Scottinius*, que nous supposons dérivé d'un nom d'homme *Scottius*, issu du cognomen ethnique *Scottus*. On sait que *Scotti* est le nom sous lequel on désignait, dans l'Antiquité, les Irlandais qui ont envahi le nord de la Grande-Bretagne et donné leur nom à l'Ecosse.

Nous retrouvons ici la prosthèse de l'*e* (Voy. ECHANNAY); en outre, nous remarquons la chute normale de l'*s* (qui persistait encore au XIV^e s.) et le remplacement de l'*o* du radical *Scott-* par un *u*, substitution fréquente dans le passage du latin au français, lorsque la syllabe n'est pas accentuée.

Pas d'homonymes.

Une localité de nom apparenté à Ecutigny existait dans le Mâconnais. Les chartes de Cluny la mentionnent sous le nom de *villa Scociacus* vers 938, puis, vers 965, sous celui de *villa Escutiaco* (à l'ablatif). M. D'Arbois de Jubainville, à qui nous empruntons ce renseignement, y voit un primitif *Scotiacus*, formé sur le nom d'homme *Scotius*, dérivé du nom pérégrin *Scottus*.

L'hypothèse d'un *Scottiniacus*, d'où serait dérivé Ecutigny, est, dès lors, rendue probable par le parallélisme de formes avec *Scotiacus*, noté d'autre part *Escutiacus*. On sait, d'ailleurs, que, fréquemment, aux gentilices en *-ius* correspondaient des gentilices apparentés en *-inius* : *Scottinius*, se rattachant à *Scottius*, n'a donc rien d'improbable.

EGUILLY, canton de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Aguleius*, 1160 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Aguilley*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Il faut joindre à ce vocable celui d'une localité dont le nom actuel est Saint-Apollinaire (1), mais qui fut jadis homonyme d'Eguilly, à en juger par les formes anciennes qui s'y rapportent : *Aguliacus*, 859 (Pérard, p. 150), 1015 (Chron. de Saint-Bénigne). — *Agulliacus*, 869 (Pérard). — *Aculiacus*, 871 (Dom Plancher, pr., p. 10), 886 (Pérard, p. 51). — *Aquiliacus*, 887 (Pérard, p. 50). — *Anguliacus*, 1043 (dom Plancher). — *Agullim*, 1109 (Chron. de Bèze, p. 418).

Deux thèmes primitifs peuvent s'appliquer ici. L'un est *Aquiliacus*, formé sur le gentile *Aquilius*, venu du cognomen *Aquilus*, le brun.

L'autre, qui nous semble préférable, est *Aculiacus*, formé sur le gentile *Aculius*, qui est connu aussi.

Aculiacus aurait donné Eguilly : 1° par changement de l'a initial, atone et bref, en ai, et changement de c en g, comme dans *acutus*, *acucla*, devenu aigu, aiguille.

2° Par passage de l'i dans l'avant-dernière syllabe.

REMARQUE. — Dans le parler local, Eguilly est « é-gyè » (avec g dur et yod, la première syllabe étant longue).

(1) M. J. Garnier indique comme lieu détruit ce village, qu'il désigne sous le nom modernisé d'Agully et qu'il place au territoire de Saint-Apollinaire. M. l'abbé Bougaud, dans l'édition qu'il a donnée de la Chronique de Saint-Bénigne, écrit en note (p. 100), à propos d'*Aguliacus* : « Village détruit près de Saint-Apollinaire » ; puis, à la page 179, la note traduisant *Aguliacus* dit : « Ancien nom de Saint-Apollinaire ». Cette dernière mention est reproduite en note (p. 418) par M. J. Garnier, éditeur de la Chronique de Bèze, à propos d'un *Wido de Agullim*, qui apparaît dans un acte de 1109.

De ces deux interprétations légèrement discordantes, nous pensons que la seconde est la bonne, que le village qui fut Agully changea de nom pour prendre celui de Saint-Apollinaire, et nous nous appuyons pour cela sur les textes suivants :

a. M. Bougaud, dans la note de la page 153 (Chron. de Saint-Bénigne); écrit : « Dès le vi^e s., des reliques insignes de Saint Apollinaire de Ravenne avaient été apportées à Dijon, et une église avait été bâtie en l'honneur de ce saint à deux milles de la ville. » *In pago Divionense, predicti martyris (Apollinaris) nomini consecrata habetur ecclesia, distans plus minus a predicto castro milliariis duobus; in eminenti utique colle ejusdem castri, in parte orientali, in fundo cognomento Aquiliaco.* » Cette phrase (rapportée sans références par l'auteur) prouve que l'église avait été bâtie à Agully même.

b. D'autre part, nous rencontrons le vocable Saint-Apollinaire appliqué pour la première fois, comme nom de lieu habité, dans un acte de donation fait par Robert 1^{er}, duc de Bourgogne, en faveur de l'abbaye de Saint-Bénigne, acte que dom Plancher date de 1043 (Preuves, p. 27) et Pérard de 1040 : « *Salvamenta trium villarum scilicet Angulliaci, Cromal atque Sullei, que pertinent ad parochiam S. Apollinaris* ». *Cromaius* et *Sulleius* sont encore représentés auj. par des écarts, l'un, Cromois, au territoire de Dijon, l'autre, Sully, au territoire de Saint-Apollinaire. Le siège de la paroisse ayant nom Saint-Apollinaire, et *Aguliacus* (écrit à tort *Anguliacus*) possédant, comme nous l'avons vu, l'église dédiée à ce saint, on doit en conclure que les deux vocables s'appliquent à la même localité et que le village actuel de Saint-Apollinaire s'appela jadis Agully. On a, d'ailleurs, de nombreux exemples de faits analogues, le patron de la paroisse donnant son nom au village.

Pour Saint-Apollinaire, c'est sans doute au xii^e s. que cette substitution devint définitive. Nous voyons, en effet, apparaître pour la première fois le nom nouveau, *Sanctus Apollinaris*, en 1182 (Titres de Saint-Bénigne). D'autre part, c'est en 1109 que nous relevons, pour la dernière fois, le nom d'Agully, dans une charte où paraît comme témoin un *Wido de Agullim*. Cependant, il n'est pas impossible que le vocable nouveau remonte à une époque quelque peu antérieure, car on conçoit que l'ancien vocable ait persisté plus longtemps dans un nom de famille que dans la désignation d'un village.

Nous trouvons encore, vers 1470, un *Guillelmus d'Agully, prior de Arneto*, qui fait un don à Saint-Bénigne; mais nous ne savons s'il tire son nom de la localité voisine de Dijon ou de l'Eguilly du canton de Pouilly.

HOMONYMES. — Eguilly (Aube, Eure-et-Loir, Saône-et-Loire); Eguilley (Haute-Saône); Aiguilly (Loire); Ecuillé (Maine-et-Loire); Ecully (Rhône).

EPAGNY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Spaniacus*, 1092, 1177 et 1193 (Pérard, p. 197, 249 et 268). — *Hyspaniacus*, 1124 (Pérard, p. 217). — *Ispaniacus*, 1193 (Pérard, p. 268). — *Epaingny*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Espaigney*, 1469 (id.).

Le thème primitif est *I Hispaniacus*, formé sur le gentilice *Hispanius* (d'Arbois de Jubainville). A la vérité, ce gentilice n'a pas encore été fourni par les textes ou les monuments épigraphiques; malgré cela, il n'y a pas à douter qu'il ait été en usage, d'une part en raison de la fréquence des gentilices ethniques, d'autre part en raison du nombre assez grand des noms de lieux Epagne, Epagny ou variantes dont il est la source. Du reste, si *Hispanius* n'a pas été relevé sous sa forme pleine, il est livré sous une forme aphérétique *Spanius* par deux inscriptions. L'aphérèse des deux premières lettres du nom n'était pas rare à l'époque romaine; c'est en particulier le cas du cognomen *Hispanus* « l'Espagnol », source du gentilice *Hispanius*, cognomen qu'on rencontre noté également *Ispanus* et *Spanus*.

HOMONYMES. — Epagny (Aisne, Haute-Marne, Haute-Savoie, Somme); Espagnac (Aveyron, Corrèze, Hérault); Ispagnac (Lozère); peut-être Epaney (Calvados), qui est *Spanei* au ^{xii} s.; Epeigné (Indre-et-Loire); Epiniac (Ille-et-Vilaine).

EPERNAY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Sparnacus*, 834 (Gall. Christ., IV, pr., col. 131). — *Espernai*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Esparnay*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

L'étymologie du vocable Epernay prête à discussion. Houzé (*Etude sur la signification des noms de lieu en France*, 1864) a considéré le thème *Sparnacus* ou *Spernacus* comme formé par la combinaison du suffixe gaulois *acos*, latinisé *acus*, avec le substantif commun celtique *spern* « épine », et comme signifiant « lieu où croissent des épines »; c'était donc, pour cet auteur, l'équivalent celtique du latin *spinetum* et du français épinaie.

Depuis, M. d'Arbois de Jubainville a combattu cette opinion. Selon lui, il n'y a pas, dans la Gaule transalpine, un seul nom de lieu dérivant d'un thème primitif en *-acus* pour lequel on puisse prouver qu'il soit la combinaison du suffixe *-acus* avec un substantif commun désignant l'objet plus ou moins abondant dans la contrée à dénommer.

Faute de cette preuve, il regarde tous les vocables toponomastiques en *-acus* comme formés exclusivement sur des noms d'hommes.

La doctrine de M. d'Arbois de Jubainville paraît prévaloir actuellement. Il faut donc envisager *Sparnacus* comme résultant de l'union du suffixe *acus* avec un nom d'homme. Quel est ce nom ? M. d'Arbois de Jubainville voit, dans Epernay, un thème primitif *Asprenacus*, formé sur un nom d'homme *Asprenus* connu comme cognomen et qui a pu être gentilice; il fonde cette opinion sur une notation *Aspernaicus* désignant, au cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble, vers le commencement du ^{xii}^e s., le hameau actuel d'Epernay, commune d'Entremont (Savoie). (D'Arbois de Jubainville, *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, p. 462).

À côté de cette manière de voir, nous nous permettrons d'en présenter une autre, bien qu'elle n'ait pas, comme la précédente, le mérite de s'appuyer sur un nom d'homme ayant certainement existé. Quand nous voyons, en effet, l'Epernay de la Marne être appelé *Sparnacus* au ^{vi}^e siècle, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'une forme aussi ancienne est digne d'une grande considération et nous sommes autorisés à voir en elle la physionomie antique revêtue par le vocable à l'époque gallo-romaine, autrement dit à lui attribuer la valeur d'un thème primitif. Pour nous donc, *Sparnacus* ou *Spernacus* est le thème original, formé à l'aide du suffixe *acus*, sur un nom d'homme gaulois *Sparnos* ou *Spernos*. *Spernos* pourrait paraître plus satisfaisant, en raison de son analogie avec le substantif celtique *spern* « épine », qu'il serait rationnel d'envisager comme étant la souche du nom propre; mais l'ancienneté de la forme *Sparnacus* nous fait un devoir de l'adopter de préférence, bien qu'aucun autre argument ne vienne plaider en faveur de l'existence d'un nom d'homme *Sparnos*, inconnu jusqu'ici.

HOMONYMES. — Epernay (Marne, Savoie).

ESSEY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Aciacus in pago Pauliacinse*, 723 (dom Plancher, I, pr., p. 1). — *Accyus*, 1264 (Cart. d'Aut., II, p. 104). — *Acceyus*, ^{xiv}^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381). — *Accey*, 1363 (Ch. des Comptes, Fiefs de l'Auxois), 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif est *Acciacus*, venu du gentilice *Accius*. Nous voyons ce thème réduit à *Aciacus* dans la forme de 723, alors qu'au ^{xiv}^e s. persiste la tradition du double c, qui avait, du reste, certainement le son doux : on prononçait « Assey », ou plus exactement « Acey », comme aujourd'hui « è-cé ». C'est assez tardivement, on le voit, qu'intervint le changement de a en e, que nous avons déjà constaté pour Bessey, Blessey et Cessey-sur-Tille.

HOMONYMES. — Essey (Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle); Essé Ille-et-Vilaine); Essiey (Jura); Essia (Jura); Essieu (Ain). Essey (Meurthe-et-Moselle) est un ancien *Acciagus* pour un primitif *Acciacus*.

Assé (Mayenne, Sarthe); Assieu (Isère); Assieux (Loire); Assac (Cantal, Tarn), sont peut-être homonymes, mais peuvent aussi provenir de *Assiacus*, en relation avec le gentilice *Assius*. Assé-le-Bérenger (Mayenne) est *Arciacus* en 802 et *Aciacus* au ix^e s.; si la première forme est celle qu'il faut préférer, c'est un *fundus Artiacus*; mais nous pencherions plutôt pour la seconde, qui en fait un homonyme vrai de notre Essey, parce que l'assourdissement de l'r, qu'il faudrait admettre avec *Artiacus*, se produit d'ordinaire plus tardivement, quand il a lieu.

ETROCHEY, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Trecheius*, 1101 (Cart. de Molême). — *Strichiacus*, 1129 (Gall. christ., IV, instr., col. 162). — *Estrichiacus*, 1153 (Titres de l'abbaye de Pothières). — *Estroichey*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Estoichey* (*sic*), 1429 (Pérard, p. 301). — *Etrechy*, 1705 (Mémoire sur la Province et Duché de Bourgogne, t. II).

Ces formes anciennes ne nous sont pas d'un grand secours. Pour remonter à la source du vocable, nous nous appuierons sur la documentation de deux noms communaux de la Marne : ce sont Etrechy et Etrepy, tous deux certainement homonymes d'Etrochey. Etrechy est noté *Estrepeium* en 1185, ce qui nous fixe sur la dernière partie du type originel, tandis que la première nous est donnée par les formes *Stirpeium* (xi^e s.), *Sterpeium* (xii^e s.) d'Etrepy. Nous sommes, dès lors, conduits au thème primitif *Stirpiacus*, formé sur un nom d'homme *Stirpius*, qui paraît avoir pour racine le mot *stirps* « souche ». *Stirpius* est connu, sans qu'on ait la preuve péremptoire qu'il ait été gentilice, mais le fait, en soi, n'est pas douteux.

Stirpiacus a engendré d'abord Etrepy par prosthèse d'un *e* initial et transposition de l'r dans la deuxième syllabe, avec changement accessoire de l'i de cette syllabe en *e*. Un degré de plus dans l'évolution nous amène à Etrechy et à sa forme bourguignonne Etrochey, grâce à la transformation en *ch* de l'i suivant la labiale *p*, consonnification qui détermine la chute de ce *p* (voir COUCHEY).

HOMONYMES. — Etriché (Maine-et-Loire); Etrechy (Cher, Marne, Seine-et-Oise); Etrepy (Marne); Trichey (Yonne), avec aphérèse de l'e prosthétique.

APPARENTÉS. — Eterpigny (Pas-de-Calais, Somme); Etrépigny (Ardennes); Etrépigny (Jura); Etrépagny (Eure) ont pour thème primitif *Stirpiniacus*.

Etrépilly (Aisne, Seine-et-Marne) procède de *Stirpiliacus*.

Stirpinus et *Stirpilius*, gentilices générateurs de ces thèmes primitifs, sont de la même famille que *Stirpius*.

FAUVERNEY, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Favriniacus*, VII^e s. (Chron. de Frédégaire, XXIV). — *Faverniacus*, 1045 (d'après J. Garnier, sans références); XII^e s. (Pérard, p. 95, et dom Plancher, p. 38, 52, 91). — *Faverneius*, XI^e s. (Pérard, p. 130); 1226 (*id.*, p. 409); 1170 (dom Plancher, p. 53). — *Faberniacus*, 1114 (Chron. de Bèze, p. 438). — *Faverneiacus*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 475 et 476). — *Favernius*, 1132 (dom Plancher, p. 38). — *Favernay* et *Faverneyus*, 1170 (dom Plancher, p. 53). — *Faverney*, 1174 (d. Plancher, p. 54). — *Faverné*, 1226 (Pérard, p. 407).

Le thème primitif est *Fabriniacus*, tiré du gentilice *Fabrinus*, thème qui a abouti à Fauverney, par suite des modifications suivantes :

Le *b* latin s'est rendu en français par *v*, selon l'habitude, et l'*r* a subi un chassé-croisé avec la voyelle qui le précédait (de même *Fabrica* a donné Faverges); en outre, l'a de la première syllabe a éprouvé tardivement l'allongement en *au*. Il n'est pas inutile de remarquer que la mouillure de l'*n* ne s'est pas produite, alors que le groupe final latin *-niacus* laisse le plus souvent en français *-gny*.

HOMONYMES. — Faverney (Haute-Saône).

REMARQUE. — Dans le parler local, Fauverney est « Fo-va-nèy » (avec yod terminal).

FÉNAY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Fedenniacus*, 733 (Pérard, qui date de 679 la charte dont il s'agit, p. 8; Chronique de Saint-Bénigne, p. 41). — *Fedeniacus*, vers 990, et 1015 (Chron. S. Bén., p. 134 et 180). — *Faenay*, 1163 (Gall. christ., IV, pr., col. 584); 1187 (Pérard, p. 335). — *Fenaius*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Fainaius*, 1193 (Pérard, p. 268). — *Faanay*, 1280 (d. Plancher, I, pr., p. 109); 1337 (Cart. d'Autun, III, p. 223). — *Fahanayus*, 1328 (*id.*, p. 193). — *Feenay*, 1333 (*id.*, p. 201). — *Fahannay*, 1337 (*id.*, p. 226). — *Faanay*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

Comme on le voit, la forme la plus ancienne est en *-iacus*. M. d'Arbois de Jubainville, qui voit dans tous les vocables aujourd'hui terminés en *-enay* d'anciens thèmes dérivés de gentilices en *-enus*, veut qu'on supprime, comme notation fautive, l'*i* de la finale *tacus*, et qu'on rétablisse *Fedennacus*. Nous ne le suivrons pas dans cette correction et nous respecterons le texte du VIII^e siècle, préférant supposer que la graphie incorrecte s'est glissée dans la termi-

naison française en *ay*, substituée abusivement à *ey*. Nous adoptons donc pour Fénay, qui devrait être Féney, non pas le thème *Fidenacus*, mais bien *Fideniacus*, tiré du nom de la gens *Fidenia*.

Fideniacus donne Féney par chute de la dentale intervocale et par fléchissement en *e* de l'*i* de la première syllabe; la plupart des formes du *xiii^e* au *xiv^e* s. nous ont conservé la trace d'une syllabe supplémentaire qui manque dans Fénay par suite de la fusion des deux premières syllabes primitives.

HOMONYME. — Fénay, écart de Saône-et-Loire.

FLACEY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Flaciacus*, 1010-1015, et *passim* au *xi^e* s. (Chron. de Bèze, p. 303, 316, 344, 352, 353, 360). — *Flaceiacus*, 1177 et 1193 (Pérard, p. 249 et 268).

La commune de Fresnes, c. de Montbard, possède un écart du nom de **Flacey**, également noté *Flaciacus* vers 1129 (Titres de l'abbaye de Fontenay), en 1142 et 1157 (d. Plancher, I, pr., p. 42 et 50).

Le thème primitif est *Flacciacus*, dérivé du gentilice *Flaccius*, qui a sa source dans le cognomen *Flaccus*, signifiant « qui a de longues oreilles ».

HOMONYMES. — Flacey (Eure-et-Loir, Saône-et-Loire); Flacé (Saône-et-Loire, Sarthe); Flacy (Nièvre, Yonne).

Flassieu (Isère); Flassieux (Rhône); Flassac (Vienne).

FLAGEY-LES-GILLY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Flagy*, 1131 (Titres du Prieuré de Saint-Vivant). *Flaigey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

FLAGEY-LES-AUXONNE, c. d'Auxonne.

FORME ANCIENNE. — *Flagei*, *xiii^e* s. (Chronique de Bèze, p. 501).

M. J. Garnier mentionne *Flageyum* *xiii^e* s. (Chron. de Bèze), écrit *Flageium* à la table. Dans la Chronique de Bèze, nous n'avons pas rencontré cette forme, qui pourrait bien être la latinisation du *Flagei* mentionné page 501 de la Chronique.

Le thème primitif de Flagey est *Flaviacus*, formé sur le nom de la célèbre gens *Flavia*, qui donna deux empereurs à Rome, *Flavius Vespasianus* et son fils *Flavius Domitianus*.

Flaviacus est devenu Flagey par suite de la consonnification en *g* doux de l'*i* suivant la labiale douce *v*, avec chute de cette labiale.

HOMONYMES. — Flagey (Doubs, Haute-Marne); Flagy (Calvados, Haute-Saône, Saône-et-Loire, Haute-Savoie, Seine-et-Marne); Flageac (Dordogne); Flaghac et Flagheac (Haute-Loire).

Flaugeac (Dordogne); Flaujac (Aveyron, Lot).

Dans Flayat (Charente, Creuse, Dordogne, Lot-et-Garonne, Haute-Vienne), le *v* est tombé sans consonnification de l'*i*, qui a gardé sa valeur.

La condensation, se poursuivant par Fléac (Charente, Charente-Inférieure), aboutit à Fley (Saône-et-Loire), Fleys (Yonne), Flez (Nièvre), Flée (Sarthe), Fly (Nièvre, Oise, Saône-et-Loire).

Par contre, Flavy (Aisne, Oise), Flaviac (Ardèche, Haute-Loire), reproduisent fidèlement le primitif.

FLAVIGNY, ch. l. de c., arr. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Flaviniacus*, 723 et 748 (d. Plancher, pr., p. 1 et 4). — *Flavigni*, 1209 (Cart. d'Autun, II, p. 110). — *Flavigné*, 1273 (id., p. 21). — *Flaviniacus*, 1284 (id., p. 30). — *Flavigney*, 1299 (id., p. 353).

Flaviniacus, et ses variantes, apparaît fréquemment dans divers recueils ; il serait oiseux d'en faire ici l'énumération.

Le thème primitif est *Flaviniacus*, formé sur le gentilice *Flavinus*, qui tire son origine du cognomen *Flavinus*, diminutif de *Flavus* « le Blond ».

HOMONYMES. — Flavigny (Aisne, Cher, Marne, Meurthe-et-Moselle); Flavignac (Haute-Vienne).

REMARQUE. — Dans le parler local, Flavigny est « *Fyè-vnyè* » (avec double yod).

FLAVIGNEROT, c. de Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Finis Flaviniacensis*, 828 (Pérard, p. 16). — *Flaviniacus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 29, 100, 128).

On voit que Flavignerot fut primitivement appelé Flavigny, comme le chef-lieu de canton de l'arrondissement de Semur. Cette homonymie, bien que portant sur des localités appartenant à des diocèses différents, avait sans doute ses inconvénients, et pour éviter la confusion, on fit du village du Dijonnais un « petit Flavigny ».

Pas d'homonyme, littéralement parlant.

REMARQUE. — Dans le parler local, Flavignerot est « *Fyè-viny-rèw* » (où *w* représente l'*u* consonne (1) et où l'*y* est l'*i* consonne, *ny* représentant par suite l'*n* mouillée, qu'on écrit d'ordinaire *gn*). Pour *Fl*-devenant *Fy*-, voy. BLAISY.

FLEUREY, c. de Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Floriacus*, vi^e s., et 871 (Chron. de Saint-Bénigne, xi^e s.); 871 (dom Plancher, I, pr., p. 10); 1124 (Pérard, p. 217).

(1) Que l'on entend dans les mots français *puis*, *lui*, *suint*, etc.

— *Fleureius*, 1145 (d. Plancher, I, pr., p. 44). — *Floreius*, 1147 (Pérard, p. 116). — *Fleuriacus*, 1148 (d. Plancher, I, pr., p. 48). — *Flureius*, 1216 (d. Plancher, I, pr., p. 100).

La forme la plus ancienne nous donne le thème primitif, *Floriacus*, qui dérive du gentilice *Florius*, issu lui-même du cognomen *Florus*.

Un hameau de la commune de Mont-Saint-Jean, c. de Pouilly, porte également le nom de **Fleurey**; il est noté *Flury*, en 1276 (Ch. des Comptes, B, 200), et *Fluré*, 1283 (Cart. d'Autun, II, p. 48). — L'étymologie est la même.

Les *fundi Floriaci* étaient très répandus en Gaule, comme le montre la liste suivante :

HOMONYMES. — Fleurey (Doubs, Haute-Saône); Fleury (Aisne, Ardennes, Eure, Loiret, Loir-et-Cher, Manche, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Nièvre, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Deux-Sèvres, Somme, Yonne); Fleuré (Orne, Vienne); Fleury (Indre-et-Loire); Fleurieu (Rhône), Fleurieux (Ain), Fleurat (Creuse), Fleurac (Cantal, Charente, Dordogne, Haute-Loire).

Florat (Haute-Loire, Puy-de-Dôme); Florac (Ariège, Lozère).

Floirac (Charente-Inférieure, Gironde, Lot, Lot-et-Garonne).

Fléré (Indre), Flériat (Jura), Flérac (Charente-Inférieure).

REMARQUE. — Dans le parler local, Fleurey est « Fyeu-rè » (avec yod).

FOIGNEY (LABERGEMENT-), c. de Genlis.

FORME ANCIENNE.. — *Foigné*, 1260 (Pérard, p. 500).

On peut supposer un primitif *Foniacus* ou *Fonniacus*, dérivé du gentilice écrit tantôt *Fonius*, tantôt *Fonnius*.

En comparant avec le Foigny de l'Aisne, qui est *Fusiniacus* en 1150 puis *Fusniacus*, on peut concevoir aussi un primitif *Fusiniacus* formé sur un gentilice *Fusinius* apparenté au gentilice connu *Fusius*.

Foigny dériverait de *Fusiniacus* :

- 1° Par chute du premier *i* atone;
- 2° Par chute consécutive de l'*s*;
- 3° Par changement de *u* non accentué en *o*.

HOMONYMES. — Foigny (Aisne), Fognat (Allier).

FOISSY, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Foissey*, 1333 et 1374 (Cart. d'Aut., III, p. 200 et 307); 1391 (Rôle des feux du Beaunois). — *Fussé*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 379). — *Foissiacus*, 1378 (Cart. d'Aut., III, p. 345). — *Foissy*, 1381 (Pérard, p. 396).

Le vocable Foissy peut relever d'au moins deux thèmes étymologiques. Ainsi, le Foissy de l'Yonne est noté *Fusciacus* dans un diplôme, d'ailleurs faux, daté de 519, puis *Fusseius* au ^{xii}^e s., et *Fussiacus* en 1202; M. d'Arbois de Jubainville et M. Longnon s'accordent à le considérer comme un ancien *Fusciacus*, formé sur le gentilice *Fuscius*, qui a sa source dans le cognomen *Fuscus*, « le Brun ». D'autre part, un thème *Fossiacus*, dérivé du gentilice *Fossius*, expliquerait également Foissy. Entre ces deux primitifs, nous préférons ici *Fusciacus*, en raison de la forme *Fussé* du pouillé d'Autun. Cette mention est, il est vrai, en apparence tardive, mais elle est certainement plus ancienne en réalité, car le pouillé d'Autun, comme c'est le fait habituel pour ces documents, nous a, dans beaucoup de cas, conservé des formes notablement antérieures au ^{xiv}^e s.

Fusciacus donne régulièrement Foissy. L'*u* latin précédant deux consonnes telles que *sc*, *ss*, *st* suivies de *i* en hiatus devient tantôt *ou*, tantôt *oi* en français : c'est ainsi que *angustia* est devenu « angouisse », et *frustiare* « froisser ».

HOMONYMES. — Foissy (Aube, Yonne); Foissiat (Ain), Foissac (Aveyron, Gard, Tarn-et-Garonne). — Fuissé (Saône-et-Loire). — Foussat (Ariège, Lot, Lot-et-Gar., Tarn-et-Gar., Haute-Vienne); Foussac (Vienne). — Fouyssac (Lot-et-Gar.). — Fussey (Côte-d'Or); Fussy (Cher, Nièvre, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne).

FONTANGY, c. de Précy-sous-Thil.

FORMES ANCIENNES. — *Fentengiacus*, 864 (Cart. gén. de l'Yonne, I, 111). — *Fautangeyus*, ^{xiv}^e (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 385). — *Fontoingey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Faultangey*, 1461 (*id.*).

La forme de 864, qui doit être prononcée *Fintingiacus* (car à cette époque *en* avait encore le son *in* et ne passa que plus tard à *an*), nous apprend que les voyelles *o* et *a* des deux premières syllabes du vocable moderne ne sont pas primitives. Les formes du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e s. plaident dans le même sens pour la première syllabe. Ceci doit nous détourner d'un thème facile, *Fontaniacus*, qui, au premier abord, se présente involontairement à l'esprit en regard de Fontangy (1).

Il est infiniment plus probable qu'ici comme dans les autres voca-

(1) Du reste, le nom d'homme *Fontanius* n'est pas connu, et nous ne voyons pas en France de nom de lieu dont on puisse lui imputer avec certitude l'origine, car le seul vocable qu'on pourrait être tenté d'y rattacher, à savoir Fontagneux (Isère, Loire), est susceptible d'une autre étymologie en relation avec le mot « fontaine », comme on peut l'inférer de cet autre vocable : les Fontagneux (Isère). Enfin et surtout, *Fontaniacus* aurait laissé Fontagny, comme *Campaniacus*, *Montaniacus*, ont donné Champagny, Montagny; la moullure de la nasale provenant d'un groupe latin *nia* suivi d'une voyelle est, en effet, la règle en français; on ne lui connaît guère que trois exceptions dans lesquelles l'*i* en hiatus s'est consouffiné après *n*, qui a gardé le son nasal : *lanium*, *linium* (class. *lanæa*, *lineum*), *extraneum* devenus « lange, linge, étrange ». Or, il est périlleux de s'appuyer sur d'aussi maigres anomalies pour justifier un thème étymologique très conjectural.

bles terminés en -angy, le primitif finissait en -*mnias* ou en -*mias* ; ainsi *Polemniacus*, *Solemniacus*, *Volumniacus* ont fait Poulangy, Soulangé, Voulangis ; et *Decimiacus*, *Maximiacus*, *Posthumiacus* sont devenus Dissangis, Massangy ou Massingy, Potangey. Mais nous nous abstenons d'essayer de restituer le thème primitif de Fontangy, parce que la structure du radical ne ressort pas nettement entre la discordance des formes anciennes que nous possédons, la première conduisant à *Fint-*, les autres à *Falt-*, et qu'en outre nous ne voyons absolument rien de comparable à de pareilles racines dans l'onomastique gauloise. Il est, en effet, bien probable que le générateur de Fontangy est un nom d'homme celtique ou ligure (finale -*mnias*), nom rare qui n'a pas laissé d'autre postérité parmi les noms de lieux français, comme le fait se remarque assez souvent pour les noms d'hommes indigènes, dont les dérivés en -*acus* sont parfois limités à un seul exemplaire.

REMARQUE. — Dans le parler local, Fontangy est « Fontoingé » ; c'est la forme de 1397 exactement conservée.

FUSSEY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Fusciacus*, v. 1012 (Gall. christ. IV, instr., col. 378). — *Fuissé*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 377).

Il est indiqué d'adopter pour thème primitif la forme de 1012, c'est-à-dire *Fusciacus*. Fussey est donc un homonyme de Foissy, étudié précédemment. (Voir Foissy.)

GENAY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES (1). — *Juniacus*, 1139 (Reomaüs, p. 199). — *Jonaius*, 1147 (Reomaüs, p. 201) ; 1164 (id. p. 209, où il a été imprimé fautivement *Joviacus*) ; 1211 (id. p. 240) ; 1634 (id. p. 464, où on lit : *Ecclesia parœcialis B. Lupi de Jonaio*). — *Gennaius*, 1280 (id. p. 286). — *Genayus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 381).

Nous devons accepter comme étant le thème étymologique la forme *Juniacus*, thème dérivé du gentilice *Junius*. Nous retrouvons ici l'anomalie déjà signalée pour Fénay, et que nous aurons encore

(1) Il convient de laisser de côté les formes *Ginniacus*, *Geney*, appliquées ici par M. J. Garnier, qui les emprunte à Reomaüs.

Pour *Ginniacus* (1200, p. 235), rien dans le contexte n'en indique positivement la situation ; mais comme il s'agit d'une transaction entre l'abbé de Moutier-Saint-Jean et les chanoines de Beaune à propos des dîmes de ce *Ginniacus*, il faut probablement y voir, selon nous, GIGNY, hameau du territoire de Beaune. D'après Courtépée, le hameau de Gigni était alternativement de la paroisse de Sainte-Madeleine de Beaune et de celle de Chorey. Comme l'église de Chorey relevait de l'abbaye de Moutier-Saint-Jean, il est tout naturel qu'un arrangement au sujet de la redevance des dîmes aux églises paroissiales soit intervenu entre les intéressés, d'une part les *canonici S. Magdalene Belnensis*, d'autre part les *monachi Reomenses*. Quant à *Geney* (1150, p. 205), il y a en réalité Gency.

l'occasion de constater, anomalie résidant dans ce fait qu'un primitif terminé en *-niacus* a laissé en français une finale *-nay* au lieu de *-gny* : *Juniacus* devait produire Jugny ou Gigny ou Jeugny. Il n'y a donc pas eu mouillure de la nasale ; en tous cas, l'orthographe correcte vocable serait Geney. En outre, nous constatons dans la première syllabe le fait peu habituel de *u* latin non accentué rétrogradant à *e*, comme nous l'avons déjà observé pour Bressey, venu de *Bruciacus*.

HOMONYMES. — Nous rencontrons Genay dans l'Ain, Geney dans le Doubs, sans savoir s'ils proviennent de *Juniacus*. Nous nous hasarderons encore moins à citer ici les Gigny et variantes.

GENLIS, ch.-l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Gediacensis finis*, 867 (Pérard, p. 47), forme reproduite par M. J. Garnier sous la graphie *Getliacensis*. — *Gilbuacensis finis*, 868 (Pérard, p. 48). — *Janlint*, vers 1060 (Chron. de Bèze). — *Genliacensis finis*, 866 (?) (1) (Chron. de Saint-Bénigne, p. 103). — *Genlé*, *Genleius*, 1147 (Pérard). — *Janlé*, 1260 (Pérard). — *Janley*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon) ; *Janlay*, 1431 (*id.*). — *Jenlis*, 1779 (Le Conducteur français : route de Dijon à Besançon).

On peut adopter comme thème étymologique *Gediacus*, que nous fournit la forme la plus anciennement relevée. A la vérité, le gentile *Gedius* n'est pas connu, mais le cognomen *Gedus* rend probable l'existence de *Gedius*.

Gediacus aurait donné d'abord *Geliacus* ou *Gelliacus*, par changement de *d* intervocal en *l*.

Ce changement, en apparence insolite, n'est, suivant M. Longnon, pas sans exemple : 1° *Egidius*, où le *d* est en même situation, a fait en français Gilles ; 2° la Boulogne, petite rivière de Loire-Inférieure, était au ix^e s. *Bedonia* ou *Bodonia* ; 3° le *pagus vadensis* de l'époque gallo-franque, et toujours désigné ainsi jusqu'au xi^e s., est devenu le Valois ; son chef-lieu primitif est devenu le village de Vez (*vadum*, gué) ; 4° le *pagus bedensis* de la cité de Toul (ix^e s.) est auj. le Blois, nom qu'on retrouve dans les déterminatifs des noms Broussey-en-Blois et Naives-en-Blois (Meuse).

Geliacus aurait, par nasalisation de la première syllabe, donné d'abord *Genley*, qu'on écrivait *Genlé* ou *Janlé* aux xii^e et xiii^e s. Le nom est devenu dans la suite *Genty* ; on l'a écrit finalement Genlis par substitution à *y* de la graphie plurielle *is*, qu'on retrouve çà et là en France, mais plus particulièrement dans l'Ile-de-France, pour des vocables en *-acus*. Genlis est le seul exemple de cette graphie dans la Côte-d'Or ; ailleurs, nous pouvons citer Dissangis (Yonne), Marsangis, Rungis (Seine), Ris, Orangis (Seine-et-Oise), etc.

REMARQUES. — La forme de 868 *Gilbuacus* ne semble pas devoir être

(1) En réalité xi^e siècle, époque où fut rédigée la Chronique.

prise en considération ; elle est sans doute le résultat d'une erreur de copiste.

Genlis est, dans le parler local, « Jan-lé », ou « Jan-léy » avec un yod final.

Le thème étymologique *Gallianus*, proposé par M. l'abbé Bourlier dans son Glossaire étymologique des noms de lieux de la Côte-d'Or, art. ARRANS (1), ne s'appuie que sur la forme *Jenlint* du XI^e s., seule connue de l'auteur du Glossaire. Devant la documentation relativement abondante que nous fournissons sur les formes anciennes du vocable Genlis, l'étymologie proposée par M. l'abbé Bourlier ne saurait subsister.

HOMONYME. — Si *Gediacus* est bien le thème étymologique de Genlis, Gidy (Loiret) est sans doute un homonyme.

GEVREY, ch.-l. de canton, arr. de Dijon,

FORMES ANCIENNES. — *Gibriacus*, 630 et 664, XI^e et XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 236, 244, 298, 329, 337, 397, 425, 436); 925 (Chron. Saint-Bénigne, p. 124); 952 (Pérard, p. 64); 1142 et 1170 (d. Plancher, I, pr., p. 43 et 52). — *Givriacus*, 830 (Gall. christ. IV, instr., col. 131); vers 892, (Chron. Saint-Bénigne, p. 113). — *Gebriacus*, 858 (Gall. christ. IV, instr., p. 51). — *Givreius*, 1147 (Pérard, p. 116). — *Gevriacus*, 1219 (d. Plancher, I, pr., p. 101).

D'après M. d'Arbois de Jubainville, Gevrey serait un ancien *Gabriacus*, thème formé sur un gentilice *Gabrius*, d'origine gauloise, que le savant celtiste croit lire sous sa forme féminine dans *Gaberia* d'une épitaphe de Narbonne. *Gabrius* tirerait son origine du nom gaulois du bouc, *gabros*. *Gabriacus* aurait ainsi produit les *Gabriac* du Midi, les *Gevry* et *Givry* du Nord. Cette conception est évidemment très rationnelle, surtout en ce qui concerne les *Gabriac*, dont l'un (Hérault) est noté *Gabriacus* en 804. Dans la moitié septentrionale de la France, *Gabriacus* fait tout naturellement *Gevry*, d'où l'on passe facilement à *Givry*, en admettant l'assimilation de la première syllabe à la deuxième. On peut, toutefois, regretter de n'avoir pas encore rencontré une seule fois la forme *Gabriacus* pour les homonymes du Nord, ce qui laisse planer quelque doute sur la légitimité du thème *Gabriacus* à leur endroit. En particulier le Gevrey de la Côte-d'Or, qui, en laissant au besoin de côté son apparition en 630 dans la chronique de Bèze, nous est donné en 664 dans le *Præceptum Clotarii regis*, est déjà *Gibriacus* à cette époque reculée. On en est donc réduit à admettre que la transformation de *Gabriacus* en *Gibriacus* s'est effectuée de très bonne heure, antérieurement au VII^e s., ou bien à supposer que peut-être *Gibriacus* est réellement le primitif.

(1) Bulletin d'Hist. et d'Archéol. religieuses du diocèse de Dijon, 1890, p. 229.

Bref, tout en considérant comme très probable pour Gevrey l'étymologie *Gabriacus*, il est permis de faire, bien que le nom d'homme *Gibrius* n'ait pas été relevé, quelque réserve en faveur d'un thème possible *Gibriacus*, qui évolue à *Gebriacus*, Gevrey, tout aussi bien que *Gabriacus*.

HOMONYMES. — Gevry (Jura); Gévrieux (Ain); — Givry (Aisne, Allier, Ardennes, Cher, Marne, Nièvre, Saône-et-Loire, Yonne); Givria (Jura); Givray (Aisne, Indre-et-Loire, Isère); — Gibrat (Lot); — Gabriac (Aveyron, Hérault, Lozère, Tarn); Gabrias (Lozère).

GILLY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Gilliacus*, ix^e s. (Polyptyque d'Irminon, II); 1017-1057 (Pérard, p. 71). — *Gilley*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

La forme du ix^e s. reproduit exactement le primitif *Gilliacus*, dérivé du gentilice *Gillius*.

L'identification de cette mention *Gilliacus* avec le Gilly du canton de Nuits, est d'ailleurs certaine, car l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, de Paris, qui nous a laissé le *Polyptyque d'Irminon*, avait encore des possessions à Gilly au xi^e s.

HOMONYMES. — Gilly (Saône-et-Loire, Savoie); Gilley (Doubs, Haute-Marne); Gilhac (Ardèche).

GISSEY-SOUS-FLAVIGNY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Gessiacus* (1), 723 (Dom Plancher, pr., p. 1). — *Gyssiacus*, 746 (d. Plancher, I, preuves, p. 4). — *Gisciatus*, 1002 (Cart. Flav.). — *Gissiacus*, 1075 à 1098 (Cart. de Molesme).

GISSEY-LE-VIEIL, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Gissé*, vers 1150 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Gyssiacus*, 1160 (Cart. de l'Eglise d'Autun). — *Gissey-le-Vuel*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Ces deux vocables sont homonymes et reconnaissent comme thème primitif *Gessiacus*, formé sur le gentilice *Gessius*.

HOMONYME. — Gissac (Aveyron) est un homonyme probable.

GISSEY-SUR-OUCHE, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Jussiacus* (2) vi^e s. (Chronique de Saint-

(1) La copie de Semur du Cartulaire de Flavigny porte *Gesciacus* dans les deux testaments de Guiré, en 723 et 746.

(2) L'attribution à Gissey-sur-Ouche du *Jussiacus* de la Chronique de Saint-Bénigne ne fait aucun doute. Il s'agit d'un acte de donation du roi Gontran à l'abbaye de Saint-Bénigne. Dans cet acte sont énumérées un grand nombre de localités de la vallée de l'Ouche, parmi lesquelles Larrey, Fleurey-sur-Ouche, Plombières, Velars, Lantenay, Giron, Corcelles, et alors suit : « *in Flaviniaco* (Flavignerot), *in Prunido* (Prenois), *in Jussiaco*, *in Matriniaco* (Marigny, lieu détruit au territoire de Saint-Victor-sur-Ouche), *in Barbiriaco* (Barbirey-sur-Ouche),.... ». De là résulte que *Jussiacus* est bien Gissey-sur-Ouche, village voisin de Barbirey et de Saint-Victor.

Bénigne). — *Gissiachum castrum*, 1102 (Cart. de Citeaux, I). — *Jussiacus*, 1209 (Cartul. d'Autun, II, p. 110). — *Juxé* (pron. *Jussé*), 1210 (Cartul. de Citeaux, I) (1).

Le thème étymologique de Gissey-sur-Ouche est différent de celui des deux autres Gissey. Nous devons admettre qu'il est identique à la forme très ancienne *Jussiacus* et formé sur le gentilice *Jussius*, connu par une inscription.

Jussiacus a donné régulièrement Jussey. Comment ce dernier s'est-il transformé en Gissey? A la vérité, si on voit parfois l'i atone se changer en u [ex. *Givisiacus* devenant Juvisy (S.-et-O.)], la transformation inverse ne semble jamais se produire. Peut-être faut-il admettre un intermédiaire Jessey: on conçoit, en effet, que dans la région où *Bruciacus*, *Juniacus*, *Prunetum* sont devenus Bressey, Genay, Prenois, l'u atone de *Jussiacus* se soit transformé en e. Puis Jessey serait devenu Gissey par suite de l'influence des vocables Gissey, dont deux exemplaires au moins se trouvent à proximité.

HOMONYMES. — Jussey (Haute-Saône); Jussy (Aisne, Cher, Nièvre, Haute-Savoie, Yonne); Jussé (Ille-et-Vilaine); Jussieux (Rhône); Jussat (Puy-de-Dôme); Jussac (Cantal, Haute-Loire, Haute-Vienne).

GRANCEY-LE-CHATEAU, ch.-l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Granciacus*, XI^e s., et peu après 1100 (Chron. de Bèze, p. 370, 401 et 407). — *Granceiacus*, 1100 (Chron. de Bèze, p. 399); 1120-1130 (Pérard, p. 94). — *Granceius*, 1101 et 1206 (dom Plancher, I, pr., p. 34 et 96). — *Grancé*, 1193 (dom Plancher, I, pr., p. 82, et Pérard, p. 319).

GRANCEY-SUR-OURCE, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Granceiacus*, *Grantiacus*, *Granciagus*, v. 1076 (Cart. de Molême, I, p. 3, 6, 7).

Nous ne voyons que le nom d'homme, probablement gentilice, *Granicus*, qui ait pu engendrer un thème capable d'expliquer Grancey, soit *Granicus*. Ce nom, qui ne figure pas à l'*Onomasticon*, doit cependant être connu, car Holder ne le fait pas précéder de l'astérisque caractéristique des noms hypothétiques, lorsqu'il le cite dans les termes suivants: « *Granicus*, von *Granicus* abgeleitet, j. Granzay (Deux-Sèvres). »

Granicus donne Grancey, par chute de l'i prétonique.

Pas d'homonymes.

GRÉSIGNY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Grisiniacus*, 1030-1038 (Pérard, p. 180); XII^e s.

(1) M. J. Garnier identifie ce *Juxé* avec Jaugey, com. de Barbirey-sur-Ouche. Il y impossibilité phonétique. Les raisons qui ont conduit M. J. Garnier à rechercher *Juxé* dans cette région, jointes à des considérations phonétiques, nous conduisent à attribuer cette forme à Gissey-sur-Ouche.

(Cart. de Molême, II, p. 52 et 55); 1113 et 1149 (Cart. de Flav.). — *Gresiniacus*, 1149 (Cart. Flav.). — *Grisigné*, 1158 (Pérard, p. 137). — *Grisineyus*, XIV^e s. (poullé du Cart. d'Aut., p. 382).

Une inscription ayant fait connaître la *gens* *Grisinia*, c'est d'elle qu'il faut tirer *Grisiniacus*, primitif de Grésigny.

HOMONYME. — Grésignac (Dordogne).

GURGY-LE-CHATEAU, c. de Recey.

GURGY-LA-VILLE, c. de Recey.

Comme ces deux communes contiguës ont certainement constitué un seul *fundus* à l'origine, et que, d'autre part, il est bien difficile de discerner les mentions qui s'appliquent à chacune d'elles séparément, nous énumérons confondues les formes anciennes :

FORMES ANCIENNES. — *Gurgiacus*, 1057 (Pérard, p. 129; d. Plancher, p. 29); *Gurziacus*, 1057 (Gall. christ. IV, instr., p. 144); v. 1080 (Chron. de Bèze, p. 374). — *Gurgé*, 1135 (Gall. christ., IV, instr., p. 165). — *Gurgeius*, 1142 (Cart. Mol., II, p. 61); 1169 (Gall. christ., IV, instr., p. 183); v. 1170 (Titres du grand prieuré de Champagne).

GURGY-LA-PIERRE, sous la 1^{re} République.

Le Gurgy de l'Yonne est également noté *Gurgiacus* au IX^e s. Le gentilice *Gurgius* n'est pas connu; les noms terminés en *-gius* étaient, d'ailleurs, fort rares dans l'Onomastique romaine; aussi, dans la presque totalité des cas, les noms de lieux finissant en français par *-gy* ne possédaient pas ce *g* dans le primitif latin. Il y a pourtant quelques exceptions, sans compter que les Gaulois ont eu des noms propres de personnes terminés en *-gios* (*-gius* en latin). D'ailleurs, même en latin on peut trouver un radical analogue dans *gurgēs*, *gurgitis*, « gorge, gouffre ». Il semble donc qu'on puisse s'en tenir à un thème *Gurgiacus*, formé sur un nom d'homme *Gurgius*, soit indigène, soit même latin et gentilice.

HOMONYME. — Gurgy (Yonne).

REMARQUE. — Les deux Gurgy sont, dans le parler local, « Gor-jè ».

HEUILLEY, c. de Pontailler.

FORMES ANCIENNES. — *Huilleius*, 1267 (Pérard, p. 518). — *Huilley*, 1289 (Ch. des Comptes, B. 199). — *Oillez* (pron. Oyè), 1398 (Ch. des Comptes, B. 200). — *Huilley*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon).

Hully, (1) commune d'Allerey, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Ulleius*, 1211 (Titres de la Cath. d'Autun). — *Huilleyus*, 1298 (Cart. d'Autun, I, p. 303). — *Huilley*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

(1) Écrit **HULLY** par le Dict. des Postes, graphie qui, du reste, rend mieux la prononciation mouillée.

Le thème étymologique commun à ces deux vocables est *Ulliacus*, formé sur le gentilece *Ullius* qu'on trouve au *Corpus inser. lat.* C'est, d'autre part, le thème fourni par M. Longnon pour Oeuilly (Marne), qui est, au ^{xiii}^e s., *Uilli*, et c'est sans doute le même qui convient aux vocables suivants : Heuilley (Haute-Marne), Huilly (S.-et-L.). Huillé (M.-et-L.), Huillat (Creuse), Oeuilly (Aisne). On peut aussi en rapprocher Huillécourt (Haute Marne).

IVRY, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Ivrey*, v. 1150 (Titres de l'abbaye de Mai-zières); 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Ivré*, 1275 (Cart. d'Aut., I, p. 330). — *Yvereius*, ^{xiv}^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 378).

M. d'Arbois de Jubainville considère comme très probable le thème *Eburiacus* pour les vocables Evry et Ivry, thème connu sous la forme basse *Ebriacus* pour le lieu où fut fondée l'abbaye de Faremoutiers (Seine-et-Marne). *Eburiacus* dérive du gentilece *Eburius*, qui a sa source dans le nom d'homme gaulois *Eburos*, latinisé *Eburus*, lu sur plusieurs inscriptions et entré en composition dans les noms de lieux *Eburodunum* et *Eburobriga*; c'est aussi celui qui, combiné au suffixe *acus*, a donné *Eburacus*, localité de Grande-Bretagne inscrite sur l'*Itinéraire d'Antonin*, et qui est maintenant York. Ajoutons qu'*eburos* serait, pour M. d'Arbois de Jubainville, le substantif commun ayant désigné l'if en langue celtique.

Eburiacus, devenu *Eboriacus*, puis *Ebriacus* par chute de l'o atone, a fait en français Evry et Ivry, à la suite du changement habituel du *b* latin en *v*.

HOMONYMES. — Ivry (Eure, Indre, Oise, Seine); Ivrey (Jura), Ivré (Maine-et-Loire).

Evry (Nièvre, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Yonne).

JAILLY-LES-MOULINS, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Jaliacus*, 992 (Dom Plancher, I, preuves, p. 24), 1154 (Pérard, p. 237). — *Jayliacus*, 1011 (Cart. Flav.). — *Jailley*, ^{xiv}^e s. (Pouillé du Cart. d'Autun, p. 380). — *Jally*, 1734 (jugement du Parlement de Dijon).

Petit-Jailly, ham., com. de Touillon, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Jalliacus*, 1142 (Titres de l'abb. de Fontenay). — *Jailliacus*, 1229 (Cart. d'Autun, II, p. 262).

Au voisinage du Petit Jailly était autrefois le **Grand-Jailly**, village disparu, dont le nom est resté à la grande forêt de la contrée; il est mentionné *Jailliacus magnus*, 1229 (Cart. d'Autun, p. 263).

Ces trois vocables se rattachent au même thème étymologique *Galliacus*, le « domaine de Gallius », formé sur le gentilece *Gallius*,

dérivé lui-même du cognomen *Gallus*, surnom rappelant le coq, *gallus*.

Le *g* dur de *Galliacus* s'est adouci en *j*. On en a la preuve pour un des Jailly de la Nièvre, que M. Longnon a démontré être le *Galliacus* qui figure au Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés; de même Jalogny (Saône-et-Loire) est un ancien *Galloniacus* (*in agro galloniacense, in ipso villa Galloniago*, 870, avec chartes de Cluny, t. I, p. 15, édition Bruel).

La transformation de *Ga-* en *Ja-* s'observe, d'ailleurs, en maints autres cas : *gabla*, *galbinus* sont devenus jatte, jaune. De même, *Gallus* est le nom de divers saints. Les églises dédiées à ces saints sont l'origine des noms de lieux Saint-Gall (Auvergne, Suisse) et Saint-Gal (Lozère, Cantal, Puy-de-Dôme), mais aussi de Saint-Jal (Corrèze), Sainte-Jalle (Drôme), Saint-Jallet (Indre), ces derniers se trouvant dans la région du centre et de l'est, où *ga* a fléchi en *ja*.

« Jau » est, d'ailleurs, un vieux mot français dérivé de *Gallus* et ayant le sens de coq; il entre en composition dans « jaufroy », synonyme de « coq froid ». On comprend, dès lors, le jeu de mots qui, matérialisant une fantaisie étymologie, a fait placer cinq coqs dans les armes de la ville d'Yssingeaux.

HOMONYMES. — Sont très probablement homonymes les localités suivantes, du centre et de l'est de la France : Jailly (Nièvre), Jailleux (Ain), Jaillac (Cantal, Lot); Jallieu (Isère).

Dans le Midi, le *g* est resté dur : Gaillac (Aveyron, Haute-Garonne, Lot, Tarn). Il en est de même en pays picard, où Gailly (Somme) se rapporte à la même étymologie.

Une remarque analogue s'appliquerait aux vocables dérivés de *Gallio*, *-onis* : Jaillon en Lorraine, Gaillon en pays normand.

REMARQUE. — Dans le parler local, Jailly-les-Moulins est « Jé yé » (avec un yod).

JANCIGNY, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Ginceniacus*, avant 638, et 664 (Chron. de Bèze, p. 239 et 244). — *Genciniacus*, 1043 et ^{xiii} s. (Chron. Bèze, p. 328 et 488). — *Ginciniacus*, 1045-1050 (Chron. Bèze, p. 332). — *Gencinniacus*, après 1059 (Chron. Bèze, p. 363). — *Genziniacus*, 1105 (Chron. de Bèze, p. 420).

Nous ne connaissons pas de nom d'homme qui puisse expliquer Jancigny. Est-ce *Gincenius*, ou *Gencinius*, ou bien faut-il songer à un *Genicinius* (qui serait apparenté au gentilice connu *Genicius*), ou mieux à *Genucinius*, lequel est attesté? Il n'est guère possible de se prononcer en toute certitude entre ces diverses hypothèses; mais la dernière nous paraît de beaucoup préférable, puisqu'elle a pour elle de reposer sur un gentilice connu.

Genuciniacus donne régulièrement Jancigny, en raison de la disparition fort admissible de l'u.

Pas d'homonymes.

JOUEY, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Joi*, 1259 (Titres de l'abb. de Saint-Symphorien d'Autun). — *Joy*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Jouy*, 1442 (*id.*).

Le thème *Gaudiacus*, pour un plus ancien *Gavidiacus* dérivé originellement du gentilice *Gavidius*, rend compte phonétiquement du vocable actuel.

La chute du *d* intervocal et le fléchissement du *g* dur en *j* (voy. plus haut à l'article JAILLY) conduisent normalement de *Gaudiacus* à *Joy*, généralement noté Jouey. Comparer *gaudia*, devenu en français joie.

HOMONYMES. — Les nombreux Jouey, Jouy, de la France centrale et orientale, Jouet (Cher), Jouhet (Vienne), ont très probablement même origine.

En pays normand, picard et wallon, où le *g* dur a, comme on sait, normalement persisté, on trouve de nombreux Gouy (Pas-de-Calais à 5 exemplaires, Oise, Somme, Seine-Inférieure, Aisne) qui sont homonymes de Jouey, Le Gouy de l'Aisne est, en 940 (Chron. de Flo-doar), *Gaugiacus*, forme basse de *Gaudiacus*; Joué (Vienne) est *Gaudiacus* en 904. Dans la France méridionale, outre la persistance du *g* dur, on remarque la consonnification de l'*i* palatal qui a produit la chute de la dentale, d'où Gaujac (Aude, Aveyron, Dordogne, Gard, Gers, Lot-et-Garonne); Gaujacq (Landes) Les deux Gaujac du Gard sont notés *Gaudiacus* au XIII^e s.

JUILLENAY, c. de Saulieu.

FORMES ANCIENNES. — *Juillenay*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Jullenai*, XVIII^e s. (Courtépée, qui rapporte aussi une mention *Juleneum*, sans références, ni date).

Puisque le passé de ce vocable nous reste caché, nous ne pouvons que raisonner sur des hypothèses. Juillenay a bien l'apparence d'un nom de lieu formé par adjonction du suffixe *acus* à un gentilice en *-enus*. Mais quel est ce gentilice? *Julenus*, parallèle à *Julius*, ne saurait expliquer la mouillure de la liquide, mouillure qui, régulièrement, n'a lieu que pour l'*i* suivi de *i* en hiatus. Par contre, *Julienus*, qui satisfait à cette dernière condition, justifierait un thème *Julienacus*, engendrant tout naturellement Juillenay. Mais *Julienus* n'est pas connu, pas plus, d'ailleurs, que *Julenus*; toutefois, son existence n'a rien d'improbable, car on connaît un certain nombre de gentilices en *-ienus*, corrélatifs de gentilices plus simples en *-ius*: tels sont *Labienus*, *Lucienus*, *Mutienus*, *Octavienus*, *Paulienus*, parallèles à *Labius*, *Lucius*, *Mutius*, *Octavius*, *Paulius*.

En somme, si la mouillure de *l* est ancienne et étymologique, il faudrait admettre le primitif *Julienacus*; si, au contraire, elle est

récente, comme tendrait à le faire croire le *Jullenai* du ^{xviii} s., il vaudrait mieux s'en tenir à *Julenacus*.

Un autre thème est encore licite pour expliquer Juillenay, c'est *Julianacus*, sorti du cognomen bien connu *Julianus*. Il est assez logique d'admettre que les cognomens en *-anus*, si répandus, soient intervenus, au même titre que divers autres cognomens, dans la formation des noms de lieux.

HOMONYME. — Juliénas (Rhône).

JUILLY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. (1) — *Jully*, 1370 (d'après Courtépée). — *Juilley*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Il n'est pas besoin de forme ancienne pour fixer le thème primitif de Juilly; il est des plus connus et des plus certains : c'est *Juliacus*, dérivé de *Julius*, gentilice particulièrement célèbre pour avoir été celui de César et de son neveu l'empereur Auguste. A ce double titre, ce gentilice fut certainement celui que la population conquise rechercha avec le plus d'empressement et qui fut, par suite, le plus répandu en Gaule. De ces *Julius* gaulois sont sortis les *fundi Juliaci*, dont le nombre n'est, du reste, pas en rapport avec la profusion du gentilice.

Le vocable Juilly est encore porté, dans la Côte-d'Or, par les localités suivantes :

Juilly, commune de Magnien, c. d'Arnay, noté *Juleius* en 1241 (Titres de l'abb. de la Ferté).

Juilly-Leschenault, commune d'Arconcey, c. de Pouilly, qui est *Juilly la Chanau* en 1284 (Cart. du Prieuré de Bar).

HOMONYMES. — Juilly (Seine-et-Marne); Juilley (Manche); Juillé (Charente, Sarthe, Deux-Sèvres); Juillet (Ain); Juilliat et Juillat (Allier); Juillat (Dordogne); Juillac (Charente, Charente-Inférieure, Corrèze, Haute-Garonne, Gers, Lot, Haute-Vienne); Juillacq (Basses-Pyrénées); — Jully (Aube, Saône-et-Loire, Yonne); Julhiac (Landes); Julhac (Cantal). — Juliers (Prusse rhénane, en allemand Jülich).

LANTENAY, c. Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Lentennacus*, ^{vi} s., et 870 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 29 et 100); 870 (d. Plancher, I, pr., p. 10). — *Lentiniacus*, 870 (Pérard, p. 142). — *Lenteniacus*, 1015 (Chron. de Saint-Bén., p. 180). — *Lentenacus*, 1186 (d. Plancher, I, preuves, p. 98). — *Len-*

(1) M. J. Garnier rapporte une forme *Juliacus*, 1040 (Reomaüs, p. 138). Ce *Juliacus*, qui reparait à plusieurs reprises dans l'ouvrage cité, était situé dans le diocèse de Langres, possédait un prieuré, et son église était succursale de celle de Villemorien; en un mot, il s'agit de Jully-sur-Sarce (Aube), et non du Juilly qui nous occupe, village qui, appartenant au diocèse d'Autun, n'avait ni prieuré, ni église paroissiale, et dépendait alors de la paroisse de Saint-Euphrône.

tenniacus, 1209 (d. Plancher, I. pr., p. 98). — *Lantenay*, 1248 (Pérard, p. 469). — *Lantanney*, 1332 (Pérard, p. 352). — *Lantannai*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

Nous voyons que la forme la plus ancienne est en *-acus*, et non en *iacus*, d'accord, par conséquent, avec la finale française *-ay*. C'est *Lentennacus* au *vi^e s.*, et en 870 dans la Chronique de Saint-Bénigne: *Lentennacus* aussi dans le diplôme de Charles-le-Chauve en date de 870, reproduit par dom Plancher; et si Pérard, qui nous a transmis le même acte, a imprimé *Lentiniacus*, nous pouvons laisser dans l'ombre son témoignage, car il a parsemé de fautes évidentes l'acte en question.

C'est donc bien sur *Lentennacus* qu'il faut s'appuyer; il porte d'ailleurs, en quelque sorte, une marque d'authenticité par ce dédoublement de l'*n*, que nous savons être fréquent dans les vocables formés à l'aide du suffixe *acus* sur les gentilices en *-enus*. Il nous suffit de simplifier ce double *n* pour avoir le primitif. *Lentenacus*, qui découle d'un gentilice *Lentenus* non relevé jusqu'ici, mais dont l'existence n'est pas douteuse; on peut même dire qu'elle est prouvée par celle des vocables répondant à *Lantenacus*. Il a été le parèdre du gentilice *Lentius*, dérivant comme lui du cognomen *Lentus*, « le Lent ».

HOMONYMES. — *Lantenay* (Ain); *Lanthenay* (Loir-et-Cher); *Lantenac* (Côtes-du-Nord).

LANTILLY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Lantiliacus*, 883 (Cart. d'Autun, I, p. 26). — *Lantiliacus* (1), 885 (Dom Bouquet, IX, 430). — *Lintiliacus*, 1004-1010 (Cart. de Flavigny). — *Lentiliacus*, vers 1100 (Cartul. de Molême, II, p. 43). — *Lantitley*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Bien que De Vit ne mentionne pas de gens *Lentilia* (ou *Lantilia*), on est en droit d'en supposer l'existence à l'époque gallo-romaine, car on connaît le gentilice *Lentius*, dont *Lentilius* ne serait qu'une sorte de diminutif.

HOMONYMES. — Les homonymes Lantilly (Nièvre), Lantil'ac (Morbihan), Lentilly (Rhône), Lentillac (Lot), montrent que la gens *Lentilia* ou *Lentilia* fut assez répandue en Gaule. On en aurait une autre preuve en s'adressant aux vocables Lentilles (Aube), qui est un ancien *Lentilia* (s. ent. *domus* ou *casa*), et Lanty (Haute-Marne), qui est *Lentil* au moyen âge et, par conséquent, vient d'un *Lentilius* (s. ent. *fundus*).

(1) Et non *Lentillacus*, comme l'indique M. J. Garnier.

LARREY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Laillacus*, 1075 (Cart. de Molème, I; d. Plancher, I, pr., p. 30). — *Lairiacus*, 1145 (Dom Plancher, I, pr., p. 44 et 45). — *Lerrei*, 1228 (Pérard, p. 411).

Il existait une gens *Laria*; c'est de son nom, pensons-nous, que sera dérivé un thème *Lariacus*, primitif de Larrey. Il convient, pourtant, de remarquer que le double *r* de Larrey se montre en 1075 et se maintient en 1228, comme s'il était étymologique; nous allons voir, au contraire, que ce doublement n'apparaît pas aux formes anciennes d'un autre Larrey que nous étudions ci dessous et pour lequel ce doublement n'est pas justifié. Dès lors, il faut peut-être supposer que *Larius* a eu une variante comportant le doublement de la liquide médiale, soit *Larrius*, donnant *Laillacus*, qui serait, dès lors, le meilleur thème étymologique de Larrey.

Larrey-sur-Ouche, com. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Elariacus*, vi^e s., vers 630, 664 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 29, 42, 61); 664 et 841 (Pérard, p. 6 et 21; p. 6, l'auteur donne la date erronée de 627). — *Ilariacus*, 841 (Chron. de Saint-Bén., p. 96). — *Lariacus*, 846, 870, 1113, 1184, 1193 (Pérard, p. 144, 149, 215, 258, 266); 870, v. 990, 1015, xi^e s. (Chron. de Saint-Bén., p. 100, 134, 179, 227). — *Lareyus*, x^e s. (Chron. de Saint-Bén., p. 218). — *Laré*, 1078 (Pérard, p. 193). — *Lairé*, *Lairey*, *Lairy*, 1386 (Pérard, p. 369, 370, 371).

Nous possédons ici des formes dont l'ancienneté nous démontre que le primitif comptait une syllabe de plus qu'aujourd'hui, syllabe initiale dont l'aphérèse remonte au moins à 846. *Elariacus*, noté une fois *Ilariacus*, représente un thème qui, plus complet, est *Hilariacus*, et sous sa forme pure *Hilariacus*; ce primitif découle du gentilece *Hilarius* (devenu en français Héliet, Elier, Hillier, Illier), qui fut celui de l'évêque de Poitiers Hilaire, mort en 367 et sanctifié dans la suite par l'Eglise catholique.

Faut-il supposer que le Larrey du c. de Laignes a subi le même accident aphérétique et que son primitif est aussi *Hilariacus*? Rien ne nous autorise à le croire, et, comme nous l'avons dit, la présence chez lui d'un double *r* qui ne se retrouve pas pour le hameau du territoire de Dijon, est un fait défavorable à l'homonymie étymologique (1).

HOMONYME. — Nous citerons, sous toutes réserves, Larré (Orne,

(1) Il convient, pourtant, de noter que Courtépée (VI, p. 571) cite les formes *Elariacum*, *Eladriacum*; comme elles sont rapportées sans dates ni indication de sources, nous attendrons, pour les prendre en considération, que leur découverte nous ait mis à même de constater leur authenticité.

dans la partie méridionale du département touchant à la Sarthe, région où *iacus* est devenu *é*.

LÉRY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Lyriacus*, 1172 (Cart. de Saint-Seine). — *Liria-cus*, 1189 (d. Plancher, I, pr., p. 61). — *Léry*, 1209 (d. Plancher, I, pr., p. 97). — *Lyreius*, 1392 (Pérard, p. 124). — *Leriacus*, 1409 (Gall. Christ., IV, p. 488).

En voyant ces formes anciennes dont la première syllabe a la voyelle *i*, en observant, de plus, qu'une partie des homonymes conserve de nos jours cet *i*, on serait tenté de supposer un thème *Liria-cus*. Mais le gentilece *Lirius* n'est pas connu; au contraire, *Lerius* figure à l'*Onomasticon*. Il est donc sage d'adopter le primitif *Leriacus*, appuyé par ce fait que le Lirey de l'Aube est noté *Leriacus* en 877.

HOMONYMES. — Léry (Eure, Loir-et-Cher, Puy-de-Dôme); Léré (Cher); Lhéry (Marne, Nièvre).

Lirey (Aube); Liry (Ardennes); Liré (Maine-et-Loire).

LICEY-SUR-VINGEANNE, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Lisciacus*, XI^e s.; *Lixiacus*, v. 1094; *Lisseiacus*, *Lissiacus*, *Lisiacus*, *Lisseius*, *Lyseius*, *Lissei*, *Lissey*, XII^e s., première moitié (Chron. de Bèze, *passim*). — *Lixé*, XII^e s. (Pérard, p. 221).

Le *Lisciacus* du XI^e s. est bien le thème primitif de Lacey: il provient d'un gentilece *Liscius*, probablement formé sur le nom d'homme gaulois latinisé *Liscus*, qui nous est donné par César pour désigner un vergobret éduen.

HOMONYMES. — Licy (Aisne); Lissey (Meuse); Lissy (Seine-et-Marne); Lixy (Yonne); Lissay (Cher); Lissieu (Isère, Rhône); Lissiat (Saône-et-Loire); Lissac (Ariège, Corrèze, Haute-Loire, Lot, Puy-de-Dôme).

LUCENAY-LE-DUC, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Lucennacus*, 879, 883, 887-893 (Cart. d'Autun, I, p. 27, 26, 86); 883 (dom Bouquet, IX, 430). — *Lucenniacus*, 1110-1112, (Cart. de Molème, II, p. 52). — *Lukenay*, 1148 (Pérard, p. 235). — *Lucenayus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 382).

Le thème primitif est *Lucenacus*. Il suppose un gentilece *Lucenus* qui n'a pas encore été rencontré, mais dont l'existence ne saurait être douteuse, en raison de sa parenté avec le gentilece *Lucius*, dont il est sorti, comme avec le gentilece *Lucenius*, dont il est la source, et en raison précisément de la survivance de noms de lieux qui relèvent d'un primitif *Lucenacus*.

Il y a un hameau de **Lucenay** (*Lucenai*, 1269, Ch. des Comptes, B. 199) au territoire de Bierre les-Semur, c. de Précy.

HOMONYMES. — Lucenay (Nièvre, Rhône, Saône-et-Loire); Lucenat (Allier); Luzinay (Isère), qui est *Lucennacus* en 853 (d. Bouquet, VIII, 389); et probablement aussi Luzenac (Ariège).

LUCEY, c. de Recey.

FORMES ANCIENNES. — *Lussiacus*, 1076-1085 (Cart. de Molème. II, p. 38). — *Lussé*, 1175 (Cart. de la Chartr. de Lugny). — *Luxeius*, 1177 (Pérard, p. 251).

Le thème du vocable Lucey est bien connu : c'est *Luciacus*, venu du gentile *Lucius*; il est la source d'un assez grand nombre de noms de lieux, écrits soit avec un *c*, soit avec *ss*.

HOMONYMES. — Lucey (Manche, Meurthe-et-Moselle, Savoie); Luçay (Allier, Indre); Lucy (Aisne, Loiret, Marne, Nièvre, Saône-et-Loire, Seine-Inférieure, Yonne).

Lussay (Loir-et-Cher); Lussat (Creuse, Puy-de-Dôme); Lussac (Charente, Charente-Inférieure, Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne, Haute-Vienne, Vienne).

LUSIGNY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Lusiniacus*, 841 (Cartulaire de Flavigny); 1004 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163); 1275 (Cart. d'Autun, I, p. 331). — *Lusingney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

La forme de 841 nous donne presque le thème étymologique, qui est *Luciniacus*; il se rattache au gentile *Lucinius*. Lusigny est donc, à proprement parler, le « domaine de *Lucinius* ».

Le *c* de *Luciniacus* a pris le son *s*=*z* dans le français Lusigny; c'est le sort régulier du *c* venant après une voyelle et précédant une autre voyelle que suit une consonne : ex. *aucellum*, *cocina*, *mucere*, *officina*, *vicinus*, devvenues « oiseau, cuisine, moisir, usine, voisin ».

HOMONYMES. — Lusigny (Allier, Aude, Saône-et-Loire); Lusignat (Ain, Creuse), Lusignac (Dordogne); Luzigny (Saône-et-Loire).

REMARQUE. — Les Lésigny, Lesigné, Lésignac, etc., ressortissent d'un thème différent *iciniacus*.

MAGNIEN, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Magniacus*, 884 (Cartul. général de l'Yonne, I, 111). — *Maignies*, 1180 (Titres de l'abb. de la Ferté). — *Maignien*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Maignees*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 379).

Il n'est pas impossible que la forme *Magniacus* de 884, donnée par M. J. Garnier, s'applique, en effet, à Magnien. Elle constituerait alors

le thème étymologique du vocable et en ferait un homonyme des nombreux Magny que nous allons étudier.

Mais dans cette hypothèse, comment expliquer les formes médiévales *Maignies*, *Maignees*, *Maignien* et la forme moderne *Magnien* ? Si la forme *Maignies* est bien authentique, si le copiste n'a pas omis un tilde nasalisant la finale, *Maignies* pourrait s'expliquer par un pluriel féminin *Magniacas*, comme en pays wallon s'expliquent *Landrecies* (*Landericiacas*, forme fém. plur. de *Landericiacus*), *Oberchies* (*Albericiacas*, pl. de *Albericiacus*), *Wargnies* (*Wariniacas*, pl. de *Wariniacus*), etc. (1).

La nasalisation qui a produit les formes *Maignien* et *Magnien* est un phénomène phonétique très tardif, mis à la mode au temps de Philippe-le-Bel, roi de 1285 à 1314. Les noms terminés en *é* ou *i* virent leur finale se transformer en *en* ou *in* : ex. *Aconin*, *Saconin*, *Vézaponin*, etc.; *Lusignan* (2) provient de même d'un plus ancien *Lesigné* dérivé de *Lisiniacus*.

HOMONYMES. — *Magnien* (Haute-Savoie), le *Magnien*, les *Magniens* (Savoie, Saône-et-Loire).

REMARQUE. — M. d'Arbois de Jubainville voit dans *Magnien* (Côte-d'Or) un ancien *Magnianus*. Rien, dans les formes anciennes que nous connaissons, n'appuie cette manière de voir. Voy. aux ADDENDA.

MAGNY-SAINT-MÉDARD, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Maigneiūs*, 1098 (Chron. de Bèze) (3). — *Magneiūs*, 1109 (Chron. de Bèze, p. 418). — *Magné*, v. 1150 (id., p. 486). — *Mainiacus*, 1151 (Cart. gén. de l'Yonne, I, 479). — *Maigney-Saint-Mahart*, 1260 (Ch. des Comptes, B, 200). — *Maigné-Saint-Maharc*, 1260 (Pérard, p. 500). — *Maingny-Saint-Meard*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Maingny-Saint-Marc*, 1431 (id.).

MAGNY-SUR-ALBANE, sous la première République.

MAGNY-SUR-TILLE, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Magneacus*, 1142 (Titres des Bernardines de Tart). — *Meigné sur-Tile*, 1264 (Pérard, p. 505). — *Megnēiūs super Tiliām*, 1267 (Pérard, p. 516). — *Maigni*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Maingny-sur-Tille*, 1431 (id.).

Dans le parler local, Magny est dit « Man-gnè-y » (avec yod).

(1) Le pluriel de « magny » ou « magnil » (dérivé de *mansionile*) est tout différent. Comme les autres noms en *-ile* ou *-il*, il a son pluriel en *-eux*. De même que *fenil* (grange à foin) fait au pluriel *seigneux*, que le *mesnil* fait au pluriel *les mesneux*, que *berbecile* (bergerie) fait *barbézieux* ou *berzieux*, suivant les régions, de même *magnil* a pour pluriel *magnieux* ou *maigneux*.

(2) La graphie en *-an* s'explique dans les pays où *-iacus* a donné *-é* (nasalisé en *-en*, écrit auj. *-an*); elle ne s'expliquerait pas dans les pays où *-iacus* a donné *-y*.

(3) D'après M. J. Garnier. Nous n'avons pu rencontrer cette mention dans son édition de la Chronique de Bèze.

MAGNY-LA-VILLE, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Magnacus. finis Magnacensis*, 750 (Cart. Flavigny (1). — *Maigney*, 1442 (Rôle des feux de l'Auxois).

MAGNY-LES-VILLERS, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Manniacus in pago Belnensi*, 870-880 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 106). — *Magnacus*, 878 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 10). — *Maygnacus*, 1154 (Titres de l'abbaye de Maizières). — *Maigny*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 371). — *Maignez-soubs-Villers-la-Faye*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz) (2).

Tous ces Magny, à en juger par leurs formes anciennes ont pour thème primitif *Magniacus*, provenant du gentilice *Magnius*, dérivé lui même du cognomen *Magnus*, « le grand ».

Mais le vocable Magny n'a pas toujours cette origine ; il relève fréquemment aussi d'un thème bien différent, qui est *Mansionile*, substantif commun dérivé de *mansio*, « maison », et qui a laissé en français « mesnil », dit « magni » en langage populaire, notamment dans le dialecte bourguignon. C'est en particulier le cas, dans notre département, de Magny-Lambert et de Magny-les-Aubigny, dont nous nous occuperons ultérieurement. Quant à Magny-les-Auxonne, pour lequel nous ne possédons pas actuellement de forme ancienne valable, il nous est impossible de décider auquel des deux types étymologiques appartient ce vocable.

HOMONYMES. — Puisque deux thèmes bien divers se partagent le vocable Magny, il ne peut être question de proposer ici comme homonymes tous les Magny de France, ni même, faute de connaître leurs formes anciennes, de distinguer parmi eux les descendants de *Magniacus*. Contentons-nous donc de dire qu'il y a dans la France de langue d'oïl deux Magné et vingt-sept communes du nom de Magny. Magny (Yonne) et Magny-Lormes (Nièvre) sont sûrement d'anciens *fundi Magniaci*. D'une façon générale, c'est dans l'Est de la France seulement (Champagne, Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté), rarement dans le Centre, qu'on rencontre la forme Magny pour Mesnil.

Pour les autres variantes dialectales, surtout pour celles de langue d'oc, on peut se prononcer à peu près à coup sûr. C'est ainsi que

(1) C'est par erreur que M. J. Garnier attribue la forme *Magnacus* aux testaments de Guiré (723, 746).

(2) M. J. Garnier donne ici une mention *finis Maliacensis*, 761 (Pérard, p. 9). Le contexte prête, en effet, à cette interprétation, du moins au point de vue topographique. Il s'agit d'un certain *Rocolenus* qui donne à Saint-Bénigne un bien « *quod est in pago Belnense, in fine Maliacense, in eldere qui vocatur Villare* » ; et la chronique de Saint-Bénigne signale la donation en termes analogues : « *..... dedit allodium suum Villare vocatum, situm in pago Belnensi in fine Maliacense...* ». La position de la localité dans le Beaunois et le voisinage d'un *Villare* à côté de *Maliacus* s'accordent, en effet, avec Magny-les-Villers. Il faudrait à mettre, alors, que le scribe a écrit *Magniacensis* en *Maliacensis* ; à moins qu'il ne s'agisse d'une localité aujourd'hui disparue, car il n'y a pas de Mailly dans le Beaunois, et il ne saurait être question des Maillys de l'Auxois.

nous regardons comme répondant au primitif *Magniacus* les localités suivantes :

Magney (Haute Saône); Magnieu (Ain); Magnat (Creuse); Magnac (Cantal, Charente, Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne, Haute-Vienne); Manhac (Aveyron).

LES MAILLYS ou LES MAILLY, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES. — *Malliacense castrum*, v. 990 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 134); 1106-1112 (Cart. d'Autun, III, p. 8). — *Malliacus*, 1088-1125 (Chron. de Bèze, p. 446). — *Malleius*, 1125-1137 (id., p. 500), v. 1147 (Pérard, p. 118); 1257 (Cart. d'Autun, III, p. 47). — *Malleiacus*, v. 1147 (Chron. Bèze, p. 473). — *Mailley*, 1193 et 1293 (Pérard, p. 341 et 318); 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon). — *Malleyus*, 1200 (dom Plancher, I, pr., p. 91).

La commune des Mailly doit son pluriel à cette circonstance qu'elle est composée de quatre villages distincts : 1^o Mailly, ou Mailly-l'Eglise; 2^o Mailly-le-Château; 3^o Mailly-la Ville; 4^o Mailly-le-Port. On sait que les Andelys (Eure), les Riceys (Aube) comprennent également deux ou plusieurs agglomérations.

Le primitif du vocable Mailly est *Malliacus*, qui a sa source dans le gentilec *Mallius*, forme basse du gentilec bien plus renommé *Manlius* (prononcé *Mannlius* par les Latins).

HOMONYMES. — Mailly (Ain, Aisne, Aube, Cher, Eure, Marne, Meurthe-et-Moselle, Saône-et-Loire, Somme); Mailley (Haute-Saône); Maillé (Indre-et-Loire, Maine-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne); Maillat (Ain, Charente); Mailhat (Puy-de-Dôme); Maillac (Corrèze); Mailhac (Ardèche, Aude, Haute Garonne, Haute-Loire, Haute-Vienne).

Une autre série d'homonymes, sortis aussi de *Malliacus*, se distinguent des précédents en ce qu'ils ont subi, par dissimilation, la substitution de liquides, d'où Marly (Aisne, Nord, Saône-et-Loire, Seine-et-Oise), Marlieux (Ain), Marliac (Haute-Garonne). pour ne citer que les vocables communaux.

MAISEY-LE-DUC, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Massiacus*, 625-628 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 21). — *Masciacus*, 632 (Pérard, p. 7; Chron. de Saint-Bénigne, p. 50); 840 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 93). — *Masiacus*, 1076-1085, 1100-1112, 1111-1132 (Cart. de Molême, II, p. 35, 52, 50). — *Maseiacus*, 1080-1083, 1100-1112 (Cart. de Molême, p. 6, 59). — *Maseius*, 1080-1084, et vers 1100 (id., p. 3 et 6). — *Maisé*, 1111-1132 (id., p. 50). — *Maisiacus*, 1145 (d. Plancher, I, pr., p. 44). — *Maiseius*, 1247 (Pérard, p. 468).

Il convient d'accepter pour thème primitif la forme du ^{viii} s. *Masciacus*, dérivée d'un nom d'homme *Mascius*, probablement gaulois car il figure sur une inscription comme fils de *Jantumaros* (*Mascius Jantumari*), nom dont la celticité est incontestable.

Reconnaissons, d'ailleurs, que Maisey ne constitue pas un succédané phonétique satisfaisant de *Masciacus*, qui aurait dû normalement laisser Massey. Mais, en raison de l'ancienneté de la forme *Masciacus*, qui a bien l'allure d'un primitif, il vaut mieux admettre ici une corruption tel'e qu'en offre de temps à autre l'évolution des vocables, plutôt que de supposer un thème *Maliacus*, forgé sur le gentile *Matius*, qui produirait régulièrement Maisey, comme *rationem* a donné « raison », mais que rien ne vient appuyer dans les formes passées.

HOMONYMES — Il y a au moins trois catégories de vocables qu'on pourrait rattacher à un thème *Masciacus* ; elles répondent aux types Maisy, Massy, Messy. Nous ne les énumérerons pas, car ils doivent vraisemblablement se partager entre plusieurs thèmes étymologiques tels que *Maliacus*, *Masiacus*, *Maciacus*. Ces vocables étant fort nombreux, il est peu probable qu'un nom d'homme gaulois les ait engendré tous, ceux-ci n'ayant pas, d'ordinaire, été assez répandus pour avoir engendré une postérité aussi multipliée. Il est juste, pourtant, de reconnaître que *Mascius* est fourni, en divers pays, par les documents épigraphiques, notamment sous la marque de potier *of.* (pour *officina*) *Masci* (Al emagne, Suisse, à Poitiers, à Reims). En outre, le nom de lieu *Masciacus* est connu à plusieurs exemplaires dans des régions diverses de l'ancien domaine celtique : l'*Itinéraire d'Antonin* indique, sous ce nom, une station de Rhétie ; il se retrouve comme légende d'une monnaie mérovingienne de la collection de Belfort ; un *Masciacus* est cité en 820 dans un diplôme de Louis-le-Débonnaire, un autre en 751 dans le Beauvaisis ; il y a deux *Masciago* en Italie, l'un dans la province de Milan, l'autre dans celle de Côme.

MALIGNY, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Mascliniacensis finis*, 877 (Cart. de Saint-Symphorien d'Autun, et Munier. Hist. des comtes d'Autun p. 93). — *Masliniacus*, 993 (Titres de la cathédrale d'Autun).

La forme adjectivale de 877 correspond au vocable *Mascliniacus*. C'est pour nous le thème primitif, car il exista une gens *Masclinia*, dont la forme pleine est *Masculinia*, qui, par l'intermédiaire du cognomen diminutif *Masculus*, a sa source dans le cognomen *Masculus*, « le mâle ». Un autre gentile *Masculus* dérive aussi de ce dernier. Tous ces noms furent abondamment usités à l'époque

gallo-romaine sous leurs variantes contractées, *Masclus*, *Masclius*, *Masclinius*. *Masclinius* est devenu en français « Maslin ». Le père de Buffon, originaire de Montbard, était Maslin de Buffon.

Masliniacus a donné Maligny (comme *Masclinus* a donné Maslin) par la suppression toute naturelle de la gutturale et par l'assourdissement de la sifflante.

HOMONYMES. — Maligny (Yonne), anciennement *Merlenniacus*, n'est pas un homonyme. Méligny (Meuse) est un homonyme douteux.

MANLAY, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Manlé*, 1232 (Cart. du Prieuré de Bar); 1282 (Cart. d'Autun, I, p. 250). — *Manleius*, 1275 (Cart. d'Autun, I, p. 334). — *Manlai*, 1286 (Cart. d'Autun, I, p. 263). — *Manletum*, 1289, et XIV^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 90 et 385); 1336 (Cartulaire d'Autun, III, p. 221).

Nous croyons devoir laisser de côté la forme *Manletum*, que nous considérons comme étant une latinisation erronée de *Manlai* relevé en une charte de trois ans antérieure. Les clercs des temps passés savaient qu'à la terminaison française *ai* des noms de lieu correspondait au latin tantôt une finale *acus*, tantôt une finale *etum*, et il leur est arrivé çà et là d'employer l'une, alors qu'il eût fallu l'autre. Du reste, personne ne pourrait dire, croyons-nous, ce que serait le radical allié à *etum* dans *Manletum*, tandis qu'au contraire les formes *Manlé*, *Manleius*, s'expliquent facilement. Elles permettent de voir dans Manley, dont l'orthographe par *ay* est abusive, un primitif *Manliacus*, formé sur le gentilece *Manlius*.

Pas d'homonyme.

MARCENAY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Marcennacus*, VI^e s. (Vie et miracles de saint Vorle, Bollandistes, XVII junii). — *Mercenniaca ecclesia*, 1076-1077; *Marcennacus*, *Mercennacus*, 1081-1084, 1102-1111, (Cartul. de Molême, *passim*). — *Marcennayus en Montaigne*, 1257 (Pérard, p. 485). — *Mercenniacus in monte*, 1258 (Pérard, p. 492). — *Marcennai*, v. 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Marcennay-en-Montagne*, 1390 (Pérard).

MARSANNAY-LE-BOIS, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Marcennacus*, 880 (Chron. de Bèze, XI^e s.). — *Marcennarius* (?). *Mercenniacus*, fin du XI^e (Chron. de Saint-Bénigne, p. 200). — *Marcennay ou bois*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

MARSANNAY-LA-COTE, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Mercenniacus*, 630 (?) (Chron. de Bèze, XI^e s., p. 235), 733 (Pérard, p. 8), milieu et fin du IX^e, X^e, XI^e s. (Chron. de

Saint-Bénigne, *passim*). — *Mercennacus*, 658 (?) (Chron. de Bèze, p. 244). — *Marcennacus*, 830 (*id.*). — *Mercenniacus*, 1015 (Chron. de Saint Bénigne, p. 180). — *Marcennayus*, 1187 (Pérard). — *Marcennai en Montaigne*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon) (1).

Ces trois vocables reconnaissent le même thème étymologique : *Marcenacus*, formé sur le gentilice *Marcenus*. Le redoublement de l'n, qu'on observe dans toutes les formes sans exception, n'est cependant nullement étymologique. Quant aux formes en *-iacus*, si fréquentes pour Marsannay-la-Côte dans la Chronique de Saint-Bénigne, elles ne sont qu'une mauvaise latinisation due au clerc qui a rédigé le document.

HOMONYMES. — Marcenat (Allier, Cantal, Puy-de-Dôme).

MARCIGNY-SOUS-THIL, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Marcigneius*, 1259 (Ch. des Comptes, B, 199). — *Marcigneus subtus Thillium*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 382).

Il existait une gens *Marcinia*. On peut regarder son nom comme ayant servi à former un vocable *Marciniacus*, qui nous a laissé Marcigny.

HOMONYMES. — Marcigny (Nièvre. Nord, Saône-et-Loire).

MARCILLY-DRACY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Marsiliacus*, 758 (Cart. Flav.) ; 992 (d. Plancher, I, pr., p. 24). — *Marcilliacus* (2), 766 (Cart. de Flavigny). — *Marcilleius*, 1243 (Pérard, p. 443). — *Marcilleyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 380). — *Marcilley les Viteau*!, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

La forme patoise de Marcilly est « Massi-yè-y » (avec double yod), par suite de l'assimilation de l'r à la sifflante qui suit.

MARCILLY-SUR-TILLE, c. d'Is sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Marciliacus*, 801 (Pérard, p. 47, qui date de 791). — *Marceliacus*, 1124-1130 (Pérard, p. 100). — *Marcilleius*, *Marcillé*, v. 1147 (Pérard, 119). — *Marcelliagus*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 497). — *Marsilleyus*, 1269 (Pérard, p. 517).

MARCILLY-OGNY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Marcilleius*, 1158 (Gall. christ., IV, col. 396). — *Marcilleyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 385).

MARCILLY-LES-MONT-SEREIN, sous la première République.

(1) Marsannay-la-Côte est, dans le parler local, « Ma-çan-nè », par assimilation de l'r à la sifflante qui le suit.

(2) Nous n'avons pas rencontré au Cartulaire de Flavigny cette forme qu'indique M. J. Garnier, ni d'ailleurs aucun acte daté de 766. Peut-être s'agit-il de la mention de 758, écrite *Marsiliacus* dans la copie du Cart. de Flavigny que nous avons eue entre les mains.

Deux gentilices peuvent avoir concouru à la formation des nombreux vocables qui sont aujourd'hui Marcilly : ce sont *Marcellius* et *Marcilius*. Nous proposerons donc soit le thème *Marcelliacus*, soit *Marciliacus*, sans nous prononcer pour l'un plutôt que pour l'autre. Si nous voulions, pour fixer notre choix, nous guider d'une façon absolue sur les formes anciennes, nous devrions adopter le second, puisque, pour deux au moins de nos trois Marcilly, nous possédons des mentions d'âge fort respectable conduisant à *Marcelliacus*. Nous jugeons pourtant prudent de ne pas nous servir de ce point d'appui, parce que, cela paraît certain, la confusion entre *Marcelliacus* et *Marciliacus* date de loin. Ce changement de *el* en *il* s'est effectué de très bonne heure, peut-être dès l'époque romaine, suivant une tendance assez commune à la population gallo-romaine, qui remplaçait volontiers *e* par *i*; elle devait le faire d'autant plus facilement dans les gentilices en *-ellius*, qu'elle subissait là l'influence de ses noms indigènes en *-illus*, de formation diminutive analogue. Nous avons constaté un cas analogue pour Cérilly. Faut-il en conclure que *Marcilius* n'a été qu'une variante de *Marcellius*, comme semble le supposer implicitement M. d'Arbois de Jubainville, qui attribue le seul thème *Marcelliacus* à tous les Marcilly de France, et qui voit un dérivé de *Marcellius* dans le *fundus Marcilianus* de la Table de Veleia? (*Origine de la propriété*, p. 145 et 269). Nous aimons mieux nous tenir sur la réserve à ce sujet, d'autant plus que le gentilice *Marcilius* a droit à une identité propre, comme dérivé normal de *Marcus* appartenant à la classe des gentilices diminutifs en *-ilius*, à côté de *Marcellius*, formé avec un suffixe voisin, mais distinct, et qu'en outre ce gentilice *Marcellius*, au témoignage même de M. d'Arbois, ne paraît pas avoir été bien répandu. Si les inscriptions recueillies en Gaule venaient à prouver, au contraire, que *Marcilius* a été assez fréquent, c'est lui qu'il faudrait généralement choisir pour origine du vocable Marcilly.

HOMONYMES. — Ce vocable est commun par toute la France; il s'étend à une trentaine de communes et à presque autant de hameaux ou écarts, répartis sur trente-six départements, avec les diverses finales dialectales Marcillé, Marcilleux, Marcillat, Marcillac, Marcihac et une variante Marsilly, Marsillac, Marseillac. Il n'y a guère que le Nord et l'Est (Flandre, Picardie, Lorraine, Franche-Comté) qui n'en offrent pas d'exemplaire, d'où, en particulier, l'absence de la graphie Marcilleux.

Les Maxilly et Massilly sont des homonymes des Marcilly (voy. MAXILLY); ils présentent la même assimilation (de *r* à la sifflante qui suit) que la forme patoise de Marcilly-Dracy (voy. plus haut).

MAREY-LES-FUSSEY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Marré*, 1154 (Titres de l'abb. de Maizières). 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91); pouillé du xiv^e s. (Cart. d'Aut., II, p. 378). — *Marrey*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuits).

MAREY-SUR-TILLE, c. de Selongey.

FORMES ANCIENNES. — *Mariacus*, xi^e s. (Chron. de Bèze, p. 165, 330, 343, 350). — *Maré*, vers 1134 (Chron. de Bèze, p. 468). — *Mayré*, 1207 (Cart. de Saint-Etienne, III). — *Mairey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

Dans le parler local, Marey-sur-Tille est dit « Mâ-rè-seu-Til ».

Il semble qu'on doive adopter pour ces deux vocables deux étymologies légèrement différentes.

Pour Marey-sur-Tille, la forme du xi^e s. doit être considérée comme le thème étymologique. *Mariacus* est formé sur le gentilice *Marius*, qui eut d'illustres représentants dans le monde romain. La forme médiévale *Mayré* corrobore, dans une certaine mesure, le thème *Mariacus*, car on sait que l'a atone et libre précédant la tonique peut devenir *e* ou *è*.

Pour Marey-les-Fussey, l'absence de forme vraiment ancienne laisse planer quelque doute sur le thème. Le double *r* de *Marré* et la persistance de l'a font penser à un primitif *Marriacus*, formé sur le gentilice *Marrius* (la gens *Marria* est connue).

REMARQUE. — Le thème *Matriacus* a donné les Mérey, Méry, si nombreux dans l'Auxerrois, le Sénonais, etc. Mérey (Eure) est un ancien *Matriacus*, chef-lieu, à l'époque mérovingienne et carolingienne, du *pagus Madriacensis*, longtemps appelé par les savants « pays de Madrie » (Longnon).

HOMONYMES. — L'étude particulière des noms Marey, Mary, Mariac, Mérey, Méry, Méracq, si nombreux sur le sol français, pourrait seule faire savoir auquel des trois thèmes que nous venons d'indiquer se rapporte chacun d'eux, et si même il n'en est pas un quatrième.

Le hameau de **Mairey**, commune de Mont-Saint-Jean, canton de Pouilly, semble un homonyme de Marey-sur-Tille.

MARIGNY-LE-CAHOUET, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES (1). — *Mariniacus*, 883 (Dom Bouquet, IX, 430). — *Madriniacus*, 1008 (Cartul. de l'abb. de Flavigny, 33^e charte, p. 119 du manuscrit). — *Marrigné le Cahoier*, 1255 (Cart. d'Autun, I,

(1) M. J. Garnier donne par erreur comme forme ancienne *Madriniacum*, 728 (Dom Plancher, I, pr., p. 1) : ni dans dom Plancher, ni dans les *Diplomata* de Pardessus, ne figure cette forme. Il y a en, sans doute, confusion avec la forme de 1008.

p. 35). — *Marrigny le Caouer*, 1333 (Cart. d'Aut., **IM**, p. 208) — *Marrigny le Cahoe*, 1379 (Ch. des Comptes, B, 199).

Dans le parler local « Mar-gnè ».

MARIGNY-LEZ-REULLÉE, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Marriniacus*, 1160 (Cart. de Citeaux, I). — *Marrigney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Marigny, ham., com. de Châtillon-sur-Seine.

FORME ANCIENNE. — *Marrigney*, 1376 (Rôle des feux du Châtillon-nais).

Marigny (Château de), com. de Saint-Victor-sur-Ouche, c. de Somberton, lieu détruit vers 1760.

FORMES ANCIENNES. — *Matriniacus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne). — *Marignacus*, 1131 (Gall. christ., IV, p., col. 89). — *Marigneius*, 1267 (Titres de la Commanderie de Beaune). — *Marrigney sur Ouche*, 1461 (Cerche des feux de l'Auxois).

D'une façon générale, le vocable Marigny peut reconnaître pour thème primitif : 1^o soit *Mariniacus*, formé sur le gentilice *Marinius*, dérivé du cognomen *Marinus* « le marin » ; 2^o soit *Marriniacus*, formé sur le gentilice *Marrinius* apparenté au gentilice *Marrius* : 3^o soit enfin *Matriniacus*, formé sur le gentilice *Matrinus*, qui était très répandu.

Le château de Marigny et Marigny-le-Cahouët relèvent de ce dernier thème, le premier à cause de la forme pure du vi^e s., le second à cause de la forme basse *Madriniacus*, qui est la forme la plus habituelle de *Matriniacus* aux époques mérovingienne et carolingienne.

Quant à Marigny-lez-Reullée et au ham. de Marigny, il est probable qu'ils se rapportent au thème *Marriniacus*, du moins si l'on tient pour étymologique le double *r* que présentent leurs formes médiévales.

HOMONYMES. — Doivent être considérés comme homonymes de l'un ou l'autre de nos Marigny beaucoup des nombreux Marigny, Marigné, Marignieux, Marigna. Marignat, Marignac, Marrignieu, Mérigny, Mérigneux, Mérignat, Mérignac, qu'on observe sur le sol français.

MARSANNAY, voy. après MARCENAY, p. 93.

MASSINGY, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Massingiacus* (1), 1145 (Cart. de N.-D. de Châtillon).

(1) Dom Plancher, rapportant cet acte de 1145 extrait dudit Cartulaire, écrit *Massengiacus* et *Massaigiacus*.

MASSINGY-LES-SEMUR, c. de Semur.

FORME ANCIENNE. — *Massingiacus*, 992 (Cart. Flav.; d. Plancher, I, pr., p. 24). — *Massingeius*, 1298 (Cart. d'Autun, II, p. 348). — *Massingeyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 381). — *Massingey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

MASSINGY-LES-VITTEAUX, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Massiniacus* (1), 1154 (Pérard, p. 237). — *Massingey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Massingeyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 380).

La forme patoise actuelle de Massingy-les-Vitteaux, « Ma-cin-gè » n'est que la forme du XIV^e s. conservée jusqu'à nos jours.

Le thème primitif du vocable Massingy est de ceux qui sont parfaitement établis : c'est *Maximiacus*, formé sur le gentilece *Maximius*.

Massingy résulte de *Maximiacus* : 1^o par fléchissement de l'*x* en *ss*; 2^o par consonnification en *g* doux de l'*i* en hiatus qui suit *m* : le groupe *im* précédent a pris alors un son nasal traduit par la graphie *in*. C'est par une transformation analogue que *Decimiacus* a donné Dissangis (Yonne), que *simius*, *vindemia*, ont fait « singe, vendange ».

HOMONYMES. — Mas-ingy (Haute-Savoie); Massangy (Yonne). Dans Marsangis (Marne, Yonne), il y a eu une dissimilation qui a changé le double *s* en *rs*, comme le fait s'est produit pour Marseille, l'antique *Massilia*.

Ailleurs, *Maximiacus* a laissé des vocables conservant une structure très rapprochée de la sienne : Meximieux (Ain); Messimy (Ain, Rhône); Messemé (Vienne).

MAUVILLY, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Mavilleius*, 1157 (Titres de l'abb. de Quincy. — *Mavaillé*, 1164 (prononcé « Maveillé ») (d'après Courtépée). — *Mavilli*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 382). — *Mavoiley*, v. 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Bien qu'aucune de ces formes ne présente le groupe latin *al* dont procède le groupe *au* du vocable actuel, il faut faire appel à un thème *Malviliacus* pour expliquer Mauvilly. A la vérité, le gentilece *Malvilius* n'est pas connu; mais on connaît une gens *Malvia*, et par suite l'existence d'une gens *Malvilia*, étroitement apparentée à la première, est fort possible.

M. Longnon a, d'ailleurs, cru reconnaître dans notre Mauvilly un

(1) L'acte de 1154, où le pape Anastase confirme à l'abbaye de Flavigny la possession de ses biens, dit : « ... *ecclesiam S. Martini de Massiniaco*... » Bien que le patron de l'église de cette localité soit aujourd'hui saint Cyr, il n'est pas douteux que cette mention concerne Massingy-les-Vitteaux, cité là en compagnie de paroisses immédiatement voisines, dans l'ordre suivant : Vitteaux, Vesvres, Cessey, Massingy, Jailly, Villy.

lieu appelé tantôt *Marvilli*, tantôt *Mauvilly*, en des textes du XIII^e s. qu'il rapporte dans les « Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie », tome I^{er}. Or, l'l devant une consonne s'est fréquemment changé en r et réciproquement. La forme *Marvilly* appuierait donc fortement le thème *Malviliacus*.

Pas d'homonymes.

MAVILLY, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Mavilley*, 1150 (Titres de l'abb. de la Ferté). — *Mavillé*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 377). — *Maviley*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Mavilley*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuits). — *Mauvillayus*, sans date (d'après Courtépée, au dire duquel le village se serait appelé anciennement « Mauvilly »).

En l'absence de formes anciennes vraiment probantes, on peut adopter le thème *Maviliacus*, formé sur le gentilece *Mavilius*. Si la forme citée par Courtépée était authentique, nous aurions alors vraisemblablement un homonyme de Mauvilly (voy. plus haut).

Pas d'homonyme.

MAXILLY, c. de Pontailler

FORMES ANCIENNES. — *Marcilley*, 1375, 1431 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Marcilly*, 1469 (id.). — *Maxilleius* (d'après Courtépée, sans date ni source).

Maxilly (qu'on doit prononcer comme Massilly) est une variante de Marcilly, due à l'assimilation de l'r à l's qui suit. Ce phénomène a dû se produire vers la fin du XV^e ou au XVI^e s., et la forme relatée par Courtépée est une latinisation du nouveau vocable.

Maxilly doit donc être considéré comme l'homonyme des Marcilly que nous avons étudiés plus haut; il reconnaît comme eux, pour thème, soit *Marciliacus*, soit *Marcelliacus* (voy. MARCILLY).

HOMONYMES. — Maxilly (Haute-Savoie), Massilly (Saône-et-Loire, Vienne), et les nombreux Marcilly (voy. MARCILLY).

MEILLY, c. de Pouilly.

FORME ANCIENNE (1). — *Mulliacum*, 1209 (Cart. d'Autun, p. 110).

L'identification de *Mulliacum* avec Meilly, que nous trouvons à l'Index du Cartul. d'Autun, n'est pas absolument certaine. On lit, en effet, dans le texte de la pièce : « *abbatia sancti Petri Eduensis*,

(1) La forme ancienne *Meletum*, 886 (Cart. de Saint-Seine), citée par M. J. Garnier, est certainement une erreur d'attribution, *Meletum* n'ayant pu donner Meilly, mais bien quelque chose comme Meloy ou Moloy.

Voudeynacum, *Arcunciacum*, *Misiriacum*, *Mulliacum*, *abbacia S. Quintini*, *Vevria ante Eduam*..... ». L'abbaye de Saint-Quentin était à Autun. *Mulliacus* pourrait s'appliquer aussi à Meuilley, canton de Nuits, qui faisait aussi partie du diocèse d'Autun.

Nous pensons que le thème primitif de Meilly a été *Melliacus* ou *Meliacus*, formé sur le gentilice *Mellius* (écrit aussi *Melius*).

Meliacus eût donné normalement Meilly, l'i consécutif à l'l produisant la mouillure, comme dans *meliozem* devenu « meilleur ».

HOMONYMES. — Meilly (Loire), Meillac (Gironde, Ille-et-Vilaine, Basses-Pyrénées), Meilhac (Aveyron, Corrèze, Haute-Vienne). Toutefois, une grande incertitude règne sur cette homonymie. Ainsi, M d'Arbois de Jubainville a montré que le thème étymologique de Milhau (Aveyron) est *Ameliacus*, formé sur *Amelius*, forme basse d'*Emilius* ; divers Meilhac ou Meilly peuvent aussi ressortir au thème *Ameliacus*.

MELOISEY, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Molesiacus*, ix^e s. (Hist. de Poligny, 143 ; Sœc. III Benéd., part. I, p. 459). — *Moloisé*, 1251 (Cart. d'Autun, I, p. 176). — *Moloseius*, 1267 (id., p. 200). — *Moloisé*, 1282 (Cart. Egl. Autun, p. 251). — *Moloseyum*, xiv^e s. (pouillé du Cart. Evêché d'Autun, p. 377). — *Molosey*, 1390 (Rôle des feux de Beaune et de Nui).

Nous proposons le thème primitif *Mollecias*, formé sur le gentilice *Mollecus* ou *Mollicus*.

Mollecias aurait d'abord fléchi en *Mollesiacus* ou *Molesiacus*, la sifflante dure devenant douce, comme dans *Maceria*, *lucens*, etc., devenus Mézières, luisant, etc. *Molesiacus* donne normalement *Molesey* en français. Puis, les voyelles atones se changeant facilement, le vocable aurait pris les formes médiales relevées plus haut, *Molosey*, *Molosey*, qui ont abouti à la forme actuelle Meloisey.

Pas d'homonyme.

REMARQUE. — Dans le parler local, Meloisey est « Me-no-yè ».

MESSIGNY, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Missiniacus*, 870, 1080-1098, 1177, 1193 (Pérard, p. 149, 79, 249, 268) ; 870, 902, 1015 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 100, 119, 180). — *Misciniacus*, 954-980 (Chron. Saint-Bénigne, p. 128). — *Misiniacus*, fin xi^e s. (id., p. 200). — *Missigneius*, 1259 (Pérard, p. 496). — *Messignei*, 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

Du fait que l'on connaît la gens *Messenia*, on pourrait être tenté d'y rattacher Messigny ; mais toutes les formes anciennes présentant le radical *Miss-* ou *Misc-*, il est plus logique de faire appel à un thème tel que *Micciniacus* ou mieux *Missiniacus*. A la vérité, les

gentilices correspondants n'ont pas été relevés; mais on connaît des noms d'homme (ou des dérivés de ces noms) qui leur sont apparentés par le radical : d'une part, *Miccius*, lu sur une inscription découverte à Vichy, *Miccio*, *Miccionius*, *Micciola*; d'autre part, *Missillus*, et le nom de lieu *Missiacus*, donné par une légende de monnaie mérovingienne.

HOMONYMES. — Messignac (Vienne); Messinhac (Haute-Loire). — Missigné (Mayenne).

MEUILLEY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Mudeliacus*, 920 (Chartes bourguignonnes). — *Modiliacus*, 1120-1130 (Pérard, p. 96). — *Meuilé*, 1260, *Meullé*, 1270 (d'après Courtépée). — *Muilleyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 378). — *Muiley*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Meulley*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

Comme gentilices connus susceptibles d'avoir été le point de départ de ce vocable, nous avons le choix entre *Mutellius* et *Mutillius* (écrit aussi *Mutilius*). Le thème primitif est donc soit *Mutelliacus*, soit *Mutilliacus*.

Le *Mudeliacus* de 920 est une forme basse caractérisée par le fléchissement de la dentale dure en dentale douce. et par la simplification du double *l*. Ce terme intermédiaire *Mudeliacus* a tout naturellement donné Meuilley par la chute de la dentale intervocale.

Pas d'homonyme, sauf peut-être Muillat (Ain).

MILLERY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Millereius*, 1225 (Cart. de Bar). — *Milleyus* (*sic*, mais évidemment mal transcrit), XIV^e s. (pouillé du Cartul. d'Autun, II, p. 381).

Il n'y a pas, à l'*Onomasticon*, de gentilice qu'on puisse considérer comme la souche de ce vocable. Mais l'existence d'un thème *Miliacus* pour Milhac (Dordogne) et pour une localité d'Angleterre, et celle de *Miliciacus* pour Melisey (Haute-Saône) nous conduisent au gentilice *Milius* et à son dérivé *Milicius*. On en peut, sans grande invraisemblance peut-être, inférer l'existence d'un autre dérivé *Milirius* ou *Milerius*, lequel nous fournirait un thème étymologique *Miliriacus* s'appliquant parfaitement à Millery.

Cette conjecture est fortement appuyée par la forme ancienne d'un homonyme Millery (Meurthe-et-Moselle), lequel est *Miliriacus* en 745.

HOMONYMES. — Millery (Meurthe-et-Moselle, Rhône, Saône-et-Loire).

MISSERY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Meseriacus* (1), 723 (dom Plancher, preuves, p. 1). — *Misciriacus*, 893 (mss. de la Bibl. de la Soc. des Sc. de Semur, Cartul. de Flavigny, copie Collenot, 23^e charte). — *Miseriacus*, 954-994 (Chartes de l'abb. de Cluny, II, p. 56). — *Misiriacus*, 1209 (Cart. d'Autun, II, p. 110) — *Misseré*, 1283 (id., p. 48). — *Misseriacus*, XIV^e s. (pouillé du Cartul. d'Autun, II, p. 385). — *Misserey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

En l'absence de gentilices connus se rapportant mieux à la forme la plus ancienne, on peut s'appuyer sur le gentilice romain *Micerius*, dont l'existence est attestée par la forme adjectivée en *-anus* (*fundus Micerianus*) qui figure sur une inscription de Buccinio (autrefois Volcei), dans l'Italie méridionale (2). Ce gentilice, suffixé en *-acus*, fournit le thème *Miceriacus*, qui est proprement un thème étymologique pour *Missery*.

Toutefois, il convient de faire quelques réserves, car la forme de 723, si elle est bien correctement transcrite, exige, ce qui n'est pas sans présenter quelque difficulté, un fléchissement du *c* en *z* dès le VIII^e siècle, et aussi un changement de *i* en *e*.

A la vérité, le fléchissement de *c* en *z*, dans cette position, est la règle en passant du latin au français : ainsi * *gicerium* (class. *gigerium*), *licere*, *vicinum*, *racimum* (class. *racemum*), ont donné gésier, loisir, voisin, raisin. Mais le phénomène ne s'est produit que plus tard.

Enfin, il convient de signaler une autre singularité. La sifflante forte, que nous supposons étymologique, après avoir disparu aux VIII^e, X^e et XIII^e s. (*Mese-*, *Mise-*, *Misi-*), aurait reparu au IX^e (*Micei-*), puis aux XIII^e et XIV^e s. (*Misse-*), et aurait persisté jusqu'à nos jours.

HOMONYMES. — Michery (Yonne) est un homonyme, car il a été autrefois *Missery* et il est, en 833, *Misceriacus*. Peut-être aussi y a-t-il quelques homonymes parmi les vocables suivants : Misery (Seine-et-Oise, Somme, Yonne), Miserey (Doubs, Eure, Haute-Saône), Miséré (Deux-Sèvres), Miseray (Eure-et-Loir).

REMARQUE. — La forme française des XIII^e et XIV^e s. est encore la forme patoise d'aujourd'hui « Mi-sré ».

MONTAGNY-LES-BEAUNE, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Montiniacus*, 1189 (Titres de la Commanderie de Beaune). — *Montaigny*, XIV^e s. (pouillé du Cart. Autun, p. 377). — *Montaigney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

MONTAGNY-LEZ-SEURRE, c. de Saint-Jean de Losne.

FORMES ANCIENNES. — *Montaniacus* (3), VII^e s. (Chron. de Bèze,

(1) M. J. Garnier donne, par erreur, *Miseriacus* pour cette même forme.

(2) D'Arbois de Jubainville. *Recherches sur l'orig. de la propriété foncière*, p. 165.

(3) Identification fort douteuse. S'applique mieux, par raison de voisinage, à Montagny (arr. de Gray, Haute-Saône), ou à Montigny-sur-Vingeanne.

p. 237 et 240). — *Montaigney*, 1490 (Cerche des feux du comté d'Auxonne).

MONTIGNY-SUR-AUBE, ch.-l. de canton, arr. Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Monteniacus*, ix^e s. (Titres de la cathéd. de Langres). — *Montiniacus*, *Monteneiacus*, *Montennacus*, xi^e et xii^e s. (Cart. de Molême, *passim*).

MONTIGNY-SUR-ARMANÇON, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Montaigni*, xiv^e s. (p. du Cart. Aut., II, p. 381). — *Montigny-sur-Armanceon*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

MONTIGNY-MONTFORT, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Montegniacus*, 1228 (Titres de l'abb. du Puits d'Orbe). — *Montaigny-Marderéal*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). « Mon-tè-gné », forme patoise d'aujourd'hui.

MONTIGNY-SAINT-BARTHÉLEMY, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Monteigny sur Senaaym*, 1269 (Ch. des Comptes, B, 199). — *Montaigni*, xiv^e s. (p. du Cart. Aut., II, p. 386). — *Montigny s. Bartholomier*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

MONTIGNY-SUR-SERAIN, sous la première République.

« Mon tè-gnè-sin-ba-kyeu-mè » dans le parler local actuel.

MONTIGNY-SUR-VINGEANNE, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Montaniacus*, 816 et xii^e s. (Chron. de Bèze, p. 250, 459, 461, 487). — *Montiniacus*, xii^e s. (Chron. de Bèze, p. 407 et 469). — *Monteneius*, xiii^e s. (Chron. de Bèze; Titres de la Commanderie de la Romagne). — *Montagniacus*, *Montagné*, v. 1140 (Pérard, p. 231).

Montagny et Montigny sont deux vocables homonymes ayant l'un et l'autre pour thème primitif *Montaniacus*, dérivé du gentilice *Montanius*, formé lui-même sur le cognomen *Montanus* « le Montagnard ».

Dans Montagny, l'a de la deuxième syllabe s'est maintenu; dans Montigny, il est devenu e. suivant sa destinée assez habituelle, ce qui a produit d'abord *Montegny*, comme le montrent plusieurs des formes passées de notre documentation; puis cet e a abouti à i, sous l'influence, dit-on, de l'attraction de la troisième syllabe sur la seconde.

HOMONYMES. — Ce vocable, sous ses deux variantes Montagny et Montigny, est excessivement commun en France.

Il y a 24 communes du nom de Montagny, Montaigney, Montagneux, Montagnieux, Montagna, Montagnat, Montagnac. Il y a 62 communes du type Montigny, Montigné, Montignac, dont 50 Montigny. L'examen des finales fait voir que la variante par a est prédominante dans le bassin du Rhône (départements francs-comtois, Saône-et-Loire, Ain, Loire, Haute-Loire, Rhône, Gard, Hérault). La variante par i est à peu près exclusive dans les départements au nord de la Loire, tandis

que les départements de langue d'oc offrent un mélange de Montagnac et de Montignac.

MONTLAY, c. de Saulieu.

FORMES ANCIENNES. — *Moholayum*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 385). — *Monlayum*, 1365 (Ch. des Comptes, Fiefs de l'Auxois). — *Monlay*, jadis *Monlac* (d'après Courtépée).

Toutes les formes que nous venons d'énumérer sont d'époque trop basse pour nous prêter un appui sérieux ; nous en sommes réduits à des conjectures. Il semble, par la forme *Moholayum*, que le vocable que nous étudions ici soit apparenté à Molay (Jura, Haute-Saône, Yonne, etc.). Molay (Yonne) est, au IX^e s., *Modelaius* ou *Modolaius*. On peut donc concevoir un thème primitif *Modolacus* qui, par la chute régulière de la dentale intervocale, conduirait à *Moholayum*, puis, par la nasalisation de la première syllabe (1), à *Monlay*, écrit aujourd'hui abusivement Montlay.

Quant à la première partie du thème *Modol-*, peut-être y faut-il voir un radical de nom d'homme gaulois.

HOMONYMES. — Dans l'hypothèse qui précède, Molay serait un homonyme.

MOREY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Mirriacus*, 1120 (Cart. de Cîteaux, I). — *Mirreius*, v. 1147 (Pérard, p. 120 et 121). — *Moreius*, 1187 (Titres de l'abb. de la Bussière). — *Miriacus*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91). — *Moré*, 1234 (d'après Courtépée). — *Morrey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Comme il a existé une gens *Mirria*, la forme de 1120 nous commande de ne pas chercher d'autre source étymologique et d'adopter le thème *Mirriacus*.

HOMONYMES. — Il y a, dans la moitié septentrionale de la France (mais rien d'analogue dans le Midi), un certain nombre de vocables du type Morey ou du type Moirey. Nous nous abstenons de les énumérer, parce que là ils proviennent bien plutôt du thème *Mauriacus*. Seul, Miré (Maine-et-Loire, Indre-et-Loire) a l'apparence d'un homonyme, dérivé de *Mirriacus*.

MORNAY, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Morniacus*, 830 (Chron. de Bèze, XI^e s., p. 256, 258). — *Mornadus*, 1031-1032 (id., p. 320), et XI^e s. (id., p. 342 et 346).

(1) Voy. plus loin l'art. **NOLAY**.

Mornadus est sans doute une mauvaise lecture pour *Mornacus*. Le thème étymologique nous paraît, dès lors, être *Maurenacus*, formé sur *Maurenus*, gentilice de l'Italie centrale qui, avec sa terminaison en *-enus*, serait un équivalent du gentilice *Maurius* formé sur *Maurus*, « le Brun ».

Maurenacus a donné régulièrement Morenay, puis Mornay. Un thème tel que *Maureniacus*, formé sur le gentilice *Maurenus*, apparenté lui-même au gentilice *Maurius*, eût donné quelque chose comme Morgney, avec mouillure de l'n, comme le fait s'est produit pour Morgny (Eure), qui est *Moriniacus*, 1157; *Moregny*, 1333, et *Morigny*, 1479, et pour Morgny (Aisne, Seine-Inférieure). C'est l'absence de mouillure dans le vocable actuel et dans sa forme du XI^e s. qui nous fait considérer la forme *Morniacus* de 830 comme n'étant pas étymologique, malgré son ancienneté indiscutable (elle figure dans un diplôme de Louis le Pieux).

Le même gentilice *Maurenus* se retrouve à la source du nom *Morenatis*, sous lequel est mentionné Mornas (Vaucluse) dans les poésies de Théodule, à l'époque de Charlemagne.

HOMONYMES. — Sont homonymes, sous réserve de l'étude de leurs formes anciennes, les vocables suivants : Mornay (Ain, Charente-Inférieure, Cher, Drôme, Vienne), Mornat (Creuse), Mornas (Isère), Mornac (Charente, Charente-Inférieure).

Mornay (Saône-et-Loire) paraît être la localité nommée *Madorna* dans le pouillé du XI^e s. de l'évêché d'Autun, p. 366; dans ce cas, elle ne serait pas homonyme de notre Mornay.

MUSIGNY, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Musiniacus*, 993 (Titres de la cathéd. d'Autun); XI^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 368); 1113 (Cart. de Flavigny). — *Musigniacus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 381).

Comme gentilice qu'on puisse invoquer ici, le seul connu est *Mussinius*. Mais le thème *Mussiniacus* aurait dû laisser Mussigny, le double s gardant normalement sa valeur phonétique, qui équivaut au son c doux. Il faudrait régulièrement un thème *Musiniacus*. Il est possible qu'il ait existé un gentilice *Musinius*, qui serait à *Mussinius* ce que *Musius* est à *Mussius*.

Un gentilice *Mucinius* pourrait également expliquer Musigny par un thème *Muciniacus*, car le c précédé d'une voyelle et précédant un i (ou un e) suivi d'une consonne prend le son s = z; ex. *cocina*, cuisine, *Maceriæ*, Mézières. Mais *Mucinius* n'est pas attesté jusqu'ici. Toutefois, l'existence du gentilice *Mucius* laisse supposer, jusqu'à un certain point, celle de son affilié *Mucinius*.

Pas d'homonymie.

MUSSY-LA-FOSSE, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Muxi*, 1123 (d. Plancher, I, pr., p. 48). — *Mussaius*, 1196 (d'après Courtépée) (J. G.) — *Muxei*, 1207 (d. Plancher, I, pr., p. 95). — *Mussey*, 1350 (d'après Courtépée); 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Ces formes ne nous apprennent à peu près rien du thème étymologique. Mais celui-ci ne peut guère être autre que *Muciacus*, formé sur le gentilice *Mucius*. En effet, le groupe *latin ci* en hiatus conserve en français le même son *ci* = *ssi*, comme on en a la preuve dans *glacia*, *pellicia*, *faciat*, devenus « glace, pelisse, fasse ».

Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu d'envisager ici un thème *Musciacus*, qui eut laissé Moussy ou Moissy.

HOMONYMES. — *Mussy* (Aube, Nièvre, Saône-et-Loire); *Mussey* (Haute-Marne, Meuse).

NOTA. — L'épithète « la Fosse » accolée au nom de *Mussy* lui vient d'un fossé creusé à une certaine époque auprès du village, apparemment comme moyen de défense. Ce fossé paraît remonter au ^{xiii} s., si l'on en juge par un passage du jugement rendu à Moret, en plein Parlement, par Louis VII en faveur de Geoffroy, évêque de Langres, contre Eudes II, duc de Bourgogne (dom Plancher, IV, pr., p. 48, année 1153). Aux plaintes et réclamations de l'évêque, le duc répond : « *Quæro ut destruat mihi calviam et fossatum quod factum est apud Muxi...* »

NEUILLY, c. de Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Noviliacus*, 630 et 664 (Chron. de Bèze, p. 235 et 244, cette seconde mention dans le *Præceptum Clotarii*). — *Nobiliacus*, 801 (Pérard, p. 47, avec la date de 791). — *Nuiliacus*, *Nuilliacus*, 1147 (Pérard, p. 117). — *Nunley* (*prope Faverneium*), 1223 (Pérard, p. 329). — *Nulley*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Neuilly, ham. de Maligny, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Finis Noviliacensis*, 877 (Munier, Hist. des comtes d'Autun, p. 93). — *Nuillé*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Comme primitif de nos Neuilly, il faut admettre *Novelliacus*, venu du gentilice assez répandu *Novellius*.

Ce primitif a donné Neuilly : 1° par la chute de la labiale intervocale *v* ; 2° par allongement de l'o en *eu*, comme dans *jovenem* (classique *juvenem*), *mobilem novem*, devenus « jaune, meuble, neuf » ; 3° par la m' uillure de la liquide suivie de *i* en hiatus.

REMARQUE. — Neuilly est, dans le parler local, « Nu-yèy » (avec *yod*).

HOMONYMES. — Le vocable Neuilly n'est pas rare en France. Il se

peut que, pour quelques-uns de ses représentants, un autre thème que *Novelliacus* soit intervenu, par exemple *Nobiliacus*, tiré du gentile *Nobilis*, fort rarement rencontré, d'ailleurs, et ayant pour souche le cognomen *Nobilis* « le Noble ».

Ce qui incite à faire entrer *Nobiliacus* en ligne, c'est que Grégoire de Tours signale, en Touraine, des *Noviliacus* et des *Nobiliacus*; or, à cette époque, suivant M. Longnon, le *b* et le *v* étaient encore bien distincts, ne se prenaient pas indifféremment l'un pour l'autre. Cette réserve faite, nous énumérerons les Neuilly de France :

Neuilly (Aisne, Allier, Calvados, Cher, Eure, Indre-et-Loire, Haute-Marne, Mayenne, Oise, Orne, Saône-et-Loire, Seine-et-Oise, Somme, Yonne); Neuilli (Orne); Neuillé (Indre-et-Loire, Maine-et-Loire); Neuilley (Indre); Neuillat (Puy-de-Dôme); Neuillac (Charente, Charente-Inférieure); Neuilliac (Morbihan).

Nuillé (Mayenne, Sarthe); Nully (Haute-Marne).

Neuville (Meuse, Nord); Neuville (Jura), qui ont conservé le *v*.

NICEY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Niciacus*, 1083-1096 (Cart. de Molême, I, p. 15). — *Neceiacus*, 1100-1111 (*id.*, I, p. 24). — *Niceto* (*ecclesia de*), 1151 (Cart. gén. de l'Yonne, p. 479).

Il est tout indiqué d'adopter le thème *Niciacus*, formé sur *Nicius*, nom d'homme d'origine grecque qui fut d'abord porté par des esclaves et des affranchis avant de devenir gentile. *Nicetus* est une latinisation erronée du vocable qui en 1151 était déjà « Nicé ».

HOMONYMES. — Nicey (Aube, Meuse).

NOLAY, ch.-l. de c., arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES. — *Nollaicus*, ix^e s. (Bibl. de l'Ecole des Chartes, I, 209), 865 (Munier, *Hist. des Comtes d'Autun*, p. 43). — *Nolla*, 1250 (Cart. d'Autun, I, p. 174). — *Nonlay*, 1253 (*id.*, p. 182). — *Nolacus*, 1262 (Cart. Evêché d'Autun, p. 27). — *Nollay*, 1281 (Cart. d'Autun, I, p. 232). — *Nonlayum*, 1289 (*id.*, p. 276). — *Nonlayns*, xiv^e s. (*id.*, II, p. 379). — *Noulay*, 1391, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Il nous paraît bien difficile de fournir, d'après les seules données qui précèdent, le thème étymologique du vocable. Deux hypothèses peuvent être présentées :

1° La forme la plus ancienne, *Nollaicus*, serait une forme adjectivale en *-icus* construite sur un nom d'homme; l'i de la terminaison adjectivale étant bref et l'accent étant sur l'a, Nollay ou Nolay en pourrait dériver. Dans ce cas, nous n'aurions pas affaire à un vocable en *-iacus* et Nolay serait à rayer de la série qui nous occupe en ce moment;

2^o La gens *Noleia* étant connue, on peut s'appuyer sur le gentilice *Noleius* pour imaginer un thème primitif *Noleiacus*, d'où serait dérivé Nolay. Il convient, en effet, de remarquer que le groupe *eius* sauvegarde l'*l* contre la mouillure. Malheureusement pour cette seconde hypothèse, le double *l* des formes les plus anciennes ne saurait s'expliquer.

REMARQUE. — Les formes du XIII^e et du XIV^e s. montrent qu'une nasalisation s'est introduite dans le vocable à cette époque. C'est un fait qui, sans doute, s'est produit aussi pour Montlay (voy. précédemment l'art. MONTLAY); mais ce dernier vocable est resté nasalisé, tandis que le phénomène a disparu dans Nolay; il n'a laissé de trace que dans la prononciation locale du vocable, où l'*o* est long : « Nôlay ».

HOMONYMES. — Nolay (Loire, Nièvre). Le Nolay de la Nièvre a pour formes anciennes *Nunlayum* 1287, *Noulay* 1437, *Naulay* 1671; on voit que pour lui, comme pour celui de la Côte-d'Or, il s'est, au XIII^e s., introduit un son nasal dans la première syllabe.

OIGNY, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Ungiacus*, XIII^e s. (Titres de l'abb. des Génoméains d'Oigny). — *Ongiacus* et *Ungiacus*, vers 1250 (Pérard). — *Ungiacensis abbas*, 1175 (dom Plancher, I, pr., p. 55). — *Oingny*, 1248 (Pérard).

Il existait une gens *Onia*. Le thème *Oniacus*, formé sur le gentilice *Onius*, pourrait expliquer Oigny. Mais il convient de tenir compte de la forme *Ungiacus* (ou *Ongiacus*), bien qu'elle soit d'une basse époque. Est-elle pour un plus ancien *Undiacus*, formée sur un gentilice *Undius*? C'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude; toutefois, l'hypothèse vaut d'être présentée.

Undiacus eût donné Ogny ou sa variante Ogny, par transformation en nasale mouillée du *d* suivant un *n* et précédant un *i* en hiatus, comme dans *Compendium*, *Burgundia*, *Burgundionem*, devenant Compiègne, Bourgogne, Bourguignon.

La suite des formes *Undiacus*, *Ongiacus*, Oinny, Oigny, jointes à la forme patoise « ô-gni », constitue une série remarquablement parallèle avec la série *Burgundia*, Bourgoingne, Bourgogne.

La forme *Ungiacus* a son parallèle dans la forme *Ungio* 1145, qui s'applique à Onjon (Aube). Les deux vocables semblent dériver d'un thème radical qui serait suffixé en *-acus* dans le premier cas, en *-o*, *-onis*, dans le second.

REMARQUE. — *Ongiacus* n'a pu donner Oigny que par intervention de *n* et *g*, phénomène qui s'est produit ici vers le XIII^e s. et dont on a, d'ailleurs, de nombreux exemples. D'ailleurs, il se peut qu'aux XII^e et XIII^e s. nous soyons en face de graphies diverses dues aux hésita-

tions des scribes qui transcrivaient tantôt par *gn*, tantôt par *ng*, la nasale mouillée.

HOMONYMES. — Une étude particulière de chacun des noms suivants pourrait seule permettre de dire s'il est, parmi eux, des homonymes du vocable que nous venons d'étudier :

Oigny (Aisne, Loir-et-Cher), Oigney (Haute-Saône); Ogny (Aisne, Yonne). Il est bien possible qu'il n'en soit rien, un tel vocable pouvant provenir de thèmes très différents. Ainsi Oigny (Aisne), qui est un ancien *Osniacus* (1161), semble bien avoir une toute autre origine.

Dans la Côte-d'Or, nous avons deux hameaux du même nom :

1° **Ogny**, com. de Marcilly-Ogny, c. de Pouilly, qui est *Oigneyum* en 1290 (Terrier de Meloisey); c'est peut-être un homonyme du nom de commune Oigny;

2° **Ogny**, com. de Brétigny, c. de Dijon-Est, qui est noté *Ugune-rium* (sans doute pour un plus correct *Uguneium*) au XI^e s. (Cart. de Saint-Etienne, I), *Ugneyum* en 1147 (*id.*, II), *Oigny* en 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon), et *Oingney* en 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon). Ce deuxième Ogny semble ressortir à un thème tout autre que les précédents.

OISILLY, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Auxiliacus*, 630, 634, v. 840, v. 870, 1036. 1060-1070, 1088-1125, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 235, 244, 264, 268, 324, 366, 371, 372, 373, 402, 403, 495). — *Osiliacus*, 1031-1032 et XII^e s., première moitié (*id.*, p. 320 et 488). — *Oseilley*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon). — *Oisilley*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

Il ne faut pas chercher un autre thème que *Auxiliacus*, ayant son origine dans *Auxilius*, connu comme nom d'homme, sans qu'on possède la preuve qu'il ait été gentilice.

Le groupe au latin devient *o* en français, modification que nous offre la forme *Osiliacus* du XI^e s. Cet *o* a, de plus, subi l'allongement en *oi*, comme le fait s'est produit dans « oiseau » venu de *aucellum* (classique *avicellum*).

HOMONYMES. — Oisillé (Mayenne). — Ozillac (Charente-Inférieure). — Auzillé (Loire-Inférieure); Auzillac (Haute-Vienne); Auxillac (Cantal, Corrèze). — Ouzilly (Vienne), qui est *Ozileius* en 1179.

ORIGNY, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Origniacus*, 841 (d. Bouquet, VIII, 377). — *Orinniacus*, 1100 1111 (Cart. de Molême, I, p. 33).

Nous croyons au thème *Auriniacus*, sur un gentilice *Aurinius* qui n'est pas connu. L'*Onomasticon* ne mentionne, en effet, que le nom de femme *Aurinia*, cité par Tacite comme ayant été celui d'une prophétesse germaine. Mais l'existence du gentilice *Aurinius*, qu'il fût

romain ou pérégrin, est suffisamment établie par la présence, sur notre sol, d'un certain nombre d'anciens *fundi Auriniaci*. Il est possible qu'*Aurinius* soit un dérivé du gentilice *Aurius*, qui, d'après M. d'Arbois de Jubainville, paraît d'origine gauloise.

HOMONYMES. — Origny (Aisne, Allier, Aube, Eure, Loir-et-Cher, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Yonne); Origny (Orne); Origné (Mayenne); Orignac (Charente-Inférieure, Gironde).

Aurignac (Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne).

PAGNY-LE-CHATEAU et **PAGNY-LA-VILLE**, c. de Seurre.

Ces deux communes n'ont évidemment constitué qu'un même *fundus* gallo-romain.

FORMES ANCIENNES(1). — *Finis Pagniacensis in pago Kabilonense*, 874 (Chartes de Cluny, I, p. 23). — *Poigniacus*, 1160 (Cart. de Cîteaux). — *Paigné*, 1208 (Cart. de Cîteaux); 1266 et 1294 (Pérard, p. 515 et 572). — *Paigneyus*, 1214 (Pérard, p. 315). — *Paigniacus*, 1241 (Pérard, p. 447). — *Paygniacus*, 1297 (Pérard, p. 581). — *Paigney*, 1490 (Cerche des feux d'Auxonne).

Sous la première République, Pagny-le-Château devint **PAGNY-L'ÉGALITÉ**, et Pagny-la-Ville devint **PAGNY-LE-PEUPLE**.

En l'absence de formes plus instructives, il faut s'en tenir à un thème tel que *Paniacus*, formé sur un gentilice hypothétique *Panius* ou *Pannius*.

HOMONYMES. — Il est bien difficile de citer des homonymes de notre Pagny, puisque son thème primitif ne nous est pas assuré.

Vers la forme moderne Pagny ont pu converger des thèmes bien différents : ainsi, le Pagny de la Meuse est un ancien *Paterniacus*, successivement réduit à *Parniacus*, *Pargny* et enfin Pagny.

PELLEREY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Pyliariacus*(2), 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Pelleriacus*, 1172 (*id.*) — *Pelleré*, 1193 (dom Plancher, I, pr., p. 64). — *Piliriacus*, 1245 (Cart. de Saint-Seine).

(1) M. J. Garnier, dans sa *Nomenclature historique*, rapporte à Pagny le *Parnatiacus* (Chron. de Bèze, p. 237) donné par le duc Amalgaire, dans la première moitié du VII^e s., à l'abbaye de Dornecy, fondée près Besançon pour sa fille Adalsinde, lors de la fusion de cette abbaye, un peu plus tard, avec celle de Bèze, Adalsinde apporte à ce dernier monastère tous ses biens dans un acte qui figure à la Chronique de Bèze, p. 240, et est rapporté dans les *Diplomata* de Pardessus, p. 106, sous l'année 657 : dans cet acte, *Parnatiacus* a pris la forme condensée *Parniacus*. Dans son édition de la Chronique de Bèze, M. Garnier abandonne sa première idée, pour traduire *Parnatiacus* par Peintre (Jura), attribution qu'il fait suivre d'un point d'interrogation, fort mérité, du reste, car l'idée est, au point de vue phonétique, encore plus inexacte que la première. *Parnatiacus* ne peut se réduire à *Parniacus*, et nous devons rejeter l'attribution de *Parnatiacus* et de *Parniacus* à Pagny.

(2) Une lecture fautive du texte (qui est un diplôme de Charles le Gros), lequel porte « in *pyliariaco*... », a fourni à M. J. Garnier la forme *Impyliracus* que, faute de mieux, il applique à Ampilly-les-Bordes, malgré une discordance manifeste entre les deux vocables. C'est à M. Longnon qu'on doit la lecture exacte du texte et l'application de *Pyliariacus* à Pelleray.

Il semble bien que les formes de 886 et de 1245 soient très voisines du thème étymologique, sinon identiques à lui. La forme de 1245 se trouve, en effet, dans une bulle pontificale d'Innocent IV et offre, par conséquent, un caractère plus archaïque qu'on ne le pourrait inférer de l'époque assez basse du document qui la présente.

Piliriacus se rattacherait à un gentilice hypothétique *Pilirius* (1), dont on peut inférer l'existence du nom d'homme *Pilius* (qu'on trouve en particulier dans Cicéron) et du suffixe celtique de dérivation *irius* (dont on n'a, à la vérité, que de rares exemples : *Bic-irius*, *Midd-irius*, d'après Holder), ou *erius* (ex. *Casperius*, *Daverius*, *Dumerius*, *Lucterius*, etc.).

Piliriacus s'est transformé normalement en *Pellerey*.

HOMONYMES. — **Pellerey**, com. de Curtil-Vergy, c. de Gevrey, et le moulin de **Pellerey**, com. de Messanges, c. de Gevrey, sont des homonymes.

PERRIGNY-LES-DIJON, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Patriniacus*, ix^e et x^e s. (Chron. S.-Bén., p. 100, 106, 112, 128, 134), ix^e, x^e, xi^e s. (Pérard, p. 148, 50, 51, 61, 64, 79). — *Parriniacus*, xi^e et xii^e s. (Pérard, p. 72, 81, 101, 110). — *Parri-gnetum*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91). — *Parrigney*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

PERRIGNY-SUR-OGNON, c. de Pontailier.

FORMES ANCIENNES. — *Patriniacus* (2), 630, 664, xi^e s., 2^e moitié (Chron. de Bèze, p. 236, 244, 345). — *Parigné*, 1272 (Ch. des Comptes, B, 199). — *Parrigny-sur-l'Oignon*, 1442 (Cerche des feux du comté d'Auxonne).

Le primitif du vocable Perrigny est bien *Patriniacus*, formé sur le gentilice *Patrinius*.

Patriniacus est devenu Perrigny (après avoir été assez longtemps *Parri-gny*, à en juger par les formes anciennes), par suite de l'assimilation du *t* à l'*r* subséquent et du changement plus tardif d'*a* en *e* dans la première

(1) L'*Onomasticon* de De Vit étant resté inachevé à la lettre O, cette précieuse source de renseignements concernant les noms d'homme nous fait défaut dans le cas particulier de *Pellerey*. Le *Corpus inscriptionum latinarum* ne nous a donné aucun nom d'homme apparenté à ce vocable.

(2) Nous croyons devoir restituer à Perrigny-sur-Ognon le *Patriniacus* de la Chronique de Bèze, rapporté par M. J. Garnier à Perrigny-les-Dijon. La donation du duc Amalgaire, mentionnée p. 236 et confirmée p. 244 par le diplôme de Clotaire III, comporte des biens à Dijon et dans un certain nombre de localités des environs de Dijon, entre autres Chenove, fort rapproché de Perrigny-les-Dijon. S'il s'agissait de celui-ci, il serait cité à ce moment. Or, il est, au contraire, nommé plus tard, après Gevrey, après Cesse-sur-Tille qui s'éloignent de Dijon, et se trouve suivi de Maatz (Haute-Marne), Autrey, Bouhans (Haute-Saône, sur les confins de la Côte-d'Or), puis de Talmay et Jancigny, qui sont au nord et à peu de distance de Perrigny-sur-Ognon. A défaut de cet argument tiré du contexte, il serait, d'ailleurs, plus rationnel, en l'absence d'indication précise, de voir dans ce *Patriniacus* Perrigny-sur-l'Ognon, en raison de sa situation dans la région où l'abbaye de Bèze étendait ses possessions.

syllabe : mécanisme analogue à celui qui, de *patrem*, a fait « *perre* » (= père).

HOMONYMES. — Perrigny (Calvados, Jura, Nièvre, Orne, Saône-et-Loire, Yonne);

Périgny (Allier, Aube, Calvados, Charente-Inférieure, Loir-et-Cher, Seine-et-Oise, Deux-Sèvres, Vienne); Périgné (Deux-Sèvres); Périgneux (Loire); Pérignat (Ain, Puy-de-Dôme); Pérignac (Cantal, Charente, Charente-Inférieure, Lot-et-Garonne, Haute-Vienne); Peyrignac (Dordogne); Peyrinhac (Haute-Loire);

Parrigny (Saône-et-Loire).

PLUVAUT, ou PLUVAULT, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Ploviot*, 1273 (d'après Courtépée). — *Plovod*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Plouvot*, 1431, 1469 (*id.*).

Pluvaut est simplement le diminutif de Pluvet, signifiant « le petit Pluvet ». Il est inutile de lui forger un primitif latin, car il n'en a pas eu; il a été fabriqué au plus tôt à l'époque romane dans la langue du temps, avec la finale diminutive bourguignonne *ot*. C'est pour cela que, sans posséder d'autre argument, nous avons cru devoir le dépouiller, pour les reporter à Pluvet, des formes anciennes *Plova* (prononciation patoise de Plovay) et *Pluviacus*, que lui accorde M. J. Garnier. (Voy. ci-après PLUVET.

L'orthographe rationnelle serait Pluvot.

Pluvault, com. de Lanthes, c. de Seurre, est sans doute homonyme.

PLUVET, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Ploadus*, 837-838 (Cart. d'Autun, III, p. 5). — *Plova*, 1132 (dom Plancher, I, pr., p. 38). — *Pluviacus*, *Pluveius*, 1142 (Titres de l'abbaye de Tart). — *Pluveyus*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91). — *Plouvet*, 1431 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Plouvoy*, 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

Malgré notre respect des formes antérieures au x^e siècle, nous ne nous attacherons pas à la mention *Ploadus*, trop énigmatique pour nous; nous sommes portés à regarder sa finale *-adus* comme une notation vicieuse de *-acus*, ainsi que le fait s'est produit dans des cas certains que nous avons signalés antérieurement (voir DIÉNAY). La seule indication qui semble en découler, c'est que le *v* était momentanément tombé au ix^e s., pour reparaitre plus tard et se maintenir définitivement; on devait alors prononcer Ploay ou Plouay.

La forme *Pluviacus*, qui s'adapte parfaitement à Pluvet (si l'on écrit Pluvey), doit en être le thème étymologique, bien que le nom d'homme *Pluvius* n'ait pas été rencontré jusqu'à présent.

Est sans doute homonyme le hameau de **Pleuvey**, commune de Muresanges, c. de Beaune-sud, noté *Pluvé* en 1251 (Titres de la Commanderie de Beaune) et *Plevex* en 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

HOMONYMES. — Pluvy (Rhône); Pleuvey (Loire); Pleuvy (Charente); Plevy (Loire). Toutes ces localités sont des hameaux.

PONCEY-LES-ATHÉE, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES (1). — *Ponticiacus* (*in Atlegia et in Ponticiaco*), 1^{er} quart du XI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 177). — *Poncé*, 1196 (Titres du prieuré de Saint-Vivant).

Le thème primitif est *Ponticiacus*, formé sur le gentilice *Ponticius*; par chute de l'i atone précédant la tonique, ce thème conduit normalement à la forme actuelle.

PONCEY-LES-PELLEREY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Podentiacus*, 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Puntiacus*, 1178 (*id*), — *Poncé*, 1189 (dom Plancher, I, pr., p. 64).

Dans *Podentiacus*, M. d'Arbois de Jubainville voit une forme basse de *Pudentiacus*. M. Longnon préfère y voir une forme basse de *Potentiacus*: Château-Ponsac, en Limousin, est, en effet, un ancien *castrum Potentiacum*. Dans cette seconde manière de voir, le thème étymologique de Poncey-les-Pellerey serait *Potentiacus*, formé sur le gentilice *Potentius*.

Potentiacus a donné régulièrement Poncey par fléchissement puis chute de la dentale intervocale. Si l'on s'en rapporte à la forme *Puntiacus* de 1178, on voit que ce phénomène phonétique s'était déjà produit au XII^e s.

HOMONYMES. — Les deux vocables communaux Poncey de notre département sont, comme nous venons de le voir, justiciables de deux étymologies bien différentes. On conçoit, d'autre part, que le gentilice romain *Pontius*, qui est devenu fameux pour avoir été celui du gouverneur de Judée qui condamna à mort Jésus de Nazareth, a pu être la source d'un thème *Pontiacus* qui, lui aussi, aurait conduit à la forme moderne Poncey. Il faut donc être très réservé dans la recherche des homonymes possibles de ce vocable. Signalons, comme simples matériaux d'étude, Poncey (Saône-et-Loire), Pontcey (Haute-Saône), Pontchy (Haute-Savoie), Ponchot (Dordogne).

(1) M. J. Garnier, dans son édition de la Chronique de Bèze, attribuée à Poncey-les-Athée une forme *Potentiacum*, donnée au VII^e s. dans cette Chronique. Le contexte n'est pas décisif en faveur de cette attribution. Il mentionne, en effet, quatre localités : *Assonam*, *Parnatiacum*, *Potentiacum*, *Balatunnam*. Seule, Auxonne est bien reconnaissable; *Parnatiacum* (voy. PAGON) et *Balatunnam* sont inconnus et nous croyons que *Potentiacum* l'est également. En tous cas, la forme *Ponticiacus* qui, elle, d'après le contexte, s'applique sûrement à Poncey-les-Athée, nous force à rejeter la forme *Potentiacum* pour le même vocable. Peut-être cette dernière forme s'applique-t-elle à une localité disparue, entre Boncourt et Vosne, qui est notée *Poxczr* en 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Toutefois, on peut être plus affirmatif pour Poncy (Seine-et-Oise), ancien *Podentiacus*, qui est, par suite, un homonyme de Poncey-les-Pellerey.

Un hameau de **Poncey** existe à la commune de Viévy, c. d'Arnay-le-Duc.

PONTAILLER, ch.-l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Pontiliacus*, 863 (Pérard, p. 49) ; 873 (dom Bouquet, VIII, 643) ; 883, v. 900, 1105 (Chron. de Bèze. p. 270, 282, 420). — *Pontallier*, 1228 (Pérard, p. 411). — *Pontoillier*, 1246 (id., p. 461). — *Pontaillier*, 1250 (id., p. 471). — *Pontelier*, *Pontellier*, 1269 (id., p. 517). — (*Symo de*) *Ponte-Scisso*, 1321 (Cart. Aut., III, p. 168).

Il faut adopter le thème *Pontiliacus*, venu du gentilice *Pontilius* relevé au tome VI du *C. I. L.*

Ce primitif aurait dû donner Ponteilley, comme *consiliare* a fait « conseiller » ; cette prononciation é de la syllabe médiale paraît, du reste, avoir eu cours à une certaine époque, si l'on en juge par les formes de 1269. Mais le son « éy » (avec yod) a passé au son « ay » (avec yod) actuel, qui semble d'après la forme de 1228, avoir été usité déjà au XIII^e s., concurremment avec Ponteiller. D'autre part, la finale a été déformée par l'adjonction d'un *r* fantaisiste.

HOMONYMES. — Pontaillac (Charente-Inférieure).

Ponteilla (Pyrénées-Orientales) répond à un thème *Pontilianus*.

POUILLENAY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Polliniacus* (1), 748 (Gall. christ., IV, p. 358, d'après la Chronique de Hugues de Flavigny). — *Pulliniacus*, 750 ; *Poliniacus*, 992 ; *Polliniacus*, 1149 (Cart. de Flavigny). — *Poillenayus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 380). — *Poillenay*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Poilnet*, 1734 (arrêt du Parlement).

Voilà un vocable dont la forme actuelle, envisagée isolément, conduirait à un thème *Paulienacus*, formé sur le gentilice *Paulienus* qui figure au *C. I. L.*, et pour lequel, cependant, les formes anciennes imposent un primitif *Polliniacus* qui n'est point conforme à sa structure moderne. Car *Polliniacus* eût dû donner Poligny ou Pouigny ; et pour accepter sa paternité à l'égard de Pouillenay, nous sommes obligés d'admettre le déplacement de la mouillure, passant de la nasale à la liquide. Mais devant l'autorité des formes anciennes, autorité basée et sur leur âge et sur leur concordance, nous ne pouvons qu'adopter le thème *Polliniacus*, constatant une fois de plus qu'il est des déformations qui échappent aux règles de la philologie.

Un exemple d'altération de ce genre, mais encore plus accentuée,

(1) C'est par erreur que M. J. Garnier date de 723 et 746 la mention *Polliniacus* ; elle n'existe pas aux testaments de Guiré.

est connu pour Seignelay (Yonne), dont la forme la plus ancienne est *Sigliniacus*, et qui a présenté du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e s. une phase intermédiaire *Seillenay* analogue à notre Pouillenay. Il y a eu dans Seignelay chassé-croisé entre la liquide et la nasale, celle-ci gardant et transportant avec elle sa légitime mouillure.

REMARQUE. — Dans le patois local, Pouillenay se dit « Pouillenâ ».

HOMONYMES. — Pour pouvoir citer les vocables homonymes, issus du thème *Polliniacus*, il faudrait connaître les formes anciennes. Il y a des Poligny, Poligné, Polignac dans un certain nombre de départements; mais pareil vocable peut aussi procéder de *Pauliniacus* et même de *Polemniacus*. Le Poligny de l'Aube, *Poliniacus* en 1119, est sans doute homonyme.

POUILLY, ch-l. de canton, arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES. — (*Pagus*) *Pauliacinsis*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Puliacus*, 901 (Gall. christ., IV, instr., col. 62). — *Poilli*, 1260 (Pérard, p. 458). — *Poille*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

POUILLY-SUR-SAÛNE, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES. — *Pulliciacus*, 901 (Cart. d'Autun, I, p. 35); 918 (d. Plancher, I, pr., p. 16). — *Poilles*, 1265 (Pérard, p. 506). — *Poille*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Poille*-sur-Soone, 1431 (*id.*).

POUILLY-SUR-VINGEANNE, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Pauliacus*, 830, ^x^e, ^{xi}^e, ^{xii}^e s. (Chron. de Bèze, p. 252 et 258; 370; 409, 440, 489, 490, 497, 503). — *Polliciacus*, ^{xii}^e s. (*id.*, p. 411). — *Poliacus*, ^{xii}^e s. (*id.*, p. 436 et 439). — *Poilliacus*, ^{xii}^e s. (*id.*, p. 489).

Pouilly, ham., com. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Poliacus*, 822, 900-904, 1080-1098 (Pérard, p. 19, 61, 80). — *Poilliacus*, 1253 et 1254 (Pérard, p. 474 et 477).

Pour le premier et le troisième de ces Pouilly, le thème primitif est, de toute évidence, *Pauliacus*, procédant du gentilece *Paulius*, né lui-même du cognomen *Paulus*. Nous adopterons également ce primitif pour le Pouilly du territoire de Dijon.

Pauliacus est d'abord devenu *Poliacus* par suite du changement habituel en o français de la diphtongue latine au; puis la mouillure de la liquide a introduit i devant l redoublé, d'où Poilly, stade intermédiaire par lequel sont passés nos quatre Pouilly, et qui est resté à travers la France la forme définitive d'un certain nombre de *fundi Pauliaci*; enfin l'allongement de o en ou (comme dans *dolorem*, *colare*, « douleur », « couler », a produit Pouilly.

Quant à Pouilly-sur-Saône, la forme ancienne *Pulliciacus* de 901, répétée en 918, nous invite à accepter pour thème étymologique ce

Pulliacus, formé sur le gentilice *Pullius*, qui figure au tome X du *C. I. L.*

HOMONYMES. — Nous allons énumérer les très nombreux vocables qui sont, en apparence, homonymes de Pouilly, sans prétendre que cette homonymie soit réelle, le vocable Pouilly pouvant avoir été l'aboutissant de thèmes divers, *Pauliacus*, *Pulliacus* et aussi *Polliacus* :

Pouilly (Ain, Aisne, Loire, Haute-Marne, Meuse, Nièvre, Oise, Rhône, Saône-et-Loire, Haute-Savoie, Seine-et-Marne, Yonne); Pouilley (Doubs); Pouillé (Loir-et-Cher, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Vendée, Vienne); Pouilleux (Ain, Isère); Pouillat (Ain, Charente); Pouillac (Charente-Inférieure, Dordogne, Vienne); Pouilhas (Ardèche, Corrèze).

Poilly (Loiret, Marne, Yonne); Poilley (Ille-et-Vilaine, Manche); Poillé (Indre-et-Loire, Mayenne, Sarthe); Poilhac (Haute-Loire).

Pauliat (Allier); Paulhat (Dordogne); Pauliac (Ariège, Corrèze, Dordogne, Lot, Lot-et-Garonne); Paulhiac (Lot-et-Garonne); Paulhac (Aveyron, Cantal, Creuse, Haute-Garonne, Lozère, Tarn-et-Garonne); Paulliac (Creuse); Paulilhac (Gers); Pauillac (Corrèze, Gironde).

Les vocables de ce dernier alinéa ont tous pour source, cela va de soi, le primitif *Pauliacus*.

POULIGNY (TORCY ET), c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Poligny*, 1281 (Chambre des Comptes, B. 200. — *Polloigny*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Pauloigney*, 1442 (*id.*).

Toute récente qu'elle soit, la forme la plus ancienne que nous possédions a, du moins, l'avantage de nous montrer que nous sommes en présence d'un ancien Poligny et, par suite, de limiter et de préciser le choix du thème primitif. On peut, pour celui-ci, hésiter entre *Pauliniacus* et *Polliniacus*, à partir des deux gentilices connus *Paulinius* (ou *Paullinius*) et *Pollinius*; mais on ne saurait choisir, car au latin devient fatalement o.

HOMONYMES. — Poullignac (Charente); Poligny (Hautes-Alpes, Aube, Eure, Jura, Seine-et-Marne, Vienne), Poligné (Ille-et-Vilaine, Mayenne), Polignac (Cantal, Charente-Inférieure, Gers, Haute-Loire, Haute-Garonne) sont, en partie du moins, homonymes de notre Poulligny.

PRÉCY, ch.-l. de canton, arr. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Presseiacus* (1), 1033-1085 (Cart. de Flavigny).

(1) La copie du Cartulaire de Flavigny que nous avons consultée porte *Presseracus*; comme il s'agit incontestablement de Précy, nous croyons pouvoir conclure à une faute du copiste, qui aura transformé i en r.

— *Pressiacus*, 1154 (Titres de l'abb. de Flavigny). — *Prisciagus*, 1154 (Pérard. p. 237). — *Prissiacus*, 1295 (Cart. d'Autun, II, p. 340); xiv^e s. (*id.*, au pouillé, p. 385). — *Pressy-soubs-Thil*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Prissey-soubs-Thil*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

FORME PATOISE. — « *Peur-ché* », par métathèse de l'*r* et chuintement de la dernière syllabe sous l'influence du dia'lecte morvandau.

PRISSEY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Prisseius*, 1004 (Chr. de St-Bénigne) et *Prisceia villa*, 1020 (Chr. de St-Bénigne, p. 175) (d'après M. J. Garnier) (1). *Prissi*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 377).

Le thème primitif commun à Précý et à Prissey est *Prisciagus*, formé sur le gentilice *Priscius*, qui dérive du cognomen *Priscus*, « l'Ancien ».

HOMONYMES. — Précý (Aube, Cher, Nièvre, Oise, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Yonne); Prétieux (Loire).

Pressy (Pas-de-Calais, Saône-et-Loire, Haute-Savoie); Pressieu (Isère); Pressiat (Ain); Pressat (Haute-Loire); Pressac (Vienne); Pressac (Charente, Haute-Loire, Vienne); Preyssac (Dordogne, Haute-Loire); Praissac (Aveyron).

Prissé (Saône-et-Loire, Deux-Sèvres); Prissac (Indre).

PRUSLY, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE. — *Pruleyum*, 1145 (Cartul. de N. D. de Châtillon).

En l'absence de forme vraiment ancienne, on est réduit aux conjectures. Le gentilice *Proculius* existe : un Saint-Preuil est, en effet, dénommé en latin *Proculus*. Le thème *Proculiacus* aurait donné quelque chose comme Pruilly ou Prusly. Mais, dans la forme du xii^e s., il resterait encore des traces apparentes de ce thème primitif.

Selon M. Longnon, il faut voir dans Prusly l'homonyme de Preuilly (Indre-et-Loire), ancienne abbaye qui était dénommée, aux xi^e et xii^e s., *Prulliacus*, vocable dérivé du nom d'homme *Prullius*. La seule objection qu'on pourrait faire à cette manière de voir est que *Prulliacus* aurait donné Pruilly (avec *ll* mouillé); mais nous croyons lever complètement cette objection en faisant remarquer que la prononciation patoise locale est conforme à cette étymologie : on dit « *Prü-yi* », (*y* ayant ici la valeur du *yod* ou *i* consonne, comme dans le mot *yeux*).

Sully (Saône-et-Loire), qui se prononce, dans le pays même, « *Sü-yi* » (avec un *yod*), présente le même phénomène.

HOMONYMES. — Des homonymes peuvent être cherchés parmi les

(1) Il y a erreur de source pour la mention *Prisseius*, qui n'existe pas à la Chronique de Saint-Bénigne. Quant à la forme *Prisceia*, nommée isolément, sans indication de *pagus*, rien ne prouve son attribution à Prissey.

vocables suivants, qui ont tous la mouillure : Pruillé (Maine-et-Loire), Prouilly (Meuse), Prouillat (Puy-de-Dôme), Prouillac (Lot).

Preuilly (Indre-et-Loire) est, comme nous l'avons vu, un homonyme. Prouilly (Marne) n'en est pas un, car c'est un ancien *Provilias*.

REMARQUE. — **Prézilly**, com. de Boux, c. de Flavigny, dérive d'un thème *Prusiliacus*, 886 (Cart. de Saint Seine); étymologiquement, il s'éloigne donc beaucoup de Prusly. Il est *Prusilié* vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais), et *Présille* en 1423 (*id.*).

PULIGNY, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Puluniacus*, 1094 (Chartes de Cluny, V, p. 32). — *Puliniacus*, 1175 (Titres de l'abbaye de Maizières). — *Pulligny*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 377). — *Pleugney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Pelugny*, 1431 (*id.*). — *Pulegny*, 1470 (*id.*).

L'existence du gentilice *Pullius* (dérivé de l'adj. *pullus*, noir) attestée au *Corpus inscript. lat.*, t. III et t. V, rend vraisemblable celle du gentilice *Pullinius*, qui conduit directement au thème *Pulliniacus*.

Pulliniacus a donné régulièrement Puligny. L'*u* bref non accentué, en effet, ne donne pas forcément *o* ou *ou*, comme cela est de règle dans la langue écrite; ici il a donné *u*. Cet *u* atone disparaît même complètement dans la forme patoise « Pligné ».

HOMONYME. — Pulligny (Meurthe-et-Moselle), pour lequel on ne possède que des formes françaises postérieures au XIII^e s.

QUEMIGNY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Cuminiacus*, 1153 (Cart. de Saint-Etienne, I); 1157 (Pérard, 136). — *Cumigné*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Cumigni*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 377). — *Quemigney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

QUEMIGNY-SUR-SEINE, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Conminiacus*, 1075-1098 (Cart. de Molême, I). — *Cuminiacus*, 1099 (*id.*).

Il faut admettre le thème *Cominiacus*, formé sur le gentilice *Cominius*, qui est bien connu, car la gens *Cominia* (ou parfois *Comminia*) compte parmi ses membres des consuls et des tribuns. Ce gentilice *Cominius* a, du reste, été relevé sur une inscription votive à la déesse gauloise *Rosmerta*, trouvée à Gisseyle-Vieil (Côte-d'Or). Il peut se présenter sous la variante *Cuminius*, et c'est peut-être celle-ci qui est à la base du Quemigny du c. de Gevrey.

A citer, dans la commune de Quemigny-sur-Seine, le hameau de

Quemignerot, *Cuminerot* en 1237 (aux Titres de l'abbaye de Fontenay), *Cumignerot*, vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais), dont le nom est un diminutif de Quemigny.

HOMONYMES. — Cumignat (Haute-Loire); Commeny (Seine-et-Oise), qui vient apparemment de *Cominiacus*.

Comigné (Aude), Comines (Nord) paraissent être en relation avec *Cominius* ou *Cominia*.

QUÉTIGNY, c. de Dijon-est.

FORMES ANCIENNES. — *Quintiniacus*, 801 (Cart. de St-Etienne, I; et dans Pérard, qui date de 791, p. 47). — *Cutigny*, 1286 (Pérard, p. 430).

Quétigny, où les abbayes de Saint-Etienne et de Saint-Bénigne possédaient des biens, revient un assez grand nombre de fois dans leurs titres, ainsi que dans Pérard : c'est toujours *Quintiniacus*. C'est donc, à n'en pas douter, le thème étymologique, dérivé du gentilece *Quintinius*. Le vocable français a perdu, sans doute pour cause d'euphonie, la nasale de la première syllabe du primitif latin.

A citer le diminutif **Quétignerot**, hameau de Quétigny et également hameau de la commune de Vignolles, c. de Beaune-sud.

REMARQUE. — Dans le parler local, Quétigny se dit « Kti-gnèy » (avec un yod final).

HOMONYMES. — Quintigny (Jura); Quintenas (Ardèche).

QUINCEY, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Quincy*, v. 1120 (Cart. de Cîteaux, I). — *Quinceyus*, XIV^e s (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 378).

QUINCY-LE-VICOMTE, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Quinciacus*, 853 (Cart. gén. de l'Yonne). — *Quinceius*, 1179 (Reomaüs, p. 216). — *Quintiacus*, 1194-1196 (Reomaüs, p. 229).

QUINCY-SUR-ARMANÇON, sous la première République.

Quincey et Quincy ont pour thème primitif *Quintiacus*, qui est issu du cognomen *Quintus* ou *Quinctus*, « le Cinquième », habituellement donné à Rome au cinquième enfant d'une famille, et ayant aussi servi de prénom. Un *fundus Quintiacus* est inscrit sur la table de Veleia (III^e s. de notre ère).

HOMONYMES. — Les homonymes sont nombreux, car le gentilece *Quintius* était très répandu.

Quincey (Aisne, Chor, Meuse, Saône-et-Loire, Haute-Savoie, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise); Quincey (Aube, Haute-Saône); Quinçay (Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Vienne); Quincé (Maine-et-Loire);

Quincié (Rhône); Quincieux (Isère); Quincieux (Isère, Rhône); Quinsat (Creuse); Quinsac (Dordogne, Gironde, Haute-Vienne); Quinssat (Puy-de-Dôme).

Cuincy (Nord); Cuinchy (Pas-de-Calais).

RECEY, ch.-l. de c., arr. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Rusci*, *Receyum*, 1175, 1177 (Cart. de la Chartreuse de Lugny). — *Receius*, *Receyus*, 1177 (Pérard, p. 251).

Toutes ces formes sont, sauf la première, des latinisations de la forme française et ne peuvent être d'aucun secours dans la recherche étymologique. La forme *Rusci* peut, à défaut d'autres renseignements, conduire à un thème *Rusciacus*, dérivé d'un gentilice *Ruscus*, dont on peut inférer l'existence, puisqu'on connaît le nom d'homme pérégrin, probablement gaulois, *Ruscus*, relevé sur une épitaphe.

Sil'on néglige la forme *Rusci*, qui ne laisse pas, d'ailleurs, de paraître un peu singulière, on peut faire appel au thème *Rexiacus* (ou *Ræciacus*), qui rendrait parfaitement compte du vocable actuel et cadrerait mieux avec la prononciation locale du nom, « R'sè », où l'e atone a complètement disparu.

HOMONYMES. — Recey (Saône-et-Loire), et avec doute Récy (Cher, Marne), Russey (Doubs), Russy (Calvados, Oise).

REMILLY-SUR-TILLE, c. de Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Rumiliacus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 16). — *Remiliacus*, époque carolingienne (Longnon, Atlas historique). — *Remilley*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

FORME PATOISE. — « R'mi-yè » (avec double yod).

REMILLY-EN-MONTAGNE, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Rumillé*, 1169 et 1170 (Gall. christ., IV, instr., col. 183 et 185). — *Remilleius en Aussois*, 1218 (Hist. de Vergy, pr., p. 180). — *Remillé*, 1258 (Pérard, p. 494). — *Remilley*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème *Rumiliacus* nous paraît s'imposer pour le vocable de ces deux communes. Le gentilice *Rumilius*, dont il dérive, est une variante du gentilice *Romulius* ou *Romilius*, un des plus anciens de Rome; pourtant, il se rencontre rarement dans les auteurs anciens ou sur les inscriptions, ce qui ne l'a pas empêché de laisser une assez nombreuse postérité dans les noms de lieux de la partie septentrionale de la France, à l'exclusion du Midi. Nous allons énumérer, sous la rubrique ci-dessous, les descendants de *Rumilius* comme ceux de *Romilius*.

HOMONYMES. — Rumilly (Aube), Remilly (anc. dép. de la Moselle),

Remilly (Nièvre) sont, d'après leurs formes passées, d'anciens *fundi Rumiliaci*.

Les deux Romilly de l'Eure et celui de l'Aube paraissent répondre au thème *Romiliacus*. Il en est de même de Reuilly (Seine), que de nombreux auteurs avaient pensé pouvoir identifier avec le *Romiliacus* de la Chronique de Frédégaire, lieu où Dagobert I^{er} délaissa sa femme Gomatrude pour épouser Nantilde. M. Longnon, qui avait cru, pour des raisons de phonétique, devoir rester sur la réserve au sujet de cette identification, s'y est rallié le jour où, étudiant dans son enseignement de l'Ecole des Hautes-Etudes, en 1902, les noms communaux du département de la Nièvre, il retrouva un exemple identique de la chute normale de l'm dans le vocable Montreuillon, venu de *Mons Rumilionis*.

Quant aux autres homonymes, Remilly (Ardennes, Manche, Pas-de-Calais), Romilly (Loir-et-Cher, Loiret), Romillé (Ille-et-Vilaine), Rumilly (Nord, Pas-de-Calais, Haute-Savoie), nous ne savons rien de leurs formes anciennes et nous ne pouvons, par conséquent, pas préciser la forme exacte de leur primitif.

ROILLY, c de Précy.

FORME ANCIENNE. — *Roilley*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Selon M. d'Arbois de Jubainville, le primitif est *Rulliacus*, construit sur le gentilice *Rullius*, qui a sa source dans le cognomen *Rullus*, « le Rural, le Campagnard ».

HOMONYMES. — S'appuyant sur les règles de la phonétique, d'après lesquelles l'u bref entravé garde, en français, le son *ou* latin, tandis que l'u long libre devient l'u français, M. d'Arbois de Jubainville classe en deux groupes les vocables ayant leur origine dans le thème qui nous occupe. Les uns proviennent de *Rulliacus*, les autres de *Ruliacus*, correspondant à la variante par *l* simple *Rulius*.

1. Rouilly (Ardennes, Aube, Loiret, Orne, Seine-et-Marne); Rouillé (Vienne); Rouillot, Rouilhat (Puy-de-Dôme); Rouillac (Charente, Côtes-du-Nord); Rouilhac (Lot).

2. Ruillé (Mayenne, Sarthe); Rully (Calvados, Loire, Oise); Ruliac Morbihan); Rulhac (Aveyron).

Remarquons, cependant, que le rattachement de tous ces vocables à *Rulliacus* ou *Ruliacus* ne peut être positivement affirmé tant qu'on ne les a pas étudiés un à un à la lumière des formes anciennes. Ainsi, le Rouillé de la Vienne (noté *Roliacus* en 889, *Rauliacus* vers 1030, et plus tard *Roilliacus*, *Roilec*, *Roillé*), s'expliquerait tout aussi bien par un thème *Rauliacus*, bien que nous ne connaissions pas le gentilice *Raulius*. Nous avons, d'autre part, omis de classer plus haut le Rully

de Saône-et-Loire (canton de Chagny, arr. de Chalon), parce qu'il est noté *Rubiliacus in pago Cabilionensi* au milieu du ix^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 96). D'autres thèmes étymologiques pourraient encore intervenir pour quelques-uns de ces homonymes, par exemple *Rutiliacus*.

RUFFEY-LES-ÉCHIREY, c. de Dijon-est.

FORMES ANCIENNES. — *Ruffiacus*, *Rufiacus*, 735 (Pérard, p. 9). — *Rufiacus*, 869 et 886 (Pérard, p. 149 et 160); 715, 870, 880-884 (Chron. de St-Bénigne, p. 66, 100, 112). — *Ruffiacus*, 886 et 1015 (Chron. de St-Bénigne, p. 116 et 179). — *Roiffey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

FORME PATOISE. — « Reu-fé ».

RUFFEY-LES-BEAUNE, c. de Beaune-sud.

FORMES ANCIENNES. — *Rufé*, 1196 (Titres de l'abb. de La Bussière). — *Ruffey*, xiv^e s. (pouillé du cart. d'Autun, II, p. 377). — *Roiffey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Ruffey, ham., com. de Courcelles-les-Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Rufeius*, 1217 (Titres des Génovéfains de Semur). — *Refey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif du vocable Ruffey est *Rufiacus*, issu du gentilice *Rufius* (variante *Ruffius*), qui dérive du cognomen *Rufus* « le Roux ».

HOMONYMES. — 1. Ruffey (Doubs, Jura, Saône-et-Loire); Ruffieu (Ain, Isère); Ruffieux (Savoie); Ruffec (Charente, Indre); Ruffiac (Lot-et-Garonne, Morbihan).

2. Rouffy (Ardennes, Marne); Rouffiat (Lot, Puy-de-Dôme); Rouffiac (Aude, Cantal, Charente, Charente-Inférieure, Corrèze, Dordogne, Haute-Garonne, Gironde, Lot, Lot-et-Garonne, Lozère, Tarn). — Roiffé (Vienne); Roiffieux (Ardèche); — Roffey (Yonne); Roffiat (Cantal).

M. d'Arbois de Jubainville considère les vocables de l'alinéa 1 comme provenant de *Rufiacus* (avec *f* simple, et *u* long libre devenant l'*u* français), et ceux de l'alinéa 2 comme descendant de *Ruffiacus*, primitif né de la variante gentilitiale *Ruffius*, avec *f* double, et *u* bref entravé gardant le son latin *ou*, ou bien devenant parfois *o* ou *o*). Les vocables du premier groupe devraient donc s'écrire avec *f* simple, pour conformer leur graphie à l'étymologie.

SACQUENAY, c. de Selongey.

FORMES ANCIENNES. — *Sagonecus*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Secuniacus* (1), début du xii^e s., et v. 1130 (Chr. de Bèze, p. 402 et 445).

(1) C'est sans doute cette seconde forme que M. J. Garnier note *Seguniacum* xi^e s., Chr. de Bèze.

Nous croyons au thème *Sacconiacus*, formé sur le gentilice *Sacconius*, relevé au t. V du *C. I. L.*; ce gentilice est, à notre avis, le seul connu capable d'avoir engendré Sacquenay, qu'il faudrait, si notre thème est exact, écrire Sacqueney. *Sacconiacus* aurait même dû laisser Sacquegny ou Sacquigny; c'est un de ces exemples dont nous avons parlé (voir GENAY) où la nasale a échappé à la mouillure qu'elle aurait dû régulièrement subir.

HOMONYMES. — Saconnay ou Sacconay (Aisne), Saconay (Rhône), Saccunay (Rhône).

Sacconay (Aisne) est *Sacconiacus* en 1225, *Sacconet* en 1603, *Saccony* en 1605, *Sacconny* sur la carte de Cassini. Le même département compte un homonyme qui est aujourd'hui Saconin, noté *Saconi* en 1147, *Saconiacus* en 1263, *Saconni* en 1269, *Sacconin* en 1299, *Sacconny* en 1337, *Saccony* en 1383, *Sacogni* en 1405, *Saconnin* en 1409. C'est donc dès le déclin du XIII^e s. que la finale a été nasalisée.

REMARQUE. — Il est intéressant de remarquer qu'une nasalisation tout à fait comparable à celle dont il vient d'être parlé s'observe dans la forme patoise locale de notre Sacquenay, laquelle se prononce « Sèk-nin ». Peut-être, en recherchant les formes anciennes postérieures au XIII^e s., retrouverait-on trace de cette nasalisation.

SAMEREY, c. de Saint Jean-de-Losne.

FORME ANCIENNE. — *Samerey*, 1317 (Terrier général de la Ch. des Comptes).

On peut adopter le thème *Samariacus*, dérivé d'un gentilice *Samarius* qui doit être connu, car Holder le nomme, sans l'accompagner de l'astérisque (qui désigne les noms probables mais non encore signalés), à l'article *Samariacus*, dans lequel il voit le primitif de trois noms de lieux de Belgique, savoir : Samrée et Seymerich, au Luxembourg, et Semrée, province de Namur. *Samarius* a probablement été tiré d'un nom d'homme gaulois *Samarus*, appartenant à la nombreuse famille des noms terminés en *-marus*.

HOMONYMES. — Sameyriat (Ain) et les trois localités de Belgique.

SANTENAY, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Sentennacus*, 858 (Gall. christ., IV, instr., col. 52); début du X^e s. (Chron. de St-Bénigne, p. 119). — *Santenayus*, 1266 (Cart. d'Autun, II, p. 107).

Le primitif est *Sentenacus*, qui s'offre à nous en 858 avec le redoublement de la nasale précédant *acus*, et qu'on peut croire formé sur un gentilice *Sentenius*, lequel n'est pas connu mais serait le pendant en *-enus* du gentilice bien attesté *Sentius*. On serait également en droit

de proposer un thème *Sentennacus*, avec un double *n* primitif, si l'existence était certaine du nom d'homme *Sentennus*, que M. Lejay a cru lire dans un graffiti tracé sur une marche d'escalier trouvée à Essarois; mais cette lecture est dubitative, ce qui ne nous permet pas de faire positivement état de ce nom.

HOMONYMES — Santenay (Loir-et-Cher, Indre-et-Loire), Sentenac (Ariège).

SAUSSEY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES (1). — *Sauceius*, 1150 (Cart. de Cîteaux, II, 124); 1275 (Cart. d'Aut., I, p. 214). — *Saucé*, 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 183). — *Sauceyus*, XIII^e s. (Cart. d'Aut., II, p. 103, 107, 120, 121, 132, 298); XIV^e s. (*id.*, p. 379, au pouillé); 1298 (Cart. d'Aut., III, p. 88). — *Sauciacus*, 1296 (*id.*, I, p. 214); 1306 (*id.*, III, p. 130). — *Saulcey*, 1339 (*id.*, III, p. 196); 1375 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

SAUSSY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES (2). — *Salciacus*, 1124 et 1177 (Pérard, p. 217 et 249). — *Saucis*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

D'après les formes anciennes, un thème en *-iacus* paraît s'imposer pour ces deux vocables homonymes; mais nous ne connaissons pas de gentilice à invoquer comme source du primitif, qui, par suite, nous échappe. On peut, cependant, avancer un thème *Celsiacus*, venu du gentilice *Celsius*, qui aurait donné Saussy pour les mêmes raisons que *Celsinianicas* a fait Sauxillanges (Puy-de-Dôme). D'ailleurs, le changement en *-au-* du groupe latin *-el-* est normal : ex. *delphinus*, *Belna*, *Belsa*, devenus dauphin. Beaune, Beauce.

On peut encore émettre l'hypothèse d'un thème *Salciacus* ou *Saliciacus*, engendré par un gentilice *Salcius* ou *Salicius* non encore relevé. Le *Trésor celtique* de Holder mentionne les noms de femme *Salica*, *Salicilla* *Salicogenna*, qui paraissent prouver l'existence d'un nom d'homme gaulois *Salicos*, d'où a pu sortir un gentilice *Salicius*.

HOMONYMES. — Saussat (Puy de-Dôme); Saussac (Cantal, Gironde, Vaucluse).

Saussan (Hérault) en est l'équivalent. formé avec le suffixe *anus*.

Quant aux vocables Saussey, Saussy, Saussay, il faut absolument s'abstenir de les mettre ici en comparaison, car ils ont la plupart du temps, comme ceux orthographiés Saucy et Sauley, un tout autre thème étymologique; à savoir *Salicetum* « lieu planté de saules, saussaie ». En particulier, c'est peut-être cette dernière étymologie

(1) La mention *Solempiacus*, 696 (Gall. christ., IV, instr., col. 43) rapportée ici par M. J. Garnier ne peut concerner Saussey.

(2) Il faut supprimer la mention *Salciacus* en 925 indiquée par M. J. Garnier; le texte porte *Saciacus* (Cessey-sur-Tille) à la Chronique de Saint-Bénigne, p. 124, comme dans Pérard, p. 162.

qu'il conviendrait d'appliquer à **Saucy**, hameau de la commune de Clamerey, c. de Précy, noté *Saulciz* en 1396 (Rôle des feux de l'Auxois); mais l'exemple de Saussy, c. de Saint-Seine, qui, bien que noté aussi *Saucis* au *xiv^e s.*, est certainement un nom suffixé en *-acus*, doit rendre prudent dans l'attribution du hameau de Saussy à la série des collectifs en *-etum*.

SAVIGNY-LE-SEC, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Saviniacus*, 876 et *xii^e s.* (Pérard, p. 151, 84, 95, 110); 876, 902, v. 1007 (Chron. de St-Bénigne, p. 107, 119, 171). — *Savigney*, 1286 (Pérard, p. 430). — *Savigney le Sot*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon). — *Savigney le Scet*, 1469 (*id.*).

SAVIGNY-SOUS-MALAIN, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Savinné*, 1134 (Gall. christ., IV, instr., col. 90). — *Saviniacus*, 1143 (Pérard, p. 224).

FORME PATOISE. — « Sè vi-gnè ».

SAVIGNY-SOUS-BEAUNE, c. de Beaune-nord.

FORMES ANCIENNES. — *Saviniacus*, 936 (Sæcul. Benedict., IX, p. 936). — *Savigneyus*, 1270, 1297, *xiv^e s.* (Cart. d'Autun, II, p. 105, 346, 377). — *Savigné*, *Savigney*, 1273 (*id.*, II, p. 100 et 101).

Sauvigny, com. de Vic-de-Chassenay, c. de Semur.

FORME ANCIENNE. — *Sauvoigney*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le thème primitif est *Sabiniacus*, formé sur le gentilice *Sabinus*, thème qui a donné Savigny par le changement habituel du *b* latin en *v* français, comme *caballus*, *cannabis*, *debere* ont fait « cheval, chanvre, devoir ».

HOMONYMES. — Le vocable Savigny et ses variantes sont très répandus. On trouve Savigny dans vingt départements de la moitié septentrionale de la France (nous renonçons à les énumérer). Il a pour homonymes : Savignies (Oise); Savigné (Indre-et-Loire, Sarthe, Vienne); Savignec (Loire); Savigneux (Ain, Loire); Savignat (Creuse); Savigna (Jura); Savignac (dans douze départements de la France de langue d'oc);— Sévigny (Ardennes); Sévigni (Orne); Sévignat (Allier); Sévignac (Côtes-du-Nord, Basses-Pyrénées); Sévignacq (Basses-Pyrénées).

SAVILLY, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Sapiliacus*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Saviliacus*, 858 (Gall. christ., IV, instr., col. 52). — *Savilleus*, *xiv^e s.* (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 365).

Le thème primitif est certainement *Sapiliacus*, formé sur un gentilice *Sapilius*. A la vérité, nous n'avons pas rencontré ce gentilice

sous sa forme pleine ; mais nous relevons les noms *Saplius* et *Saplia* au tome III du *C. I. L.* comme étant une graphie simplifiée de *Sapilius* et *Sapilia*. Du reste, le gentilice *Sapius*, type plus simple de la même famille, est bien connu et tend à faire admettre l'existence de son apparenté *Sapilius*. Enfin, le thème *Sapiliacus*, indiscutablement établi par la forme de 723, suffit à attester le gentilice *Sapilius*.

On passe de *Sapiliacus* à Savilly par le changement normal de *p* en *v*, comme on l'observe dans « savoir, cheveu, lièvre », venus de *sapere*, *capillum*, *leporem*.

Pas d'homonyme.

REMARQUE. — Dans le parler local, Savilly est « Sè-vi-yè » (avec un *yod*).

SAVOISY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES (1). — *Salvisseius*, 1145 (Cart. de l'abb. de N. D. de Châtillon). — *Salveseius* (2), 1187 (Arch. de la Côte-d'Or). — *Sauvisseius*, sans date (Arch. de la Côte-d'Or, Molesme, H, 286). — *Sauvoisiacus*, 1239 (Reomaüs, p. 262). — *Sauvoisey*, 1377 (Cerche des feux de l'Auxois, B, 11512).

Le thème étymologique qui s'adapte le mieux au vocable actuel et à sa forme la plus ancienne (celle de 1145) est *Salvitiacus*, dérivé d'un gentilice *Salviti*, sur l'existence duquel nous ne sommes pas renseignés, mais qui est rendu vraisemblable par sa parenté avec *Salvius*, gentilice connu (*Corp. inscr. lat.*, t. V).

Salvitiacus a donné d'abord, par vocalisation de l'*i*, *Sauvisy* ou *Sauvissey*, ou *Sauvoisey*, ainsi qu'en témoignent les formes relevées. *Savoisy* n'est, pour ainsi dire, qu'une variante du dernier de ces vocables.

HOMONYMES. — Pas d'homonymes.

SEIGNY, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Saniacus*, 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Segni*, 1100-1112 (Cart. de Molême, I). — *Saigniacus*, 1142 (dom Plancher, I, pr., p. 42). — *Seigneius*, 1243 (Pérard, p. 443). — *Saigney*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Saigny* (Courtépée).

Nous sommes autorisés à admettre comme primitif la forme de 886 *Saniacus*, qui explique parfaitement *Seigny* et qui dérive de *Sanius* ; nous n'avons rencontré ce nom d'homme que comme cognomen (t. X du *C. I. L.*), mais il a dû être aussi gentilice, comme le fut *Sanicus*, qui lui est apparenté.

(1) *Stafiacum*, donné par M. J. Garnier, est à éliminer ; il n'a rien de commun avec *Savoisy* et concerne sans doute Etevey (Yonne).

(2) Ces formes sont citées par M. Corot (Mélanges in Bull. d'Hist. et d'Archéol. relig., t. II, 1884, p. 160).

HOMONYMES. — Seigné (Charente-Inférieure), Segny (Ain). — Sagné (Rhône), Sagnat (Creuse, Haute-Vienne).

SELONGEY, ch.-l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Solongei*, 1101 (Cart. de Molême, I, p. 22). — *Solungé*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 497). — *Selongey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

Nous adopterons le thème *Sollumniacus*, donné pour l'époque carolingienne (Longnon, *Atlas historique*) comme forme ancienne de Soulangis (Cher). Ce thème nous paraît mieux convenir ici que *Sollemniacus*, connu pour être celui de divers Soulangy et Soligny, parce que l'u de *Sollumniacus* justifie l'o de Selongey. Nous ignorons si le nom d'homme *Sollumnus*, qu'il ait été ou non gentilice, a été signalé quelque part ; *Sollemnius*, lui, a été relevé à quelques exemplaires. Ces noms en *-mnus*, *-mnus*, formés, d'après M. d'Arbois de Jubainville, avec la désinence *-mino* du participe présent moyen indo-européen, doivent être envisagés comme gaulois, ou peut-être même comme ligures.

La terminaison *-mnus* aboutit souvent en français à la consonnification sur place (en g doux) de l'i suivant la nasale ; c'est ici le cas pour Selongey, où *-mnus* devient *-ngy*, l'n gardant sa place avec son nasalisé devant le g représentant l'i latin. D'autres fois, *-mnus* se comporte simplement comme *-niacus*, produisant la mouillure de la nasale, qui se traduit par gn : ex. Solignac (Haute-Vienne), ancien *Sollemniacus*.

REMARQUE. — Dans le parler local, Selongey est « S'lon-gè ».

HOMONYMES. — Nous ne pouvons guère citer que Soulangis (Cher), pour lequel on a relevé la forme *Solumniacus*. Il est, toutefois, assez rationnel de rattacher au primitif *Sollumniacus* Solomiat (Ain), Solomiac (Gers, Tarn-et-Garonne).

Le thème voisin *Sollemniacus* paraît avoir laissé une plus nombreuse postérité : Soulangy (Yonne), Soulangé (Maine-et-Loire), Solleymieux (Loire), Solignac (Haute-Vienne) en proviennent, comme le montrent leurs formes anciennes. La même origine est assez probable pour Solémy (Rhône), Solémieux (Isère). Quant à Soligni (Orne), Soligny (Loiret, Seine-et Oise), Solignat (Puy-de-Dôme), Solignac (Ardèche, Aveyron, Haute-Loire), Souligné (Sarthe, Deux-Sèvres), Soulignac (Gironde), il est possible que certains de ces vocables puissent revendiquer le thème *Sollemniacus*, sans que nous puissions nous prononcer, faute d'avoir sous les yeux leurs formes anciennes. Mais Souligny (Aube), qui est noté *Subliniacus* en 1236, possède une autre étymologie.

SEMAREY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Cemaure*, 1214 (Titres de l'abbaye de la

Bussière). — *Simarey*, 1300 (d'après Courtépée, VI, p. 176) — *Cemaurey*, 1302 (d'après Courtépée, VI, p. 176). — *Cimanrey* (lire sans doute *Cimaurey*), 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Cymairreyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381). — *Semarrey*, 1430 (Rôle des feux de l'Auxois).

Nous voyons ici un primitif *Cimariacus* formé sur le gentilice *Cimarius* ; les formes anciennes, bien que ne remontant pas très haut, sont manifestement probantes en ce sens. Nous sommes pourtant quelque peu surpris de voir *Cimariacus* aboutir à *Semarey*, alors que *Semerey* eût été plus logique, l'a latin prétonique devant se changer en e muet français, comme dans *Samariacus* devenant *Samerey*. Il en résulte une modification dans l'accentuation du mot : au lieu d'avoir « Sem'rey », on prononce « S'marey », avec a long et en réalité accentué dans le parler local. Aussi, voyons-nous que, dans le passé, cet accident phonétique s'est traduit tantôt par le développement de l'a en au, d'où *Cemaurey*, tantôt graphiquement par le redoublement de l'r.

Pas d'homonyme.

SENAILLY, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Senailly*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Senoilley*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Nous ne voyons, parmi les noms d'homme dont l'existence est attestée, que le gentilice *Senilius* dont le dérivé *Seniliacus* aurait pu engendrer *Senailly*, sous le bénéfice de l'explication suivante.

L'i de la deuxième syllabe de *Seniliacus* est devenu e, tandis que la mouillure de l'l a fait passer devant cette liquide l'i qui la suit, d'où *Senneilly*, ou sa forme bourguignonne *Senoilley*. Quant à la modification de *Seneilly* ou *Senoilly* en *Senailly*, forme que nous donnons actuellement au vocable, ce serait un fait identique à celui qui s'est passé avec *Pontailier*, pour lequel la preuve est fournie par les formes anciennes, alors qu'elle nous fait défaut ici.

HOMONYMES. — *Senailiac* (Lot) ; *Senailhac* (Gironde).

Senillé (Vienne) ; *Senillac* (Gironde) ; *Senilhac* (Haute-Loire).

SENNECEY, c. de Dijon-est.

FORMES ANCIENNES. — *Siliciacus*, 876, 884, 886, 887, 897, 1124, 1139 (Pérard, p. 152, 53, 51, 50, 59, 101, 110) ; IX^e, X^e s., et 1015 (Chron. de St-Bénigne, p. 107, 119, 180). — *Senecey*, 1375 (Rôle des feux du baillage de Dijon).

Il faut adopter le primitif *Siliciacus*, formé sur le nom d'homme *Silicius*, qui figure au t. VI du *C. I. L.*, où il ne paraît pas être gentilice. On trouve également au t. V du *C. I. L.* le gentilice *Selicius*,

qui n'est peut-être qu'une variante du nom précédent, et qui pourrait aussi fournir un thème explicatif satisfaisant. On voit, par la forme ancienne constamment répétée, que Sennecey a d'abord été « Sellecey »; il a, plus tard, subi une altération, à une date antérieure au ^{xiv}^e s.

HOMONYMES. — Il n'existe pas de Sellecey.

Il y a, en Saône-et-Loire, deux Sennecey et un Sennecé, dont l'un est noté *Seniciacus* et mieux *Senisciacus*, 871 (Chartes de Cluny, I, p. 20); un Sennecay dans le Cher; mais, comme nous ne connaissons pas leurs formes anciennes, nous ignorons s'ils sont des transformations de Sellecey, chose, d'ailleurs, peu probable.

SERRIGNY, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Sariniacus*, 1164 (Titres de l'abb. de Sainte-Marguerite). — *Sarreigné*, 1227 (d'après Courtépée). — *Sarigny*, 1317 (*id.*). — *Sarrigni*, ^{xiv}^e s. (Pouillé du Cart. d'Autun, p. 378). — *Sarigney*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Sarrigny*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

Plusieurs thèmes étymologiques peuvent être présentés, sans qu'il soit possible de choisir entre eux.

Par analogie avec Perrigny, venu de *Patriniacus* (voy. à l'art. PERRIGNY), on est conduit au thème *Satriniacus*, formé sur le gentilice *Satrinius* qui figure au *Corpus inscr. lat.*, t. X.

En s'en tenant uniquement à la forme la plus ancienne, on peut la prendre comme thème primitif; *Sarinus* est, en effet, un nom relevé maintes fois sur des inscriptions; on en déduit le gentilice *Sarinus*, d'où *Sariniacus*.

Enfin le thème *Sarriniacus*, formé sur le gentilice connu *Sarrinius*, aurait l'avantage d'expliquer le double *r* de certaines des formes médiévales et de la forme actuelle.

HOMONYMES. — Serrigny (Saône-et-Loire, Yonne), ainsi que les nombreux Sérigny, Sérigni, Sérigné, Sérignac, Sarigny, Sarrigny, Sarriigné.

SINCEY, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Suenciacus*, *Soenci*, 1139, 1197 (Reomaüs, p. 191, 199). — *Suintiacus*, 1147 (*id.*, p. 201). — *Soencé*, *Suencé*, 1192, 1212 (*id.*, p. 228, 247). — *Suentiacus*, 1202 (*id.*, p. 236). — *Suenceyus*, *Senceius*, ^{xiv}^e s. (pouillé du Cartul. de l'évêché d'Autun, p. 386 et 384). — *Soanceius*, *Suenceius*, *Suentiacus*, sans date (d'après Courtépée, in Reomaüs, p. 255, 267).

Les formes anciennes montrent que Sincey a d'abord été Soucey

ou Suencey; c'est donc de ce côté qu'il faut chercher le thème primitif. M. Longnon propose, sous toutes réserves, *Sugentiacus*. Le *pagus Suggentensis* (*Soggentensis* à l'époque mérovingienne) est, en effet, devenu le « Saintois »; *Soggen-* s'est contracté en *soen-*, puis en *sin-*; même phénomène phonétique conduirait de *Sugentiacus* à Sincey.

HOMONYMES. — Sont homonymes : Souancé (Eure-et-Loir), qui est *Suenci* vers 1128, *Soenceium* vers 1250; et Saint-Cy, com. de Fertrève (Nièvre), qui est un ancien *Suenciacum* (1130).

SOUSSEY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES (1). — *Soceius*, 1134 (Cartul. de Saint-Seine). — *Soccé*, 1178 (*id.*). — *Socceyus* et *Soceyus*, XIV^e s. (pouillé du Cartul. de l'Evêché d'Autun, p. 381). — *Soucy*, 1530 (Fiefs de l'Auxois).

On peut concevoir un thème *Soliciacus*, qui aurait abouti phonétiquement à Soussey. Le gentilice hypothétique *Solicius*, qui en serait l'origine, se retrouve dans le *vicus Solicia* relevé sur une inscription de l'an 237, auj. Soulosse (Vosges) (2).

A défaut de *Soliciacus*, on pourrait invoquer, comme thème étymologique de Soussey, *Socciacus*, formé sur le gentilice *Socius* (*Corpus inscr. lat.*, t. V), et qui, phonétiquement, rendrait compte du vocable actuel et de toutes ses formes anciennes.

REMARQUE. — La forme patoise actuelle « Soussi » n'est que la forme de 1630 ayant persisté jusqu'à nos jours.

HOMONYMES. — Soussat (Puy-de-Dôme), Soussac (Gironde).

SUSSEY, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Sussiacus*, 920 (Cart. de l'Egl. d'Aut., p. 43); 921 (Gall. christ., IV, instr., col. 70). — *Suxiacus*, 1171 (Cart. Egl. Aut., p. 105). — *Susiacus*, 1192 (*id.*, p. 113). — *Suisseius*, 1218 (*id.*, p. 135). — *Suisseyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 385). — *Suxey*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Nous ne connaissons pas de gentilice à faire intervenir ici. Nous pensons qu'on peut admettre le thème *Sussiacus*, dérivé d'un gentilice hypothétique *Sussius*. Un thème *Succiacus*, sur un gentilice également inconnu *Succius*, serait encore satisfaisant; mais nous préférons nous en tenir à *Sussiacus*, eu égard à la forme de 920.

REMARQUE. — Dans le parler local, Sussey est « Chu-ché », où le double chuintement est dû à l'influence du dialecte morvandau.

(1) La forme *Solicia*, 886 (Cart. de Saint-Seine), donnée par M. J. Garnier, ne saurait se rapporter à Soussey.

(2) Cf. Longnon, in *Revue archéologique*, 1877. Dans *Solicia* devenant Soulosse, l'*i* subsiste, car l'accent, étant sur l'*i* antépénultième, empêche cet *i* de tomber, et par suite il n'y a pas vocalisation de l'*i*.

HOMONYMES. — Sussat (Allier); Sussac (Haute-Vienne). Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise) est un ancien *Sulciacus*.

TAILLY, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Taliacus*, 1163 (Titres de l'abbaye de Mézières). — *Tailley*, 1391, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

Le thème primitif est *Talliacus*, formé sur le gentilice *Tallius*, dont on constate l'existence au *Corpus inscr. lat.*, t. XII.

HOMONYMES. — Tailly (Ardennes, Somme), Taillat (Jura, Haute-Vienne), Taillac (Gers, Haute-Vienne), Tailhac (Haute-Loire).

TELLECEY, c. de Pontailler.

FORMES ANCIENNES. — *Thelecé*, 1269 (Titres de la Commanderie de Norges). — *Talecey*, 1375 (Rôle des feux du baill. de Dijon). — *Tallecey*, 1431 (*id.*).

A défaut de formes vraiment anciennes, nous supposons un thème *Taliciacus* appuyé sur le gentilice *Talicius* (t. X du *C. I. L.*). Ce thème rend compte de l'a persistant dans la première syllabe jusqu'au xv^e s.

On pourrait également admettre le primitif *Thalassiacus*, formé sur un gentilice d'origine grecque *Thalassius*, que M. Longnon a proposé pour Talcy (Yonne), et qu'il considère comme s'adaptant le mieux à Talissieu (Ain) et à Talayssac (Aveyron).

Dans le parler local, on dit « Teul-sèy » (avec un yod final).

HOMONYMES. — Talissieu (Ain); Talayssac (Aveyron); Talcy (Loir-et-Chor, Yonne). Ce dernier est une réduction de Tallecy, comme le montrent les formes anciennes : *Talaceius* en 1213, *Taliceius* au xii^e s. (*Gall. christ.*, IV, instr., col. 183), *Teliciacus* en 1214 (Reomaüs, p. 249), *Thaleci* en 1280, *Taleceius* en 1313, *Taleceius* en 1334 (Reomaüs, p. 257), *Thalaceius* en 1336, *Tallecy*, xviii^e s. (Courtépée).

THENISSEY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Tenixiacus*, 1180 (Cart. de Saint-Etienne, II).

Faute de documentation, on peut supposer un thème *Tenisciagus* ou *Tenissiacus*, formé sur un gentilice *Teniscius* ou *Tenissius*.

Tenisciagus aurait donné régulièrement Tenissey. L'h du vocable actuel est, d'ailleurs, abusive, puisqu'elle ne figure pas dans la forme ancienne.

Un thème tel que *Tenatiacus*, formé sur le gentilice *Tenatius*, aurait fourni un vocable à sifflante douce; Thénisy (Seine-et-Marne) et Thénézay (Deux-Sèvres) proviennent sans doute d'un primitif analogue.

Pas d'homonymes.

THOISY-LA-BERCHÈRE, c. de Saulieu.

FORMES ANCIENNES. — 1. *Octisiacensis finis*, 893 (Cart. de Flavigny). — *Octosiacus*, *Othosiacus*, 1231 (Pérard, p. 418). — *Ostloisé*, 1283 (Cart. d'Aut., II, p. 48). — *Mota Othoiseii*, 1326 (Cart. d'Aut., III, p. 185). — *Mota Othoseii*, 1333 (Ch. des Comptes, Fiefs de l'Auxois). — *Hothoseyus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 385). — *Othoisy*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Mothe d'Oicthoisey*, *Mothe d'Othoisey*, 1389 (Cart. d'Aut., III, p. 384 et 385.) — *Octhoisy la Motte*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *La Motte de Thoisy*, 1442 et 1461 (Cerche des feux de l'Auxois); 1503 (Fiefs de l'Auxois).

2. *Thosiacus*, *Thosyacus*, *Thoysiacus*, 1180 (Cart. d'Aut., II, p. 46). — *Thosiacus*, 1201 et 1292 (*id.*, p. 52 et 60). — *Tosiacus*, 1250 (*id.*, I, p. 175). — *Thoysi l'Avesque*, 1276 (*id.*, II, p. 45). — *Thoseius*, 1278 et 1290; *Thoiseyus*, 1286; *Thoyseius*, 1290 (*id.*, II, p. 59, 44, 53). — *Thoysi*, 1283; *Thoisey*, 1291 (*id.*, p. 48 et 57). — *Thosiacus*, 1377 (*id.*, III, p. 330). — *Thoisy Cypierre*, 1666 (Déclaration des Communautés).

THOISY-LE-DÉSERT, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Thoiseius desertus*, 1202 (Titres du grand prieuré de Champagne). — *Thoysiacus Deserti*, xiv^e (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381).

Il est infiniment probable que le vocable de ces deux communes, pas très éloignées l'une de l'autre, — environ 12 kil. à vol d'oiseau — répond au même thème étymologique. Pour rechercher celui-ci, concentrons donc notre attention sur Thoisy-la-Berchère, qui nous offre une documentation plus riche.

Si nous en avons réparti les formes anciennes en deux groupes, ce n'est point tant parce qu'elles répondent à deux types distincts, que parce qu'elles paraissent, en réalité, s'appliquer à deux localités différentes : celles du premier groupe visant le lieu habité nommé de nos jours LA MOTTE-TERNANT; celles du second se rapportant seules à Thoisy-la-Berchère. Ces deux communes sont, du reste, limitrophes; elles ont dû constituer primitivement un seul *fundus* (assez étendu, d'ailleurs, puisque les deux agglomérations sont distantes de plus de huit kil.), dont le point le plus ancien et le plus important au début a dû, à notre sens, être La Motte-Ternant, qui a gardé intact, jusqu'au xv^e s., le nom d'Othoisy.

Que La Motte-Ternant soit l'ancienne « Motte d'Othoisy », c'est une indication donnée par M. J. Garnier dans sa *Nomenclature historique* et dans son édition de la *Cerche des feux du bailliage d'Auxois*. Mais, à l'article Thoisy-la-Berchère de ladite *Nomenclature*, il mêle, imitant d'ailleurs, en cela, Courtépée, les formes *Othosiacus* et *Othoisy* avec la forme *Thoysiacus*, d'où il faut conclure qu'il n'a

qu'incomplètement saisi la distinction que nous croyons pouvoir établir entre le vocable trisyllabique Othoisy et le disyllabique Thoisy, ainsi qu'entre les lieux habités qu'ils concernent. Notre opinion s'appuie sur un acte du Cartulaire de l'Evêché d'Autun, p. 48, en date de 1283, portant accord entre l'évêque d'Autun et Etienne de Mont-Saint-Jean, qui, dans cette région, étaient seigneurs limitrophes. Là, *Thoyssi* désigne manifestement Thoisy-la-Berchère, où l'évêché d'Autun avait le château et de nombreuses terres, tandis que *Ostoisé* est le village devenu un peu plus tard *La Motte d'Otkoisy*, puis *La Motte-Ternant*, et dont les sires de Mont-Saint-Jean étaient, on le sait, seigneurs au XIII^e s. C'est également la même attribution qu'il faut donner à *Octosiacus* dans le traité de 1231, entre Guillaume de Mont-Saint-Jean et le duc Hugues IV, puisqu'à cette époque le château de Thoisy-la-Berchère, bâti en 1214 par l'évêque Etienne II, appartenait à l'évêché d'Autun. Enfin, la meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est qu'au pouillé du XIV^e s. de l'évêché d'Autun on lit, l'une au-dessus de l'autre, les deux rubriques *Hothoseyus* et *Toyseius*, représentant deux paroisses distinctes, alors qu'il n'y a pas trace d'une mention pouvant se rapporter à *La Motte-Ternant* et que toutes les paroisses environnant celle-ci sont citées. *Hothoisy* est donc bien là une localité autre que Thoisy, et ce ne peut être que *La Motte-Ternant*.

Ce point élucidé, occupons-nous du thème primitif. Nous pensons le trouver dans la forme *Octisiacus* de 893(1). Ce thème *Octisiacus* (ou peut-être *Octitiacus*, dont le second *t*, en pareille position, devient régulièrement *s* doux) conduit à un gentilice *Octisius*, dérivé vraisemblablement d'un nom d'homme gaulois, à moins qu'*Octisius* ne soit directement un nom d'homme gaulois terminé en *ius*. Si pareil nom est inconnu jusqu'ici, on connaît tout au moins deux noms de villes celtiques qui procèdent d'un radical analogue : ce sont *Octodurus*, aujourd'hui Martigny en Suisse, et *Octogesa*, ville d'Espagne située au nord de l'Ebre.

Octisiacus, qui fut, selon nous, la première appellation du lieu habité dénommé aujourd'hui *La Motte-Ternant*, est devenu en français Othoisy : 1° par l'assourdissement du *c*; 2° par allongement de l'*i* en *oi* (fait qui se

(1) En réalité, la copie du Cartulaire de Flavigny que nous avons consultée porte littéralement : « in fine Ocusiace (Otsiase B) vel villam nuncupatam Sasiriacum (Suseriacum B)... et alias villas Dissingiacum (Dissiniacum B) et Misciriacum... », les mots entre parenthèses étant des variantes empruntées à une autre copie qu'a collationnée l'auteur du manuscrit. Nous estimons être dans le vrai en lisant *Octisiacense* au lieu de *Ocusiacense* et de *Otsiase*, le *c* devant être préféré à l'*s* comme deuxième lettre du mot, en raison de sa persistance dans les formes postérieures. Quant à l'attribution à Thoisy (ou plus exactement à Othoisy ou *La Motte-Ternant*) de cette mention du Cartulaire de Flavigny, elle est rendue certaine par la concomitance des villages voisins, *Sasiriacus*, *Misciriacus*, qui sont Saiserey et Misserey, *Dissingiacum* représenté par la forme des Ingeys, plus anciennement ferme d'Esseugey, pour un plus correct Dessingey.

produit dans le parler bourguignon même dans des cas où cet *i* n'est pas accentué, contrairement au parler de l'Île-de-France devenu le français classique). Puis la première syllabe est tombée, avant la fin du *xiii*^e s. pour Thoisy-la-Berchère, puisque la première forme connue (1180) en est déjà dépourvue, et seulement au *xv*^e siècle pour La Motte-de-Thoisy.

REMARQUE. — Disons un mot de l'origine des surnoms de Thoisy-la-Berchère; nous en trouvons l'explication dans Courtépée. Au *xiii*^e s., ce village est nommé Thoysi l'Avesque, en l'honneur des évêques d'Autun qui, du *xiii*^e au *xvi*^e s., en possédèrent le château contenant l'église, sans compter une partie du territoire. En 1567, cette terre fut vendue à Imbert de Marcilli-Cypierre, d'où le nouveau surnom qui vint remplacer le premier. Au siècle suivant, elle passa aux Le Goux de la Berchère, ce qui lui valut son qualificatif actuel.

Pas d'homonymes, les Toisy, Toizay, Toisieu, Toisac ayant certainement une autre étymologie.

THOMIREY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Toméré*, 1134 (Titres de La Bussière). — *Tau-myré*, 1238 (Cart. de l'église d'Autun, p. 153). — *Taumiré*, 1239 (Pérard), 1333 (Cart. d'Autun, III, p. 200). — *Taumirey*, 1337 (Cart. d'Autun, III, p. 226). — *Taulmirey*, 1391, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Thaumirey*, s. d. (Ch. des Comptes, B, 200).

Il semble bien que nous ayons affaire ici à un thème *Taumiriacus*, formé sur un gentilice ou tout au moins sur un nom d'homme *Taumirius*, qui nous est, d'ailleurs, inconnu.

HOMONYMES. — Thomery (Seine-et-Marne), Thumeries (Nord).

Thomirey, com. de Villargoix, c. de Saulieu.

FORME ANCIENNE. — *Thaumirey*, 1630 (Fiefs de l'Auxois).

Est un homonyme du précédent.

THOREY, c. de Genlis, appelé aussi THOREY-LES-EPOISSES ou THOREY-EN-PLAINE.

FORMES ANCIENNES. — *Thory*, 1248 (Cart. de Cîteaux, I). — *Toriacus*, 1261 (Titres du prieuré d'Epoisses). — *Thoirrey*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

FORME PATOISE. — « To-rèy » (avec yod final).

THOREY-SOUS-CHARNY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Toiré*, 1222 (Pérard, p. 328). — *Thoreius*, 1261 (Cart. de la Ch. des Comptes, B, 199); *xiv*^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 381). — *Thoury-sous-Charney*, 1380 (Cart. d'Aut., III, p. 362). — *Thoirey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

FORME PATOISE. — « Toiré-sous-Chané ».

THOREY-SUR-OUCHÉ, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES (1). — *Torretum*, 960 (Titres de la cathéd. d'Autun). — *Toriacus*, 935-963 (Cart. d'Aut., I, p. 80). — *Thoriacus*, 1169-1178 (*id.*, p. 102). — *Turey*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz). — *Thoré*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 379). — *Tharey*, 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz).

Le thème primitif de Thorey est *Tauriacus*, qui a sa source dans le gentílico *Taurius*, dérivé du cognomen *Taurus* « le Taureau ».

Le groupe latin au devenant régulièrement *o* en français, il en est résulté Torey, latinisé *Toriacus*, et ultérieurement Thorey, par introduction, dans la graphie, d'un *h*, qu'en pareille condition l'on adjoint souvent au *t*. Ailleurs, l'*o* long s'est développé en *ou*, comme nous le voyons dans la mention *Thoury-sous-Charney* de 1380, et parfois en *oi*, d'où *Thoiry*.

Le même vocable s'observe encore pour notre département dans **Thorey**, hameau de la commune de Minot, c. d'Aignay; il est *Toreyus* en 1218 (Titres de l'abb. de Quincy), et *Thoirey* vers 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais).

HOMONYMES. — Thorey (Meurthe-et-Moselle, Saône-et-Loire, Yonne); Thory (Somme, Yonne); Thoriat (Charente-Inférieure). — Thoury (Loir-et-Cher, Seine-et-Marne); Toury (Eure-et-Loir, Nièvre). — Thoiry (Ain, Savoie, Seine-et-Oise); Thoiré (Sarthe); Thoiria (Jura); Toirat (Haute-Loire). — Tauriac (Aveyron, Gironde, Lot, Tarn, Tarn-et-Garonne).

Tauriacus a aussi laissé Thury, comme on en a la preuve pour Thury (Aisne), qui est *Thoiri* en 1137; Thury (Calvados), qui est *Torei* en 1008; Thury (Yonne), qui est *Tauriacus* à l'époque mérovingienne et à l'époque carolingienne. Enfin Thuré (Indre-et-Loire) fut le chef-lieu de la *vicaria Tauriacensis* de l'époque carolingienne.

Les Toury de l'Allier, de Saône-et-Loire, de Seine-et-Marne, sont peut-être d'anciens *fundi Tauriaci*; mais un thème *Turriacus* est également possible, de sorte que les formes anciennes seules permettraient de décider, comme nous l'avons fait, grâce à elles, pour les Toury d'Eure-et-Loir et de la Nièvre.

Voy. aussi ci-dessous THURY.

THURY, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Turiacus*, 1004 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163). — *Thuri*, 1253 et 1275 (Cart. d'Aut., I, p. 183 et 337). — *Thureyus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 378).

Comme il existe un gentílico *Turius* (t. X du *C. I. L.*), on peut y

(1) Nous laissons de côté une forme *Torciasus*, 852 (Bibl. de l'Ec. des Chartes, I, 209), donnée par M. J. Garnier, et qui ne saurait s'appliquer au vocable Thorey. Voy. TORCY.

voir la source d'un thème *Turiacus*, qui serait le primitif de Thury. Il serait, toutefois, possible que la forme *Turiacus* de 1004 fût simplement calquée sur le vocable français d'alors, déjà fixé tel qu'il est aujourd'hui, et qu'en réalité le primitif fût *Tauriacus*, comme nous en avons vu des exemples à l'article précédent.

HOMONYMES. — C'est sous toutes réserves, car ils peuvent relever aussi bien de *Tauriacus* que de *Turiacus*, que nous citerons : Thury (Oise); Thurey (Doubs, Saône-et-Loire); Thuré (Vienne), qui est *Turec* vers 1100, puis *Tureius*.

TICHEY, c. de Seurre.

FORME ANCIENNE. — *Tychei*, 1218 (Cart. de Cîteaux, I).

On sait que la plupart des noms en *-chey* ou *-chy* proviennent de thèmes où un *i* palatal suit une labiale dure. Ex. : Couchey (*Cupiacus*, ix^e s.), Tracy ou Trachy (*Trapiacus*, ix^e s.), Ouchy (*Ulpia-**cus*), etc. Il est donc rationnel d'admettre, pour Tichey, un thème étymologique tel que *Tiptiacus* ou *Tispiacus*, formé sur un gentilice *Tipius* ou *Tispius*, dont l'existence ne nous est, d'ailleurs, pas démontrée.

Cette solution nous paraît préférable à celle qui consisterait à s'appuyer sur le nom d'homme *Tychius*, relevé sur des inscriptions, pour établir le thème *Tychiacus*, car il n'est phonétiquement pas vraisemblable que *Tychiacus* eût donné Tichey.

Pas d'homonymes.

TILLENAY, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES (1). — *Tiliniacus*, 860 (Cart. d'Aut., I, p. 24; Pé-rard, p. 20, où la pièce est datée de 859); 879 (d. Plancher, I, pr., p. 13); 892, 901 et 936 (Cart. d'Aut., I, p. 40, 35, 17). — *Tillionacus*, 919 (Pérard, p. 163). — *Tilionacus*, 920 (Cart. d'Aut., I, p. 42). — *Tilion-**acus* et *Tiliniacus*, 937, 938 (Cart. d'Aut., III, p. 3, 4, 5). — *Tyliniacensis* (*ecclesia*), 1132 (Cart. d'Aut., I, p. 6). — (*ecclesia de*) *Tillenayo*, *Tillenay*, 1257 (Cart. d'Aut., III, p. 47).

La latinisation la plus fréquente et la plus ancienne est *Tiliniacus*, c'est-à-dire qu'elle conserve un thème en *-iacus*. En dépit de la forme actuelle qui appellerait un thème en *-acus*, nous devons nous incliner et adopter *Tiliniacus*, ou mieux *Tilliniacus*, formé sur un gentilice *Tillinius*, qui n'est pas connu mais dont l'existence est rendue assez vraisemblable par celle du gentilice *Tillius*, dont il serait un dérivé.

(1) Nous avons omis à dessein de rapporter certaines mentions remontant soi-disant aux viii^e, ix^e et x^e s. (comme celle du testament de saint Léger, daté de 653), parce que les pièces auxquelles elles appartiennent sont considérées ou comme fausses ou comme d'authenticité plus ou moins douteuses. Elles ne nous seraient, du reste, d'aucun secours, car elles sont *Tiliniacus* en 683, 877, 860, 877, et *Tilionacus* en 918.

Du reste, un autre gentilice, attesté celui-là, *Tilonius* (t. V. du *C. I. L.*), donnant un thème *Tiloniacus*, fournit une solution tout aussi satisfaisante. La transformation de *Tiliniacus* ou de *Tiloniacus* en Tille-nay, vocable qui s'expliquerait régulièrement par un primitif *Tillenacus* ou *Tilionacus*, se trouve jusqu'à un certain point justifiée par la nécessité d'éviter les deux mouillures du mot « Tillegny » ou « Tilligny » qu'aurait dû laisser le thème en *-iacus*.

Pas d'homonyme, si ce n'est peut-être Théligny (Sarthe).

TORCY (ET POULIGNY), c. de Semur.

FORMES ANCIENNES.— *Torciacus* (1), 852 (Bibl. de l'Ecole des Chartes, I, 209). — *Torceius*, 1164 (Reomaüs, p. 209).

Nous adopterons ici l'étymologie habituelle du vocable Torcy qui, sous diverses variantes, est très répandu en France et relève généralement du thème *Tauriciacus*. *Tauricius* est un gentilice se rattachant au gentilice ethnique *Tauricus* (adjectif qu'on retrouve dans les Alpes « tauriques »). *Tauriciacus* figure effectivement, représentant un des vocables homonymes, dans un diplôme de l'époque mérovingienne. *Tauricius*, écrit *Tauritius*, est relevé au tome III du *Corpus*.

Tauriciacus a donné Torcy par changement de *au* en *o* et chute de l'i atone de la 2^e syllabe. Dès le ix^e s., le Torcy de l'Aube, comme le nôtre, est latinisé *Torciacus*.

HOMONYMES.— Torcy (Aisne, Allier, Aube, Oise, Pas-de-Calais, Saône-et-Loire, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne), Torcey (Eure), Torcé (Ille-et-Vilaine, Mayenne, Sarthe), Torçay (Eure-et-Loir), Torcieu (Ain), Torxé (Charente-Inférieure), Torsac (Charente, Vienne) Torsiac (Haute-Loire).

TOUTRY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES.— *Tultriacus*, 1147 (Reomaüs, p. 201).— *Toutrey*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

La forme de 1147, qui concorde bien avec le vocable actuel, est sans doute bien rapprochée du thème primitif, qui était probablement soit *Tultriacus*, soit *Tulloriacus*. Les noms d'hommes *Tultrius* ou *Tullorius* ne sont, du reste, pas connus. On a bien relevé le gentilice *Tutorius* (t. X du *C. I. L.*), mais il ne peut être ici question de lui, car un thème *Tutoriacus* perdant son *t* intervocal au cours de son évolution vers le français eût conduit à un tout autre résultat

(1) Nous avons cru devoir rapporter à Torcy cette forme *Torciacus* que M. J. Garnier applique par erreur à Thorey-sur-Ouche.

que Toutry, où l'existence du *t* médial nécessite pleinement la présence d'une consonne qui l'appuie.

Pas d'homonyme.

TRUGNY, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES. — *Trugné*, 1199 (Cart. de Cîteaux, II). — *Trugney*, 1490 (Cerche des feux du comté d'Auxonne).

Nous ne connaissons pas de gentilice tel que *Trunius* ou *Trunnius* susceptible d'être la source de Trugny. Nous sommes disposés à croire que le primitif comptait une syllabe de plus; ainsi le thème *Trudiniacus* expliquerait parfaitement Trugny, en raison de la chute régulière de la dentale intervocale. Si le gentilice *Trudinius* n'a pas encore été signalé, autant du moins que nous en sachions, on peut, avec quelque probabilité, inférer son existence de cello du nom de lieu noté *Trudignes* en 1124 aux Chartes de Cluny et placé dans le diocèse de Liège, en Belgique (Bruehl. *Recueil des Chartes de Cluny*, V, p. 332 et 333: ... *Wolterus de Trudignes*,... *in Trudeneis*,... *medietatem silve de Trudineis* ..), vocable qui semble conduire à un primitif *Trudiniæ*, féminin pluriel pris adjectivement de *Trudinius*.

HOMONYMES. — Trugny (Aisne, Ardennes, Loir-et-Cher). — Trougny (Nièvre). — Trogny (Loiret).

TURCEY, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — *Turciacus*, 1030-1038 (Pérard, p. 184); 1174, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Turcé*, 1147 (Pérard, p. 117); 1200, 1209, 1231 (d. Plancher, I, pr., p. 92, 98, 102). — *Torceius*, 1190 (Cart. de Saint-Seine). — *Turceius*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 92).

Il convient de s'en tenir au thème *Turciacus*, formé sur le gentilice *Turcius* (C. I. L., t. X).

Turciacus, avec son *u* entravé, aurait dû laisser non pas Turcey, mais Tourcey, ce qui prouve que les règles de la phonétique du langage parlé ne reçoivent pas toujours leur application en ce qui concerne les noms de lieux.

REMARQUE. — Turcey est, dans le parler local, « Teu-sèy » (avec yod final).

HOMONYMES. — Tursac (Dordogne); Toursac (Lot et-Garonne). Un ancien *Tursiacus* est mentionné *in pago noviomensi* par Pardessus (*Diplomata*, I, p. 164).

UNCEY-LE-FRANC, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Unceius*, v. 1160 (Titres du grand P. icuré de Champagne). — *Unciacus*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Onceius*,

1230 (Cart. d'Aut., III, p. 21). — *Unceyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 380).

Nous supposons pour Uncey un primitif *Uniciacus*, formé sur un gentilice *Unicius*, que nous n'avons pas rencontré mais dont l'existence est rendue assez vraisemblable par celle du cognomen *Unicus* (*C. I. L.*, t. IV), dont il dériverait.

On pourrait aussi penser à une forme originelle *Undiciacus*, mais nous ne savons si le gentilice *Undicius* a existé.

HOMONYMES. — Oncy (Seine-et-Oise); Oncieu (Ain, Savoie), Oncieux (Savoie), Onchy (Calvados).

URCY, c. de Gevrey.

FORME ANCIENNE (1). — *Urcis*, 1375 (Rôle des feux du bailliage de Dijon).

Bien que nous soyons dépourvus de formes vraiment anciennes, le thème étymologique d'Urcy est assez transparent pour que nous puissions le reproduire avec une exactitude suffisante : c'est ou bien *Ursiacus*, ou bien *Urtiacus*, car les deux gentilices *Ursius* et *Urtius* existent tous deux (*C. I. L.*, t. V et X); le premier tire apparemment son origine du substantif commun *ursus* « ours », devenu un cognomen assez en honneur chez les chrétiens de la fin de l'empire romain et postérieurement; il fut, notamment, porté par un évêque de Troyes et par un évêque d'Auxerre.

HOMONYMES. — Urçay (Allier); Ursat (Puy-de-Dôme); Orsay (Seine-et-Oise); Orçay (Loir-et-Cher).

VEILLY, voir avant VILLY.

VELOGNY, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Velinniacus*, XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 341). — *Avelunniacus*, 1140 (Titres de l'abb. de Sainte-Marguerite). — *Vullingius*, 1256 (Titres du chapitre de Semur). — *Veloigny*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Veloingney*, 1442 (*id.*).

On peut, en se plaçant au point de vue phonétique, élever des doutes sur l'attribution de *Velinniacus* à Velogny, car *i* latin ne devient pas *o* en français. D'autre part, la forme de 1256 est évidemment fantaisiste. Il nous reste donc uniquement comme base la forme *Avelunniacus*, qui semble, d'ailleurs, assez voisine du thème primitif. Celui-ci serait *Avelunniacus*, formé sur un gentilice *Ave-*

(1) M. J. Garnier applique à Urcy les mentions *Ursentium*, 1120, *Ursens*, 1180 (Cart. de Cîteaux); mais elles concernent évidemment *Orsans*, hameau de la commune d'Esbarres, c. de Saint-Jean-de-Losne, situé dans le voisinage de Cîteaux, et où cette abbaye était possédée, puisque à l'article Orsans M. J. Garnier cite la forme *Ursens*. v. 1110, au Cart. de Cîteaux.

lumnius, dont l'existence ne nous est, il est vrai, nullement attestée.

Tout autre thème, tel que *Vellauniacus*, tiré du nom d'homme gaulois *Vellaunus*, aurait le défaut de ne tenir aucun compte de la seule forme ancienne vraiment sérieuse que nous possédions et qui commence par un *Λ*.

Avelumniacus, accentué sur l'antépénultième (*u*), aurait donné d'abord *Aveloniacus*, par transformation du groupe *-umn-* en *-unn-* puis *-on-*. D'où une forme médiale *Avelogny*, où l'*Λ*, pris pour une sorte de locatif, serait tombé, comme on en a de nombreux exemples çà et là : *Ajarnac* devenu *Jarnac*, *Aniort* devenu *Niort*, *Alanson* devenu *Lanson*, etc.

Dans la forme patoise actuelle « *V'lon-gné* », on retrouve trace du *-on-* médiéval, et par suite du *-um-* étymologique.

Pas d'homonyme.

VENAREY, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Venéré* (*Osmundus de*), 1135 (Gall. christ., IV, instr., col. 166). — *Venerius*, 1142 (Gall. christ., IV, p. 488). — (*Guido de*) *Vernéré*, 1177 (Gall. christ., IV, instr., col. 92). — *Venerreyus*, 1317 (Cart. d'Aut., III, p. 160). — *Vernreyus sic*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Aut., II, p. 382). — *Venarrey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

La documentation est un peu discordante; elle offre deux types : *Venerey* et *Vernerey*. Le premier étant le plus ancien et d'accord avec la structure qui a prévalu, c'est à lui que nous nous rattacherons, et nous proposerons le thème *Veneriacus*, dérivé du gentilece *Venerius*.

A la vérité, ce thème aurait dû produire *Venerey*, articulé « *Venn'ré* », comme *Veneris dies* a fait « *vendredi* » et *Portus Veneris* *Port-Vendres* (Pyrénées Orientales). Au contraire on prononce « *V'narey* » (avec *a* long et pratiquement accentué) dans le parler local. Nous retrouvons donc ici ce déplacement d'accent déjà constaté pour *Semarey*, la première syllabe du mot trisyllabique perdant l'accent second qui lui appartient, au profit de la syllabe prétonique normalement atone.

HOMONYME. — Est sans doute homonyme *Vénéricu* (Isère), où la syllabe médiane n'est pas atone non plus; mais la première s'articule également.

VERDONNET, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Viridaneius*, 1129 (Gall. christ., IV, instr., col. 161). — *Viridiniacus* (1), v. 1162 (Titres de l'abb. de Juilly-les-Nonnains). — *Verdonnay*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Les formes *Viridaneius* et *Viridiniacus* indiquent un primitif en *-iacus-*; on devrait donc écrire *Verdonney*. Ce primitif semble devoir

(1) Cf. H. Corot. *A propos de Fontanas*. Dijon, 1886.

être *Viridaniacus*, ayant laissé d'abord Verdaney ou Verdeney, transformé ensuite en Verdonney; mais nous ne connaissons pas de gentilice ou plus généralement de nom d'homme *Viridianus*. L'existence d'un tel nom n'est pourtant pas improbable, étant donné qu'on peut lui trouver racine soit dans l'adjectif latin *viridis* « vert », soit dans la langue celtique où l'on connaît les noms d'hommes gaulois cités par César *Viridomarus*, chef éduen, et *Viridovix*, chef armoricain de la nation des Unelles.

D'un autre côté, *Viridianus* était le nom d'une divinité chez les Narniens (Ombrie); il a pu être la source d'un gentilice *Viridianius* qui, par le thème *Viri daniacus*, expliquerait à la rigueur Verdonney.

VERGY (L'ÉTANG-) (1), c. de Gevrey.

VERGY (CURTIL-) (1), c. de Gevrey.

VERGY (REULLE-) (1), c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES du vocable VERGY : *Castrum Vergiaci*, 863 (Hist. de la maison de Vergy). — *Verziacensis (abbatia)*, fin du x^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 135). — *Vergiacus*, 1033, 1096 (Cart. de l'église d'Autun, p. 2 et 23). — *Verziacus*, 1120-1130 (Pérard, p. 91). — *Verziacensis (Savaricus)*, 1106 (Dom Plancher, I, pr., p. 36). — *Virgeyus*, 1132 (*id.*, p. 38). — *Virgé*, vers 1147 (Pérard, p. 120). — *Vergeius*, 1177 (dom Plancher, I, pr., p. 88); 1231 et 1245 (Pérard, p. 475 et 460). — *Vergey*, 1189 (dom Plancher, p. 82, et Pérard). — *Verziacus*, début du xii^e s., et *Virzeiacus*, xii^e s. (Chron. de Bèze, p. 436 et 483). — *Virgeius*, 1216 (dom Plancher, p. 100). — *Vergé*, 1257, *Vergy*, 1260 (Pérard).

Il faut laisser de côté la forme *Verziacus* des x^e et xi^e siècles (pour un plus ancien *Vertiacus*), d'abord parce qu'elle n'est pas la plus ancienne, ensuite parce qu'elle n'eût pas laissé Vergy, mais bien « Verzy ». Il faut adopter le thème *Vergiacus*, dérivé d'un gentilice *Vergius*, lequel serait apparenté au nom d'homme *Vergilius*, qui fut celui de Virgile.

Si ce n'était la précocité de la forme *Vergiacus*, on pourrait songer à un thème plus primitif encore, tel que *Viridiacus*, formé sur le gentilice connu *Viridius*; *Viridiacus* eût pu donner *Viridiacus*, puis, par chute du *d* avec consonnification de l'i palatal en *g* doux, aboutir à *Virgey* ou *Vergey* et finalement à Vergy. Mais la consonnification de

(1) VERGY est auj. un hameau de la com. de Reulle-Vergy. Il est donc bien déchu de son ancienne splendeur, car autrefois, de son puissant château, relevaient plus de trente villages, et au temps de Courtépée (fin du xviii^e s.) il était encore le centre d'une paroisse ayant pour dépendances les hameaux de Curtil, Segrois, Reulle, L'Étang, Curley, tous auj. communes. Le nom de Vergy a dû aussi une partie de sa notoriété dans le passé au prieuré de Saint-Vivant de Vergy, auj. disparu, au fief de Curtil, et fondé vers 870 par Manassès de Vergy; il était de l'ordre de Cluny.

l'i est un phénomène phonétique qui ne paraît pas remonter si haut que le ix^e s. ; on doit donc en conclure que le *g* de Vergy fait partie du thème étymologique et que celui-ci est bien *Vergiacus*.

VERREY-SOUS-DRÉE, c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Valeriacus* (1) (Reomaüs, p. 32) ; *Valriacus* (2), 877 (Cartul. de Flavigny, p. 82, mss. de la Bibl. de la Soc. des Sc. de Semur). — *Vitreius*, 1147 (Cartul. de Saint-Etienne, II). — *Valeriacus*, 1160-1165 (Cartul. de Saint-Seine).

Rien n'assure, à la vérité, que le *Valeriacus* de Reomaüs s'applique à Verrey-sous-Drée : le contexte du document qui fournit cette forme n'est d'aucune utilité à cet égard. Toutefois, rien ne s'oppose topographiquement à cette assimilation. Au contraire, un lieudit du finage de cette commune, appelé Saint-Soignot, n'est pas sans rappeler le souvenir de Saint-Seine et, par conséquent, appuyer la tradition qui, elle, indique fermement Verrey-sous-Drée comme le lieu de retraite de Saint-Seine, lieu que le *Reomaüs* désigne par *Valeriacus*.

D'autre part, on peut, avec quelque vraisemblance, rapporter, comme nous le faisons ici, le *Valriacus* du Cartul. de Flavigny à Verrey-sous-Drée. Il s'agit, en effet, d'une localité citée dans une liste qui comprend pêle-mêle Bornay (com. d'Hauteroche), Villy-en-Auxois, Vesvres, Mesnil-Lambert, Chanceaux, *Valriacum*, Glanon, Darcey, Poiseul, etc. Mettant à part Verrey-sous-Salmaise, dont les formes anciennes connues excluent formellement *Valriacus* (voy. ci-après), nous ne voyons d'attribution possible qu'à Verrey-sous-Drée, qui, dans la région, est le seul nom pouvant s'y rapporter.

Les deux conjectures précédentes se trouvent définitivement consolidées par la forme *Valeriacus* du Cartul. de Saint-Seine (3), dont l'attribution ne laisse place à aucun doute. Il s'agit, en effet, dans la charte de 1160-1165, d'un différend entre les moines de Saint-Seine et Albert de Drée, relativement à une chapelle édiflée par celui-ci à Drée même, mais dont les moines revendiquent la propriété, comme située entre les limites de leur antique possession nommée *Valeriacus*. *Valeriacus* est donc, sans contestation possible, le nom ancien de Verrey-sous-Drée. C'est aussi le thème étymologique du vocable.

(1) vi^e s., d'après M. J. Garnier. Il convient d'observer que le vocable *Valeriacus* est cité dans un récit d'événements qui se sont passés au vi^e s. ; mais cette forme est en réalité postérieure, elle est contemporaine du clerc qui a écrit la chronique reproduite par Petrus Roverius dans son *Reomaüs* et éditée par lui en 1637. Cependant, cette forme a gardé un caractère bien archaïque.

(2) Variante *Valliacus* (même cartulaire, copie Bouhier, mss. Bibl. nationale).

(3) Nous avons relevé cette forme précieuse dans les *Documents inédits relatifs à l'abbaye de Saint-Seine*, publiés par M. Jules Marc dans sa *Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine* (Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur, 1896).

Valeriacus est formé directement sur le gentilico *Valerius*, qui fut celui d'un grand nombre d'illustres romains.

Il ne nous paraît pas qu'il y ait de grandes difficultés phonétiques à faire dériver *Verrey* de *Valeriacus*. La forme *Valriacus* nous montre que l'atone précédant la tonique est tombé de bonne heure. Puis *Valriacus* a donné très régulièrement une forme française *Vaurey* (1). Celle-ci, presque identique à la forme médiévale *Voirrey* (de Verrey-sous-Salmaise) et tout à fait identique à la forme patoise actuelle « *Vô-rè* » (du même vocable), a, comme elles, abouti à la forme française *Verrey*.

VERREY-SOUS-SALMAISE, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Vitriacus*, 840-855 (Chr. de St-Bénigne, p. 96); 862 (Chartes bourguignonnes); 1021 et 1029 (Pérard, p. 176, 177). — *Viriacus*, 1^{er} quart du XI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 167, 170). — *Verreius*, 1200 (dom Plancher, I, pr., p. 92). — *Voirrey*, 1376 (Rôle des feux du Châtillonnais). — *Verré*, vers 1380 (*id.*). — *Varrey-soubz-Saumaise*, 1423 (*id.*).

On ne saurait, pour ce vocable, faire appel au thème étymologique *Victoriacus*, formé sur le gentilice *Victorius*, thème qui, en français, donne régulièrement *Vitry* (2) ou *Vitré*, le *t*, appuyé par un *c*, ne tombant pas.

Il faut envisager plutôt un thème primitif *Vitriacus*, dérivé du gentilice *Vitorius*, qui est connu par une inscription (*Corpus inscr. lat.*, t. IX) relevée en Italie.

Par chute de l'o atone précédant la tonique, *Vitriacus* a pu donner de bonne heure *Vitriacus*. On conçoit que, dès l'époque romaine, les deux vocables aient existé simultanément : *Victoriacus*, désignant *Vitry* ou *Vitré*, et *Vitriacus*, désignant *Verrey*. Tandis que le premier gardait, du latin au français, son *t* appuyé d'un *c*, le second, au contraire, voyait se faire l'assimilation du *t* à l'*r*, et *Vitriacus* donnait *Verrey*, comme *vitrum* a donné *verre* et comme *Vitraria* a donné *Verrière*.

REMARQUE. — Dans le parler local, la forme patoise « *Vô-rè* », avec *o* long et ouvert, est la forme même du XIV^e s., conservée presque intacte jusqu'à nos jours.

HOMONYMES. — *Verriat* (Saône-et-Loire) (?).

REMARQUE. — Il n'est pas indifférent de faire dériver les deux vocables homonymes *Verrey* (sous-Drée) et *Verrey* (sous-Salmaise) de deux thèmes primitifs distincts. Ces deux villages sont, en effet, assez voisins l'un de l'autre, à peine éloignés de dix kilomètres et

(1) Il résulte de l'examen des Archives paroissiales de Verrey-sous-Drée qu'en 1654 le vocable était constamment écrit *Varrey* (abbé Ferrot, *Histoire de Drée*). D'ailleurs, la prononciation patoise, qui est sans doute ici, comme ailleurs, la survivance d'une forme médiévale, est « *Vô-rè* » ; elle appuie, dans une certaine mesure, notre manière de voir.

(2) *Vitry-le-Brûlé* (Marne) est un ancien *castrum Victoriacum*, VI^e s. (Grégoire de Tours).

situés tous deux dans une même vallée, celle de la Drenne. On concevrait mal que deux localités si proches, si elles avaient porté le même nom, n'eussent pas été distinguées l'une de l'autre, dans les temps anciens, soit par une terminaison diminutive, soit par un déterminatif quelconque. Or, les formes anciennes sont muettes à cet égard. On doit donc en conclure qu'effectivement les deux vocables étaient originellement — et sont restés longtemps — bien distincts; c'est seulement sur la fin du Moyen-Age, lorsque tous deux eurent convergé vers une forme commune, assez voisine, semble-t-il, de *Voirrey*, que le besoin de les distinguer dût se faire sentir; on fit alors appel aux déterminatifs « sous-Drée » et « sous-Salmaise » empruntés à des villages voisins.

VEILLY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES (1). — *Vielli*, 1098 (Cart. de Cîteaux, I). — *Vide-liacus* (2), 1116 (Cartul. d'Autun, III, p. 12). — *Villeius*, 1229 (Pérard, p. 415). — *Villeyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 379). — *Veilez*, 1333 (Cartul. d'Autun, III, p. 200). — *Veley*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

VILLEY-SUR-TILLE, c. d'Is-sur-Tille.

FORME ANCIENNE. — *Vullé*, 1234 (Gall. christ., IV, preuves, col. 205).

VILLY-LE-MOUTIER, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Vuilliacus*, 1124 (Pérard). — *Villiacus*, 1177, 1193 (*id.*, p. 249, 268). — *Villeyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 377). — *Villey-le-Moustier*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuiz).

VILLY-EN-AUXOIS, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Vitiliacus*, 841 (Cartul. de Flavigny) [leçon *Vidiliacus*, dom Bouquet, VIII, 376]. — *Vidiliacus*, 877, 992 (Cartul. de Flavigny) [leçon *Vuidiliacus*, 992, dom Plancher, IV, pr., p. 24]. — *Villiacus*, 1011 (*id.*). — *Villiacus*, 1030-1040 (Pérard, p. 180). — *Vide-liacus*, 1142 (Cart. de Flavigny). — *Villiacus*, *Vullé*, 1149 (Cart. de Flavigny). — *Viliacus*, 1154 (Pérard, p. 237). — *Vuleius*, 1272 (Cart. d'Autun, II). — *Vielleyus*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 380). — *Vielley*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

FORME PATOISE. — « Vi-yè »; c'est sensiblement la forme de 1396 conservée jusqu'à nos jours.

(1) M. J. Garnier donne *Vellenz*, 868 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 10). C'est une attribution fautive, pour raisons phonétiques, et qu'il convient de rejeter.

(2) Un *Bernardus de Videliaco* est témoin d'un accord entre le chapitre d'Autun et Simon de Beaune, au sujet des droits de l'Eglise à Aloxe. Parmi les autres signataires, *Stephanus de Belna*, *Lambertus de Mille Ponto*, parmi les clercs, *Lambertus de Belna*, *Odo de Antiniaco*, sont plus ou moins de la contrée; Autigny, notamment, est limitrophe de Veilly (1116, Cart. d'Autun, III, p. 12).

Les quatre vocables qui précèdent nous paraissent relever du même thème étymologique, dont la forme pleine serait *Vitelliacus*, formée sur le gentilice *Vitellius*, qui fut celui du 9^e empereur romain. Il semble que la gens *Vitellia* fut très répandue dans notre région, car les Villy, Villey (ou variantes) y sont nombreux.

Vitelliacus ne se présente, dans les formes anciennes énumérées plus haut, que sous des formes basées *Vitiliacus*, *Vidiliacus*, *Videliacus*; puis la chute normale de la dentale intervocale fournit *Viliacus*, *Villiacus* ou variantes. Enfin, la francisation conduit aux formes *Vielley* ou *Vieilley*, où la trace de la double syllabe du radical *Vitell-* est encore apparente dans la graphie. Il y a plus : cette trace est restée sensible, jusqu'à nos jours, dans le parler local : dans la forme patoise de Villy-en-Auxois, « Vi-yé », la longueur de la première syllabe témoigne encore de sa double origine. Enfin, conformément à l'hypothèse émise par M. Longnon, peut-être faut-il lire *Viillé*, *Villeius*, les formes de 1149, 1234 et 1273(1); cette lecture ferait rentrer dans la normale les formes un peu aberrantes *Vullé*, *Vuleius*, qui, dès lors, attesteraient aussi la chute d'une dentale intervocale.

HOMONYMES. — Les homonymes semblent très nombreux dans l'Est et le Centre de la France.

A citer pour l'étude : Veilly (Saône-et-Loire), Veillat (Cantal), Veillas (Loire), Veillac (Aveyron); Vieilley (Doubs), latinisé *Villiacus* (Longnon, Atlas hist.), Vielley (Doubs); — Villey (Meurthe-et-Moselle), latinisé *Vidiliacus* (Atlas historique de Longnon); Villieu (Ain), Villy (Ardennes, Aube, Calvados, Haute-Savoie, Seine-Inférieure, Yonne), Villac (Ariège, Dordogne), Vilhac (Ariège).

Plusieurs de ces vocables sont peut-être, d'ailleurs, des *Villiacus* romains.

VISERNY, c. de Monthard.

FORMES ANCIENNES. — *Visernacus* (*in pago Turnodorensi*), 840-844 (Chron. de Saint-Bén., p. 93). — *Visarneus*, 1147 (Reomaüs, p. 201). — *Visarné*, 1196 (*id.*, p. 230). — *Viserni*, 1243 (Pérard, p. 443). — *Viserneius*, 1280 (Reomaüs, p. 286). — *Visarneyus*, 1338 (Cart. d'Aut., III, p. 230). — *Visarney*, 1383 (Reomaüs, p. 328), 1442 (Cerche des feux de l'Auxois).

En dépit de la forme du ix^e s., qui, si elle eût été justifiée, aurait laissé Visernay, le vocable Viserny appelle un thème en *-iacus*, tel que *Viserniacus*. On n'a, d'ailleurs, pas relevé le nom d'homme, gentilice ou non, *Visernius*, qui authentifierait ce thème; on connaît seulement *Viserius*, qui pourrait faire songer à un dérivé *Viserinius*,

(1) On sait que, dans les manuscrits de cette époque, *ii* est difficile à distinguer de *u*, étant donnée l'absence de point sur l'*i*.

d'où un nom de lieu possible *Viseriniacus*, expliquant également Viserney par chute de l'i prétonique.

Pas d'homonyme.

VOLNAY, c. de Beaune sud.

FORMES ANCIENNES. — *Volenay*, vers 1160 (Titres de l'abb. de Maizières), 1243 (Cartul. de l'église d'Autun, p. 165); 1431 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz). — *Voulena*, 1227 (Cart. d'Autun, III, p. 139).

FORME PATOISE. — « Voul-nè », où l'ou médiéval de la première syllabe s'est conservé.

Volnay, éc., com. d'Arnay-sous-Vitteaux, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES (1). — *Voulenay*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Voullenay*, 1624 (Rôle des feux de l'Auxois).

M. Longnon propose, pour ce vocable, le thème *Volumnacus*, formé sur le cognomen *Volumnus*.

Volumnacus aurait donné d'abord régulièrement *Volonay*, qui se serait ultérieurement adouci en *Volenay*, puis *Volnay*. En effet, dans le groupe -umn- précédant une syllabe accentuée, -um- se réduit normalement à une simple voyelle muette *e*. C'est ainsi qu'un **Garumnomagus* (sur la Garonne) est appelé *castrum garnomagus*; qu., près de Toulouse, est cité un *ministerium garnense* (pour *garumnense*); que Masgrenier (Tarn-et-Garonne), autrefois *Masgarnès*, est un ancien *mansus garumnensis*.

REMARQUE. — Il convient d'observer qu'un thème *Volumniacus* (par un *i*), dérivé du gentilice *Volumnius*, eût donné quelque chose comme « Vologney », avec mouillure de la nasale, ou encore « Volongy »; il ne saurait donc s'appliquer ici.

HOMONYME. — *Volnay* (Sarthe).

VOUDENAY, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Vuldonacus* (2), 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Vuldonaius*, 1076 (Courtépée, VI, p. 186; Munier, Hist. des comtes d'Autun). — *Voldenei*, 1205 (Cart. d'Autun, I, p. 123). — *Voudeynacus*, 1209 (*id.*, II, p. 110). — *Vodenayus*, 1296 (*id.*, II, p. 298). — *Voudenayus*, xiv^e s. (*id.*, pouillé, II, p. 378). — *Vouldenay*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Parmi les conjectures admissibles ici, nos préférences sont en faveur d'un primitif *Vuldumnacus*, dont le *Vuldonacus* de 723 représenterait une forme basse. Il convient d'ajouter qu'on ne connaît pas le nom d'homme *Vuldumnus*, qui serait gaulois; sa seconde partie

(1) M. J. Garnier attribue à la fois à cet écart et à la com. de Voudenay la forme *Vouldenay*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). Il semble qu'elle doive s'appliquer à Voudenay.

(2) C'est à tort que Quantin, dans son *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne*, rapporte à Voudenay le *Vuldonacus* du testament de Guiré; il désigne certainement notre Voudenay.

-*dumnus* est, en effet, un mot celtique qui figure soit comme élément initial, soit comme élément final, dans un certain nombre de noms géographiques et de noms de personnes, tels que *Dumnorix*, chef éduen, *Dumnacus*, chef des Andes, *Conconnetodumnus*, chef carnute, cités dans les *Commentaires*.

Pas d'homonyme. Mais il est bon de signaler, à titre de rapprochement, Voutenay (Yonne), nommé, en 864, *Vultumniacus*, forme qui, tout porte à le croire, est le primitif même. Ce thème prouve l'existence d'un gentilice *Vultumnus*, et par suite celle du nom d'homme *Vultumnus*, dont ce dernier découle. *Vuldumnus* et *Vultumnus* ne diffèrent donc que par la dentale, mais cette différence suffit pour les distinguer complètement, attendu qu'elle est liée à la dissemblance dans leur structure, l'un devant être décomposé en *Vul-dumnus*, l'autre en *Vull-umnus*.

A ne considérer, d'ailleurs, que le point de vue philologique concernant l'évolution du latin au français, les noms de lieu Voudenay et Voutenay ne sauraient être homonymes; autrement dit, le premier de ces vocables ne doit pas être envisagé comme une variante du second produite par le fléchissement de la dentale dure en dentale douce : les lois de la phonétique s'opposent, en effet, à ce que pareil fléchissement ait lieu pour le *t* placé comme il l'est dans *Vultumniacus*, elles veulent qu'il passe inaltéré en français.

CHAPITRE II

SUFFIXE **ANUS**

Nous avons dit (p. 7) que, chez les Romains, très fréquemment les noms de domaines ruraux étaient tirés des noms de leurs propriétaires, (gentilices le plus souvent, parfois cognomens), en les allongeant du suffixe *anus*; il en résultait un adjectif nominal, impliquant l'idée de possession, qu'on joignait au substantif commun *fundus*, ou encore *prædium* : *fundus Cornelianus*, la « propriété de Cornélius ». Par la suite, l'adjectif nominal qualificatif fut pris substantivement et s'énonça seul.

Les vocables dont le primitif était terminé en *anus* à l'époque romaine sont nombreux en France, dans la Provence et l'Aquitaine. Dans le bassin du Rhône, ils se rencontrent encore en dehors de la Provence, mais bien moins abondants, et leur nombre diminue rapidement à mesure qu'on remonte vers le nord, à travers l'Isère, la Savoie, la Haute-Savoie, le Rhône et l'Ain. On peut dire, sans erreur notable, qu'ils s'éteignent dans ce dernier département, car en Saône-et-Loire nous ne connaissons à citer parmi les vocables communaux qu'un représentant de cette série : c'est Thorins, com-

mune de Romanèche-Thorins, situé à l'extrême pointe sud du département.

Partout ailleurs, dans le centre et le nord de la France, les descendants des vocables latins en *-anus* n'existent qu'à l'état d'exceptions. De celles ci deux sont à signaler. La première concerne *Orléans*, *fundi Aureliani* à l'époque romaine. La seconde embrasse un certain nombre de localités dispersées dans le nord de la France, avec prédominance dans le département du Nord, et qui représentent d'anciens vocables possédant le suffixe *-anus* au féminin, c'est-à-dire *-ana*. Ex : Vauciennes (Marne, Oise), Louveciennes (Seine-et-Oise), Marchiennes, Valenciennes (Nord), correspondant respectivement à *Veltiana*, *Lupiciana*, *Martiana*, *Valentiana*, (l's pluriel des vocables français ne paraît pas étymologique).

Dans la Provence et l'Aquitaine, le suffixe *-anus* est aujourd'hui devenu *-an* (Aureilhan, Corneillan, Julian), sauf dans le département des Pyrénées-Orientales et à sa bordure, où la finale *an* s'est réduite à *a* (Aureilla, Corneilla, Julia). Dans la partie moyenne du bassin rhodanien, de l'Isère à l'Ain, *-i-anus* a laissé *-in*, noté presque toujours *-ins*, avec un *s* fantaisiste.

Dans le reste de la France, les exemples que nous avons rapportés, d'une part Orléans, qui, d'ailleurs, s'est écrit, jusqu'à la fin du *xiv^e s.*, *Orliens* ou *Olliens*; d'autre part, le groupe de vocables féminins terminés en « *-iennes* », ces exemples joints à celui d'Amiens qui, sous la même finale, a gardé le nom des *Ambiani*, peuple de la Gaule belgique, et à celui des noms de saints terminés en *-ianus* (*Sanctus Cassianus*, *S. Julianus*, *S. Symphorianus*, devenus Saint Cassien, S. Julien, S. Symphorien), montrent que, dans les pays de langue d'oïl, le groupe terminal latin *-i-anus* a donné *-éan*, *-ien*, où l'*i* est conservé.

Deux vocables communaux de la Côte-d'Or, qui offrent ce type de terminaison où l'*i* persiste, et dont le radical reproduit de façon transparente des radicaux de gentilices romains, méritent à nos yeux de prendre rang dans la série qui nous occupe. Ce sont Forléans et Marliens.

FORLÉANS, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Forliuns*, 1377, *Folliens*, 1397, 1442 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Forliens*, 1461 (Cerche des feux de l'Auxois).

Nous proposons comme thème étymologique *Follianus*, dérivé du gentilice *Follius*; ce thème eût laissé régulièrement en français Follian, ou Folléan, qui serait devenu Forléan par suite d'un phénomène de dissimilation remplaçant le premier *l* par *r*. Il faut regar-

der comme parasite l's qui termine le vocable et qu'on rencontre généralement, dès le ^{xii}^e s., au nord de l'Isère, dans les noms de lieux provenant d'un primitif en *-i-anus*; cet s n'est pas ici l'indication du pluriel, contrairement à ce qui a lieu pour Orléans. Il n'est pas, du reste, superflu de faire remarquer l'analogie entre Orléans, noté en français du ^{xii}^e-^{xiii}^e s. *Orliens* et *Olliens*, et *Forléans* qui nous offre la forme *Folliens*.

Pas d'homonyme.

MARLIENS, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Marlyns*, 1141 (Cart. de Saint-Etienne, II). — *Marlien*, ^{xviii}^e s. (d'après Courtépée, qui rapporte en outre, mais sans dates ni indication de sources, les formes anciennes *Marlins*, *Maillens*).

Le radical de ce mot rappelle le vocable Marly d'une localité bien connue de Seine-et-Oise, vocable qui procède de *Mallianus* avec dissimilation. Nous considérons Marliens comme l'équivalent en *-anus* de Marly, c'est-à-dire comme répondant au thème *Mallianus*, formé sur le gentilice *Mallius*, thème appuyé, du reste, par la forme *Maillens* citée par Courtépée.

Notons, au ^{xii}^e s., la finale *-ins*, qui est restée définitive, de l'Isère jusqu'en Saône-et-Loire, pour les vocables anciennement terminés en *-i-anus* en latin. Comme pour Forléans, le double *l* du primitif a été remplacé par *rl*, et l's est parasite.

HOMONYMES. — Peut-être Marlin (Rhône).

Marliannes (Creuse), Maillanne (Bouches-du Rhône), sont les équivalents féminins de Marliens; ils correspondent au thème *Malliana*.

CHAPITRE III

SUFFIXE O,ONIS

Un certain nombre de noms de lieu ont été formés en combinant aux gentilices le suffixe *o,onis*. De même que *Artius*, *Gallius*, combinés au suffixe *acus*, ont donné *Artiacus*, *Galliacus*, devenus Arcy, Jailly, de même ces gentilices ont, avec l'emploi du suffixe *o,onis*, fourni des dérivés *Artio*, *Gallio*, aujourd'hui Arçon (Côte-d'Or), Gaillon (Eure, contrée normande où le *g* initial latin précédant une voyelle est resté dur, alors qu'il s'est adouci dans la plus grande partie de la France d'outre-Loire). *Gallio*, comme *Galliacus*, signifie « la chose de *Gallius*, la propriété de *Gallius* »; le suffixe *o,onis* a donc sensiblement la même valeur que le suffixe *acus*; ils impliquent l'un et l'autre l'idée de possession.

Nous allons passer en revue les vocables communaux de la Côte-d'Or qui nous paraissent appartenir à cette série.

ARÇON, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Arcio* (1), 828 et 830 (Chron. de Bèze, p. 258 et 255); XII^e s. (*passim*, même recueil).

D'après M. d'Arbois de Jubainville, *Arcio* correspond à un thème pur *Artio*, dérivé du gentilice *Artius*, lequel est d'origine gauloise; il a sa source dans un nom d'homme celtique *Artos*, dont l'existence paraît prouvée par celle de certains composés (*Articnos*, *Artobriga*). Ce nom *Artos*, M. d'Arbois de Jubainville le rapproche du mot gallois *arth* « ours », et il pense, par suite, qu'en langue celtique *artos* était le nom de l'ours. Employé au propre, il représenterait donc le latin *Ursus*, assez en honneur chez les chrétiens de la fin de l'Empire romain et des siècles suivants, puisqu'il fut porté, au ^{ve} s., par un évêque de Troyes et un évêque d'Auxerre.

HOMONYMES. — Argon (Allier, Doubs, Loire).

BARJON, c. de Grancey.

FORMES ANCIENNES (2). — *Barjum*, 1169 et 1170 (Gall. christ., IV, instr., p. 183 et 185). — *Barjon*, 1246 (Pérard, p. 466). — *Bargeon*, v. 1380 et en 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Nous proposerons hypothétiquement un thème *Barbio*, formé à l'aide du suffixe *o,onis* sur le nom de la *gens* *Barbia*. *Barbionem* a donné Barjon, en raison de la consonnification en *j* de l'*i* en hiatus, suivant la labiale *b*, laquelle disparaît par suite de ce phénomène linguistique.

HOMONYME. — Bargeon (Allier).

BROGNON, c. de Dijon-est.

FORMES ANCIENNES (3). — *Bregon*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 92).

(1) Comme le fait remarquer M. d'Arbois de Jubainville, c'est à tort que M. J. Garnier donne *Arco*, à la suite de d'Achery, dom Bouquet et Migne; la leçon de la Chronique de Bèze est bien *Arcio*.

(2) Il faut laisser de côté les formes données ici par M. J. Garnier, à savoir *Villa Bajodrensis*, 760, et *Bajodrum*, 878. Elles ne concernent nullement Barjon (voir BIERRE, aux *Addenda et Corrigenda* de la PÉRIODE ANTÉROMAINE).

(3) Nous ne croyons pas devoir tenir compte ici de la forme *Brigendo*, que M. J. Garnier donne au cas oblique *Brigendonis*, 830 (Gall. christ., IV, instr., col. 131). Topographiquement, rien dans le texte ne prouve qu'il s'agisse de Brognon : « *in pago Atoziorum et Divionense, utique in locis quæ dicuntur Sueconicus et Salcis, quantumcumque in eisdem locis fluvius Colonius sancti Mamæ visus fuerit possidere; et in pago Belnense in villa Givriaco.....* » *Salcis* paraît désigner Saulx, *Sueconicus* pourrait être, à la rigueur, Suequenay (en admettant une faute d'impression, chose qui n'est pas rare dans *Gallia christiana*); quant à *Brigendonis*, nous ne voyons pas de raison topographique pour l'identifier à Brognon. Phonétiquement, l'attribution ne vaut pas mieux : e *d*, qui n'est pas ici intervocal, ne doit pas tomber, et même en admettant sa chute anormale, il en devait résulter quelque chose comme Broinon, sans mouillure de la nasale. D'ailleurs, il est une localité du *pagus divionensis*, qui répond exactement, au point de vue phonétique, à *Brigendo* : c'est Broindon, vers la limite sud du Dijonnais, non loin de Gevrey, que le texte en question range dans

— Bronon, 1208 (*id.*, p. 96). — Broignon, 1246 (Pérard, p. 461). — Brognium, 1294 (d'après Courtépée, II, p. 341).

Broignon fait supposer un thème *Brinnio*, en relation avec le gentile *Brinnius*, qui tirait apparemment son origine du nom d'homme gaulois *Brennos*.

Brinnio laisse régulièrement Brignon, où le groupe *gn* traduit la mouillure qui frappe en français la nasale latine suivie de *i* en hiatus; M. d'Arbois de Jubainville considère comme relevant d'un primitif *Brinnio* le Brignon de Maine-et-Loire, de même qu'il voit un thème *Brinniacus* pour Brigné (Maine-et-Loire), Brignac (Corrèze, Morbihan). Notre Broignon, qui paraît avoir été d'abord Bregnon, à en juger par la forme de 1200, est devenu Broignon, sans doute sous l'influence du dialecte bourguignon, soit qu'il s'agisse, dans cette modification, du changement bien connu de *e* en *o*, soit plutôt qu'il faille y voir le passage non moins caractéristique de *e* ou *i* à *oi*, phénomène auquel notre langue est redevable de mots tels que « avoine, moins, foin », venus de *avena*, *minus*, *fenum*, lesquels eussent dû produire « aveine, meins, fein » dans le parler de l'Île-de-France.

HOMONYMES. — Broignon (Ardennes) — Brignon (Gard, Haute-Loire).

Breugnon (Nièvre), *Breugnone* au cas oblique en 1286, *Brugno* en 1535, se rattacherait plutôt à quelque thème **Bronnio* ou **Brunnio*.

DIJON, ch.-l. du département.

FORMES ANCIENNES. — *Castrum divionense*, VI^e s. (Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, lib. III, cap. 19, et *Glor. martyr.*, lib. I, cap. 51). — *Divio*, VI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 29); Chron. de Bèze, p. 236); 677 (Cart. d'Autun, I, p. 82); etc.

Le primitif est *Divio*, dérivé du gentile *Divius*.

Divionem a laissé Dijon, comme *Barbionem* a produit Barjon (voir ce mot).

HOMONYMES. — Digeon (Cantal, Gard).

GRIGNON, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Castrum Grinio*, 1000 (Hist. de la maison de Vergy, prem. part., p. 50); 1009, 1100, 1113, 1149 (Cart. de Flavigny); 1273 (d. Plancher, I, pr., p. 40). — *Grignon*, 1210 (Pérard, p. 310) — *Grino*, 1289 (Cart. d'Autun, I, p. 340).

M. d'Arbois de Jubainville est d'avis que *Grinio* cache un thème pur *Granio*, dérivé du gentile *Granius*.

HOMONYMES. — Grignon (Isère, Maine-et-Loire).

le *pagus belnensis*, alors qu'il est plus habituellement placé dans le *pagus divionensis*. Mais rien non plus ne prouve péremptoirement l'identification, d'ailleurs vraisemblable, de *Brigendo* et de Broindon.

(1) Nous laissons de côté la prétendue inscription gallo-romaine *Ferrarii Dibionensis*, qui paraît n'avoir jamais existé (Voir Lejay, *Inscr. antiq. de la Côte-d'Or*).

MEULSON, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Melicsun*, XII^e s. (Titres de l'abbaye de Fontenay). — *Melesson*, v. 1380, *Mellesson*, 1423 (Cercle des feux du bailli de Châtillon). — *Mulison*, 1589 (d'après Courtépée). — *Meleson*, XVIII^e s. (dans Courtépée).

La finale du vocable français nous donne l'impression qu'elle représente une des terminaisons latines *-tionem*, *-cionem*, *-ssionem*. Mais l'absence de forme latine vraiment ancienne ne nous permet pas d'être affirmatif et de fixer le primitif. Le nom d'homme *Melissus* d'origine grecque, et, dit Holder, peut-être aussi celtique, était répandu dans le monde romain, soit comme nom servile, soit comme cognomen; il a pu fournir un gentilice **Melissius*, dont le dérivé *Melissio* expliquerait Meulson.

Melissio aurait fourni d'abord le **intermédiaire* *Melisson* (c'est sans doute ainsi qu'il faut prononcer le *Melicsun* du XI^e s.). *Melesson*, *Meleson*, *Melson*, l'un de ce dernier ayant pris ultérieurement le son *eu*, consacré depuis deux siècles par la graphie Meulson (Courtépée écrit *Meleson* ou *Meulson*). Le thème *Melissio* n'est, bien entendu, qu'une hypothèse, la finale « -on » pouvant dériver d'une autre origine.

Pas d'homonymes.

MOSSON, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Moceon*, 1194 (Titres de l'abbaye de Clairvaux). — *Mocoum* (prononcer *Moçoon*), 1218 (d'après Courtépée, VI, p. 528). — *Mouçon*, v. 1380, et *Mousson*, 1423 (Cercle des feux du Châtillonnais).

Les deux premières formes ci-dessus pourraient donner à penser que le vocable a possédé jadis au moins une syllabe de plus, qu'il a été, par exemple, *Mocedunum* ou quelque chose d'analogue. Mais pareil groupe final *-ceon* se retrouve ailleurs, n'ayant nullement une telle signification, par exemple dans le nom de l'Armançon, rivière tributaire de l'Yonne, qui est noté *Ermancheon* en 1212, *Ormanceon* en 1349. Il y a donc là simplement une façon de noter le *c* doux.

Nous rapprocherons hypothétiquement *Mosson* de *Mousson* (Meurthe-et-Moselle), qui est appelé *Montio* à la période carlovingienne, et nous admettrons le même thème étymologique. *Montio* dériverait, à l'aide du suffixe *onis*, d'un gentilice *Montius* ou *Muntius*, qui n'a d'ailleurs pas été relevé jusqu'ici.

HOMONYMES. — *Mosson* (Indre-et-Loire). — *Mousson* (Aube, Meurthe-et-Moselle).

POINÇON-LES-LARREY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES (1). — *Puission*, 1083 (Chart. de Molême, I). — *Poi-*

(1) La mention *Posciasus*, 632 (Pérard, p. 7), attribuée à Poinçon par M. J. Garnier, ne saurait lui appartenir.

son, 1145 (d. Plancher, I, pr., p. 44). — *Poissons*, 1182 (Pérard, p. 300).

M. d'Arbois de Jubainville rattache Poinçon au thème *Pontio*, dérivé du gentilice *Pontius*.

On voit, par les formes du XI^e et du XII^e s. citées plus haut, que le vocable avait, à cette époque, perdu sa nasale étymologique, qui a reparu depuis, alors que la chute en est restée définitive pour Poissons (Saône-et-Loire). Pareil fait s'est produit pour Mousson, de Meurthe-et-Moselle, ancien *Montio*; de même *Monticellus* a laissé Monceau et Moussau, *Ponticellus* a donné Pousseau, aussi bien que Ponceau.

HOMONYMES. — Poinçon (Nièvre); Poinson, à trois exemplaires, sans compter le diminutif Poinsenot (Haute Marne). — Poisson (Saône-et-Loire), qu'on croit lire sous la forme *Poncio* dans le fragment de pouillé du XI^e s. d'Autun, où il est écrit *Ponci*....

TOUILLON, c. de Monthard.

FORMES ANCIENNES. — *Tollio*, 1080 (Cart. de Molème, I). — *Tullio*, XII^e s. avant 1116 (Cart. de Molème, II); 1157 et 1198 (d. Plancher, I, pr., p. 50 et 90); 1169 (Pérard, p. 399); 1190 (Cart. d'Autun, I, p. 113). — *Toilonum*, 1116 (Cart. d'Autun, I, p. 5); 1113 (Cart. d'Autun, II, p. 10). — *Toilo*, 1168-1192 (Cart. d'Autun, I, p. 248).

Le primitif est *Tullio*, dérivé du gentilice *Tullius*, connu notamment pour avoir été celui de Cicéron.

HOMONYME. — Touillon (Doubs).

CHAPITRE IV

NOMS DE PERSONNES EMPLOYÉS DIRECTEMENT COMME NOMS DE LIEU

Nous avons vu que les noms de propriétaires, c'est-à-dire, en les énumérant dans l'ordre de fréquence de leur usage en pareil cas, les gentilices, les noms d'hommes indigènes ou gaulois, les cognomens, avaient servi à créer des vocables de lieux habités : par l'adjonction d'un des suffixes *acus*, *anus*, *o* (*n*), ces noms de personnes étaient transformés en adjectifs s'accordant avec le nom commun *fundus*.

Ces mêmes noms de personnes ont été également employés directement, sans suffixe dérivatif, pour dénommer les propriétés; et là encore ils fonctionnent à la façon d'adjectifs, liés à un substantif commun signifiant « fonds, maison, terre ». Tantôt ils sont pris au masculin singulier (*fundus*) *Pomponius*, Pontpoint (Oise) (1), ou par-

(1) L'orthographe logique serait Ponpoint.

fois au masculin pluriel. Tantôt ils sont employés au féminin, singulier ou pluriel : *Hispania*, Espagne (Aube), *Liciniaë*, Lézennes (Yonne). C'est aux vocables qui, à notre avis, rentrent dans cette catégorie que nous allons consacrer le précédent chapitre.

ALOXE, c. de Beaune.

FORMES ANCIENNES. — *Alussia*, 878 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, p. 10). — *Alossia*, 1116 (Cart. d'Autun, III, p. 10). — *Alosia*, 1167 (Cart. d'Autun, I, p. 101). — *Alorsa*, 1236 (Cart. d'Autun, III, p. 26). — *Alorse*, 1243 (Cart. d'Autun, I, p. 164). — *Allosia*, 1265 (*id.*, I, p. 335). — *Alorsia*, 1265 (*id.*, I, p. 339). — *Allossia*, 1298 (*id.*, III, p. 111). — *Allossa*, 1342 (*id.*, III, p. 233). — *Alosse*, XIV^e s. (pouillé du Cartul. d'Autun, II, p. 377). — *Alouce*, 1391 (Cerche des feux du Beaunois).

Nous croyons voir dans *Alussia*, que nous regardons comme le primitif d'Aloxe, le féminin, pris adjectivement (s. ent. *terra, domus*), d'un gentilice hypothétique **Alussius*, d'origine gauloise.

Le suffixe *-ssos* est caractéristique d'une famille de noms d'hommes celtiques où ce suffixe se montre précédé de diverses voyelles, entre autres de *u* : ex. *Catussa*, *Medussa*, noms masculins terminés en *-a*, **Matussos* (nom supposé, à cause de l'existence du gentilice *Matussius*). Les Gaulois paraissent même avoir appliqué cette finale *-ussos* à des noms romains, d'où *Albinussos*, *Bonussos*, qui seraient les équivalents latins, à terminaison celtique, des cognomens *Albinosus*, *Bonosus*. *Catussa*, un des plus connus de cette série, dérive du nom d'homme *Catus*, reproduisant lui-même le substantif celtique *catus*, « combat ». *Catussa*, qui paraît être le thème étymologique de Chaourse (Aisne), noté *Cadussa* en 867, a engendré le gentilice *Catussius* (connu seulement sous la variante *Catusius*), dont le féminin *Catussia* est le primitif de Chaource (Aube), connu sous les mentions *Caduscia* en 896, *Cadussia* en 1117. Or *Alussia* nous semble tout à fait comparable à *Catussia* (1). *Alus* est, en effet, un nom de divinité connu par deux inscriptions. Emp'oyé comme nom d'homme, il a pu fournir le dérivé **Alussos* ou **Alussa*, dont on aura fait le gentile **Alussius*. La comparaison entre Chaource et Aloxe se poursuit jusque dans le phénomène de dissimilation, qui, définitif pour le premier de ces vocables, n'a été que transitoire pour le second (*Alorse* au XIII^e s.).

HOMONYME. — *Alosse* (Loiret).

AUBAINE, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Albania*, 1604 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163); 1169-1178 (Cartul. d'Autun, I, p. 102). — *Albane*, 1167 (Cart.

(1) Voir d'Arbois de Jubainville, *Origine de la propriété*, p. 403.

d'Autun, I, p. 101). — *Aubaigne*, 1315 (Rôle des fêaux du duc de Bourgogne). — *Aubaine*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 379). — *Aubaigne*, 1391 (Cerche des feux du Beaunois). — *Aubainne*, 1431; *Aubeyne*, v. 1470 (*id.*)

Albania, thème si transparent qu'il ne peut donner lieu à aucune discussion, est le féminin du gentilice *Albanus*. *Aubaine*, (*villa*) *Albania*, était proprement « le domaine d'*Albanus* ».

HOMONYME. — *Aubagne* (Bouches-du-Rhône), qu'il faut sans doute identifier avec la localité nommée *Albania* au x^e s., dans le Cartulaire de Saint-Victor de Marseille. *Aubagne* est, du reste, mieux qu'*Aubaine*, le produit correct d'*Albania*, dont la finale *-nia* entraîne régulièrement en français la mouillure de la nasale exprimée par « -gne »; pour le vocable de la Côte-d'Or, celle-ci n'apparaît que temporairement au xiv^e s.

AVOSNES, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Avonium*, v. 1160 (Titres du grand prieuré de Champagne). — *Havogne*, 1197 (Cartul. de Saint-Seine). — *Avogne*, 1199 (*id.*). — *Avonne*, 1397; *Avosne*, 1442; *Avone*, 1461 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Avône*, xviii^e s. (Courtépée).

L'hypothèse la plus simple pour expliquer ce vocable consiste à y voir le thème *Avonia*, féminin pris adjectivement du gentilice *Avonius*, qui était celui de l'empereur gaulois Victorin, *C. Pius Avonius Victorinus*.

On remarquera que l's médial d'*Avosnes* n'a sans doute pour but que de marquer la longueur de l'o; l's final est fantaisiste.

Pas d'homonyme.

REMARQUE. — Dans le parler local, on dit « Vône », avec aphérèse de l'a initial.

CHAMBEIRE, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Camberia*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 16). — *Jambères*, 1375; *Chambères*, 1431; *Chambières*, 1469 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Il est assez légitime d'admettre ici, comme M. l'abbé Bourlier l'a proposé de son côté, un primitif *Cambaria*, féminin pris adjectivement du gentilice d'origine gauloise *Cambarius*, attesté par des inscriptions de Nîmes, et qui est la source des vocables Chambéry (Savoie), anciennement *Cambariacus*, et Chambéria (Jura). Chambérat (Allier), Chambeyrat (Puy-de-Dôme), Chambeyrac (Haute-Loire), Cambayrac (Lot) doivent être rattachés à *Cambaracus*, venu du nom d'homme *Cambarus*, dont on a tiré le gentilice *Cambarius*.

Pas d'homonyme

CORPEAU, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — (*in villa quæ dicitur*) *Cropellis*, 1094 (Bruel, Recueil des Chartes de Cluny, V, p. 32). — (*de*) *Crupellis*, 1095 (Bulle d'Urbain II, d'après Courtépée). — *Corpau*s, 1224 (Recueil des Ordonnances, IV, 394). — *Cropiaus*, 1235 (Titres de l'abbaye de Maizières) — *Cropeau*, 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 183). — *Cropeaulx*, *Cropeaux*, XIV^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 377). — *Cropeaulx*, 1391; *Cropheaulx*, 1431 et 1470 (Cerche des feux du Beaunois).

La documentation ci-dessus prouve que le vocable était au pluriel à l'origine et qu'il a subi, dans la première syllabe, la métathèse de l'r, dont nous constatons, en 1224, une première tentative, mais qui ne triomphera que postérieurement au XV^e s.

La forme *Crupelli*, sans doute plus pure que *Cropelli*, ne présente d'analogie qu'avec le seul mot *cruppellarii*, par lequel Tacite désigne ces gladiateurs gaulois, complètement recouverts d'une armure de fer, qui formaient le premier rang de l'armée de l'Eduen Sacrovir, révolté contre Rome au temps de Tibère. *Cruppellarii* est un nom d'origine gauloise; il suppose un mot tel que **cruppellos** ou *cruppella*, dont il serait dérivé et qui signifiait probablement « cuirasse ». Le substantif commun a pu devenir nom d'homme et ce **Cruppellos* être la source d'un gentilice **Cruppellius*. Celui-ci, employé adjectivement au masculin pluriel (*Cruppellii*), donne en français *Cropels*, puis *Cropeaux*. Ce serait là, pensons-nous, le thème générateur de Corpeau. L'existence de ce gentilice **Cruppellius* puise, d'autre part, un assez grand degré de vraisemblance dans le vocable Crupilly (Aisne), *Crupeliacus* en 1169, qui paraît bien répondre à un primitif *Cruppelliacus*,

Pas d'homonyme.

CRÉPAND, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Crespea* (1), 1197 (Reomaüs, p. 233). — *Crespant*, 1220 (Titres de l'abb. de Fontenay); 1461 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Crespent*, 1397; *Crespan*, 1442 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Crépan*, XVIII^e s. (Courtépée).

Crépan, ham, com. de Prusly, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE (2). — *Crispennus*, 973 (Titres de la cathédrale de Langres).

Nous sommes sans doute en présence d'un seul et même vocable

(1) Il y a bien *Crespea* dans Reomaüs, mention qui, malgré sa finale insolite, concerne indubitablement Crépan.

(2) M. J. Garnier rapporte une mention *Crispantum*, IX^e s. (Titres de la cathéd. de Langres). Nous craignons qu'il y ait là une erreur de lecture, par confusion avec la forme *Crispennus* de 973 que nous indiquons.

pour la commune et pour le hameau, avec thème étymologique unique. Le thème *Crispennus* est fort admissible. La terminaison *-ennus* se rencontre dans des vocables celtiques tels que *Leherennus*, nom divin relevé sur une inscription en Aquitaine; *Artenna*, nom de femme connu par une inscription; *Tarvenna*, Théroutanne (Pas-de-Calais); *Arduenna*, la forêt des Ardennes; *Cebenna*, les Cèvennes. Ce sont vraisemblablement des noms d'hommes gaulois qu'il convient de voir dans *Crebennus* et *Cervennus*, Cravant et Servan, localités de l'Yonne. La même finale se retrouve pour des noms de personnes à radical évidemment latin, comme *Curennus*, *Maurennus*, *Severennus* : il est bien probable qu'il s'agit ici de gentilices romains en *-enus*, *Curenus*, *Maurenus*, *Severenus*, qui, dans les bouches gauloises, ont subi le doublement de l'n, comme on l'observe beaucoup plus fréquemment pour les gentilices en *-enius* (1). Nous croyons, dès lors, permis d'envisager *Crispennus* comme représentant la variante, par n doublé, du gentilice **Crispenus*, parallèle à *Crispius*.

Pas d'homonyme.

FIXIN, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — (*apud villam quæ dicitur*) *Fiscinis*, 830 (Chron. de Bèze, p. 256 et 258). — (*in villa*) *Fiscinis*, 834 (Gall. christ., IV, instr., p. 131). — *Fiscintiæ*, *Fiscentiæ*, 995 (Reomaüs, p. 173). — (*in villa Fiscinis*,... (*villa nuncupata*) *Fiscintias*, 1004 (Cart. de Flavigny). — (*de*) *Fischino*, dernier quart du XI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne continuée, p. 199). — (*in villa quæ dicitur*) *Fiscinis*, 1142 (dom Plancher, I, pr., p. 43); v. 1148 (Gall. christ., IV, instr., p. 171). — (*in ecclesia de*) *Fiscinis*, 1169 (Gall. christ., IV, instr., p. 183). — (*in villa quæ dicitur*) *Fiscenis*, 1170 (d. Plancher, I, pr., p. 52).

La forme *Fiscintiæ* est employée dans la même pièce, concurremment avec *Fiscinis*, pour désigner Fixin, sans qu'il y ait place pour le doute sur cette attribution. Comme cette forme aurait abouti à « Fixences » ou « Fixances », nous ne la ferons pas entrer en ligne de compte dans la recherche du thème étymologique de Fixin, et nous nous en tiendrons à *Fiscinis*, qui, d'ailleurs, ne laisse pas d'être embarrassant : *Fiscinis* figure, en effet, invariable et à l'ablatif et au nominatif, si bien que, dans le premier cas, on devrait régulièrement le considérer comme ablatif pluriel de la deuxième déclinaison; dans le second, comme un nominatif singulier de la troisième déclinaison. Cette équivoque ne nous permet pas de remonter à la notation exacte du thème de Fixin, thème sur le compte duquel nous sommes, par suite, réduits aux hypothèses. Nous ferons les suivantes :

(1) Dans cette hypothèse, *Tarvenna*, que M. d'Arbois de Jubainville considère comme romain, serait une variante gauloise de *Tarvena*.

1° Ou bien Fixin aurait pour primitif *Fiscenius* ou **Fiscinius*, gentilices dont le premier seul est connu, mais dont le second est fort probable, étant donné qu'on possède le cognomen *Fiscinus* (à côté de *Fiscenus*) et le cognomen *Fiscinulus*, dérivés diminutifs du cognomen *Fiscus*. *Fiscinis*, ablatif pluriel pour *Fisciniis*, rentrerait dans cette catégorie de gentilices employés comme noms de lieu au cas oblique du pluriel, dont M. d'Arbois de Jubainville cite un certain nombre d'exemples dans l'*Origine de la propriété foncière*, p. 421 et suivantes;

2° Ou bien Fixin serait une sorte de diminutif du vocable Fixey, hameau de la commune de Fixin, diminutif qui daterait de l'époque romane.

Pas d'homonyme.

NUITS, ch.-l. de canton, arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES (1). — *Nuis*, 1006-1020 (d. Plancher, I, pr., p. 26). — *Nui*, 1060 (d'après Courtépée. III, p. 133); v. 1100 (Cart. de Cîteaux, I); 1104 (Cart. de Saint-Marcel-les-Châlon, p. 38). — *Nuits*, 1234 (d. Plancher, I, pr., p. 103). — *Nuiz*, 1248 et 1261 (Pérard, p. 470 et 501); xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 378). — *Nuys*, 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 177); 1259 (Pérard, p. 317); xviii^e s. (Courtépée). — *Nuciacus*, 1291 (Cart. d'Autun, II, p. 332).

L'homonyme de l'Yonne, Nuits-sous-Ravières, offre la documentation suivante : *Nucius*, *Nuith*, xii^e s. (Cart. de Molême); *Nuid*, 1145; *Nuide*, 1147 et 1164 (Reomaïs. p. 198, 201 et 209, au cas oblique *Nuidis*); *Nuit*, 1186; *Nuiz*, 1276; *Nugeus* et *Nuciacus*, xiii^e s.

Nous voyons deux façons d'expliquer le vocable Nuits :

1° Ou bien le thème étymologique est *Nutiacus*, qui aurait dû normalement donner « Nusy » ou « Nuisy », mais que la chute précoce de l's doux (*Nutiacus* = *Nusiacus*) a réduit à Nui ou Nuy. Cette chute de l's doux intervocal n'est pas exceptionnelle dans la région sénonnaise, où l'on connaît les exemples de Cuy (Yonne), Mouy (Seine-et-Marne), Pouy (Aube), qui sont d'anciens Cuzy, Moisy, Poisy. Cette interprétation est donc, dans une certaine mesure, admissible pour Nuits sous Ravières, qui n'est pas très éloigné de cette contrée; elle l'est beaucoup moins pour Nuits-sous-Beaune, quoique cependant nous observions le même phénomène de la chute de l's doux intervocal dans le nom d'une commune comprise dans un canton voisin, Créancey (c. de Pouilly, arr. de Beaune), venu de *Crescentiacus* par l'intermédiaire Crézancey (*Cresentiacus*). Nous devons faire remarquer, de plus, que Cuy, Mouy, Pouy sont encore *Cusei*, *Moisei*, *Poi-*

(1) Courtépée cite les formes *Nutium*, *Noetium*, *Nuciacum*, sans indication de date ni de sources

sei au ^x^e s., alors qu'à cette époque nous avons déjà *Nuis* ou *Nui*, et qu'en ce qui touche Créancey, si nous ne sommes pas renseignés directement à son égard, son homonyme Crancey, de l'Aube, est encore Crésencey au ^{xii}^e s..

2° Ou bien le primitif est le gentilice *Nutius*, qui laisse *Nui* par le passage, dans la syllabe accentuée, de l'i de la désinence *ius*, et par la chute du *t* non articulé. Les formes *Nuicius*, données par le Cartulaire de Molême pour Nuits-sous-Ravières, et *Nutium*, avancée par Courtépée pour Nuits-sous-Beaune, appuient directement ce thème, et il est possible que la dentale observée au ^{xii}^e s. dans *Nuith* (pour la localité de la Côte-d'Or), dans *Nuid* (pour celle de l'Yonne), soit une survivance du *t* de *Nutius*.

Cette deuxième étymologie nous paraît de beaucoup préférable à la première, et c'est à elle, en définitive, que nous nous rallions.

HOMONYMES. — Nuits (Rhône, Saône-et-Loire, Yonne).

THOIRES, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Toria*, *Toira*, 1147 (Titres de l'abb. de Clairvaux).

Il est indiqué d'attribuer à ce vocable le primitif *Tauria*, c'est-à-dire, pris adjectivement on sous-entendant *domus*, *villa* ou *casa*, le gentilice *Taurius*, que nous avons déjà cité à propos de Thorey. (Voy. THOREY.)

Il est à peine besoin de signaler comme abusif l's final de Thoires, cet s qui s'ajoute si fréquemment et à tort aux vocables à terminaison muette.

Pas d'homonyme.

VITTEAUX, ch.-l. de canton, arr. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Vutellus* (var. *Vittellus*) 992 (don Plancher, I, pr., p. 24). — *Vitellius*, 1030-1038 (Pérard, p. 181). — *Vitellus*, *Vintellus* (var. *Wttellus*), fin du ^x^e s. (Cart. de Flavigny). — *Vitellus*, 1142 et 1149 (*id.*); 1154 et 1244 (Pérard, p. 237); 1298 et ^{xiv}^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 347 et 380). — *Vietellus*, 1222 et 1243 (Pérard, p. 328 et 443); 1278 (Cart. d'Autun, II, p. 302). — *Vittelus*, 1254 (Titres de l'abb. d'Oigny). — *Vietaul*, 1383 (Cart. d'Autun, III, p. 388). — *Viteal*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Viteaulx*, 1421 (Pérard, p. 388). — *Viteau*, 1734 (Jugement du Parlement de Dijon). — *Viteaux*, vers 1775 (Courtépée).

Le thème primitif est soit **Vittellius*, qu'on peut considérer comme une variante du gentilice *Vitellius*, porté notamment par un général romain qui commanda les légions de Germanie inférieure, puis fut empereur en l'an 69; soit **Victellius*, qui, à notre connaissance, n'a

pas été relevé. Mais ce ne peut être *Vitellius* avec un seul *t*, car cette dentale intervocale serait tombée; puisqu'elle a persisté, c'est qu'elle était appuyée par une consonne précédente. Du reste, la trace de cette consonne est visible dans plusieurs des formes anciennes. Elle l'est dans celle de 992, que dom Plancher a lue *Vutellus*, mais qui est notée *Vittellus* dans une reproduction imprimée (1) de cette charte où l'évêque Gautier accorde à l'abbaye de Flavigny le patronage de dix-huit églises: et la lecture du clerc qui, du Cartulaire de Flavigny, a transcrit l'acte pour l'impression, est bien plus admissible que celle de dom Plancher; la leçon *Vutellus* s'explique, d'ailleurs, par cette raison que, dans les vieux manuscrits, le *t* ne dépasse pas notablement le niveau des autres lettres. Il est possible, toutefois, que *Vittellus* soit erroné comme *Vutellus* et qu'il faille lire en réalité *Vii-tellus*; la lettre *i* n'étant pas pointée dans l'écriture du Moyen-Age, elle simule *u* lorsqu'elle est redoublée. *Vittellus* se lit d'accord avec la mention *Vietellus* que nous constatons à diverses reprises, car dans ces deux formes, le second *i* d'un côté, l'e de l'autre, représentent vraisemblablement la vocalisation du *c* de *Vitellius*. La notation *Vintellus*, qui apparaît en même temps que *Vitellus* au Cartulaire de Flavigny, dans un acte non daté du XI^e s., et pour laquelle une des copies du Cartulaire porte *Witellus*, témoigne, elle aussi, de la présence d'une consonne précédant le *t*, consonne qui est certainement travestie dans *Vintellus* comme dans *Witellus*.

Vitellius, par simplification du double *t*, simplification qui devient la règle au XI^e s. pour les consonnes doubles, *Vitellius*, par affaiblissement et disparition de la gutturale, laissent l'un et l'autre *Vitel*, *Viteau*. Le doublement du *t*, qui apparaît dans le vocable moderne avec les dernières années du XVIII^e s., est donc fantaisiste; de même l'*s* final, qui ne s'implante définitivement que dans la seconde moitié du XVIII^e s.

HOMONYME. — Le seul homonyme est Vittel (Vosges), dont la finale « *el* » ne s'est pas modifiée en « *eau* », contrairement à l'usage plus fréquent en français.

CHAPITRE V

SUFFIXES **-ATUS** ET **ATIS** (2)

On rencontre çà et là des vocables dont les formes latines sont, au Moyen-Age, terminées en *-adus*, *-atus*, *atis*. Dans quelques cas, lo

(1) Cette reproduction a été faite à l'occasion d'un procès que l'abbaye de Flavigny soutint, en 1734, devant le Parlement de Dijon.

(2) Il eût été d'un classement plus logique d'aborder ces suffixes après le suffixe *-anus*. Mais tandis que pour les suffixes *-acus* et *-anus* le terrain est sûr, nous tombons maintenant dans le

suffixe *-adus* peut être considéré comme primitif : *Orcadus* qui, en 852, désigne **Orches**, com. de Baubigny (Côte-d'Or), semble en être un exemple, d'après M. Longnon, qui compare ce vocable à *Orcades*, nom d'un groupe d'îles situées au nord de l'Ecosse. Plus souvent, *-adus* est une forme basse du suffixe *-atus*, dont l'histoire est incomplètement connue, embrouillée qu'elle est par la confusion qui a été faite au Moyen-Age entre ce suffixe et plusieurs autres. Il arrive, en effet, qu'un vocable se montre, dans des textes de même époque, voire dans le même acte, une fois avec la finale *-atus* ou sa forme basse *-adus*, et une autre fois avec une finale différente.

Tantôt celle-ci est *-acus*, confusion qui tient en partie à des erreurs de lecture, les lettres *c* et *t* étant facilement prises l'une pour l'autre dans les vieux manuscrits, et qui tient aussi à ce que les finales *-atus* et *-acus* ont abouti sensiblement à la même finale phonétique française. C'est ainsi que nous voyons dans les testaments de Guiré une localité voisine de Flavigny, dite *Bornatus* et *Bornadus*, donner lieu à l'adjectif *burnacensis* en 723, *burniacensis* en 748. Il est vrai que, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer (p. 85), la finale d'un adjectif locatif n'a qu'une valeur secondaire. Mais *Cadonatus*, cité dans le premier testament de Guiré, se retrouve écrit *Cadoniacus* dans le second. Tel est encore le cas de Pluvet, noté *Ploadus* en 937, et plus tard, en 1142, *Pluviacus*; de Mornay, c. de Fontaine-Française, qui est *Morniacus* et *Mornadus* au ix^e s.

Tantôt c'est *etum*, suffixe que nous étudierons ultérieurement et qui caractérise une famille de vocables fréquentatifs, c'est-à-dire de vocables impliquant une idée de collectivité et ayant généralement pour radical un nom d'arbre (ex. *Fraxinetum*, Fresnoy, « lieu planté de frênes »). Diénay va nous offrir cette alternance de formes en *-atus* et de formes en *-etum*.

Tantôt enfin c'est *-atis*, ou sa forme basse *-adis*, et ici la confusion est plus complète encore et plus difficile à démêler. Le suffixe *-atis* paraît avoir été ligure autant que gaulois; c'est principalement dans le midi de la France qu'il nous est connu, ce qui est d'accord avec son emploi par les Ligures. Il termine, sous sa forme plurielle *-ates*, la majorité des noms des peuples de l'Aquitaine de César : *Elusates*, *Sosiates*, *Tolosates*, etc., et la partie moyenne et inférieure du bassin du Rhône a possédé un certain nombre de vocables en *-atis* (ex. *Are-latis*, Arles). On est assez mal fixé sur la valeur de ce suffixe et sur le point de savoir s'il a été plus particulièrement combiné, comme *-acus*, à des noms d'homme pour former des noms de lieu, ou plus

domaine de l'hypothèse. C'est pourquoi nous avons cru devoir reporter ici ce chapitre en le rapprochant du suivant, où le caractère hypothétique de nos conjectures sera plus accentué encore.

spécialement lié à des substantifs communs. On peut penser qu'il servait à former des adjectifs, à la façon dont fonctionna primitivement -acus (voir p. 8), et cela d'après ce que nous apprennent certains textes relatifs à Nantua (Ain), qui a dû être *Nantuatis*. La signification de ce vocable paraît, en effet, bien définie par deux passages de documents carolingiens qui attribuent le nom de ce lieu à l'abondance des eaux, des ruisseaux, dans la localité (*nantos* signifie ruisseau en langue gauloise) (1) : « *monasteriolum quod Nantuadus publice vocitatur ab aquis vicino ejicientibus* » (diplôme de l'empereur Lothaire II en 852); — « *Carolus Imperator..... vita defunctus est, atque in monasterio apostolorum Petri et Pauli conditus, loco qui dicitur Nantoadc a multitudine aquarum ibi confluentium.* » (Chron. de Saint-Bénigne, p. 108; il s'agit de Charles le Chauve, mort en 877). Nantua signifie donc bien « lieu ruisseleux, lieu riche en eaux ». Ces textes nous donnent en même temps, avec *Nantuadus* et *Nantoadis*, un exemple de l'alternance des finales -adus et -adis pour le même mot. En voici d'autres. Une localité de la Brie, qu'on a cru retrouver dans Brunoy (Seine-et-Oise), est nommée *Braunale* (au cas oblique) en 635 dans le fragment de testament de Dagobert I^{er}, et plus tard *Braunatum*, au ix^e s., dans *Gesta Dagoberti*. Orret (Côte-d'Or), latinisé *Auderatum* en 723 dans le premier testament de Guiré, est *Audrate*, au cas oblique, en 748, dans le second.

Quoi qu'il en soit de ce désordre, qui tendrait à rendre douteuse l'identité d'un suffixe *atus*, celui-ci a réellement existé. Il fait, au féminin, partie intégrante du primitif dans une famille de vocables fréquentatifs du midi de la France, tels que : Peyrade, Roulade, Tremblade, Vernade (précédés ou non de l'article) et qui correspondent à *Petrata*, *Roborata*, *Tremulata*, *Vernata*, véritables adjectifs. A la même catégorie appartient le nom de lieu *Tegulata*, connu à l'époque romaine, nom qui, en sous-entendant *mansio*, signifie « maison tuilée, maison couverte en tuile ». Nous y rangerons également **Chancelay**, hameau du territoire de Bessey-la-Cour (Côte-d'Or), noté *Cancelladus* en 852, pour un plus pur *Cancellatus*, qui paraît avoir le sens de « lieu palissé, entouré d'une palissade », du latin *cancelli*, « treillage, barrière ».

D'autre part, le suffixe *atus* se retrouve dans les noms de personne. Il caractérise, en effet, le participe passé de la première conjugaison latine, et ce participe, fonctionnant comme adjectif, est devenu cognomen (*Amatus*, *Donatus*, *Formatus*, *Servatus*, etc.). Il existe aussi dans un assez grand nombre de noms d'hommes gaulois, tels que *Cotualus*, chef carnute cité dans les Commentaires,

(1) Voy. précédemment : Période antéromaine, livre III, § V, article NANTUS.

Luminatus, *Lupatus*, *Sedatus*, lus sur des inscriptions découvertes dans notre département. Il est assez logique, dès lors, d'admettre qu'il y a réellement des noms de lieu d'origine gauloise terminés en *-atus* sous leur forme latine, que ces noms de lieu sont simplement la reproduction de noms d'homme (noms de fondateur), ou qu'ils répondent à un autre mode de formation, dans lequel la finale *-atus* est combinée à un substantif commun celtique.

Quatre vocables communaux de notre département possèdent des formes anciennes présentant la finale *-atus* ou *-adus*. Ce sont : Diénay, Izier, Orret, Tanay. Nous voyons que la finale française est diversement orthographiée dans ces vocables, alors que régulièrement *-atus* (avec *a* long et accentué) eût dû laisser en français *-é*.

DIÉNAY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES (1). — *Dienatus* (2), 1012 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165, 166, 167). — *Dinatus*, 1015 (*id.*, p. 180). — *Dinetum*, 1057 (d. Plancher, I, pr., p. 28). — *Dinatum*, 1124 (Pérard, p. 217). — *Dianetum*, 1177, 1180, 1184, 1193 (Pérard, p. 249, 255, 258, 268); 1182 et 1234 (d. Plancher, I, pr., p. 59 et 104). — *Diané*, 1190 (Cart. de Saint-Seine).

Nous considérons comme primitive la forme en *-atus* plutôt que la forme en *-etum*, parce qu'elle est la plus ancienne. En outre, les vocables en *-etum* sont d'ordinaire répandus à plusieurs exemplaires, et leur radical est transparent, tandis que Diénay n'a qu'un homonyme, et, dans l'hypothèse d'un fréquentatif en *-etum*, le substantif commun (nom d'arbre ou autre) formant le radical resterait une énigme pour nous.

La forme qui nous sert d'appui étant *Dianatus* (en laissant de côté *Dinatus*, qui n'explique pas l'*é* de Diénay), nous sommes conduits à un thème *Dianatus*, où le suffixe *atus* ne peut guère être lié qu'au nom latin de la déesse *Diana*. Rien, en effet, n'indique dans le *Tre-sor celtique* de Holder que pareil radical ait existé dans l'onomas-tique gauloise. *Dianatus* rappelle-t-il le souvenir de Diane, signifiant

(1) M. J. Garnier, dans sa *Nomenclature historique* de la Côte-d'Or, rapporte une forme *Dianacus*, XI^e s., Chron. de Bèze; nous n'en tenons pas compte, parce que nous n'avons pas pu la découvrir dans l'édition de la Chronique de Bèze donnée par M. J. Garnier. D'autre part, dans cette même édition de la Chronique de Bèze, figure une mention *Diniacus*, p. 392, vers 1096-1099, que M. J. Garnier attribue à Diénay. Rien ne justifie d'une façon probante cette attribution : il s'agit, en effet, d'un certain *Wido*, miles de *Insula Bollini* (lieu inconnu) qui, au moment de mourir sur le chemin de la première Croisade, fait à Saint-Pierre de Bèze une donation en argent et biens sis à Lacey-sur-Vingeanne, par l'intermédiaire de deux de ses compagnons « *per socios suos Hugonem militem de Excuviliaco et per Constancium de Diniaco* ». Or, rien ne nous force à chercher dans le voisinage de Bèze, de Lacey, d'Equevilley (Haute-Saône) ce *Diniacus*, qui correspond régulièrement au français Digny (Digny existe en Eure-et-Loir, Digna au Jura).

(2) Cette mention, répétée quatre fois aux pages indiquées, est toujours au cas indirect, *Dienati* ou *Dienato*. Nous restituons le nominatif au masculin plutôt qu'au neutre, parce que la forme suivante *Dinatus* apparaît telle au nominatif masculin.

quelque chose comme « lieu de Diane, lieu consacré à Diane » ? ou bien est-ce un nom d'homme gaulois ? ou bien autre chose encore ? C'est un point que nous ignorons ; nous remarquerons seulement qu'un primitif *Dianatus*, dérivé du nom de Diane, serait gallo-romain (1).

On pourrait aussi invoquer un thème *Dionatus*, dont l'o atone prétonique se serait affaibli en e dans *Dienatus* et Diénay. *Dionatus* serait purement celtique, avec une forme intégrale *Deivonatus* comportant un radical *Deivon-* qu'on connaît dans *Devoli*, nom au cas oblique d'une ville mentionnée en Grande-Bretagne par l'anonyme de Ravenne ; dans *Diovana*, nom de lieu de Germanie (dans Ptolémée) et également ville des *Cadurci* en Gaule ; dans *Divona*, nom de source (chez Ausone). *Deivon-* est l'adjectif celtique *deivo-s* « divin », allongé d'un suffixe *on-*.

HOMONYMES. — Dienné (Vienne) ; peut-être Dianet (Haute-Savoie). Le Dienné de la Vienne est noté *Deinet* en 970, *Disnet* en 996, *Dienet*, v. 1000, *Diéné* en 1202. Toutes ces formes indiquent qu'il ne s'agit pas là d'un primitif en *-acus*, car on verrait au moins apparaître la finale française « ec », caractéristique de cette série onomastique dans ce département ; elles montrent que la finale contenait un t, et rendent très probable un thème en *-atus*.

IZIER, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES (2). — *Isiadus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 16). — *Ysier*, 1258 (Pérard, p. 424). — *Isier*, dernier quart du xiii^e s. (Chron. de Saint-Bénigne continuée, p. 210).

Pour thème au vocable *Izier*, nous proposons *Icciatius*, que nous supposons être un nom d'homme celtique dérivé, au moyen du suffixe *atus*, de cet autre nom d'homme gaulois *Iccios*, latinisé *Iccius*, que nous avons considéré comme étant le primitif du vocable *Is* sur Tille et comme formant le premier terme du composé *Icciodurus*, thème étymologique d'Izeure. Izômes (Haute-Marne), noté *Icioma* en 1101 dans la Chron. de Bèze, p. 387, est vraisemblablement aussi un dérivé féminin d'*Iccius*.

Nous voyons que, dans les trois vocables *Izier*, *Izeure*, *Izômes*, le double c latin qui, suivi de i en hiatus, garde ordinairement en français le son c = ss, a pris le son s = z. Quant à l'r qui termine *Izier*, il n'est pas justifié : c'est

(1) Plusieurs vocables français, Dianne (Cher), Dienne (Cantal), Diennes (Nièvre), qui est *Diana* en 1147, semblent reproduire le nom de la déesse de la chasse.

(2) Nous laissons de côté une forme *Insalas*, 763 (et non 723), que M. J. Garnier croit devoir attribuer à *Izier*. Le mot est écrit *Ipsalas* dans Pérard, p. 10, et simplement *Salas* dans la Chron. de Saint-Bénigne, p. 69 ; il est cité en compagnie d'Alserey et d'Izeure, mais nous ne voyons pas quelle localité actuelle il peut concerner ; phonétiquement, ce ne peut être *Izier*.

une orthographe abusive; on devrait écrire Izié, la finale latine *-atus* ayant laissé *-é* en français.

A signaler un écart du nom d'**Izier**, com. de Genlis.

Pas d'autre homonyme.

ORRET, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Auderatus*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Audratis*, 748 (*id.*, p. 2). — *Horèst*, 1136 (Titres de l'abbaye d'Ogny, d'après Courtépée, VI, p. 459). — *Orret*, 1513 (Titres de l'abb. d'Ogny).

Disons d'abord que l'attribution à Orret des deux mentions empruntées aux testaments de Guiré est parfaitement justifiée à nos yeux. Si la première, *Auderatus* (au cas oblique, *Auderato*), est classée en dernier lieu avec *Montecellis*, parmi les localités du *pagus Alsinsis*, on lit dans le second testament : « *In pago Duismense Audrate, Montecellis* ». Or, Orret est en plein Duesmois, à 5 kil. à vol d'oiseau au sud de Duême et à 6 kil. au nord de Billy-les-Chanceaux, au finage duquel se voyait encore, au XIII^e siècle, le hameau de Monceaux, *Montecelli* (correctement *Monticelli*).

D'autre part, Orret est, au point de vue phonétique, un équivalent français satisfaisant de *Auderatus* (ou *Auderatis*) ; celui-ci s'est réduit à *Audrat* (ou *Audratis*), par chute de l'e atone prétonique ; le *d* s'est assimilé à l'*r* suivant, de sorte que *dr* est devenu *rr* ; et le groupe initial *au* est régulièrement devenu *o*, tandis que le suffixe *atus* (ou *atis*) laissait une finale *et*, qui aurait dû être notée *é*.

De la leçon *Auderatus*, ou de la leçon *Audratis* = *Auderatis*, laquelle faut-il adopter pour la fixation du primitif ? On pourrait être tenté de s'en tenir à la première en date, d'autant plus que la facture syncopée de la seconde offre un type moins ancien que l'autre. Il est prudent, toutefois, de ne pas se prononcer, car lorsqu'on possède pour une localité deux formes de bonne époque dont l'une est en *-atus* et la seconde en *-atis*, il y a des chances pour que celle-ci soit l'authentique. Nous admettrons donc sur le même pied *Auderatus* et *Auderatis*, sans vouloir trancher le débat.

Est-ce bien là le primitif ? Il n'y aurait rien d'impossible à cela, car on connaît deux ou trois vocables d'origine celtique où entre le radical *Aud-* : *Audagus*, nom d'homme relevé dans une inscription de Grande-Bretagne ; *Auduniacus*, désignant, en 634, une localité de l'Yonne, à supposer, toutefois, que le *d* ne tienne pas déjà ici la place d'un *t* originel. Mais la famille de noms en *Aut-* est plus riche : *Autus*, *Autillus*, *Autestius*, noms d'hommes ; *Autessiodurus*, Auxerre. Nous inclinons donc à considérer le *d*, dans *Auderatus*, comme une notation basse de la dentale forte primitive, et à rapprocher le thème cherché du nom de ce chef *Autarilos* qui, au dire de Polybe, condui-

sait les troupes gauloises mercenaires de l'armée carthaginoise, et de cet autre nom d'homme gaulois *Autarix* qu'on croit lire dans une inscription portant *Au(t)arigis* au *Corp. inscr. lat.*, XIII, 10010, 235. Nous proposerions donc, avec la réserve que comporte le sujet, un primitif tel que *Aularatus* ou *Aularalis*, à regarder probablement comme un nom d'homme gaulois.

Pas d'homonyme.

TANAY, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — (*in*) *Tanasto*, 1043; (*apud*) *Tasnatum*, 1060-1075 (Chron. de Bèze, p. 328 et 347). — (*ecclesiam de*) *Tasneto*, xii^e s. (Chron. de Bèze, p. 453). — *Tasné*, 1260 (Pérard, p. 500). — *Tasnay*, 1375 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

Taniot, hameau de cette commune, est appelé *Taxnatellus* (*in villa quæ dicitur Taxnatello*) vers 890 (Chron. de Bèze, p. 284).

L's de *Tasnatus*, qui est doublé dans *Taxnatellus* (où x représente ss), indique très vraisemblablement une syllabe de plus au primitif, c'est-à-dire une voyelle tombée entre ss et n, d'où un thème qui pouvait être *Taxenatus* (ou *Tassenatus*), *Taxinatus*, *Taxonatus*, sans qu'on puisse se prononcer sur la voyelle atone disparue. Tout en songeant ici à un nom d'homme gaulois, nous ne trouvons guère d'éléments de comparaison pour la racine dans l'onomastique gauloise; *Taximagulus*, nom d'un chef breton dans César, *Marcolaxon*, localité de Grande-Bretagne d'après l'anonyme de Ravenne, semblent porter une racine *tax-* qui, dans le radical de notre primitif hypothétique, serait développée à l'aide d'un suffixe *en-*, *in-*, *on-*.

Une autre conjecture étymologique, qui paraîtra peut-être plus satisfaisante, parce qu'elle a l'avantage apparent d'offrir une solution moins compliquée, peut expliquer Tanay. Elle a pour base un thème *Taxonatus* (ou *Tassonatus*), dans lequel le suffixe *atus*, avec une valeur équivalente à *etum*, imprime au vocable un sens collectif — fonctionnant là comme il le fait au féminin dans les vocables fréquentatifs méridionaux la Peyrade, la Tremblade, la Vernade (*Petrata*, *Tremulata*, *Vernata*), — et se trouve combiné au nom d'un animal que le français savant appelle blaireau et que le parler populaire nomme *taisson* (1) ou *lasson* (avec a long) en Bourgogne et ailleurs; en wallon, *tasson*, *tesson*; en italien, *tassone* et *tasso*; en portugais, *teixugo*; en espagnol, *tejon*; en provençal, *tays*; en allemand, *Dachs*. C'est dans cette dernière langue qu'on a voulu voir la source du

(1) « Ils eurent la faculté de chasser le renard et le *taisson*... » (arrêté de 1197), d'après Mignard : *Histoire des principales fondations religieuses du bailliage de la montagne, abbaye de Saint-Seine* (in Mém. Comm. Antiq. Côte-d'Or, 1861, t. VI, p. 250).

mot; il nous paraît plus probable qu'il est d'origine gauloise. On ne saurait mettre en cause ici le latin qui dénomme le blaireau *meles*.

Le blaireau, assez rare aujourd'hui, était assez abondant autrefois; il loge dans un terrier. On a donné aux endroits dont il faisait habituellement son repaire une désignation tirée de son nom et qui est le nom de lieu Tanière, en latin *Taxonaria*, vocable qui se retrouve à un certain nombre d'exemplaires par la France, précédé ou non de l'article, soit tel : Tanières (Aude, Vosges), soit sous les variantes Tagnière (Saône-et-Loire), Ténrière (Puy-de-Dôme), Ténières (Calvados, Haute-Marne, Savoie), Tesnière (Loir-et-Cher, Maine-et-Loire), Tesnières (Ille-et-Vilaine, Indre-et-Loire, Loiret, Maine-et-Loire, Seine-et-Marne), Taisnières (Nord), Tassinières (Eure), Tassenières (Jura). Au territoire de Verrey-sous-Salmaise, un lieu-dit, « les Taissonnières », mot de formation romane, rappelle la même particularité.

Dans cette hypothèse, Tanay (*Taxonatus*) serait un vocable de même ordre et de même sens que Tanière, rappelant un lieu où le blaireau était abondant.

Le blaireau habite les endroits rocheux et broussailleux; en Bourgogne, c'est souvent à la base des escarpements jurassiques qu'il établit son domicile. Peut-être la craie marneuse qui caractérise le territoire de Tanay constituait-elle un refuge particulièrement propice au développement de cette espèce animale.

Pas d'homonymie.

CHAPITRE VI

VOCABLES D'ÉTYMOLOGIE DOUTEUSE, MAIS VRAISEMBLABLEMENT GAULOIS OU GALLO-ROMAINS

Nous allons ici consacrer un chapitre à l'examen d'un certain nombre de vocables sur lesquels nous n'avons guère ou point de notions absolument positives à exposer, tant au point de vue de leur étymologie qu'à celui du rang à leur assigner dans la classification. Ce que nous croyons savoir, c'est que ces vocables sont empruntés soit à la langue celtique, et c'est peut-être la majorité, soit à la langue latine, et que, comme date de création, ils ne sont pas postérieurs à la période gallo-romaine. La plupart d'entre eux auraient dû, logiquement, trouver place dans l'étude concernant la période anté-romaine. Nous avons cru pourtant devoir les réserver jusqu'à l'heure actuelle, en les réunissant en une sorte de *caput mortuum*, afin de ne pas enlever aux groupes précédents le degré de certitude ou de probabilité qu'ils ont.

Pour quelques-uns de ces vocables nous proposerons une hypo-

thèse étymologique plus ou moins justifiée; pour d'autres nous ne ferons que commenter quelques points de détail; pour d'autres, enfin, nous avouerons notre complète ignorance.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on ne puisse pas expliquer de façon satisfaisante l'étymologie de tous les noms de lieux habités; ils se sont d'autant plus modifiés au cours de l'évolution de notre langue et leur type primitif a été d'autant mieux oublié par la tradition écrite, qu'ils sont plus anciens; or, la plupart de ceux dont nous allons parler remontent à une époque reculée, dont nous connaissons mal l'onomastique; en outre, ils sont presque tous ou bien isolés en France, ou bien réduits à quelques rares exemplaires, souvent obscurs, de sorte qu'on reste à leur égard à peu près complètement dépourvu des renseignements qu'apportent parfois les homonymes.

Rôle probable joué par les noms d'hommes dans la formation de ces vocables. — Nous tenterons assez fréquemment de rattacher ces vocables à des noms d'hommes, le plus souvent celtiques. Qu'il nous soit donc permis d'aller au devant d'une objection. Pourquoi, nous dirait-on, placer aussi souvent des noms de personnes à l'origine des noms de lieux? Il faut convenir, en effet, que dans la classification le groupe des vocables nés des noms de personnes constitue un compartiment commode où l'on peut être tenté de glisser tous les noms de lieu de source incertaine ou inconnue. Mais, lorsqu'on réfléchit à la part capitale qu'ont prise les noms d'homme dans la formation des noms de lieu, *et cela dans tous les temps*, il est assez légitime de se dire que c'est encore en leur attribuant l'origine des vocables plus ou moins douteux qu'on a le plus de chances de tomber juste. L'époque romaine, qui fut l'ère d'épanouissement des établissements ruraux dans la région éduenne, nous montre le rôle prépondérant joué par les noms d'homme dans la toponomastique; il en sera de même pour l'époque germanique, et ce que nous savons de la toponymie celtique nous apporte le même enseignement. Les Gaulois paraissent avoir procédé, en la matière, de façon assez semblable à celle des Germains, qui nous est mieux connue. Ceux-ci ont fondé sur notre sol, à la suite des invasions barbares, un grand nombre de lieux habités qu'ils ont dénommés en associant des noms de personnes aux substantifs communs latinisés *cortis*, *villa*, *villare*, *campus*, *vallis*, *mons*, *castrum*, etc., et qui sont restés partie intégrante du vocable. Or, dans la toponomastique gauloise, nous retrouvons les équivalents des mots *campus*, *vallis*, *mons*, *castrum* dans *magus*, *nantus*, *dunum*, *durum* ou *briga*; toutefois, nous n'y découvrons rien d'analogue à *cortis*, *villa* et *villare*, qui furent les plus employés de ces éléments formateurs. Il est donc probable qu'il y a eu sur ce

point, de la part des Gaulois, suppléance par une autre catégorie de dénomination ; nous croyons la rencontrer dans l'emploi, à l'état simple, des noms propres de personnes, procédé qui fit précisément défaut aux Germains.

Cette série des vocables relevant de noms d'hommes gaulois (reproduits tels quels) est mal connue ; on en possède pourtant assez d'exemples probants (1) pour que son individualité ne fasse pas de doute à nos yeux. Nous avons précédemment étudié deux de ces exemples, comme types, avec Is et Vertault, et nous estimons que la toponymie de la Côte-d'Or en recèle un certain nombre d'autres. Les établissements ruraux devaient, en effet, déjà être multipliés dans la Gaule indépendante. Si les Helvètes, au moment de leur tentative d'émigration, purent brûler quatre cents villages, sans compter les constructions isolées que César appelle *œdificia privata*, cela prouve déjà une certaine densité des lieux habités ; celle-ci devait être plus grande encore dans la Gaule, où les populations étaient plus riches et où l'agriculture paraît avoir été, dès cette époque, très développée. On sait, d'ailleurs, par César, que les membres de l'aristocratie gauloise passaient la plus grande partie de l'année dans leurs terres, comme le firent plus tard les Francs et autres Germains dans leur *cortis* ou leur *villa* ; les campagnes étaient donc peuplées de ces habitations des riches, ainsi que des bâtiments servant à l'exploitation agricole, c'est-à-dire au logement des cultivateurs, de leur bétail et de leurs récoltes. Toutes ces constructions, si modestes qu'elles fussent, — car nous savons qu'elles étaient, la plupart du temps, faites de bois et de branchages et couvertes de chaume, — portaient, cela tombe sous le sens, une désignation individuelle ; maintes fois elles ont dû prendre simplement le nom de leur fondateur, comme les seigneurs de l'époque mérovingienne donnèrent leur nom aux « courts » et aux villages qu'ils édifièrent, mais en l'acco'ant aux mots *cortis*, *villa*.

Nous ne voulons pas établir de classement, à proprement parler, pour les vocables qui suivent, car leur origine est encore trop obscure. Après avoir étudié à part uniquement les vocables en *-marus*, nous passerons en revue tous les autres en suivant simplement l'ordre alphabétique.

§ I. — VOCABLES EN *-MARUS*

ÉTORMAY, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Stolmarum*, 875 (Hist. de Saint-Martin d'Au-

(1) Cf. D'Arbols de Jubainville : *Recherches sur l'origine de la propriété foncière*, notamment chap. VII, p. 500, où ces noms d'hommes gaulois, devenus noms de lieux, sont englobés sous la qualification de *cognomina* romains, opinion que nous nous abstenons de discuter, tout en prenant la liberté de présenter la nôtre, quelque peu différente.

tun, II, 6). — *Estormer*, 1169 (Pérard, p. 399, d'après les Titres de l'abbaye de Fontenay). — *Estormet*, 1196 (d'après Courtépée).

On sait que la finale *marus* termine toute une nombreuse série de noms d'hommes gaulois. Tels sont : *Indutiomarus*, chef trévire, et *Viridomarus*, chef éduen, cités par César; *Segomarus*, qu'on a lu sur des inscriptions à Couchey et à Dijon (celle de Couchey est en langue gauloise); *Nertomarus* sur une inscription de Vertault. Cette finale *marus*, qui signifiait « grand », [en vieil irlandais *mar* a le sens de « grand »], existe aussi pour les noms d'hommes germaniques (ex. *Adalmarus*, *Hildemarus*, *Richimarus*, *Wandalmarus*). Mais il y a deux raisons qui nous donnent à penser qu'Etormay, comme Talmay, n'est pas d'origine germanique. C'est, d'une part, que les noms d'hommes germaniques n'ont que très exceptionnellement été appliqués purement et simplement à des lieux habités (à supposer même qu'on en connaisse quelques exemples certains); ils étaient, on peut dire, constamment liés dans ce but à des substantifs communs : *cortis*, *villa*, *villare*, *vallis*, *mons*, etc., ou bien, s'ils ont été sanctifiés et employés comme tels, ils sont accompagnés du qualificatif « saint », tel Saint-Vinemer, *Sanctus Winnemarus* (Yonne). D'autre part, les noms d'hommes germaniques se retrouvent généralement à un plus ou moins grand nombre d'exemplaires dans les vocables composés qu'ils ont engendrés. Or, Etormay et Talmay ne rentrent pas dans ce cas. Nous pensons donc que *Stolmarus*, thème primitif d'Etormay, est un nom d'homme gaulois.

M. Longnon nous a signalé le rapprochement à faire, quant au radical, entre *Stolmarus* et la forme la plus ancienne *Stolvicus*, donnée en 879 pour Etourvy (Aube). *Stolvicus* (1), également, nous donne l'impression d'un nom d'homme gaulois comparable, pour sa deuxième partie, à *Diovicus*, connu par une inscription, et sans doute aussi, sauf la variante de la désinence, à *Ollovico*, chef nitiobrige nommé dans les Commentaires; sont également à rapprocher, pour leur finale, les noms de peuples *Brannovices*, *Eburonices*, *Lemovices*.

Stolmarus a laissé Etormay : 1° par prosthèse d'un *e*; 2° par substitution de *r* à *l*; 3° par assourdissement et disparition de l'*r* de la finale latine, qui persiste encore en 1169, certainement assourdi déjà.

Remarquons que la substitution de liquides s'est semblablement produite dans *Stolvicus*, devenant Etourvy. Pareil accident a frappé Sormery (Yonne), venu de *Solimariacus* par l'intermédiaire *Solmariacus*, et où *l* est suivi

(1) Nous ne pensons pas qu'il faille voir dans *Stolvicus* un composé dont le deuxième terme serait le mot latin *vicus*, au sens de « bourgade, gros village ». Il y a bien une catégorie de vocables composés qui comprennent *vicus* pour premier ou pour dernier élément, mais l'autre terme associé est généralement reconnaissable (c'est soit un adjectif latin, comme *novus*, *vetus*, *longus*, soit un nom de cours d'eau), tandis que *Stol-*, dans *Stolvicus*, resterait énigmatique.

de *m.* comme dans *Stolmarum*. Ce *Solimariacus* a, d'ailleurs, son point de départ dans un nom d'homme gaulois, *Solimarus*.

Pas d'homonyme.

TALMAY, c. de Pontailler.

FORMES ANCIENNES. — *Talamarum* (à l'accusatif), VII^e s. (Chron. de Bèze, p. 239); 664 (Chron. de Bèze, p. 244, dans le *Præceptum Clotarii regis*). — (de) *Talamaro* (au titre de l'acte). *Talannacus* (1) (au texte), 1^{er} quart du XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 300). — *Talemaro* (de), 1105 (Chron. de Bèze, p. 420). — *Talemer*, 1269 et 1292 (Pérard, p. 517 et 566). — *Thallemey*, 1337 (Cart. d'Autun, III, p. 223).

Nous proposons un thème *Talamarus* (2) ou *Talomarus*, qui serait un nom d'homme gaulois. A la finale *marus* « grand », se trouverait ainsi associé un premier élément dont la racine est *tal-*, et qui est probablement identique à celui qui termine un certain nombre de noms d'hommes gaulois (*Dannotalus*, dans l'inscription d'Alise, *Argiotalus*, *Dubnotalus*, *Riotalus*, etc.), et qui paraît équivaler au mot breton *dal*, signifiant « front ». *Talomarus* signifierait proprement « grand par le front ».

On trouve mentionnée, à l'époque carolingienne, une localité nommée *Talmariacus* et qui est aujourd'hui Mont-Saint-Vincent, en Saône-et-Loire (Longnon, *Atlas historique*). Nous sommes en droit d'y voir un vocable gallo-romain, formé à l'aide du suffixe *acus*, sur **Talamarius*, gentilice façonné lui-même sur *Talamarus*; cette constatation est, à nos yeux, d'un grand poids en faveur de notre opinion, qui voit dans *Talamarus* un nom d'homme gaulois. En effet, les vocables formés à l'époque gallo-romaine avec le suffixe *acus* l'ont tous été sur des noms d'hommes ou gaulois ou romain; et quant à l'habitude qui s'est continuée dans le nord de la France, à l'époque mérovingienne, de créer de semblables vocables terminés en *iacus* en prenant pour base des noms d'hommes germaniques, elle n'a pas pénétré dans notre région; il n'y a pas, dans les départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, un seul de ces vocables pour lequel on puisse, avec certitude, invoquer une origine germanique. *Talamarus* est donc bien un nom d'homme gaulois.

Ce thème étymologique a donné Talmay en perdant : 1^o le second a, très tardivement conservé sous la forme d'e muet; 2^o l'r de la finale, d'abord assourdi et maintenu dans la graphie, comme en 1269, avant sa chute totale.

La terminaison *-marus* a donc, en français, abouti à *-may* dans Etonnay (voy. ETORMAY) et dans Talmay. Elle a fait de même dans un vocable de Saône-et-Loire, qui doit prendre place dans la même famille : c'est Volmay,

(1) Ce *Talannacus* est évidemment fautif, du fait du copiste ou du lecteur. Il faut sans doute rétablir *Talamacus*, sinon *Talamarus*.

(2) Comparez les noms de lieu *Talabriga*, *Talabara*.

noté au Cartulaire de l'évêché d'Autun *Volomer* en 1278, p. 94; *Volemer* en 1278 également, p. 301, ainsi qu'en 1281 et 1294, p. 305 et 337; *Valomé* en 1286, p. 84, et *Vaulemé* en 1294, p. 82. Il se rapporte, sans doute, à quelque nom d'homme gaulois *Volomarus* ou *Vaulomarus*.

Talmay n'a pas d'homonyme.

Mentionnons enfin, comme vocable de notre région se rattachant au groupe des noms d'hommes gaulois en *-marus*, une localité nommée *Vasmarus* dans une charte de Charles-le-Chauve datée de 855, en faveur du monastère de Saint-Symphorien d'Autun. Comme la donation faite en ce lieu situé *in pago Belnensi* est placée entre celles faites à Monthélie d'une part, à No'ay d'autre part, il ne nous paraît pas douteux que *Vasmarus* désigne **Gamay**, hameau de la commune de Saint-Aubin, situé entre Monthélie et Nolay.

§ II. — VOCABLES NON CLASSÉS

ARRANS, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Arrant*, 1173 (Titres de l'abbaye du Puits d'Orbe). — *Arrain*, 1397 (d'après J. Garnier, *Cerche des feux de l'Auxois*).

Un certain nombre de noms celtiques commencent par *Arr-* : *Arrabona*, ville de Pannonie citée à l'époque impériale; *Arradius*, *Arragenus*, *Arrota*, *Arrotala*, noms de personnes. On pourrait, très hypothétiquement, supposer à Arrans, pour thème, le nom d'homme *Arrantius*, connu par une inscription et qui possède une physionomie pérégrine (1). D'autre part, le gentilice *Arrenus* est connu : il aurait pu également, sous la variante avec *n* doublé *Arrennus*, donner Arrant, comme *Crebennus* a laissé Cravant (Yonne).

Une autre source, bien différente, est peut-être en relation avec Arrans. Il existe un vieux mot latinisé *arrenda* dans les textes du Moyen-Age et qui, selon Du Cange, équivalait à *census annuus*, « redevance annuelle ». A ce terme correspondaient le verbe « arrenter », latinisé *arrendare* ou *arrentare*; le substantif « arrentement », latinisé *arrendamentum* ou *arrentamentum*, pour lequel Du Cange donne cette explication : « *datio ad censum annuum, nunc bail à rente* », et il cite ce texte de 1387 : « les arrantés ou abosnez doivent chascun an deux moitons froment ».

Les vocables l'Arrentement (Chor), les Arrentés-de-Corcieux (Vosges), peut-être aussi Arrentières (Aube), ont ici leur origine; il ne serait pas impossible qu'il en fut de même pour notre Arrans.

(1) Arrancy (Aisne), *Arentiacus* au ix^e s., paraît dériver d'un gentilice *Arentius* ou *Arrentius*, qui est soit une variante d'*Arrantius*, soit un nom distinct.

Au surplus, en l'absence de forme très ancienne, rien ne prouve que le primitif commence bien par *Arr-*; cette réserve s'impose en considération de noms tels que Arras, venu de *Atrebates*; Arroux, venu de *Aturavus*.

HOMONYMES. — Aran (le Grand- et le Petit-), hameaux de la commune de Parly (Yonne): *Arran*, 1186; *Herrant*, 1294. Notons qu'à côté d'Arrans (Côte d'Or) il a existé, jusqu'en 1820, un écart appelé **le Petit-Arrans**.

AUXANT ou AUXAN, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Aussent*, 1194 (Titres de la Commanderie de Beaune). — *Aucent*, 1391; *Aussant*, v. 1470 (Cerche des feux du baill. de Beaune).

Par analogie avec quelques vocables français commençant par *Aux-*, tels qu'Auxon, Auxois, on peut supposer que le primitif d'Auxant comportait un radical *Alis-*, combiné à un suffixe qu'il ne faut pas prétendre rétablir, car la terminaison *-an* ou *-ant* est l'aboutissant de diverses finales latines, entre lesquelles rien absolument ne permet de choisir.

Pas d'homonymie.

AUXONNE, ch.-l. de canton, arr. de Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Assona*, 630 et 657 (Chron. de Bèze, p. 237 et 240). — *Auxone*, 1173 (Titres du Prieuré de Saint-Vivant). — *Ausona*, 1197 (d. Plancher, I, pr., p. 88). — *Ausone*, 1229 (Pérard, p. 412). — *Aussona*, *Aussonia*, *Auzona*, 1237 (Pérard. p. 439). — *Auxone*, 1294 (Pérard, p. 573).

Le thème *Assona* ne rend pas complètement compte d'Auxonne; il conduirait plus naturellement à Assonne ou Essonne. Phonétiquement, on serait plutôt tenté de rattacher Auxonne, comme le propose M. l'abbé Bourlier, à un primitif *Alisona-*, devenant aux bas-temps *Alsona-* par analogie avec *Aliso*, *Also*, qui a laissé Auzon et Auxon (voir *Aliso-*, dans d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 202).

Toutefois, l'âge reculé de la forme *Assona* ne permet guère de chercher à côté; nous l'accepterons donc pour le primitif pur, dont l'a long initial s'est, en français, développé en *au*, comme le fait a eu lieu aussi pour Saulon.

Il est permis de considérer *Assona* comme le féminin, pris adjectivement, d'un nom d'homme **Assonus*, peut-être indigène, qui, à la vérité, n'a pas été jusqu'ici signalé, mais dont l'existence est implicitement attestée par celle du gentile *Assonius*, connu par une inscription relatée au C. I. L.

HOMONYMES POSSIBLES. — Aussonne (Haute-Garonne, Tarn et-Garonne). — Essonnes (Seine-et-Oise).

Auxonnettes (Seine-et-Marne) semble être un diminutif d'Auxonne.

BRAIN, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — (*in villa*) *Brino*, 893 (Cart. de Flavigny); 1178 (Cart. de Saint Seine). — *Brun* (1), 1252 (Cart. d'Autun, I, p. 175). — *Brin*, 1252 (Gall. christ., IV, instr., col. 402); 1255, 1256, 1278 (Cart. d'Autun, II, p. 32, 33, 34, 35, 36); xviii^e s. (Courtépée). — *Berin*, 1396; *Brin*, 1442 et 1461 (Rôle des feux de l'Auxois).

Les formes anciennes nous montrent toutes que l'a contenu dans le vocable actuel, où il est, du reste, d'introduction très récente, n'a rien d'étymologique; c'est à Brin qu'il faut s'en tenir pour rechercher le primitif. Bien que nous ne sachions rien de positif sur celui-ci, nous conjecturons que ce vocable, déjà tel à la fin du ix^e s. qu'il est resté de nos jours, n'a pas dû être notablement modifié depuis l'antiquité. Il était assez vraisemblablement, à l'origine, *Brinus* ou *Brinnus*. Avec la réserve que comporte une telle supposition, nous regardons *Brinnos* comme le primitif hypothétique et nous y voyons un nom d'homme gaulois. Celui-ci n'a pas encore, il est vrai, été signalé, mais il est bien proche parent de *Brennos*, bien connu, dont il n'est peut-être qu'une variante, et on peut inférer son existence de celle de *Brinnacus*, localité mentionnée dans le Soissonnais par Grégoire de Tours, et de celle du gentilice attesté *Brinnius*, qu'il est logique de considérer comme dérivé de *Brinnos* et comme étant la source de *Brinniacus* [thème qui explique Brigné (Maine-et-Loire), Brignac (Corrèze, Morbihan)], et aussi la source de *Brinnio* [thème qui explique Brignon (Maine-et-Loire)].

Si nous sommes conduits à envisager Brain comme un vocable d'origine celtique, c'est que nous ne voyons rien qui s'y rapporte dans l'onomastique latine. On pourrait songer à une étymologie germanique; on connaît, en effet, par Tacite, le nom *Brinno* du chef d'une peuplade batave mêlée à la révolte de Civilis, et les Bataves étaient de race germanique; d'autre part, les noms de lieu Brainville (Eure-et-Loir, Manche, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle), Brainville ou Brinville (Seine-et-Marne), Brinville (Orne), qui sont de création franque, indiquent l'existence d'un nom d'homme de facture peut-être analogue à celui que nous regardons comme thème hypothétique de notre Brain. Mais nous avons dit que les noms d'hommes germains n'ont pas été employés seuls comme noms de lieux; c'est

(1) Les formes *Brun* du Cartul. d'Autun, et *Brin* de la *Gallia christiana*, en 1252, sont tirées de la même pièce du *Necrologium eduense*; elles devraient donc être identiques. Il y a sans doute erreur de lecture pour *Brun*.

pourquoi nous cherchons la trace du vocable Brain dans l'onomastique gauloise.

HOMONYMES. — Brain (Ille-et-Vilaine, Maine-et-Loire, Nièvre); Brains (Loire-Inférieure, Sarthe); Brin (Dordogne, Gard, Landes, Meurthe-et-Moselle, Deux-Sèvres).

Le peu de renseignements que nous possédons sur ces homonymes possibles ne nous apprend à peu près rien. Brain (Nièvre) est noté (de) *Breno* en 1268. Brin (Meurthe-et-Moselle) est *Bryn* en 1294. Brin (Gard) est *Brim* en 1212.

Brains (Mayenne), qui est *Breaimus* en 1119, *Bremius* en 1136, paraît avoir une étymologie différente.

BROCHON, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES (1). — (*in*) *Briscono*, 875-880 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 107). — *de Brescono*, *in Breschono*, fin ix^e s. (Chron. de Bèze, p. 277). — *in villa Brischoni*, 1017-1059 (Pérard, p. 72). — *Briscona*, v. 1060 (Chron. de Bèze, p. 358). — *Briscon*, 1080-1098 et 1158 (Pérard, p. 78 et 136). — *in villa Bresconi*, xii^e s. (Pérard, p. 128). — (*domus Dei*) *Briscone*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91). — *Broichons*, 1375 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

La première partie du primitif semble avoir été *Brisc-*. Quant à la finale, nous sommes forcés d'admettre que le *c*, en raison de son chuintement, était suivi de *a*, car jamais le *c* ne chuinte devant une autre voyelle. Nous reconstituons ainsi une forme intermédiaire *Briscaon*, qui offre, par son hiatus, l'indice d'une consonne tombée. C'est tout ce que nous pouvons dire d'un peu positif. Si nous voulons aller plus loin, nous proposerons très hypothétiquement de voir ici un composé en *-dunum*, tel que *Briscadunum*, satisfaisant au point de vue phonétique (2).

Brochon est assis sur un coteau dominé par un plateau de 510 m. d'altitude, sur lequel il faudrait supposer la fondation originelle du lieu habité, pour être d'accord avec notre conjecture étymologique.

Pas d'homonymie.

BROIN, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES. — *Bren*, 1200 (Cart. de Cîteaux, II). — *Broin*, 1391 (Cerche des feux du Beaunois et du Nuiton).

Ce vocable est, selon toute apparence, homonyme de Brain. Cette conjecture s'appuie, il est vrai, surtout sur la forme actuelle Broin,

(1) La forme *Bruciacus*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne), mentionnée ici par M. J. Garnier, s'applique à Bressey, non à Brochon.

(2) Il est, toutefois, étonnant, dans l'hypothèse d'un thème en *-dunum*, que le ix^e s. ne nous fournisse pas une forme moins réduite, ayant conservé une syllabe de plus.

où la diphthongue *oi* est un développement de la voyelle primitive *i*, conforme aux habitudes du dialecte bourguignon (Cf. *avoine*, moins, *foin*, venus de *avena*, *minus*, *fenum*; Broindon, qui est *Brendum* en 1220; Brognon, qui est *Broignon* en 1246, et *Bregnon* en 1200). Bien que, vers 1200, le groupe *en* sonnât déjà *an*, et non plus *in*, il est, néanmoins, probable que le clerc, en écrivant *Bren*, a voulu noter l'intonation *Brin*. Nous inclinons donc, ici comme pour *Brain*, en faveur d'un thème réduit au nom d'homme *Brinnos*, mais avec plus de réserve encore, en raison de la pauvreté de la documentation.

BRUANT (DÉTAIN-ET-), c. de Gevrey.

FORME ANCIENNE. — *Bruant*, 1360 (Rôle des feux du Nuiton).

C'est encore là un vocable pour lequel, faute de forme ancienne instructive et faute d'éléments de comparaison sur d'autres points du territoire français, les commentaires sont à peu près inutiles.

On peut supposer que le mot comportait jadis une gutturale ou une dentale réunissant les deux syllabes, et qui, étant intervocale, est tombée, comme dans *bruyère*, venu de *brucaria*. On connaît des vocables celtiques présentant le radical *bruc-* ou *brug-* : *Brucetus*, *Bruciron*, *Brucius*, noms d'hommes; *Brugalina*, *Brugetia*, noms de lieux; on n'en connaît cependant aucun qui puisse expliquer complètement *Bruant*. Bornons-nous donc à supposer un thème avec radical possible *Bruc-* ou *Brug-*, lié à une finale indéterminée.

Un autre **Bruant**, aujourd'hui disparu, existait encore à la fin du XVIII^e s., au territoire de Saint-Aubin, c. d'Arnay-le-Duc (*Bruan*, Courtépée).

HOMONYME. — *Bruant* (Sarthe).

Cestre, com. de Saint-Martin-du-Mont, c. de Saint Seine.

FORMES ANCIENNES. — (*in confinio*) *Sigestrensi*, v. 830 (Cart. de Saint-Seine). — *Segestrum*, 886 (Cart. de Saint Seine). — *Sicaster*, 887 (Gall. christ., IV, instr., col. 134). — *Sigestrum*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Scêtre*, 1189 (dom Plancher, I, pr., p. 64). — *Segestrum*, dans *Reomaüs*, à propos de faits rapportés au VI^e s.

Cestre, com. de Verdonnet, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Segestris*, *Sigestris*, 1129 (Gall. christ., IV, instr., col. 161). — *Segestrum*, 1273 (d. Plancher, I, pr., p. 40).

Sicaster est une forme dénotant un profond archaïsme; elle est bien antérieure au IX^e s. Le scribe proclame, d'ailleurs, l'ancienneté du lieu habité, disant que l'abbaye de Saint-Seine, fondée au VI^e s., s'éleva « *in loco qui antiquitus Sicaster nuncupatus est* ». Cette forme fut évidemment transmise par la tradition, orale ou écrite,

telle qu'elle était à l'époque romaine. L'évolution qui, au début du Moyen-Age, frappa le latin transforma *Sicaster* en *Si;estrum*, *Segestrum*, qui en découle régulièrement, notamment par l'adoucissement de la gutturale. Plus tard celle-ci tomba, et le vocable français se trouva réduit à *Sestre*.

HOMONYMES. — Nos deux Cestre n'ont pas d'homonyme en France.

Sisteron a donné, au Moyen-Age, son nom au *pagus Segestericus* ou *Sigisticus* (739, testament d'Abbon, dans Pardessus, II, p. 374 et suiv.), nom qui offre une certaine ressemblance avec *Segestrum*; mais cette analogie n'est qu'apparente, car Sisteron est, à l'époque romaine, *Segustero*, thème bien différent de *Sicaster*.

REMARQUE. — M. Chabeuf (Monographie de l'église de Saint-Seine, in Mémoires de la Comm. des Antiq. de la Côte-d'Or, t. XI, p. 32) rattache hypothétiquement *Sicaster* au mot latin *castrum*, forteresse. *Sicaster* devrait, dès lors, être interprété *Si-castrum* ou *Se-castrum*. A la page 217 des « Additions et Corrections » du même ouvrage, l'auteur en rapproche la désinence *-cester* ou *-chester*, qu'on trouve dans de nombreux noms de localités anglaises : le nom de la ville de Chester est effectivement traduit par Cestre dans l'épitaque en français du prince Noir.

Tout en ne nous prononçant pas sur l'étymologie de *Sicaster*, nous avons cru devoir signaler ici cette ingénieuse hypothèse.

CHAMBCEUF, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Camboius*, 871 (d. Plancher, I, pr., p. 10; Pé-rard, sous la date 869, p. 148; Chron. de Saint-Bénigne, p. 100). — *Cambusium*, 1154 (Gall. christ., IV, instr., col. 390). — *Chambiu*, 1192 (d'après Courtépée, III, p. 159). — *Chambeu*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 378). — *Chambeul*, 1391; *Chambeu*, 1431 (Cerche des feux du Naiton).

Si *Camboius* est voisin du thème primitif, qui était peut-être *Cam-bogius* ou *Cambovius* ou *Cambodius*, nous ne trouvons rien qui lui ressemble dans la latinité; par contre, on ne peut nier la physionomie celtique du mot. Comme on connaît un certain nombre de noms d'hommes gaulois se terminant les uns en *-bogius*, les autres en *-ovius*, ou même simplement en *-vius*, comme *Contedoius*, lu sur une patère trouvée à Viévy (Côte-d'Or), nous admettrons hypothé-tiquement que le vocable Chambœuf reproduit un nom d'homme cel-tique.

HOMONYME. — Chambœuf (Loire) est un homonyme possible.

REMARQUE. — La forme la plus ancienne *Camboius*, la forme *Cham-beuf* de 1391 et la forme patoise actuelle « Chambœil » semblent con-

corder pour montrer que le vocable se termine par une mouillure ou mieux par un yod, ce qui rend plus singulier encore l'*f* fantaisiste que les scribes modernes ont ajouté à la fin du nom.

CHAMPDOTRE, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES.— (*in villa*) *Candooste*, 937-938 (Cart. d'Autun, III, p. 4).— *Candostrensem (ecclesiam)*, 1132 (Cart. d'Autun, II, p. 6).— *Chandostre*, 1257 (Cart. d'Autun, III, p. 47); 1375 (Cerche des feux du baill. de Dijon).— *Champdaultre*, 1329 (Cart. d'Autun, III, p. 196.)— (*de*) *Campo Dostre*, 1344 (*id.*, p. 246).— (*de*) *Campo Dextro*, 1378 (*id.*, p. 338).

Il est assez difficile de savoir si la forme du *x^e* s. est à l'ablatif ou au génitif. Sur les six noms de localités citées dans l'acte qui la fournit, et où tous sont précédés de la qualification *in villa*, l'un est en français, trois sont en latin à l'ablatif, et le cas est douteux pour les deux autres : *in villa Candooste* et *in villa Trescluni*. Nous penchons cependant à l'égard de ces deux derniers pour le génitif; nous rétablissons donc *Candoosta* au nominatif.

Mais que représente ce *Candoosta*? Le double *o* indique-t-il deux syllabes primitives, finalement confondues par chute d'une gutturale ou d'une dentale intercalaire, ce qui nous conduirait à *Candocosta* ou *Candotosta*, ou bien à-t-il simplement pour but de marquer la longueur de la syllabe? C'est ce que nous ne sommes pas en mesure de savoir.

D'autre part, faut-il accepter *Cando-* pour la première partie du mot, ou bien ne faut-il pas y voir une notation basse de *Canto-*? *Cand-* figure comme radical de plusieurs noms connus à la période romaine : tels sont *Candalicas*, station de l'itinéraire d'Antonin, *Candalio*, *Candamius*, *Candiedo*, noms d'homme; il se retrouve dans *candosoccus*, substantif commun gaulois cité par Columelle et signifiant « marcotte, provin »; là, le *d* est donc authentique. Mais ce qui tendrait à faire admettre plutôt *Cant-*, c'est : 1^o que *canto* est le noyau d'une nombreuse famille de noms de lieux, de noms d'hommes, de noms communs (tels l'adjectif *cantos*, « blanc, brillant », et le mot *cantalon*, qui se lit sur des inscriptions gauloises), et 2^o qu'on connaît *Canto* en composition dans un certain nombre d'exemples : *Cantismerla*, qu'on considère comme un nom de déesse; *Cantobennicus mons*, le mont Chanturge, en Auvergne; *Cantolimete*, légende de monnaie mérovingienne désignant Champlitte (Haute-Saône); *Cantomallus*, *Cantomilus*, *Cantorix*, noms d'homme; *Avicantus*, *Liricantus*, *Mediocantus*, *Virocantus*, noms d'homme également.

Nous sommes ainsi amenés à penser que nous nous trouvons en présence d'un primitif tel que *Cantosta*, où le radical *Cant-* est com-

plété par un groupe *osl-* qui figure comme élément tantôt initial, tantôt final dans divers noms propres pérégrins ; les noms de personnes : *Ostus* ou *Ostius*, *Ostila*, *Ostiala*, *Alardostus*, *Olostus*, *Vela-gostius*, *Audostennus*, le *castrum Causostis*. D'après cela, il ne serait pas trop déraisonnable de regarder *Cantosta* comme un nom d'homme pris adjectivement au féminin pour devenir nom de lieu.

Ce qui est certain à nos yeux, c'est que la première syllabe du vocable qui nous occupe ne représente nullement le mot latin *campus*, « champ ». Il paraît, d'autre part, prouvé, par la forme du *x^e s.*, que l'*r* constaté depuis le *xiii^e s.* dans ce vocable y a été introduit arbitrairement, comme cela s'est pratiqué dans quelques autres cas, tels que Chartres (Eure-et-Loir), venu de *Carnuti*, Chaourse (Aisne) et Chaource (Aube), venus de *Catussia*, Arbourse (Nièvre), noté *Arbussa* en 1132, *Arbouse* en 1297.

Pas d'homonyme.

CHEUGE, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — (*de*) *Chiigis* (1), 1080-1098 (Pérard, p. 79, d'après le Cart. de Saint-Etienne). — *Chuges*, 1262 (Courtépée).

En l'absence de forme ancienne typique, nous nous permettrons de rapprocher hypothétiquement Cheuge de Chéu, localité de l'Yonne notée *Cadugius* en 680. C'est là une notation basse soit de *Catugius*, car on connaît des noms d'homme gaulois terminés en *-gius*, soit de *Catuvius*, soit de *Catuius*, comme le pense M. d'Arbois de Jubainville (*Origine de la propriété foncière*, p. 405). Ces trois vocables : *Catugius*, *Catuvius*, *Catuius*, considérés comme noms d'hommes gaulois, se rattachent au mot celtique *catu*, « combat ». Cheuge, qui, à l'origine, paraît avoir été au pluriel, à en juger par les formes du passé, pourrait représenter le féminin pluriel *Catuviae*, pris adjectivement en sous entendant un mot tel que *casæ*, *domus*, *terræ*.

Catuviae se réduit à Cheuges de la façon suivante :

1° D'une part, la transformation habituelle du latin *Ca-* en « *Che-* » français et la chute du *t* intervocal font aboutir la première partie du mot à « Chéu- » ou mieux à « Cheu- » ;

2° Le groupe final *-viae* devient « *-ges* », parce que l'*i* consécutif d'une labiale se consonnifie en *g* doux, amenant la chute de cette labiale précédente. C'est ainsi, qu'en fin de compte, l'évolution *Catuviae* aboutit à Cheuges, tandis que dans Chéu la terminaison latine ne laisse pas de trace, conformément à ce qui se passe généralement pour la désinence du masculin singulier.

Un autre primitif également possible pour Cheuges et tiré de la même racine est *Catuvicæ*, féminin pluriel du nom d'une localité

(1) Il y a bien *Chiigis*, avec double *i*, dans Pérard. La lecture peut être bonne, auquel cas le mot porterait la trace de ses deux syllabes primitives là où le vocable actuel n'en a plus qu'une ; il est possible aussi que l'original porte *Chugis* ; l'erreur de Pérard s'expliquerait fort bien par ce fait que l'emploi du point qui, de nos jours, distingue la lettre *i*, n'était pas connu des scribes du *xii^e s.*

appelée, en 958, *Catuico* (à l'ablatif) et placée dans le Chalonnois par une charte de Cluny (Bruehl, *Recueil des Chartes de Cluny*, II, p. 139). On sait, en effet, que la finale *-ica*, avec *i* bref non accentué, perd cette voyelle en passant en français, tandis que la gutturale forte se change en gutturale faible; c'est ainsi que *Canonica*, *Colonica*, *Santonica* ont fait Canonge, Collonge, Saintonge, et que, dans un cas offrant une grande analogie avec Cheuges, Chorges (Hautes-Alpes) représente *Caturiges*, nom d'une peuplade gauloise.

Pas d'homonyme.

CITEAUX (SAINT-NICOLAS-LES-), c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Cistercium*, 1098 (Titres de l'abbaye de Citeaux). — *Cistellensis* (abbas), 1129-1133 (Pérard, p. 103). — *Citial*, 1252 (Pérard, p. 474). — *Cisteaux*, 1302 (d. Plancher, I, pr., p. 112). — *Citeaulx*, 1337 (Cart. d'Autun, III, p. 222).

L'abbaye de Citeaux fut fondée en 1098 par le vicomte Renaud de Beaune et sa femme, qui donnèrent leur « *prædium quod antiquitus Cistercium vocabatur* » pour y bâtir le monastère. Il fut alors nommé *Novum-Monasterium*, mais cette appellation ne prévalut pas, et l'ancien nom de *Cistercium* l'emporta.

Nous renonçons à discuter ce vocable, auquel nous ne connaissons rien de comparable dans aucune langue. Remarquons simplement que *Cistercium* a subi une déformation pour aboutir à Citeaux; il est sans doute devenu *Cistelcium*, dont le second *c* ne persistait pas en français : d'où Cistel, Cisteau, auquel correspondait une latinisation *Cistellum* visible dans l'expression *Cistellensis abbas* du *xii^e s.*, mais d'ailleurs très rarement employée.

Nous ne nous arrêterons pas à cette opinion d'après laquelle Citeaux devrait son nom à la présence de citernes établies en ce lieu à une époque qu'on n'indique pas; c'est là, suivant nous, une étymologie forgée par quelque clerc entraîné par la ressemblance partielle qu'offrent les mots *Cistercium* et *cisterna*.

HOMONYMES. — Citeaux (Loir-et-Cher, Sarthe).

CULÈTRE, c. d'Arnay-le-Duc.

FORMES ANCIENNES. — *Culistrum*, 990 (Titres de Saint-Symphorien d'Autun). — *Culestris*, 1311 (suite à Pérard, Mss. bibl. Dijon). — *Culestres*, *xiv^e s.* (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 379).

Nous renonçons à discuter ce vocable à physionomie antique. Il offre une finale *-strum* qu'on rencontre rarement, et précisément dans des noms de lieu d'origine anté-romaine ou gallo-romaine, tels que *Suestra* (in pago *Mosariorum*), cité à l'époque mérovingienne;

Segestrum, au ^{vi}^e s., aujourd'hui Cestre (Côte-d'Or) (voy. CESTRE), et qui est finale du radical dans *Solustriacus*, Solutré (Saône-et-Loire).

HOMONYME. — Il n'y a qu'un seul homonyme, qui est un hameau de Domecy-sur-Cure (Yonne), écrit « Culètre » au Dict. des Postes, « le Culètre » au Dict. topographique de l'Yonne de M. Quantin.

DAIX, c. de Dijon-nord.

FORMES ANCIENNES. — *Distum*, 630, 664 (Chron. de Bèze, p. 236 et 244); 783 et 903 (Pérard, p. 12 et 54); 828 (Pérard, p. 16; Chron. de Saint-Bénigne, p. 92; Chron. de Bèze, p. 260); 1015 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 180). — *Daix*, 1348 (Cart. d'Autun, III, p. 266). — *Dex*, 1375; *Dez*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Distum a toute l'apparence d'un primitif, et par son ancienneté et par la continuité de sa tradition, mais nous ne savons rien à son sujet, aussi bien au point de vue de ses affinités linguistiques qu'à l'égard de sa signification. C'est un mot qui ne paraît pas avoir laissé de trace sensible dans la toponomastique française; de plus, le *Trésor celtique* de Holder n'offre rien qui lui soit comparable. Nous ne voyons à en rapprocher qu'une forme *Cormedista*, donnée au Cartulaire d'Autun pour un lieu inconnu; la deuxième partie de *Cormedista* semble rappeler *Distum*.

Distum a abouti à Daix par l'intermédiaire des stades évolutifs *Dist*, *Diz*, *Dex*, que Courtépée signale comme dénomination autrefois usitées.

Pas d'homonyme, à moins que le hameau les Daix (Var) ne mérite d'être cité ici, ce qui impliquerait pour Daix le fait d'avoir été un substantif commun ayant persisté dans le langage usuel de l'époque romane.

Dans un autre ordre de conjectures, on pourrait établir la comparaison avec *Dettey* (Saône-et-Loire), noté *Destayum* au ^{xiv}^e s., et pour lequel est admissible le primitif *Distiacus* ou *Distacus*, ayant sa source dans un *Distus* qui serait, dès lors, nom d'homme, et nom d'homme apparemment celtique. Voy. aussi DÉTAÏN ci-après.

DAROIS, c. de Dijon-nord.

FORMES ANCIENNES. — *Darilla*, 801 et 1057 (Gall. christ., IV, col. 528 et 560); 1059 et 1133 (Pérard, p. 73 et 106; il imprime *Dacilla*, p. 73). — (de) *Dalreis*, 1129, 1131, 1133, 1147 (Pérard, p. 102, 104, 106, 110). — *Dearilla*, 1139 (Pérard, p. 110). — *Darensem*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Daurois*, 1245 (Pérard, p. 429). — *Darrois*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon). — *Daroy*, ^{xviii}^e s. (Courtépée).

Darilla aurait dû laisser *Darelle* ou *Darolle*. Darois n'a pu lui

succéder que par suite d'une déformation anormale de la finale, comme il s'en produit parfois, fort rarement d'ailleurs, à l'encontre des règles de la phonétique. Nous sommes, au surplus, fort embarrassés pour formuler quelque opinion sur *Darilla*. Faute de mieux, nous inclinerions à voir un nom de personne pris adjectivement au féminin, dérivé diminutif à suffixe gaulois *-illos* de **Darios*, qui, à la vérité, n'a pas été signalé, mais qui est nécessaire pour expliquer le nom de lieu *Dariacus*, connu à plusieurs exemplaires, et *Darioritum*, nom de la capitale des Venètes au temps de l'indépendance.

Pas d'homonyme.

DÉTAÏN, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — (*in*) *Destagno*, 1004 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163). — *Distannum*, *Destannum*, 1164 (Bruel, Charles de Cluny, V, p. 564 et 565). — *Destain*, 1261 (Pérard, p. 501); 1391 (Cerche des feux du Nuiton). — *La Grange d'Estain*, 1431; *La Grange de Destaing*, 1470 (Cerche du Nuiton).

Rien n'autorise à croire que ce vocable résulte de la soudure de la préposition « *de* » avec le substantif commun « *étain* », variante du mot « *étang* », à laquelle aboutit quelquefois le latin *stagnum*. L'absence de cours d'eau sur le territoire de Détaïn serait, en tous cas, défavorable à une pareille étymologie.

Nous croyons bien plutôt à un thème tel que *Distannus*, en relation, par son radical *Dist-*, avec Daix, anciennement *Distum*, et Dettet (Saône-et-Loire), et dont la terminaison *-annus* est connue dans un certain nombre de noms d'hommes gaulois.

Pas d'homonyme.

DRÉE, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES. — *Dreis*, *Dreys* (*Albertus de*), 1131 (Gall. christ., IV, instr., col. 89); 1160 (d. Plancher, I, pr., p. 51). — *Dreium*, 1160 (Titres du grand Prieuré de Champagne). — *Dries*, 1160-1165 (Cart. de Saint-Seine). — *Drées*, 1302 (Cart. d'Autun, III, p. 116); 1397 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois). — *Drée*, 1442 (Cerche de l'Auxois).

La forme *Dreium*, si elle n'était pas une simple latinisation de la forme française d'alors, déjà « *Drei* », ferait songer à un de ces vocables terminés en *-iacus* dont nous avons étudié l'importante famille et qui, aux *x^e* et *xiii^e* s., revêtent en latin la finale *-eium*. A la vérité, la finale *-iacus*, plus tard *-eius*, a laissé en français *-ey* ou *-y* dans notre département, et l'orthographe actuelle correcte devrait être Drey ou Dry; toutefois, ce n'est pas là un obstacle insurmontable.

puisque, dans quelques cas, fort rares d'ailleurs, des thèmes on *-iacus* ont abouti à une terminaison française *-ée* : ex. Flée (Sarthe), pour *Fley*, de *Flaviacus* ; Quarré (Yonne), anciennement *Quarrée*, de *Quadriacus* ; Chichée (Yonne), *Cacaviacus* en 841 (Cartul. de Flavigny). Mais, outre que nous n'apercevons pas quel pourrait être le thème primitif quant à son radical, il ne nous semble pas qu'on doive rattacher Drée à la série onomastique que nous venons d'indiquer.

Nous préférons voir hypothétiquement dans Drée un nom de cours d'eau. Une rivière de Saône-et-Loire porte le nom de « Drée » ; elle a donné son nom à deux localités bâties sur ses bords. Or, notre Drée est le premier village situé sur le cours de la Drenne, affluent de l'Oze, à partir de sa source, et cette source est, d'ailleurs, sur son propre finage. Il y a, entre ces deux vocables Drée et Drenne, une analogie qu'il est, selon nous, impossible de négliger. Loin de voir là une simple coïncidence, nous sommes, en partant de cette constatation que le village placé à la source ou près de la source d'une rivière en a maintes fois pris le nom, portés à croire que la Drenne s'est primitivement appelée la Drée, comme le cours d'eau de Saône-et-Loire. Puis ce nom de la Drée aurait été modifié (1) par l'adjonction d'un suffixe *-nne* (en latin *-nna*). Ce suffixe est bien connu comme finale des noms de cours d'eau : ainsi, dans notre département, nous citerons comme exemples la Brenne (*Branna* en 1157), la Vingeanne (*Vincenna* au *viii^e s.*), la Dijenne, la Cauzanne, la Viranne et la Vandenne (auj. l'Avant-Dheune).

Peut-être même faut-il précisément attribuer au voisinage de la Brenne, rivière importante, la déformation qui aurait changé « Drée » en « Drenne » : les deux rivières coulent, en effet, dans deux vallées parallèles, éloignées l'une de l'autre de moins de 10 kilomètres, et prennent leur source en des points distants de trois kilomètres seulement.

Nous inclinons à rattacher le nom de rivière Drée, devenu par

(1) L'altération, au cours des siècles, des vocables des cours d'eau de médiocre importance n'est point un phénomène rare, soit qu'il aille jusqu'à un changement complet, soit qu'il consiste simplement dans l'allongement à l'aide d'un suffixe, lequel est le plus habituellement diminutif. Relativement à ce dernier cas, M. Longnon cite les exemples suivants :

La Dornette (Nièvre) offre près de sa source le village de Dornes, ce qui rend très probable l'opinion que la rivière s'est autrefois appelée la Dorne.

L'Ornelle, affluent de la Marne, et qui devrait être nommée l'Olonnelle (nom contracté d'abord en Olnelle, puis altéré en Ornelle), était anciennement l'Oïonne, *Olumna*.

La Brussenelle, autre affluent de la Marne, était jadis le Brusson (*Bruxio* en 908), et deux localités situées sur son cours, dont l'une près de sa source, ont gardé le vocable Brusson.

L'Aubetain, affluent du Grand-Morin, qui a été l'Aubette, avant d'avoir subi l'adjonction de la finale *ain* de la déclinaison faible germanique, est *Alba*, c'est-à-dire l'Aube, dans un texte carolingien, sinon mérovingien.

Le Vannou, affluent de la Saône (département de la Haute-Saône), était autrefois la Venne, *Venna*.

extension Drenne, à ces racines des langues indo-européennes commençant par *dr-*, telles que *dreu*, *dra*, *drem*, et qui signifiaient « courir » (1); le ligure aurait eu la racine *dreu* ou *dru*, que M. d'Arbois de Jubainville croit retrouver dans *Druentia*, la Durance; *Druna*, la Drôme; *Dravus*, le Draou (affluent de l'Isère), dont le nom est abusivement écrit Drac), etc.

REMARQUE. — D'une part, la forme (*de*) *Dreis*, relevée en 1131 et en 1160 pour Drée, et qui constitue un ablatif pluriel appelant vraisemblablement un nominatif *Dreiæ*, et, d'autre part, la notation *Drées* au *xiv^e s.*, nous montrent que le vocable était volontiers considéré comme pluriel, ce qui semble, au premier abord, venir à l'encontre de l'hypothèse que nous venons de présenter. Ce pluriel *Drées* peut, toutefois, s'expliquer par ce fait que, dans la gorge où le village est bâti, émergent plusieurs sources dont les eaux, en se réunissant, forment l'origine de la Drenne; peut-être sont-ce ces ruisselets qui furent primitivement appelées les Drées.

HOMONYMES. — Drée, com. de Curbigny, et La Drée, com. d'Epinac (Saône-et-Loire); La Drée, écart (Alpes-Maritimes).

ECHENON, c. de Saint Jean-de-Losne.

FORMES ANCIENNES. — *Schinonus*, 1027 (Gall. christ. IV, pr., col. 228). — *Eschenon*, 1200 (d. Plancher, I, pr., p. 91); 1266 (Pérard, p. 515).

En l'absence de forme ancienne instructive, la seule conjecture que nous nous permettrons sera de voir dans ce vocable un nom d'homme pérégrin imparisyllabique en *-o*, *-onis*, tel que *Scanno*, comparable, pour le radical, à celui qui a engendré Echenay (Haute-Marne), et qui était vraisemblablement un **Scannus*, source du gentilece attesté *Scannius*.

Pas d'homonyme.

ETALENTE, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Estalenta*, 1177 (Gall. christ., IV, instr, col. 92). — *Estalante*, 1243 (Pérard, p. 443). — *Estallante*, *xiv^e s.* (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 482).

Nous ne savons rien de précis sur l'étymologie de ce vocable, qui n'a pas d'homonyme. Il offre une assez grande analogie de structure avec Etalondes (Seine-Inférieure)(2). Tous deux nous font l'effet

(1) Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 156).

(2) Avec Etalans (Doubs), la ressemblance, à notre avis, n'est qu'apparente. Ce vocable franc-comtois possède, en effet, une finale « *ans* », caractéristique, dans cette contrée, des noms de lieu de création germanique, et s'il appartient bien réellement à cette série, s'il n'a pas été gratifié de cette finale « *-ans* » mal à propos, comme cela a eu lieu en Franche-Comté pour quelques noms de lieu dont la finale sonnait « *au* » et qui n'étaient nullement d'origine germanique, nous ne croyons pas admissible de le rapprocher d'Étalente et d'Étalondes.

d'être des vocables anté-romains ou gallo-romains, en raison de leur finale, qui n'a rien de germanique. Nous ne serions pas étonnés que cette finale cachât ce groupe terminal latinisé *-mita* (ou *-meta*), avec *i* atone, qu'on connaît dans quelques noms de lieux évidemment anté-romains ou gallo-romains, comme c'est le cas pour Néronde, dont les plus anciennes mentions sont *Nigromela* et *Nigromita*; pour Tallende (Puy-de-Dôme), qui est *Telemete* et *Telemate* (au cas oblique) sur des triens mérovingiens, et dont on a tiré le nom du *pagus telamitensis*; pour Champlitte (Haute-Saône), *Campolimete* sur un triens, et qui a perdu sa nasale.

FROLOIS, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Frodesium* (?) (1). — *Frollenses* (s. ent. *homines*), 1030-1038 (Pérard, p. 184). — (*Milo*) *Frollensis* (2), 1038 (Pérard, p. 187). — *Froolesius*, 1075-1093 (Cart. de Molème). — *Frolex*, v. 1100 (Cart. de Molème, p. 55). — (*Milo de*) *Froleio*, 1098-1113 (Pérard, p. 83). — (*Milo de*) *Frolesio*, 1102 (Pérard, p. 205). — (*Milo de*) *Frolles*, 1104 (Cart. de Saint-Marcel-les-Châlon, p. 38). — (*Benzo-Gilo de*) *Frollesio*, 1106 (d. Plancher, I, pr., p. 36). — (*Hotmundus de*) *Froleto*, 1113 (Cart. de Flav.). — *Frollois*, v. 1147 (Pérard, p. 119); 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 177). — *Froulois*, 1213 (Pérard, p. 300). — (*Margarita de*) *Froloisio*, 1365 (Cart. d'Autun, p. 289). — (*prioratus de*) *Frolesio*, XIV^e s. (Cart. d'Autun, II, pouillé, p. 382).

On peut, dans la recherche du thème primitif de Frolois, s'orienter dans deux directions différentes, au moins en tant qu'il s'agisse d'élucider sa finale.

1° On peut partir de *Frodesius*, quoique la forme ancienne correspondante soit seulement probable. *Frodesius*, en effet, a bien pu devenir Frolois, car la dentale sourde intervocale parfois, au lieu de disparaître, fait place à la liquide *l* (voir GENLIS, p. 76), et la finale *-esius* donne régulièrement « ois » en français.

Cette finale *-esius* est connue dans quelques vocables, toponomastiques ou autres, assez rares, du reste : *Bodesius vicus*; *Novesius*,auj. Neuss (Prov. rhénane); *Lovesius*, nom d'homme. Mais peut-

(1) La forme *Frodesium* est donnée par M. J. Garnier, dans sa *Nomenclature historique*, comme tirée du Cartulaire de Saint-Seine sous l'année 886. C'est au moins une erreur de source, car cette forme n'existe pas au Cartulaire de Saint-Seine, dans le *Privilegium Karoli Imperatoris* en date de 886. Frolois n'est pas davantage mentionné dans la pièce de 1178, où le pape Alexandre confirme les biens de l'abbaye et où sont citées toutes les localités où le monastère était possessionné. Par conséquent, c'est ailleurs qu'il faut retrouver la mention *Frodesium*, si elle existe. Cette mention n'est, du reste, pas invraisemblable, car la petite dissemblance qu'on remarque à première vue entre *Frodesium* et Frolois est susceptible d'une explication phonétique, et ce point de détail vient même à l'appui de la sincérité de cette forme.

(2) Il n'y a pas *villa Frolensis*, quoi qu'en dise M. J. Garnier.

être faut-il préférer *Frodelius*, dont le groupe final *-elius* (qui devient *-esius* à la basse époque) existe dans une série de noms d'hommes gaulois, tels que *Caletius*, *Cicetius*, *Lomelius*, *Mogetius*, *Tosgetius*, et aussi dans certains gentilices purement romains comme *Laurelius*.

Quant au radical *Frod-*, nous ne connaissons rien, jusqu'à présent, qui lui soit comparable ni dans l'onomastique celtique, ni dans l'onomastique latine; il se retrouve, il est vrai, dans certains noms de personne germaniques (ex. *Frodegarius*); mais Frolois ne relève pas, à notre avis, d'une origine germanique, et nous inclinerions à considérer le thème hypothétique *Frodelius* comme un nom d'homme gaulois.

2° On peut voir, dans la finale française « -ois », le représentant de la finale *-ensis* propre aux adjectifs formés sur les noms de lieu, finale qui, après s'être réduite à *-esis*, laisse en français « -ois ». Frolois représenterait donc l'adjectif *Frodensis*, dérivé, à une époque sans doute fort ancienne, du nom plus simple de la localité et ayant dans l'usage supplanté ce nom.

HOMONYME. — Frolois (Meurthe- et Moselle), qui ne porte ce nom que depuis 1757 et le doit à un descendant des seigneurs du Frolois bourguignon.

GLANON, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES. — *Glonnocus* (l), 733 (Pérard, p. 8, où il date de 679). — *Glennonus*, 733 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 41). — (*piscinam nomine*) *Glennonem*, 748-749 (Cart. de Flavigny) — (*villam*) *Glennonis*, 841 (*id.*); (*in confinio villæ*) *Glennonis*, 1083-1085 (*id.*). — (*de*) *Glennone*, 1154 (Pérard, p. 237). — *Glangnon*, 1391; *Glannon*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Nuits).

FORME PATOISE. — « Glan-nôn », avec deuxième syllabe longue.

Il y a quelque raison d'assigner à ce vocable une origine celtique, sans qu'il soit bien facile de restituer son type primitif exact. On ne trouve pas, dans l'onomastique celtique, de nom commençant par *Glenn*, mais on en connaît par *Glann-*, de sorte qu'il faut peut-être adopter cette racine pour notre Glanon et considérer les formes anciennes en *Glenn-* comme ayant subi le changement en *e* de l'*a* non

(1) La leçon *Glonnocus* de Pérard, reproduite par Pardessus (*Diplomata*, II, p. 366), cadre mal, au point de vue phonétique, avec Glanon. Elle s'applique pourtant bien à Glanon, comme le prouve la mention *Glennonus* de la Chronique de Saint-Bénigne visant le même acte. C'est cette leçon *Glennonus* que, par raison phonétique, nous tenons pour vraie, bien que Pérard nous donne l'acte lui-même, tandis que le chroniqueur ne fait que le résumer; mais il y a lieu de croire que celui-ci, en composant ce passage de sa chronique, avait le parchemin sous les yeux.

accentué, l'accent portant sur la deuxième syllabe (1). Citons, comme offrant ce terme *Glann-* à l'époque romaine, les noms suivants : *Glannibanta*, nom d'un tribun de la première cohorte des *Morini*; *Glannatina*, localité mentionnée dans la *Notitia dignitatum*, et qui serait aujourd'hui Glandèves, commune d'Entrevaux (Basses-Alpes); *Amboglanna*, lieu de Grande-Bretagne également cité par la *Notitia*. Il est permis, jusqu'à un certain point, de voir dans ces vocables en *Glann-* une racine celtique, qui s'était conservée en moyen breton, où *glann* signifiait « rive ». Ce sens serait, en particulier, bien applicable à Glanon, situé sur les bords de la Saône; il ne conviendrait cependant pas à d'autres vocables qui paraissent être ses homonymes.

Quant à la dernière partie du primitif de Glanon, on peut hésiter entre une finale *-onnus*, qu'appuierait la forme *Glennonus* de 733 [Cf. *Glanonnus* en note (1)], et qu'on rencontre dans un certain nombre d'anciens noms de lieu manifestement gaulois, et la finale imparisyllabique *-o, -onis* commune aux principales langues indo-européennes. Nous proposerions donc comme thème soit *Glannonnus*, soit *Glanno*, en nous tenant sur la réserve au sujet de sa signification.

HOMONYMES. — Glanon ne paraît avoir actuellement en France qu'un homonyme : c'est Glainon, écart de la commune de L'ion (Nièvre). Il en existait autrefois un autre dans cette même contrée du Nivernais, car il est question à plusieurs reprises, dans *Reomaüs*, (au XIII^e s., p. 277, au XIV^e s., p. 315, au XVII^e s., p. 463), d'un prieuré situé dans le diocèse de Nevers et appelé tantôt *Monasterium in Glanone* — Moutier en-Glanon, — tantôt *Monasterium Englanno* ou *Monasterium de Glanno*. Comme dans l'acte de 1332, p. 315, le curé de Decize est un des arbitres, nous pensons que ce prieuré était situé dans la région occupée encore aujourd'hui par le « bois des Glenons », entre Decize et La Machine.

Il y avait aussi, jadis, un homonyme dans l'Avallonnais, à en juger par un acte de 1234, dans *eomaüs*, p. 257, où un *Glenon* est cité à côté de Marmeaux, de Vassy, de Vignes, communes du canton actuel de Guillon (Yonne); il est probable que le souvenir de cette localité disparue nous est conservé par « le bois de Glanon », commune de Pisy, au même canton.

De Glanon nous rapprocherons :

1° **Glanot**, ancien prieuré dont il ne reste que des ruines, au t rri-

(1) Un fait qui vient directement à l'appui de cette manière de voir, c'est l'existence, sur une monnaie mérovingienne, d'une légende *Glanonno*, qu'on ne sait pas identifier, mais qui s'applique peut-être à notre Glanon, puisque c'est actuellement la seule commune de ce nom en France.

toire de Mont-Saint-Jean, canton de Pouilly (Côte d'Or), et cité sous les vocables français de *Glennno* en 1162 (Titres de l'abb. de La Bussière), de *Gleno* et *Glano* en 1283 (Cart. d'Autun, II, p. 48 et 49);
2° Glannes (Marne), *Glanna* en 1136, *Glennne* en 1262, *Glane* en 1556;
3° Glennes (Aisne), *Glanna* au ix^e s., *Glenna* en 1123, *Glana* en 1261.

LEUGLAY, c. de Recey.

FORMES ANCIENNES. — *Langerium* (sic), 1024 (Pérard, p. 218). — *Lenglerius* (sic), 1124 (Pérard, p. 101). — *Leuglerius*, 1139 (Pérard, p. 110); 1162 (Cart. de la Chartreuse de Lugny). — *Luegler*, 1135 (Gall. christ., IV, instr., p. 165). — *Leugleius*, 1177 (Pérard, p. 251).

La forme de 1024 s'éloigne trop des suivantes pour que nous ne l'envisagions pas comme une notation défectueuse. En la laissant de côté, la documentation nous apprend simplement que la désinence *-ius* du vocable était, au xii^e s., précédée d'un *r* qui, s'étant assourdi, a disparu de la graphie dès la fin du xii^e s., à en juger par la mention de 1177. Mais *Leuglerius* est une forme trop tardive pour nous éclairer utilement, d'autant plus qu'elle ne nous suggère aucun rapprochement philologique soit dans l'onomastique latine, soit dans l'onomastique celtique.

Il n'est pas certain que la finale *-gler* du xii^e s. soit étymologique, ni pour le groupe *-gl-*, ni pour la lettre finale *r*. Nous connaissons, en effet, un exemple analogue concernant Heuilley, c. de Pontailier, qui, d'après Courtépée, serait, à une certaine époque, écrit « Heugler ». Ici, l'*r* est évidemment fantaisiste (voy. HEUILLEY); *ri* n ne s'oppose à ce qu'il en soit de même pour *Leugler*.

Quant au groupe *-gl-*, c'est, dans la région bourguignonne, une façon de noter *l mouillé* qui s'observe de temps à autre. Ainsi Glux (Nièvre) est un ancien *Locus*, en français « lieu », qui, dans le parler local, se prononce « yeu ». La forme patoise de Leuglay, qui est « Leu-dyé » (avec un yod), porte, du reste, trace d'une mouillure, ce qui appuie dans une certaine mesure notre hypothèse.

En suivant cette piste, nous serions amenés, par analogie avec Heuilley, à considérer Leuglay comme un ancien Lœuilley, c'est-à-dire comme un vocable primitivement en *-iacus*. Il serait alors homonyme des Lœuilley et Leuilly qui existent en France. Toutefois, il serait surprenant que les formes anciennes n'eussent déjà plus, au xii^e s., gardé la trace de cette étymologie.

MACONGE, c. de Pouilly.

FORME ANCIENNE. — *Maconges*, 1206 (Titres de la cathédrale d'Autun); xiv^e s. (Cart. d'Autun, II, p. 381).

Le défaut de formes anciennes ne nous permet de rien dire sur le thème étymologique de ce vocable. On peut supposer, toutefois, que la finale française « -ge » représente une finale latine -ica, dont l'i bref atone tombe en français, tandis que la gutturale dure s'adoucit (voy. plus loin VONGES). Un thème tel que *Maconiæ*, adjectif dérivé du nom d'homme attesté *Maconius*, et qui (en sous-entendant un mot tel que *casæ*, *domus*, *terræ*) signifierait « le domaine de Maconius », expliquerait Maconges, qui semble avoir été d'abord au pluriel.

Pourrait également être proposé le thème *Matisonicæ*, formé sur **Matisonus*, **Matisonius*, ou même **Matisonicus*, noms d'homme qui auraient pu être portés par des individus originaires de Mâcon, *Matisco*. Tout cela est, d'ailleurs, entièrement conjectural (1).

MASSÈNE, c. de Semur.

FORME ANCIENNE. — *Macenes*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Ce vocable ne nous offrant aucune forme ancienne instructive et n'ayant pas de représentant hors de notre département, nous nous abstenons de tout commentaire à son sujet.

M. J. Garnier mentionne un *Massenes* cité en 1303 au territoire d'Antigny-la-Ville, canton d'Arnay; ce lieu habité n'existe plus.

Pas d'autre homonyme.

MASSOULT (NESLE-ET-), c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Marsel*, 1147; *Marsul*, 1198 (Titres de l'abbaye de Quincy). — *Massou*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais); XVIII^e s. (Courtépée).

Nous nous contenterons de signaler l'analogie de structure entre *Marsul* (forme ancienne qui nous paraît préférable à *Marsel*, parce qu'elle cadre mieux avec le vocable actuel), et le nom d'une autre commune de la Côte-d'Or, Tarsul. Pour l'un et l'autre vocable, nous nous hasarderons à émettre l'hypothèse qu'il s'agit là de noms d'hommes gaulois à finale -*ullus*. Nous trouvons, dans le Trésor celtique de Holder, plusieurs dérivés d'un radical *Mars-* : *Marsavus*, *Marsua*, *Marsillus*. En raison de l'existence de ce dernier, celle d'un nom d'homme *Marsullus*, qui serait le primitif de Massoult, n'est pas invraisemblable,

On passe de ce primitif au vocable français grâce au phénomène d'assimilation qui a converti *rs* en *ss*; quant au *t* final actuel, nous n'avons pas besoin de dire qu'il est fantaisiste: on prononce « Massou », conformément à l'orthographe des siècles derniers.

Pas d'homonyme.

(1) Les noms d'hommes gaulois *Mataco*, *Matuco*, -*onis* pourraient encore, dans le même ordre d'idées, entrer en ligne de compte.

MÉNESSAIRE, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Manesseire*, 1271 (Cartul. des fiefs du duché de Bourgogne, 10424, f. 151). — *Menesserre*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 386); 1379 (Cart. d'Autun, III, p. 355); 1498 (Ch. des Comptes, Fiefs de l'Auxois).

Ménessaire est, à nos yeux, un mot très ancien. Quoique rattaché administrativement au département de la Côte-d'Or, le territoire de ce village forme un îlot isolé, enclavé entre le département de la Nièvre et celui de Saône-et-Loire; il se trouve là, au voisinage de Moux et de Gien (Nièvre), vocables certainement anté-romains. Ces localités sont situées dans une région montagneuse (Ménessaire est à 570 m. d'altitude, à proximité du mont de Gien haut de 723 m.), constituant un de ces emplacements recherchés par les populations primitives pour leur qualité de lieux naturellement défendus.

Nous proposerons deux hypothèses pour tenter d'expliquer ce vieux nom de lieu habité :

1^o La finale *-erre* qu'offre jadis *Menesserre*, finale devenue maintenant *-aire* par le fait d'une altération graphique conservant le même son, représenterait ici, comme dans tant d'autres vocables de France (ex. Auxerre, Nanterre, Tonnerre), le groupe terminal latin *-odurus* (voir I, PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE, p. 43). Ménessaire aurait donc été, à l'origine, un vocable gaulois composé, ayant pour second terme le mot celtique *duros* « forteresse ». Quant au mot combiné à *duros*, c'était d'ordinaire, nous le savons, un nom d'homme, gaulois le plus souvent, parfois romain. Ici nous ne voyons rien à invoquer, parmi les éléments connus de l'onomastique soit gauloise, soit romaine. On peut seulement penser, d'après la forme *Manesseire* du xiii^e s., que la syllabe initiale du mot était *Man-*. Le nom d'homme *Manatius*, fourni par une inscription de la Bavière rhénane et qui pourrait être aussi bien romain que pérégrin, ne peut être appliqué ici, car le composé hypothétique *Manatiodurus* aurait laissé, non pas *Menesserre*, mais *Menaiserre*, comme *rationem* a donné « raison ». Il faut, pour justifier le double s de Ménessaire, un nom d'homme terminé en latin en *-cius*, *-scius* ou *-ssius*. Quelques noms de lieux de France, Manissieux (Isère), Mennecy (Seine-et-Oise), Mennesis (Aisne), Manissolle (Haute-Loire), Manissy (Gard), semblent indiquer qu'un pareil nom d'homme a, en effet, existé, tel que *Manessius* ou *Maniscius*.

2^o On pourrait, dans un autre ordre d'idées, songer à voir dans la seconde moitié du vocable *Menesserre* le terme ibère resté *sierra* en espagnol, *serre* dans la France méridionale, et signifiant « chaîne de montagnes ». Le mot *serre*, encore employé de nos jours dans les parlars locaux du midi de notre pays, est un nom de lieu fréquent

dans les contrées de langue d'oc; il paraît même se retrouver çà et là plus au nord, si l'on en juge par les vocables Serre (Allier, Doubs, Jura, Loire, Saône-et-Loire, Pas-de-Calais), La Serre (Marne), Serres (Meurthe-et-Moselle, Nièvre), et les dérivés Les Serrettes (Jura), Serrière (Meurthe-et-Moselle, Rhône). Sans vouloir prétendre que tous ces vocables se rattachent au mot méridional *serre*, pris au sens de « montagne », il est permis de croire qu'un certain nombre d'entre eux, sinon la plupart, possèdent cette origine, et il n'y a rien d'in vraisemblable à supposer qu'un composé du mot *serre* ait persisté dans la région morvandelle. Quant au premier élément de ce composé hypothétique *Menes-serre*, ainsi envisagé, nous ne savons qu'en dire, et nous ne suivrons pas, à son endroit, M. l'abbé Garnier, qui a cru y reconnaître le mot breton *menez* « montagne ». Nous nous contenterons de remarquer que notre seconde hypothèse étymologique sur Ménessaire concorde avec la situation du village dans un massif montagneux, et qu'elle est aussi corroborée, dans une certaine mesure, par la considération d'un homonyme probable, Maniserre (Lot), dans lequel il n'est guère permis de voir un thème composé en *-durus*, puisque ces composés, fréquents dans la moitié septentrionale de notre pays, ne se retrouvent pas dans le bassin de la Garonne, où le vocable *Serre* est, au contraire, répandu.

HOMONYMES. — Manissaire (Haute-Loire); Maniserre (Lot), sont des homonymes probables. Par contre, Manissart (Nord), Ménessart (Seine-et-Oise), Menessard (Saône-et-Loire), ont pour second terme le vieux mot français *essart*, signifiant « lieu défriché »; l'étymologie est donc là toute différente.

MOITRON, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES. — *Maitron*, 1110 (Cart. de Molême, I). — *Moictron*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Nous n'essaierons pas de restituer le primitif de ce vocable, en l'absence de tout document ancien. Il est possible qu'il ait, dans sa première partie, possédé une consonne, par exemple une gutturale, tombée de bonne heure. Quant à la seconde moitié du mot, « *-tron* », elle termine certains vocables où tantôt elle apparaît très anciennement déjà telle qu'elle est aujourd'hui, tantôt au contraire elle comporte, à l'origine, une voyelle entre le *t* et l'*r*. Ainsi, d'une part, nous lisons un nom d'homme *Bratronos Nantonikos* sur une inscription gauloise découverte à Auxey (Côte-d'Or); nous savons par César le nom de la peuplade alpine des *Ceutrones*; puis nous trouvons Nontron (Dordogne) noté *castrum Netronense*, *Nontronium*, au VIII^e s.; d'autre part, Sementron (Yonne) est *Sumenterum* et *Soumentero*

en 1179, *Sementeron* en 1482, avec une finale rappelant celle de *Segustero*, thème primitif de Sisteron (Basses-Alpes). De ces indications nous concluons que Moitron, d'après sa terminaison, peut être classé parmi les plus anciens noms de lieu habité de notre département.

HOMONYME. — Moitron (Sarthe).

NOIDAN, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Noiden*, 1252 (d'après Courtépée, VI, p. 289). — *Noidant*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 381). — *Noident*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Une localité homonyme, Noidant-Chatenoy (Haute-Marne), est successivement décommée, dans la Chronique de Bèze : (*in villa*) *Nogdanti* (XI^e s., 2^e moitié, p. 363 et 373); *Noidant*, XII^e s. (p. 473); on trouve encore *Nuident*, 1135 (Gall. christ., IV, instr., p. 168). C'est la première de ces mentions que M. J. Garnier a rapportée à notre Noidan dans sa *Nomenclature historique de la Côte-d'Or*. D'autre part, Noidans-le-Ferroux (Haute-Saône), est nommé *Nogdantium Ferrosus* au commencement du XII^e s. (p. 405, Chron. de Bèze).

Les formes connues pour les homonymes dont il vient d'être question prouvent que le *t* final aujourd'hui disparu, mais conservé dans le français du XII^e et du XIV^e s., est étymologique. *Nogdantus* ou *Nogdantius*, nous offre une finale *-ant* qu'on observe dans un certain nombre de vocables celtiques, noms de lieux, noms de peuples ou noms d'hommes, dont quelques exemples, pris parmi ces derniers, sont : *Carantos*, *Craxsantos*, *Garantos*, *Namantos*. Il est donc, jusqu'à un certain point, licite de rattacher à cette série des noms d'hommes en *-antos* le thème primitif de Noidan, dont le radical exact reste à fixer : était-ce, dès l'origine, *Nogdantos*, ou bien, ce qui est plus probable, est-ce là une forme déjà modifiée, et faut-il penser à quelque *Noctantos*, dérivé du mot celtique signifiant « nuit », dont la racine était sensiblement la même que celle du latin *noct-* ? Ce sont là pures conjectures. Nous ne trouvons, dans le *Trésor de l'ancien celtique* de Holder, rien de comparable à ce radical *Nogd-* ou *Noct-*, si ce n'est un nom d'homme *Nogtene* d'une inscription ogamique. Ce qui paraît certain, c'est que la gutturale précédait immédiatement la dentale; il ne saurait être question de supposer une voyelle intercalaire, car il en serait résulté la chute de la dentale intervocale.

HOMONYMES. — Noidans-le-Ferroux et Noidans-les-Vesoul (Haute-Saône); Noidant-Chatenoy et Noidant-le-Rocheux (Haute-Marne).

NOIRON-SUR-BÈZE, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Nerons villa*, 1043 (Pérard, p. 86). — (*in villa*)

Nerontis, 1076 (Chron. de Bèze, p. 377). — *Neronem*, xiii^e s. (Chron. de Bèze, p. 396 et 495). — *Noiron*, 1260 (Pérard, p. 122).

NOIRON-LES-CITEAUX, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Neiront*, 801 (Pérard, p. 47, daté de 791); leçon *Neirone*, (*in Gall christ.*, IV, col.). — (*de ecclesia villæ*). *Neronis*, 955 (Pérard, p. 65). — (*in villa quæ dicitur*) *Neronis*, 1142 et 1170 (d. Plancher, I, pr., p. 43 et 52). — *Nerum*, v. 1147 (Pérard, p. 112). — (*ecclesia de*) *Nerone*, 1169 (Gall. christ., IV, instr., p. 189). — *Nerun*, 1190 (Cart. de Citeaux, II).

NOIRON-SUR-SEINE, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE. — *Neirun*, 1147 (Titres de l'abbaye de Clairvaux).

Nous ne devons pas nous contenter de la documentation ci-dessus pour tenter la détermination du primitif de Noiron; nous en avons la preuve dans la forme ancienne plus complète possédée par un homonyme, Néron (Yonne), qui est noté *Nigrontus* au viii^e s.. De plus, cette forme nous autorise, par l'analogie visible qui existe aussi bien entre les vocables français qu'entre leurs notations anciennes, à établir un rapprochement avec le nom de lieu Néronde, dont l'exemplaire du Cher, écrit *Nérondes*, est appelé *Nigromita* (« *in pago Biturico, in vicaria Nigromitense.....* », 897, Cart. d'Autun, III, p. I). En d'autres termes, nous sommes amenés à voir, dans Noiron ou Néron, ce qui est tout un, le masculin de Néronde, dont la forme ancienne connue paraît reproduire le thème complet. Noiron correspondrait alors à *Nigromitus*.

Dans *Nigromitus*, l'i de la pénultième, bref et atone, tombe en laissant un son nasal à l'm qui le précède, d'où *Nigrontus*, forme au viii^e s., du Néron de l'Yonne. *Nigront*, en perdant son t final inarticulé (alors qu'il persiste, affaibli en dentale sourde, dans Néronde, parce qu'il est là soutenu par la désinence féminine), devient Négron (Indre-et-Loire), puis Neiron et Néron, par vocalisation ou disparition de la gutturale; et enfin Noiron, dans la région bourguignonne. Notons que la forme *Neiront*, donnée en 801, par Pérard, pour Noiron-les-Citeaux, garde, si cette lecture est bonne, le t final étymologique.

HOMONYMES. — Noiron (Haute-Saône, Vienne). — Néron (Calvados, Eure-et-Loir, Nièvre, Puy-de-Dôme, Deux-Sèvres, Vendée, Yonne), Neyron (Ain, Haute-Loire). — Négron (Indre-et-Loire).

Par comparaison, nous citerons les noms de lieu que nous supposons être les parèdres féminins : Noironte (Doubs. — Néronte (Loire, Puy-de-Dôme, Rhône, Saône-et-Loire); Nérondes (Cher, Nièvre); Les Nérondes (Cher), Nérondet (Loire). — Négrondes (Dordogne); Nigronde (Charente).

NORMIER, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — (*in villa*) *Nermedis*, *in comitatu Alsensi*, 925 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 124; Pérard, p. 162); 1013 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165). — *Normiers*, 1290 (Cart. d'Autun, I, p. 281); 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Noirmièrès* et *Normiers*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, p. 381 et 382).

La mention *in villa Nermedis* nous donne le génitif d'un nom qui devait être le même au nominatif, et que nous envisageons comme un nom d'homme gaulois. L'expression *villa Nermedis* signifie donc « la villa de Nermic » (1). *Villa Nermetis* nous paraît être la forme pure.

Nous nous en tiendrons à *Nermetis* comme thème étymologique de Normier. En ce qui concerne le radical, nous ne trouvons rien à lui comparer dans l'Onomastique celtique. La finale *-etis* existe dans le nom *Ucuetis* de l'inscription gauloise d'Alise, nom regardé comme celui d'une divinité, dans le nom *Troucetis* connu par une inscription de Saint-Alban (Isère), ainsi que dans quelques noms de peuples de Gaule (*Caletes*, *Namnetes*) ou de Germanic (*Nemetes*, *Usipetes*).

HOMONYME. — Nermier (Jura).

ORAIN, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Orain*, 1376 (Rôle des feux du Dijonnais), — *Orrain*, 1469 (*id.*).

L'hypothèse la plus simpliste qu'on puisse produire est de supposer pour primitif de ce vocable le gentilice *Oranius*. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que cette conjecture n'acquerrait quelque valeur qu'à la condition d'être appuyée par des formes vraiment anciennes; mais celles-ci nous font complètement défaut.

HOMONYMES. — **Orain** se retrouve comme nom d'un écart de la commune de Grignon (Côte-d'Or) et d'un hameau de Saône-et-Loire. — Orains (Basses-Pyrénées).

OUGES, c. de Dijon-ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Olgea*, 653 (Pérard, p. 4, mais la pièce est fausse). — *Olgia*, 677 (Cart. d'Autun, I, p. 81). — *Olgium*, 952 (Chartes bourg.). — *Ulgiaë*, 1113 (Cart. d'Autun, I, p. 20). — (*ecclesiam*) *Ulgensem*, 1132 (*id.*, p. 6.)

Olgia est sans doute déjà une forme d'évolution partie d'un primitif *Olbia*.

Olbia aboutit à Ouges (dont l's est parasite) par suite de la consonnification de l'i palatal entraînant la chute de la labiale précédente, et de la vocalisation, plus tardive, de la liquide devant une consonne.

(1) La lettre *r*, qui termine Normier, est abusive, comme l's qui la suit au XIII^e et au XIV^e s.

HOMONYMES. — Ouge (Haute-Saône).

Olbia est, à l'époque romaine, le nom d'une localité qui a occupé, croit-on, l'emplacement actuel d'un écart de la commune d'Hyères (Var), appelé l'Almanare. *Ulbia* est une station de Sardaigne à l'*Itinéraire d'Antonin*.

POMMARD, c. de Beaune-nord.

FORMES ANCIENNES. — *Polmarcus*. 885 (d. Bouquet, IX, 340); 1005 (Pérard, p. 24; Chron. de Saint-Bénigne, p. 164). — *Pomart*, 1193 (dom Plancher, I, pr., p. 88); 1243 (Cart. d'Autun, I, p. 165). — *Pommart*, 1198 (d. Plancher, I, pr., p. 90). — *Pomarcus*, 1325 (Cart. d'Autun, III, p. 182). — *Pomarcus* et *Pommarcus*, xiv^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 377 et 378).

Nous croyons voir dans *Polmarcus* un vocable d'origine celtique, parce que les Gaulois avaient, au témoignage de Pausanias, le mot *marca*, probablement aussi usité sous le masculin **marcos*, comme semblent l'indiquer certains composés où figure ce terme. Ce substantif désignait le cheval, et comme, dans la même langue, cet animal se nommait aussi *epos* (comparez le grec *ippos*), il est rationnel de penser que *marca* avait, en outre, une acception particulière, par exemple celle de « cheval de guerre ». Deux localités, dont le vocable composé comporte *marco* pour premier terme, *Marcodurus* et *Marco-magus*, sont citées à l'époque romaine (1).

Quant au premier terme *Pol-* de *Polmarcus*, nous ne trouvons, dans le *Trésor celtique* de Holder, rien qui puisse en être rapproché.

Nous considérons, faute de notion plus précise, le thème *Polmarcus* qui, sous sa forme pleine, était peut-être *Polomarcus* ou *Polemarcus*, comme un nom d'homme gaulois.

HOMONYME. — Il a existé, dans l'Yonne, un château de Pomard, aujourd'hui détruit, au territoire de la commune du Val-de-Mercy.

SALIVES, c. de Grancey.

FORMES ANCIENNES. — *Saliva*, 1098 (Cart. de Cîteaux); v. 1110 (Chron. de Bèze, p. 401); xiii^e s. (Cart. de Molême); 1178 (Cart. de Saint-Seine); 1221 et 1258 (Pérard, p. 324 et 325). — *Salive*, 1256 (Pérard, p. 326).

Nous ne voyons rien de précis à dire sur ce vocable, qui était autrefois au singulier. Nous ne pensons pas qu'il faille y retrouver le mot germanique *satithva* « hôtellerie »; si ce mot avait été appliqué après les invasions barbares à des lieux habités, il l'aurait été, comme *heribergamentum*, en divers endroits, et nous en retrouverions çà

(1) Le mot *marco* se retrouve dans l'onomastique germanique (ex. *Marcomanni*), qui, suivant l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville, l'aurait emprunté à la langue gauloise.

et là des exemplaires. Or Salives n'a pas d'homonyme. Aussi, regardons-nous ce vocable comme antérieur à la chute de l'empire romain en Gaule.

SAULON, c. de Gevrey.

Ce nom est porté par deux communes limitrophes qui n'ont dû originellement constituer qu'un seul territoire et qui sont SAULON-LA-RUE et SAULON-LA-CHAPELLE, dont les déterminatifs n'ont pas besoin d'explication. Jusqu'à la fin du XIII^e s., c'est toujours Saulon tout court qu'on rencontre dans les textes, terme qui, d'après Courtépée, s'appliquerait à l'actuel Saulon-la-Rue.

FORMES ANCIENNES (1). — (*Villa*) *Salonis*, v. 775, entre 816 et 827, v. 880, 1015 (*Chron. de Saint-Bénigne*, p. 79, 80, 82, 113, 180). — *Salaon*, 881 (*Chartes bourg.*). — (*in fine*) *Saloni*, *Salaon*, *Saloon*, 1080-1098 (dans le même acte, Pérard, p. 77, 78, 79). — (*Arnulfus*) *Salaonensis*, 1130 (Pérard, p. 97). — *Salum*, 1212 (*Cart. de Cîteaux*, I). — *Saluns*, 1258 (Pérard, p. 494). — *Salon*, 1333 (*Cart. d'Autun*, III, p. 90).

1. — *Salum Capella*, 1189 (*Hist. de Vergy*, pr., p. 147); 1285 (*Cart. d'Autun*, III, p. 90). — *Saalon la Chapelle*, 1223 (*Cart. de Cîteaux*, I). — *Salons Capella*, 1258 (Pérard, p. 494). — (*pro*) *Salone Capella*, 1328 (*Cart. d'Autun*, III, p. 193).

2. — *Salum la Rue*, 1239 (*Cart. de Cîteaux*). — *Saulon la Rue*, 1337 (*Cart. d'Autun*, III, p. 224).

Dans la documentation ci-dessus, la forme *Salaon* de 881, qui reparait soit telle, soit sous une variante *Salaon*, au XI^e s. et même au XII^e, mérite de retenir notre attention. Elle semble être, en effet, la survivance d'une notation plus ancienne indiquant que le vocable comptait primitivement une syllabe de plus, comme tant d'autres noms de lieu aujourd'hui terminés en « on », alors qu'ils ont, à l'origine, possédé l'élément final *dunum* ou *magus*. S'il s'agissait ici d'un composé de *magus*, nous aurions de grandes chances, avec des formes datant du VIII^e et du IX^e s., d'être mis sur la voie par la persistance d'une finale *-omus*, ou tout au moins d'un *m* final. Comme nous n'avons rien de tel, et bien que l'argument ne soit pas irréfutable, nous sommes amenés à préférer un composé de *dunum*, tel que

(1) M. J. Garuier (*Nomenclature hist.*) applique à Saulon une mention *Campus Salomonis*. Celle-ci figure, en effet, vers 990, à la *Chronique de Saint-Bénigne*, p. 134, placée entre Fénay et Marsannay : «..... in Fedeniaco, campo Salomonis, in Marcenniaco». Saulon étant limitrophe de Fénay, il n'est pas bien étonnant qu'on l'ait cru désigné par ce *Campus Salomonis*. Cette raison de voisinage, d'une valeur fort insuffisante à elle seule, ne peut être prise en considération lorsqu'on remarque que la *Chronique de Saint-Bénigne* a cité antérieurement, à plusieurs reprises, Saulon sous la latinisation *Salo*, *-onis*, et surtout lorsqu'on interroge la phonétique, qui repousse formellement pareille attribution.

Salodunum, comparable à *Salodurus* (1), Soleure (Suisse), et à **Salobriga* qui explique *Salobre* (Espagne), avec un premier élément *Salo-s*, qui serait un nom d'homme gaulois.

Ce thème hypothétique *Salodunum* se serait, par chute de la dentale intervocale, réduit à *Saloon*, puis à *Salon*, devenu *Saulon* au XIII^e s. seulement, par allongement de la première syllabe, évidemment longue, ce qu'indique, du reste, la notation *Saalon* de 1223.

Sau'on la-Ruc est étagé sur une côte peu marquée dont le sommet a 229 m. d'altitude, tandis que le niveau de la plaine ne tombe pas au-dessous de 210 m. Cette faible dénivellation, qui ne constitue pas, à proprement parler, une éminence, n'est pas, il faut l'avouer, en rapport avec l'hypothèse d'un *dunum*.

HOMONYMES. — On rencontre le vocable *Salon* dans l'Aube, l'Aveyron, les Bouches-du-Rhône, la Corrèze, la Dordogne, les Basses-Pyrénées. Mais il est prudent de ne pas envisager ces diverses localités comme homonymes de *Salon*, ni même comme homonymes entre elles.

SAVOUGES, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Savooges*, 1190 (Cart. de Citeaux, I); 1216 (d. Plancher, I, pr., p. 100), — *Seprouges*, 1375 (Cerche des feux du bailliage de Dijon). — *Savouges*, 1431 (*id.*)

Nous ne pouvons rien dire de précis sur ce vocable, qui n'a pas d'homonyme.

Bien que le village de *Savouges* soit sans lien direct avec la rivière de Vouge, on ne saurait n'être pas frappé de l'affinité que semblent présenter les deux vocables, surtout d'après les formes des XII^e et XIII^e s., *Savooges* pour le village; *Vohege* (1277) pour la rivière Vouge, et *Vooget* (vers 1100) pour le village de Vougeot, arrosé par la même rivière (voy. PÉRIODE ANTÉROMAINE, art. YOGUOT). C'est surtout cette considération qui nous fait ranger le vocable *Savouges* parmi les vocables d'origine antique.

TALANT, c. de Dijon nord.

FORMES ANCIENNES. — *Talant*, v. 1158, 1209, 1213, 1239, 1248 (Pérard, p. 141, 437, 300, 443, 469). — *Thalant*, 1209 (d. Plancher, I, pr., p. 97). — (*in monte de*) *Talentis*, 1218 (*id.* p. 101). — *Talent*, 1258 (Pérard, p. 490). — *Talentum*, 1283 (*id.* p. 490); 1310 (d. Plancher, I, pr., p. 100). — *Talens*, 1292 (Pérard, p. 566). — *Talanz*, XIV^e s. (Cart. de Saint-Etienne).

Les anciens textes ne nous signalent *Talant* qu'au XIII^e s., et encore

(1) Noté *Salod*, sur une inscription.

ne le désignent l's d'abord que sous l'épithète de montagne : *in monte qui dicitur Talant*, 1158; *montis de Talant*, 1209; *in monte de Talentis*, 1218. Ce fait donne à penser, eu égard à la proximité de Dijon, que le plateau du mont isolé et escarpé qu'occupe le village actuel de Talant resta à peu près désert jusqu'au commencement du xiii^e s., époque à laquelle le duc Eudes III y fit bâtir un château fort. Cela n'empêche pas le nom de la montagne de Talant d'être vraisemblablement fort ancien; le lieu a dû vraisemblablement être habité à l'époque romaine ou à l'époque gauloise, sinon même antérieurement, car sa situation de place forte naturelle a dû être appréciée de tout temps.

Quoi qu'il en soit, le vocable a déjà sa graphie actuelle lorsqu'il apparaît dans les textes. Si nous cherchions des analogies au radical *tal-*, nous en trouverions dans les langues celtique, latine, germanique, ce qui cesse d'être significatif. Quant à la finale *-ant*, en admettant que le *t* soit étymologique, ce qui semble indiqué par sa présence dans les vocables homonymes et par une forme du xi^e s. relevée pour Tallent (Vienne), elle peut procéder de plusieurs sources, entre autres d'une finale *-antos* connue dans des noms d'hommes gaulois, ou des finales de gentilices *-antius*, *-entius*. C'est ainsi qu'un gentilece *Talentius*, dont l'existence peut être considérée comme établie par celle des noms de lieu Talence (Gironde), Talencé (Rhône), noté *Talentiacus* au x^e s. dans une charte de Cluny (Bruehl, II, p. 17), Talencieux (Ardèche), Talensac (Ille-et-Vilaine), expliquerait parfaitement Talant; mais nous n'avons aucun document à l'appui de cette hypothèse. Du reste, pour le radical comme pour la terminaison, ce que l'on sait du passé du vocable Tallende (Puy-de-Dôme) commande la prudence, car il s'est produit là une transformation que rien *a priori* ne pourrait faire deviner. Tallende est noté *Telemete* et *Telemate*, au cas oblique, sur des triens mérovingiens; plus tard le pays dont cette localité était le chef-lieu est appelé *pagus telamitensis* ou *talamitensis*. Le primitif semble donc avoir été *Telemetis* ou *Telemitis*, qui aboutit à Tallende par chute de la voyelle atone de la pénultième, affaiblissement de la dentale forte en dentale faible, et passage accidentel de *e* à *a* dans la première syllabe. On pourrait, à la rigueur, envisager Talant, surtout avec la graphie Tallent de l'homonyme de la Vienne, comme le masculin de Tallende, appelant, par conséquent, un thème *Telemitus*; mais nous nous garderons bien d'insister plus qu'il ne convient sur cette hypothèse.

HOMONYMES. — Talant, hameau d'Etrigny (Saône-et-Loire). Talent, château détruit, commune de Joux-la-Ville (Yonne) Tallent, écart du département de la Vienne: *villa nomine Talenti*, 1068; *Talant*, 1110.

TARSUL, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Tarsu*, 1012 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165); 1178 (Cart. de Saint Seine); 1246 (Pérard, p. 465); 1375 (Cerche des feux du baill. de Dijon); 1429 (d'après Courtépée). — *Tarsul*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

Eu 1758, Tarsul quitta son vocable pour prendre celui de COMPASSEUR; mais Tarsul reparut à la Révolution, et définitivement.

Le hameau de **Tarsul**, com. d'Izeure, c. de Genlis, est noté *Tarsulle*, en 1151 (Cartulaire de Citeaux).

On voit que la lettre finale *l* du vocable actuel, qui n'existe pas en 1012 et reste absente en 1429, est, au contraire, en place, et doublée, en 1151, pour le hameau homonyme de la commune d'Izeure, où la terminaison *a*, d'ailleurs, tout l'air d'être féminine. Il est probable que c'est là la persistance d'une vieille tradition, que cet *l* est étymologique et qu'il a fait, antérieurement au *x^e* s., partie de la graphie et de la phonétique du Tarsul du canton d'Is sur Tille. Si cette lettre est, ici, tombée de bonne heure dans la prononciation, puis a disparu de l'orthographe, tandis qu'elle a persisté plus longtemps dans le vocable du hameau, se faisant encore sentir dans la prononciation en 1151, cela tient peut-être à ce que le thème du premier Tarsul était masculin, tandis qu'il était féminin pour le second.

Cette finale féminine *ulla* évoque la comparaison avec une famille de noms d'hommes gaulois terminés en *-ullus*. Mais c'est sans y insister que nous proposons le thème possible *Tarsullus* ou plutôt son féminin *Tarsulla*, à regarder comme un nom propre de personne d'origine gauloise.

Pas d'homonyme.

TRÉCLUN, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES. — (*in villa*) *Trescluni*, 937-938 (Cart. d'Autun, III, p. 5). — *Treclin*, 1257 (*id.*, p. 47); 1375 (Cerche des feux du bailliage de Dijon). — *Treclins*, 1217-1285; *Traclou*, 1297 (Titres de la cathédrale d'Autun). — *Triclins*, 1298 (Cart. d'Autun, I, p. 302). — *Traclin*, 1431 (Cerche du baill. de Dijon).

Nous n'avons pas d'explication certaine à fournir sur ce vocable. Il est possible que la première syllabe *Tres-* représente le nombre « trois », qui paraît commencer divers noms de peuples gaulois (*Tricasses*, *Tribocci*, *Tricorii*, *Tricastini*) et de lieux habités à physiologie celtique (*Trivurtium*, Trévoux; *Trinurtium*, Tournus). Mais le second élément *-clunus* nous échappe totalement.

HOMONYME. — Nous nous contenterons d'indiquer qu'il a un seul homonyme dans un hameau de la commune de Saint-Léger-de-Fou-

geret, canton de Quarré (Yonne) : c'est Trinquelin, noté *Triclin* en 1186, *Tréclain* au ^{xiii}^e s., *Tractin* en 1494, *Tréclun* en 1569, *Trin-clain* en 1705. Son territoire a un ruisseau du même nom qui sert de déversoir à trois étangs ; faut-il voir, à supposer que cette disposition hydrographique soit fort ancienne, une relation entre ce chiffre trois et le *Tres-* de *Tresclunus* ou *Tresclunis*, dont il faudrait ainsi chercher l'explication dans un détail topographique ? En tous cas, la relation s'applique mal au Tréclun de la Côte-d'Or, situé entre l'Arnison et la Tille, au voisinage de leur confluent ; il est vrai qu'à la rigueur on pourrait, à ces deux rivières, en ajouter une troisième, puisqu'un peu plus haut, entre Tréclun et Pluvet, la Tille reçoit la Norges.

Trescléoux (Hautes-Alpes) offre une structure assez analogue à Tréclun.

VANNAIRE, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES (1). — *Vanorium*, 1133 (Titres du grand Prieuré de Champagne). — *Venerre*, 1166, *Vainorre*, 1177 (d'après Courtépée, VI, p. 426 et 543), qui paraît emprunter la première de ces deux mentions au Cart. de Notre-Dame de Châtillon). — *Vannaires*, 1380 et 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Vannoires*, 1429 (Pérard, p. 304).

Par les formes citées ci-dessus, on voit que la finale actuelle *-aire* de Vannaire a été, du ^{xii}^e au ^{xv}^e s., *-orre*, *-erre*, *-oire* ; or, pareilles terminaisons caractérisent précisément les vocables répondant à un thème primitif en *-odurus*. Rappelons simplement l'exemple de Ballore (Allier), d'Izernore (Ain), anciennement *Balodurus*, *Isarnodurus*, et ajoutons qu'Yzeuro (Allier), ancien *Icciodurus*, est latinisé *Ysorium* au ^{xiv}^e s. au pouillé d'Autun, — ce qu'on peut comparer à notre *Vanorium*, — et, vers 1006-1020, est noté *Ysoire*, qui est comparable à *Vanoire* ; de même Tonnerre est nommé *Tournoirre* en 1285 (Quantin, *Dict. top. de l'Yonne*).

Nous nous croyons donc, malgré l'absence d'une forme ancienne typique, autorisés, jusqu'à un certain point, à rattacher Vannaire à la catégorie des noms de lieu gaulois composés dont le second terme était *durus*, et à supposer un primitif tel que **Vanodurus* ou *Venodurus*, ou *Vannodurus* (ou encore *Vennodurus*, *Vinnodurus*, dont la première syllabe *-Ven*, *-Vin*, pouvait devenir en français *-Van*, conformément au sort de l'*e* et de l'*i* latin précédant deux consonnes). A la vérité, nous ne trouvons guère, dans l'onomastique anté-

(1) Il faut rejeter le *Vanubriacus*, 1110, rapporté à Vannaire par M. J. Garnier, et qui, d'après M. J. Laurent, concerne Vignory (Haute-Marne).

romaine, d'éléments comparables à ce premier terme supposé *Vano-*, et pouvant le justifier. Nous ne pouvons essayer le rapprochement qu'avec *Venosc* (Isère), *Vanosc* (Ardèche), dont les primitifs ne sont pas connus; avec *Veneti*, peuple de l'Armorique dont le nom est conservé dans « Vannes »; avec *Venustus*, nom d'homme connu par une inscription à Dijon et ailleurs; avec *Vena*, nom d'homme (*C. Domius Vena*, sur une inscription d'un pont romain à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône); avec *Venimarus*, *Vinniavus*, noms d'homme; avec *Venna*, nom de femme sur une inscription de Briançon. Ceci nous paraît pourtant suffisant pour établir l'existence d'un radical *Van-*, *Ven-* en usage dans l'onomastique pérégrine de notre pays.

On pourrait aussi songer à un thème *Venetodurus*, qui donne régulièrement *Vannaire*, et dont le premier élément serait un nom propre ethnique reproduisant celui des *Veneti*, qui est devenu *Vannes* (Morbihan).

Vannaire est situé vers le bas d'un coteau bordant la vallée de la Seine, ce qui semble en désaccord avec l'acception d'un vocable composé en *-durus*, les anciens lieux fortifiés étant généralement établis sur des lieux élevés; mais le coteau est couronné par un plateau de 307 m. d'altitude, sur lequel a pu être placée l'ancienne forteresse de *Vannaire*.

Pas d'homonyme.

VAROIS (-ET-CHAIGNOT), c de Dijon est.

FORMES ANCIENNES (1). — *Variesum*, ix^e s. (Gall. christ., IV, col. 567). — *Varieseis* (au nominatif), fin du xi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 200). — *Variesus*, fin du xi^e s. (*id.*, p. 203). — *Vareias*, 1124 (Pérard, p. 217). — *Varesæ*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Varesiæ*, 1177 et 1193 (Pérard, p. 249 et 268). — *Veresas*, 1193 (Pérard, p. 268). — *Varoies*, 1258 (Pérard, p. 494). — *Varoy* (xviii^e s., Courtépée).

Au ix^e et au xi^e s., le vocable est masculin (il se pourrait que *Varieseis* fût une lecture défectueuse de *Variesus*); puis il devient féminin au xii^e s. Par raison d'ancienneté, nous le regarderons comme étymologiquement masculin. Comme pour Frolois, nous hésiterons entre deux thèmes, qui l'un et l'autre sont satisfaisants au point de vue phonétique :

1^o Ou bien on peut songer à un nom d'homme **Varietius*, probablement latin, de la famille du cognomen *Varus* et du gentilice *Varius*.

2^o Ou bien nous sommes en présence d'un thème *Variensis*, repré-

(1) M. J. Garnier cite une forme *Variacus*, viii^e s. (Chron. de Bèze); nous n'avons pu la découvrir nulle part dans son édition de la Chronique de Bèze. Phonétiquement, d'ailleurs, *Varois* ne saurait procéder de *Variacus*, la finale *-iacus* n'aboutissant jamais à « -is ».

sentant un adjectif locatif à finale latine *-ensis*, formé suivant le procédé qui a servi surtout à dériver les noms des *pagi* (pays) de celui de leur chef-lieu : ex. (*pagus*) *Alesiensis*, (*pagus*) *Belnensis*, Auxois, Beaunois. Observons, cependant, que pour un lieu habité, cette modification du nom primitif en un dérivé adjectif en *-ensis* ne se justifie guère, et que, d'autre part, la création d'emblée de cet adjectif en *-ensis*, que nous pourrions supposer formé sur un gentilice *Varius*, nom du fondateur, et qui serait, dès lors, une copie des noms de *fundi* terminés en *-acus*, ne paraît pas avoir été usitée; du moins, nous n'en connaissons pas d'exemple.

HOMONYMES. — Pas d'homonyme.

Varize (Eure-et-Loir), qui est *Varisia* vers 1250, est peut-être un ancien *Varietia*; s'il en était ainsi, ce serait un point d'appui pour l'hypothèse du primitif *Varietius* appliqué à Varois.

VONGES, c. de Pontailler.

FORME ANCIENNE. — *Voguntia*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1), (d'après J. Garnier).

C'est sans conviction que nous reproduisons l'attribution à Vonges de la mention *Voguntias* du testament de Guiré, car la phonétique la repousse : *Voguntias* ne peut donner que Vonces et non Vonges, et les deux termes sont philologiquement bien différents. Cette identification a évidemment été faite comme tant d'autres en cherchant dans la région voulue le nom de lieu habité ressemblant approximativement à la forme latine dont il s'agissait de retrouver le représentant français; et c'est ainsi que Vonges, dont la situation topographique satisfaisait aux données du texte et dont l'apparence morphologique paraissait s'adapter à la circonstance, fut proclamé être le *Voguntias in pago Athoariorum*.

Toutefois, si *Voguntia* n'a pu engendrer Vonges, un dérivé de ce thème peut fournir une solution phonétique correcte. *Voguntia* peut être regardé comme une forme basse de *Vocontia*, pluriel pris adjectivement (en sous-entendant un substantif commun tel que *terræ*, *domus*, *casæ*) d'un nom d'homme *Vocontius* d'origine ethnique, « le Voconce », porté par un individu sorti de la peuplade gauloise des Voconces, qui habitait entre le Rhône et les Alpes, au sud des Allobroges. Sur *Vocontius* on a pu, à l'aide du suffixe *icus*, former, par un procédé usité dès l'époque gauloise (d'Arbois de Jubainville, *Origine de la propriété*, p. 565 et suiv.), un nom de lieu jouant le rôle d'adjectif, *Vocunticus*, dont le féminin pluriel, au cas régime *Vocunticas*, explique convenablement Vonges.

En effet, dans ce cas, la gutturale intervocale disparaît fatalement, et la terminaison *-icas* avec *i* bref et non accentué (l'accent porte sur l'antépé-

multième) devient en français « -ches » ou « -ges » ; elle est devenue « che » avec *Colticas*, qui a laissé Couches (Saône-et-Loire) ; elle est devenue « ge » dans « grange », issu, comme l'a montré M. Longnon, de *granica* (et non de *granea*, quoi qu'on en ait cru), et dans Saintonge, Colonge, Canonge, venus de *Santonica*, *Colonica*, *Canonica*. Ajoutons, pour être complets, que le *l* précédant la finale -icas, étouffé entre deux consonnes « Vontges- », ne saurait subsister : *Vocunticas* aboutit donc bien à Vonges.

Mais ce n'est là, bien entendu, qu'une reconstitution hypothétique, basée sur la phonétique, d'un primitif auquel il manque, pour le rendre authentique, l'appui d'une forme ancienne probante en -ica. *Voguntias*, qui nous suggère le thème *Voconticas*, ne l'appuie qu'imparfaitement ; mais il l'autorise, néanmoins, jusqu'à un certain point, attendu que, parfois, Colonge est latinisé *Colonia*, même à une époque ancienne (ex. : Coulanges-sur-Yonne, *Colonia* en 864).

Pas d'homonyme.

VOSNE, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Vaona*, 630 (Chron. de Bèze) ; 664 (*id.*, in *Diploma Clotarii*, III). — *Vadona*, *Vaunna*, XI^e s., 2^e moitié (Chron. de Bèze, p. 350 et 359). — *Veona*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 436) — *Voone*, 1391 et 1431 (Cerche des feux du Nuiton).

Le thème primitif semble être *Vatona*, dont la notation *Vadona* du XI^e s. est une forme basse.

La chute de la dentale conduit de *Vatona* ou *Vadona* à *Vaone*, et la fusion des deux voyelles en contact produit définitivement *Vaune*, *Vône*, de nos jours noté *Vosne* avec cet *s* dont l'introduction a pour but d'indiquer la longueur de l'o précédent.

Vatona peut être un nom de personne féminin d'origine latine, en relation, par sa racine, avec le mot *vates*, « devin ».

Il ne serait, toutefois, pas impossible que le primitif de Vosne fût celtique, soit sous la graphie *Vatona* (Cf. pour le radical *Vatilonnum*, qui désigne, à l'époque mérovingienne, Vallon-sur-Gée, Sarthe), soit sous la graphie *Vadona*, dont le radical apparaît dans le nom des *Vadiantii*, peuple qui habitait une partie du territoire actuel des Alpes-Maritimes, et dans celui des *Vadicasses*, habitants de la contrée qui s'est, depuis, appelée le Valois.

REMARQUE. — On trouve la mention : *in villa (Vagane)*, 879 (Hist. de St-Martin d'Autun, pr., p. 13). Si elle s'appliquait effectivement à Vosne, elle conduirait à un thème primitif différent, soit *Vagona*.

Pas d'homonyme.

ADDENDA ET CORRIGENDA

PREMIER FASCICULE. — PÉRIODE ANTÉROMAINE

Page 40. — **BELAN-SUR-OURCE.**

Supprimer la troisième forme ancienne citée (ligne 14) et ajouter les formes anciennes suivantes : *Beleun*, 1150 (Titres de l'abb. de Fontenay). — *Belaun*, 1151 (Reomaüs, p. 206). — *Bellaum*, 1211 (*id.*, p. 240). — *Belaum*, 1230 ; *Balaan*, 1287 (d'après Courtépée, VI, 512). — (*de*) *Belone*, 1274 (Reomaüs, p. 283). — (*de*) *Belaone*, 1291 (*id.*, p. 293). — (*de*) *Belone super Ursiam*, 1373 (*id.*, p. 327). — *Balaan*, v. 1380 et en 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Belaon*, x^e s. (Terrier de Châtillon). — *Balaun*, 1634 (Reomaüs, p. 464).

Page 41. — **BROINDON.**

Le thème *Brenodunum* ou *Brinodunum* n'est pas très satisfaisant. Il suppose, pour être applicable, la chute précoce de la voyelle atone *o* précédant la dentale, sans quoi cette dentale intervocale eût disparu.

Il est un autre thème explicatif de Broindon déjà proposé par d'autres étymologistes, et au sujet duquel, malgré la concordance phonétique, nous étions restés sur la réserve, parce que l'attribution topographique ne nous avait pas paru jusqu'alors suffisamment établie. On trouve, dans un diplôme de Louis le Pieux en faveur de l'évêché de Langres, en date de 830 (Gall. christ., IV, instr., col. 131), le passage suivant : «... *et in pago Atoariorum et divionense, utique in locis qui dicuntur Succonicus, Brigendonis atque Salcis.....*; *et in pago Beluense, in villa Givriaco.....* ». *Salcis* est Saulx, canton d'Is-sur-Tille ; *Succonicus*, qu'il faut peut-être lire *Sacconecus*, paraît bien être Sacquenay, c. de Selongey, toutes deux localités du *pagus Atho-ariorum* ; *Brigendonis* pourrait être Broindon, justifiant, après l'expression *in pago Atoariorum* de la ligne précédente, le complément *et divionense*. Le même acte ajoute plus loin : «... *et in centena oscarinse, in villa Fiscinis ecclesiam. ...*; *et in eadem centena in loco Spernaco coloniam unam.....* ». Topographiquement, *Brigendonis*, s'il s'agit bien de Broindon, aurait dû être cité à côté de *Spernacus*, puisque Broindon et Epernay sont deux communes limitrophes. S'il en a été différemment, c'est qu'il y avait d'autres raisons de nommer ensemble Sacquenay, Broindon et Saulx. La situation de *Brigendonis* au *pagus divionensis* est suffisamment indiquée dans le texte ; le fait qu'Epernay, village voisin, sans compter Gevrey, fort rapproché, fait partie des libéralités du même acte, vient, dans une certaine mesure, corroborer l'attribution de *Brigendonis* à Broindon ;

enfin, l'affinité phonétique entre *Brigendonis* et *Broindon* est à peu près décisive, étant donné qu'il n'y a aucune autre localité dans l'Atuyer et le Dijonnais à laquelle cette mention puisse s'appliquer. *Brigendonem* donne, en effet, *Brindon*, *Brindon* par chute de la gutturale (l'i bref de *Brig-* ne portant pas l'accent principal, ne se change pas directement en *oi*), ce qui justifie la forme *Brendon* du XIII^e s. Plus tard, au XV^e s. probablement, *Brindon* devient *Broindon* par suite de la tendance du parler bourguignon à étendre le changement d'*i* en *oi* à divers cas où il ne s'agit pas de l'i bref accentué du latin.

Une inscription gauloise, trouvée à Auxey (Côte-d'Or), nous fournit, d'autre part, le primitif *Brigendo* : *Iccavos Oppianicnos ievru Brigindoni cantalon*. Certains ont voulu voir dans ce *Brigindoni* précisément notre village de Broindon, où *Iccavos*, fils d'*Oppianos*, aurait consacré un *cantalon* (mot dont on ignore le sens). Mais *Broindon* étant assez éloigné d'Auxey (environ 30 kil. à vol d'oiseau), cette explication supposerait un déplacement assez peu vraisemblable de l'inscription. Aussi, paraît-il préférable de regarder *Brigindo* comme le nom d'une divinité à laquelle était consacrée le monument, hypothèse qu'appuie la structure de diverses inscriptions du même genre où le verbe *ievru* est suivi d'un nom au cas oblique considéré comme nom divin.

Le primitif de Broindon serait donc *Brigendo*, *-onis*, nom divin qui fut peut-être aussi nom d'homme, en tous cas celtique, se rattachant à la racine *briga*, « colline, forteresse ». Telle est la solution qu'il faut, pensons-nous, sans la donner pour certaine, préférer à celle d'un thème en *-dunum*.

Page 44. — BIERRE.

Il faut renoncer, croyons-nous, à admettre la possibilité de l'identification du *Baiodrum* carolingien avec Bierre-les-Semur. Le cartulaire de Flavigny nous apprend qu'en 758 un certain Conrad donne à cette abbaye tout ce qu'il possède à *Baiodrum*, situé en Duesmois, ainsi qu'une *colonia* du territoire de Monceaux : *Ego Cundradus dono omnes res..... in pago Duismensi sitas in fundo Baiodrinse cum integra colonia Montecellis persistentem (sic)* ». Ce texte semble indiquer un rapport de voisinage entre *Baiodrum* et *Montecelli*; or, Monceaux était une localité, aujourd'hui disparue, du territoire de Billy-les-Chanceaux. Nous pensons que ce *Baiodrum*, encore cité en 878 (Pérard, p. 156) dans un acte par lequel la comtesse Betta donne *in pago Dushmanse, in villa Colonica, in fine Baiodrense*, trois manses ayant front sur la voie publique, et dont l'une touche à la

terre de Saint-Seine, était situé dans les environs de Chanceaux, où les abbayes de Flavigny et de Saint-Seine possédaient des biens. Peut-être la voie publique dont il est question en 878 est-elle l'ancienne route encore existante de Dijon à Châtillon, par Saint-Seine et Chanceaux.

Dès lors, renonçant à l'identification primitivement admise de *Bierre* avec *Baiodrum*, nous voyons pour *Bierre* une autre étymologie, qui en fait l'homonyme de *Beire*, dont nous nous occuperons plus tard.

Beria, forme latine de *Beire* et qui a laissé également *Bièrre*, *Bierre*, avait le sens de « plaine ». C'est très vraisemblablement avec ce sens que le mot *Bierre* figure comme déterminatif dans le vocable *Chailly-en-Bierre* (Seine-et-Marne).

HOMONYMES. — *Bierre* (Eure-et-Loire, Orne, Saône-et-Loire), *Bièrre* (Rhône), sont des homonymes probables.

Page 45. — **IZEURE.**

Rectifier ainsi les formes anciennes : *Isiodorum*, 763 (Pérard, p. 10). — *Isciodorum*, 763 (Chronique de Saint-Bénigne, p. 69). — *Isodorum* et *Ysodrum*, 817-832 (Gall. christ., instr., col. 46). — *Izodora*, 830 (Pérard, p. 18). — *Iscodorum*, 830 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 92). — *Ysoire*, 1006-1020 (dom Plancher, I, pr., p. 26). — *Ysorra*, 1220 (Cart. de Cîteaux).

Page 51. — **RÉOME.**

Nous avons jugé mal fondée la légende d'après laquelle le monastère aurait pris le nom du ruisseau au bord duquel il fut bâti. Notre incrédulité sur ce point se trouverait, d'ailleurs, confirmée dans une large mesure, s'il en était besoin, par le passage suivant d'une charte de l'empereur Charles le Gros, en 885, restituant à l'évêché de Langres l'abbaye de Saint-Jean : «... *abbatiam S. Mariæ et S. Johannis confessoris in pago Tornotrinsi et in loco qui Reumau nuncupatur atque super fluviolum qui Gozzia dicitur...* » (Gall. christ., IV, instr., p. 133). Donc au ix^e s., le ruisseau était appelé d'un nom latinisé *Gozzia*, et il est à croire que c'était là son nom primitif.

Page 59. — **GRENANT.**

Grenant (Haute-Marne) est noté *Granantis villæ* au génitif, xi^e s. (Chron. de Bèze, p. 351 et 361), et *Granandum*, v. 1100-1110 (*id.*, p. 414).

Il faut peut-être songer, pour le premier élément de la forme mérovingienne *Grau-nantus*, à un mot celtique qui devait être **grava*, ou **gravos*, ou **gravon* (à moins qu'il ne comportât la gutturale dure,

soit *cravos*), auquel on rattache l'ancien cornique *gron*, le kymrique *gro*, et le dérivé breton *growan*. Ce substantif celtique aurait eu, comme ses représentants des dialectes susnommés, le sens de notre français « gravier » dont il est aussi la source, et qui désigne du gros sable mêlé de petits cailloux, comme celui qui est employé à faire les mortiers. « Gravois, gravat, gravelle » sont plus ou moins des variantes de gravier, et notre mot « grève », en vieux français *groee* et *groue*, appliqué aux dépôts sableux et caillouteux des bords de la mer et des cours d'eau, a la même origine.

C'est encore à ce thème *gravo* ou *cravo* qu'il faut probablement rattacher, d'après M. d'Arbois de Jubainville (*Premiers habitants de l'Europe*, II, p. 171), le nom de la Crau, *Cravus* à l'époque carolingienne, cette plaine alluvionnaire qui occupe la rive gauche du Rhône, au voisinage de son embouchure; et celui de la Grosne, affluent de la Saône, *Grahonna* vers 910-927 aux chartes de Cluny, II, p. 141.

Graunantus ou *Gravnantus* représenterait donc un thème gaulois *Gravonantos*, « ruisseau graveleux », vocable dont le sens rappelle d'assez près celui des noms de lieux habités Rupéroux (Seine-et-Marne), Rioupéroux (Isère), Riupeyroux (Basses-Pyrénées), qui répondent à *Rivus petrosus*, « ruisseau pierreux ».

Page 63. — **ECHEVRONNE.**

Nous avons été singulièrement induits en erreur par une coquille qui, dans la *Nomenclature historique* de M. J. Garnier, défigure en *Scrabona* la forme de 878 empruntée à l'*Essai historique sur l'abbaye Saint-Martin d'Autun* de J. Bulliot. Vérification faite, cette forme est en réalité *Scabrona*. Il en résulte que le thème d'Echevronne ne se rattache nullement à un composé dont le second élément serait le mot celtique *bona*; notre article sur ledit vocable est donc à supprimer purement et simplement.

Quant à *Scabrona*, dont la structure cadre parfaitement avec celle d'Echevronne, nous ne savons rien de son origine ni de sa signification. On pourrait être tenté de le décomposer en *Scabr-ona*, et de voir dans son radical celui de l'adjectif latin *scaber*, au cas régime *scabr-um*, « rude, rugueux »; mais nous n'apercevons pas bien quelle signification en tirer pour l'appliquer à un nom de lieu dont le climat ou la nature du sol n'ont rien de particulièrement âpre, et dont l'abord n'est pas plus difficile que celui de cent autres localités de la Côte-d'Or.

Page 83. — **MARANDEUIL.**

Ce village est bâti dans un endroit bas, autrefois marécageux, sur

les bords de la Bèze qui, en ce point, se divise en trois bras. Courtépée rapporte qu'on dut y dessécher les marais qui rendaient l'air fort malsain. Cette situation semble appuyer la conjecture que « marande » serait un vieux terme français signifiant « lieu marécageux ».

P. 97. — **VOUGEOT.**

Le mot *vidubium* (1) est la forme latine populaire en Gaule d'un mot d'origine celtique **vidu-bio-n*, littéralement « instrument à couper le bois » (*vidu*, bois : *bi*, couper). Ce mot a son homologue dans le nom irlandais actuel de la serpe, *fidbae*. En français de langue d'oïl, *vidubium* est devenu, conformément aux lois de la phonétique, successivement *vedoge*, *veoge*, *veouge* et enfin *vouge*, mot qui désigne encore de nos jours, dans diverses régions, une serpe à long manche, employée autrefois, paraît-il, comme arme de guerre.

Les formes dialectales du mot *vouge* sont des plus variées : citons *vezoch*, en provençal ; *bezouch* et ses variantes *besoui*, *bedouch*, *bedoui* (prononcez « be-dou-y », avec yod final), dans divers dialectes gascons (2) ; *bedoulh*, en béarnais ; *bodollo*, en aragonais ; *bousouch*, *bousoulh* et le diminutif *bezougneto* (pour **bouzoulheto*, au sens de petit vouge), dans le Gers. Tous ces mots sont masculins, comme le mot *vidubium* dont ils dérivent.

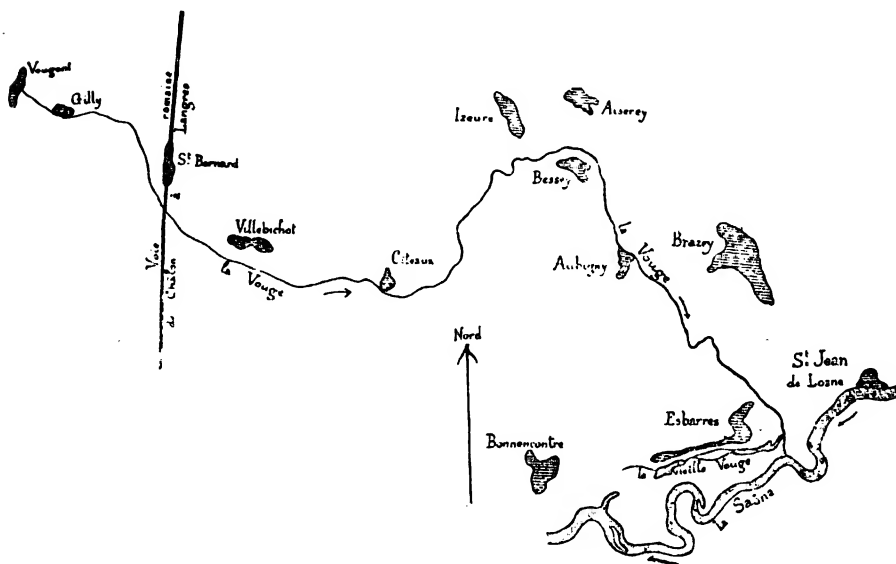
Le mot *Vidubia*, qui désignait, à l'époque romaine, la station itinéraire de la voie de Châlon à Langres se trouvant au passage même de la rivière appelée aujourd'hui la Vouge, est évidemment le même mot que *vidubium*, mais sous sa forme féminine. *Vidubia* a donné régulièrement, comme nous l'avons dit, le vocable féminin Vouge, nom de la rivière, ainsi qu'un dérivé diminutif masculin Vougeot s'appliquant au premier village arrosé par elle.

L'analogie — disons même l'identité — des deux mots *vidubium* et *Vidubia* nous conduit à chercher dans le premier, substantif commun, l'origine et l'explication étymologique du second, vocable géographique. Il est, en effet, un fait géographique incontestable : c'est que le cours de la Vouge affecte précisément la forme d'un vouge, c'est-à-dire d'une serpe (voy. la carte page 209). Le cours inférieur de la rivière, de Bessey jusqu'à la Saône, figure le manche du vouge ; le cours supérieur, de Vougeot à Bessey, a sensiblement une forme

(1) Cf. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. *Dictionnaire génér. de la Langue française*, art. VOUGES. — D'Arbois de Jubainville. *Les premiers habitants de l'Europe*, t. II, p. 362. — Ant. Thomas. *Essais de philologie française*, p. 251, et *Mélanges d'Etymologie française*, p. 33.

(2) « Là, il prit son *bedouy*, sorte de serpe fixée à l'extrémité d'un long manche, dont les laboureurs se servent pour tracer leur chemin dans les fourrés..... » (Jean Rameau, *Le Serpent*, nouvelle parue dans le journal *Le Français*, 28 juillet 1902 ; l'action se passe dans les Landes).

semi-circulaire et représente la lame, fortement incurvée, de l'instrument. Dès lors, il n'est pas invraisemblable d'admettre que cette analogie ait frappé nos ancêtres gaulois et leur ait fait appliquer à la rivière le nom d'un instrument qui leur était familier et dont l'usage devait être très répandu, si l'on en juge par la nombreuse postérité linguistique que son nom a laissée (1).



Dira-t-on que la notion de la ressemblance entre un vouge et le cours d'une rivière ne peut venir à l'esprit que si l'on a sous les yeux une carte géographique? Ce n'est pas certain. En tous cas, il nous a paru intéressant de présenter cette hypothèse toute nouvelle; si étrange qu'elle paraisse au premier abord, l'explication étymologique que nous proposons ne nous semble pas indigne d'être examinée. D'ailleurs, la nuit qui entoure les origines des noms de rivières est si profonde que la moindre lueur susceptible d'éclairer ces ténèbres ne doit pas être négligée.

(1) Le cas des « monts Faucilles », expression géographique tirée de la forme incurvée que présente la direction générale de la chaîne qu'ils constituent, ne saurait être assimilé au cas de la Vouge, car la dénomination de « monts Faucilles » est récente et d'origine savante.

DEUXIÈME FASCICULE : PÉRIODE GALLO-ROMAINE

Page 19. — **AIGNAY-LE-DUC.**

Mignard (1) rapporte à Aignay une forme *Atanacus*, sans indiquer ni date ni source. D'autre part, Grégoire de Tours désigne, sous le nom d'*Athanacus*, le monastère d'Ainay, bâti au confluent de la Saône et du Rhône. Ce double rapprochement nous permet de présenter, pour Aignay-le-Duc, un autre thème explicatif, à savoir *Athaniacus*, qui, phonétiquement, eût abouti à Aignay.

Remarquons, à propos d'Ainay et de son thème *Athanacus*, que ce thème a dû devenir en forme basse *Adenacus*, lequel s'est simplifié ensuite, par chute de la dentale, en *Aenacus*, d'où Ainay. L'intermédiaire que nous supposons, *Adenacus*, est bien voisin de la forme *Adenaius* désignant, au ix^e s., Aigny (Marne); mais nous n'irons pas, toutefois, jusqu'à conclure à l'identité des primitifs : il se peut fort bien qu'*Adenaius* réponde à un thème étymologique propre, distinct d'*Athanacus*.

Page 20. — **AISEREY.**

Le thème *Assyriacus*, malgré l'appui qu'il semble trouver dans certaines formes anciennes, n'est pas satisfaisant au point de vue phonétique, et, d'ailleurs, le gentilice *Assyrius* est inconnu. Nous préférons donc un primitif *Acirriacus*, formé sur *Acirrius*, gentilice ou tout au moins nom d'homme, probablement pérégrin, connu par une inscription.

Acirriacus, réduit à *Aciriacus*, donne régulièrement Aiserey, par changement en s doux du c sibilant lafin et dégagement d'un i qui se lie en diphongue à la voyelle précédente, comme cela se voit dans « Maizières », « voisin », venus de *Maceria*, *vicinus*.

Azérat (Haute-Loire) est connu sous une forme ancienne *Aceracus*, conforme à la phonétique, qui nous a guidés dans l'opinion ci-dessus.

Page 34. — **BLANCEY.**

La forme *Blanciagus in pago Alsinse* se retrouve en 999 (Gall. christ., instr., col. 75).

Ajouter, après le deuxième alinéa de cet article :

Le vocable eût dû rester Blancey. S'il est Blancey, c'est par suite d'une altération phonétique inexpliquée. Au reste, cette confusion entre le son du c doux et le son z ne date pas d'hier, puisqu'elle trompait déjà le clerc du ix^e s. rédigeant l'acte rapporté dans l'*Histoire des comtes d'Autun*. Elle a trompé d'autres scribes aussi : témoin le diplôme de Charles le Gros, daté de 886, en faveur du mo-

(1) Mignard. — Excursions dans la Bourgogne septentrionale par les voies romaines et leurs embranchements, p. 52 (in Recueil de diverses Etudes archéologiques dans le pays de la Montagne, Dijon, 1872).

nastère de Saint-Seine, où on lit : « ... in pago Senonense, res que sunt in Blanciaco (1) ... » ; témoin encore une charte de 937 (Bruehl, *Recueil des Chartes de Cluny*, I, p. 460), où le Blanzzy de Saône-et-Loire est latinisé *Blanciacus* et *Blantiacus*.

Page 49. — **CHASSENAY (VIC-DE-).**

Au thème *Cacenacus* il est peut-être préférable de substituer *Cassenacus*, qui donne directement Chassenay, tandis que, régulièrement, *Cacenacus* aurait dû laisser Chasenay ou Chaisenay, Chézenay, comme *Maceriæ*, *Sarraceni*, *vicinus* ont produit Mazières (et Mazières ou Mézières), Sarrazins, « voisin ». *Cacenacus* n'est pourtant pas impossible, puisque nous avons le cas analogue de *Lucenacus*, qui a laissé Lucenay (Côte d'Or), à côté de Luzinay (Isère).

Page 51. — **CHAZILLY.**

C'est probablement à tort que nous avons admis le thème *Cassiliacus*, en nous fondant sur la seule forme tardive de 1229, alors qu'à partir de 1259 la notation par s doux est constante. Jusqu'à découverte de preuves plus décisives, il est plus rationnel de suspecter la forme de 1229, trop peu ancienne. d'ailleurs, pour s'imposer, et d'accepter pour légitime la prononciation par z usitée depuis 1259. On se mettra ainsi d'accord avec la phonétique, qui exige un primitif *Caciliacus* (ou *Cacelliacus*, lequel est, au ^x^e s., le nom d'une villa du Mâconnais), laissant régulièrement Chazilly ou Chaisilly. *Cacilius*, s'il n'a pas été signalé comme gentilece, est attesté comme cognomen au féminin *Cacilia*, et il appartient à la famille du gentilece bien connu *Cacius*.

Un thème *Caselliacus*, formé sur le nom de la gens *Casellia*, expliquerait également Chazilly.

Page 61. — **CUISEREY.**

Un thème qui serait tout à fait satisfaisant au point de vue phonétique et qui aurait sur *Cocidiacus* l'avantage de ne pas exiger le changement de *d* en *r*, est *Cociriacus*. Le gentilece *Cocirius* n'a pas, il est vrai, été signalé jusqu'à présent ; mais deux inscriptions ont fourni *Cociru*, qui est vraisemblablement le datif gaulois d'un nom d'homme *Cociros*, et celui-ci a bien pu engendrer le gentilece *Cocirius*. *Cociros* appartient, d'ailleurs, à une famille qui compte plusieurs représentants : *Cocurus*, *Cocuro*, *Cocillus*, *Cocilius*.

Page 62. — **DARCEY.**

Comme homonymes, ajouter Dercé (Indre-et-Loire, Vienne) ; celui de la Vienne est noté *Darciacus* en 987.

(1) Localité qu'il nous est, d'ailleurs, impossible d'identifier, car il n'existe plus de Blauzy, ou Blangy, ou Blandy dans l'ancien territoire du Sénonais.

Page 64. — **ECHIGÉY.**

Ajouter les formes anciennes : *Heschegeius*, v. 1140 (Gall. christ., IV, p. 577). — *Aschegeyus*, 1195 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne de Dijon, p. 294).

Page 76. — **GENLIS.**

Il convient, peut-être, de n'accepter qu'avec doute la forme *Gediacensis* donnée par Pérard, p. 147 (et non 47 comme nous l'indiquons). La lecture *Gilbuacensis* (p. 148) qu'il nous transmet dans l'acte suivant et qui, venant à la même place que *Gediacensis* dans l'acte précédent relatif au même événement, doit indiscutablement désigner Genlis, est manifestement fautive; il pourrait bien en être de même de *Gediacensis*. La Chronique de Saint-Bénigne, à cette occasion, écrit *Genliacensis*; il est vrai que les notations de noms de lieu cités pour des faits du ix^e s. dans une chronique écrite au xi^e s. ne possèdent pas la valeur qu'elles ont dans les textes primitifs, et entre les actes eux-mêmes reproduits par Pérard et le passage de la chronique qui les résume, la préférence devrait aller aux premiers. Mais, étant donné que l'auteur de la Chronique de Saint-Bénigne a généralement transcrit les noms de lieu tels qu'il les lisait dans les chartes consultées pour la rédaction de son manuscrit, nous ne sommes pas éloignés de croire que, dans le litige actuel, la vérité est du côté de la Chronique, et non pas chez Pérard qui nous fournit deux formes anciennes dissemblables entre elles et non moins éloignées du vocable tel que nous le connaissons depuis le xi^e s. Sans rejeter absolument *Gediacus*, il est permis de prendre en considération le *Genliacus* de la Chronique de Saint-Bénigne, qui représente vraisemblablement un primitif tel que *Genuliacus*, dont la voyelle atone précédant la syllabe tonique serait tombée. Un *Genuliacus* se rencontre dans Pardessus, *Diplomata*, t. I, p. 138, en date de 573. Cette solution a pour elle, en apparence, l'avantage de la simplicité; mais, il faut en convenir, il est phonétiquement assez difficile de rattacher Genlis au thème *Genuliacus* aussi bien qu'au thème *Gediacus*.

Page 88. — **MAGNIEN.**

En réalité, la forme *Magniacus* de 884, empruntée par nous au Cartulaire général de l'Yonne, ne concerne pas Magnien, mais bien Magny, c. d'Avallon (Yonne). Il en résulte qu'il faut retirer Magnien de la série des vocables terminés en *-acus*.

Page 99. — **MAXILLY.**

Ajouter les formes anciennes suivantes : *Marsileyus* (Pérard). — *Maxileius*, 1454 (Hist. de Saint-Etienne de Dijon, pr., p. 195).

Remplacer l'alinéa des homonymes par le suivant :

HOMONYMES. — Nous ne donnerons pas pour tels Maxilly (Haute-Savoie), Massilly (Saône-et-Loire, Vienne), car rien ne prouve qu'ils répondent, comme le Maxilly de la Côte-d'Or dont un accident a modifié la phonétique, à un primitif *Marciliacus* ou *Marcelliacus*. Nous avons même, pour le Massilly de Saône-et-Loire, la preuve que sa graphie actuelle est étymologique, car sa forme ancienne, plusieurs fois répétée aux chartes de Cluny, est *Maxiliacus*, par ex. en 990-991 (Bruehl, Rec. Chartes de Cluny, III, p. 91); le thème est vraisemblablement ici *Mascilliacus*.

Page 100. — **MELOISEY.**

A partir de la ligne 22, substituer la rédaction suivante :

Nous proposons le primitif *Mollitiacus* ou *Molletiacus*. L'existence de la gens *Molletia* est attestée; *Mollitius*, qui n'est peut-être qu'une variante de *Molletius*, a été rencontré sur une inscription.

Molletiacus donne normalement en français Moleisey (voir AISY, p. 21) — stade *Molesiacus* du ix^e s. — Puis Moleisey est devenu Moloisey en dialecte bourguignon, ce qui n'aurait pas eu lieu en dialecte de l'Île de-France, en français proprement dit, car là c'est seulement l'e long accentué et libre qui devient *êi*, puis *oi*, comme dans *credere*, « creire, croire »; or, tel n'est pas le cas de l'e de *Molletiacus*, qui n'est pas accentué. Pourquoi cette anomalie apparente? Elle pourrait bien provenir de ce qu'il y a eu déplacement d'accent dans Moloisey. Pour quiconque entend prononcer par les bouches bourguignonnes Moloisey, comme aussi Benoisey, Savoisy, qui présentent le même accident, il n'est pas douteux que l'accent portait sur la pénultième, sur *oi*, et non pas sur la dernière syllabe *-sey*, comme le voudraient les règles de l'accent français. Dans la pratique, l'e non accentué du latin *Molletiacus* a donc ici pris l'accent en français et dès lors s'est trouvé dans les conditions voulues pour son changement en *oi*.

Page 102. — **MISSERY.**

A la rédaction primitive, substituer la rédaction suivante :

FORMES ANCIENNES. — *Meseriacus*, 723 (d. Plancher, I, pr., p. 1). — *Misciriacus*, 893 (Cart. de Flavigny, copie de Semur, 23^e charte). — *Misiriacus*, 1209 (Cart. d'Autun, II, p. 110). — *Misseré*, 1283 (*id.*, p. 48). — *Misseriacus*, xiv^e s. (*id.*, p. 385). — *Misserey*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

C'est à tort que M. J. Garnier donne *Miseriacus* en 723: Pardessus, dom Plancher et la copie du Cart. de Flavigny que nous avons eue entre les mains, s'accordait pour écrire *Meseriacus*.

Meseriacus figure dans le testament de Guiré à titre de donation à la basilique de Saint-Andoche de Saulieu : « *in pago alsinse et in pauliacinse Meseriacum, Ceresiacum, Vallinse.....* ». *Ceresiacus* n'est pas identifié, mais *Meseriacus* ne peut être que Missery, situé aux

confins des trois *pagus avalensis, alsensis, pauliacensis*; et cette situation lui vaut, conformément au flottement habituel des localités placées à la limite des *pagus*, d'être, dans l'acte de 723, englobé sous la rubrique *in pago alsinse et in pauliacinse*, tandis que la pièce de 893 le place dans l'Avallonnais. D'autre part, le *Misciriacus* de 893 s'applique à Missery de la façon la plus certaine, car il est cité en compagnie de localités immédiatement voisines, Thoisy, Saiserey et la **ferme des Ingeys** (autrefois *Deseingey*, puis *grange d'Esseingey*): certain *Ardrodus* donne à l'abbaye de Flavigny « *res que sunt site apud Avenlense (sic) et in fine Octisiacense, vel villam nuncupatam Sasiriacum,..... et alias villas Dissingiacum et Misciriacum.....* » Il était bon de souligner la justesse de l'identification, alors qu'il s'agit de deux formes quel'que peu divergentes concernant le même lieu habité.

Pour la détermination du thème étymologique, nous nous basons, suivant la règle générale que nous nous sommes imposée, sur la forme la plus ancienne, sur *Meseriacus*. M. d'Arbois de Jubainville croit à un primitif *Miceriacus*, issu du gentilece *Micerius* qui n'a pas été relevé directement, mais qui est attesté par la lecture d'un *fundus Micerianus* sur la Table de Veleia. *Meseriacus* constitue bien, en effet, une forme basse de *Miceriacus*, car le *c* sibilant latin, en pareille position, devient en français *s* doux, comme dans *gicerium* (class. *gigerium*), *licere*, *vicinum*, *racinum* (cl. *racenum*) devenus « gésier, loisir, voisin, raisin », comme dans *Saciriacus*, noté *Sasiriacus* en 893, devenu **Saiserey**, hameau de Missery.

L'adoption du thème *Miceriacus* n'est pas, il est vrai, sans provoquer quelques objections. On peut s'étonner, d'abord, qu'en 723, le changement du *c* sibilant en *s* doux soit déjà un fait accompli, car, au dire des philologues, cette évolution est notablement postérieure au premier quart du VIII^e s. Mais ceci n'est qu'un argument secondaire, et *Meseriacus* pourrait bien avoir raison contre les philologues. Ce qui surprend davantage, c'est de voir *Miceriacus*, après avoir régulièrement fourni le stade *Meseriacus*, qui équivaut à *Mesery* ou *Misery*, aboutir à *Missery*, et cela dès la fin du IX^e s. Aussi, devant cette persistance de la sifflante depuis 893, pourrait-on être tenté de suspecter le *Miseriacus* de 723 et de préférer pour primitif *Misciriacus* ou *Misceriacus*, qui donne régulièrement *Missery*; on se trouverait même, jusqu'à un certain point, autorisé dans cette voie par le cas de Michery (Yonne), qui est *Misceriacus* en 833, *Misseriacus* en 1157, *Missery* en 1285, et qui paraît bien établir l'existence d'un thème *Misceriacus*, dont le gentilece générateur **Miscirius* ou **Misce-rius*, non relevé, serait apparenté au gentilece *Miscius* connu. Pour-

tant, en dépit de ces petites difficultés phonétiques, nous croyons devoir nous en tenir à la forme de 723, que nous avons la bonne fortune de posséder, et admettre le thème *Miceriacus*, en considérant le retour à Missery, après *Meseriacus*, comme une de ces anomalies qu'on rencontre quelquefois dans les études toponomastiques, et devant lesquelles on est bien forcé de s'incliner. Un accident du même ordre, mais plus tardif, et qui a finalement été corrigé, a frappé Misery (Yonne), qui, noté *Miseriacus* en 1258, et *Misery* en 1319, devient *Misseré* en 1510, et reste *Missery* en 1682, pour redevenir Misery en 1740. Un autre exemple du retour injustifié du son doux au son sifflant nous est fourni par B'ancey, qui, étymologiquement, est Blangey, *BLANZIACUS* en 855.

HOMONYMES. — Au thème *Miceriacus* se rattachent apparemment Misery (Seine-et-Oise, Somme, Yonne); Miserey (Doubs, Eure, Haute-Saône); Miséré (Deux-Sèvres); Miseray (Eure et-Loir), qui est *Miseriacus* en 1078; Mizeray (Indre); Mizériecc (Loire); Mizérioux (Ain, Loire); Mizeriat (Ain). — Meziré (terr. Belfort), qui est *Miserey* en 1317, et *Miserach* en allemand.

Michery (Yonne) semble différent, comme nous l'avons dit.

Pour Missiriac (Morbihan), qui est *Miceriac* en 1130, il est assez difficile de se prononcer. S'appuyant sur la forme de 1130, M. d'Arbois de Jubainville en fait un *Miceriacus*. On peut objecter qu'une forme du ^{xiii} s. n'est guère probante; rien ne démontre qu'on ait, dans *Miceriac*, la survivance tardive du thème étymologique, et il est fort possible qu'on ait écrit le vocable avec un *c*, simplement pour marquer le son sifflant qu'il possédait peut-être alors comme de nos jours.

Mézériat (Ain) appartient à une autre catégorie; son primitif est *Maceriacus*, reproduit par une forme ancienne.

On rencontre aux Chartes de Cluny une localité aujourd'hui disparue, autrefois située dans la région de Suin, aux confins de l'Autunois et du Mâconnais, et qui est notée au ^x s. tantôt *Miseriacus* et *Misiriacus*, tantôt *Maceriacus*, *Masariacus*, *Masiriacus*. Le contexte des divers actes où paraissent ces mentions indique clairement qu'il s'agit du même lieu habité; mais la diversité des formes anciennes ne permet pas de se prononcer entre le thème *Miceriacus* et le thème *Maceriacus*.

Page 122. — **SACQUENAY.**

Ajouter la forme *Sécuné*, 1161 (Hist. de Saint-Etienne de Dijon, pr., p. 109).

Page 130. — **SOUSSEY.**

Dans l'état actuel de la documentation, il est préférable d'adopter le thème *Socciacus*, qui est d'accord avec les formes passées. Si nous avons un moment songé à un primitif *Soliciacus*, c'est que nous étions alors influencés par une forme ancienne *Solicia*, rapportée par M. J. Garnier à Soussey, forme que nous avions considérée comme pouvant représenter, à la rigueur, un *Soliciacus* avorté. Mais, depuis, nous avons pu étudier (1) ce *Solicia*, qui est cité, en 886, au Cartulaire de Saint-Seine, dans le diplôme de Charles le Gros, et qui reparait au même Cartulaire, en 1178, sous la notation *Sollotia*, dans un privilège du pape Alexandre III. Or, il ne s'agit nullement là de Soussey; le contexte prouve suffisamment, d'après l'ordre d'énumération des lieux mentionnés, que cette localité, aujourd'hui disparue, se trouvait dans la vallée de l'Oze, non loin, sans doute, de Salmaise ou de Villotte-les-Saint-Seine. La charte de 886 dit, en effet : « *res que sunt..... in Buxo, et Prusiliaco, et in Ruiliaco, et Gyssciaco, et Grysciniaco, et Porciniaco, et Sarmasia, et Solicia, villam quoque que vocatur ad Sanctum Hylarium.....* »; et celle de 1178 : « *res quas habetis..... in Buso, in Prusiliaco, in Turciaco, in Tiniaco, in Gisiaco, in Porciniaco, Salmasia, Sollotia, Villulam cum capella, Turciacum cum capella, villam que vocatur ad Sanctum Hylarium.....* ».

Il n'est pas sans intérêt de constater qu'il a, jadis, existé dans ce coin de Bourgogne un lieu habité désigné par le féminin du gentilece *Solicius*, et, par conséquent, homonyme de ce *Solicia* connu par une inscription de Basoilles (Vosges), chef-lieu, au Moyen-Age, du *pagus Solocensis*, et identifié à Soulosse (Vosges) par M. Longnon. La forme latine *Sollotia* de l'homonyme bourguignon au ^{xiii} s, indique, de plus, qu'il a dû être alors, lui aussi, Soulosse en français.

Pour en revenir à Soussey, la conclusion est qu'il faut abandonner *Soliciacus*, que rien ne justifie plus.

Page 134. — **THOMIREY.**

On pourrait encore proposer pour thème étymologique *Talamariacus* ou *Talomariacus*, formé sur un gentilece dérivé du nom d'homme gaulois **Talamarus* ou **Talomarus* (voir TALMAY, p. 171). Ce thème a l'avantage d'être connu sous la forme *Talmariacus* désignant, en 940 (Bruehl, *Ch. de Cluny*, I, p. 493), une localité du Châtillonnais qui serait aujourd'hui représentée par Mont Saint-Vincent (Saône-et-Loire).

Ce primitif, qu'il soit *Talamariacus* ou bien *Talomariacus*, donne régulièrement Taumerey ou sa variante Taumirey, graphie qui prévaut encore

(1) Voir les chartes du Cart. de Saint-Seine reproduites par J. Marc, *Contribution à l'étude du Régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine*, 1896.

au **xv^e s.** pour notre village bourguignon. Remarquons que la graphie *Tau-* est un argument en faveur d'un thème en *Tal-* ; car avec un thème en *Tau-*, la diphthongue latine *au* aurait de très bonne heure, comme c'est la règle, été notée *o*, comme nous le voyons, d'ailleurs, au **ix^e s.** pour Torcy (dans *Torciacus* représentant *Tauriciacus*), et au **x^e s.** pour Thorey (dans *Toriacus* représentant *Tauriacus*).

Page 142. — **VERREY-SOUS-DRÉE.**

Ajouter l'alinéa suivant :

HOMONYMES. — Vallery et Vellery (Yonne), qui sont l'un et l'autre notés *Valeriacus*, le premier en 1218, le second en 1247, sont des homonymes de Verrey-sous-Drée.

Page 149. — **MARLIENS.**

Ajouter la forme *Mailliens*, 1195 (Fyot, *His.* de Saint-Etienne de Dijon, p. 294).

Page 154. — **ALOXE.**

La forme de 878 est, en réalité, *Alussa* et non *Alussia*, comme nous l'avons vérifié dans l'Histoire de Saint-Martin-d'Autun, par Bulliot. *Aloxe* n'aurait pas, dès lors, sa source dans un gentilice **Alussius* pris au féminin, mais dans un nom d'homme employé adjectivement. Ce nom peut être soit **Alussus*, sous son féminin *Alussa*, soit même **Alussa*, puisqu'il a existé, en Gaule comme à Rome, des noms d'homme et des cognomens possédant la désinence féminine de la première déclinaison : ex. *Catussa*.

Page 158. — **FIXIN.**

Ligne 12. — Après le mot..... romane, continuer ainsi : et qui serait formé à l'aide d'un suffixe « in », à tel point inusité en pareil cas, qu'on n'en pourrait, sans doute, citer aucun autre exemple dans la toponomastique française.

Page 197. — **SAVOUGES.**

En l'absence de forme ancienne instructive, on pourrait risquer l'hypothèse suivante : Savouges (avec *s* terminal parasite) représenterait le thème *Sapaudia*, qui désigne, au **iv^e s.**, dans Ammien Marcellin, et au commencement du **v^e**, dans la *Notitia provinciarum et civitatum*, une contrée avoisinant le lac Léman. Ce nom, légèrement modifié un peu plus tard en *Sabaudia*, est resté à une province de l'ancienne France, la Savoie (1).

(1) Le territoire de notre ancienne province de Savoie ne concorde que partiellement avec celui de la *Sapaudia* primitive. Ils n'ont de commun que la partie septentrionale de ladite Savoie, à peu près notre département actuel de la Haute-Savoie ; la Maurienne et la Tarentaise (correspondant au dép. de la Savoie) n'étaient pas comprises dans la *Sapaudia*, qui, d'autre part, s'étendait au nord du lac Léman.

Sabaudia est devenu Savoie, par substitution de *v* à *b*, réduction de *au* latin à *o*, et chute de la dentale intervocale. Cette évolution n'exclut point la possibilité, dans une région plus septentrionale, d'un autre processus non moins régulier aboutissant à « Savouge », avec une finale plus conforme aux habitudes de la langue d'oïl; ici, l'*i* suivant la dentale se serait consonnifié en *g* doux, avec disparition consécutive de cette dentale, d'où Savoge, puis Savouge par allongement de la voyelle accentuée. Au reste, le nom de la Savoie, que l'on rencontre sous la forme *Sabaja* en 811, *Savoia* en 1100, est *Savogia* au XII^e s. (1108 et 1111, au Cartulaire B. de Grenoble).

Dans cette conception, Savouges serait un vocable d'origine ethnique donné, par exemple, à un lieu habité au début par des originaires de la *Sabaudia*. Il faut, dès lors, admettre que la localité a été dénommée et vraisemblablement fondée à l'époque romaine, ou au plus tard à l'époque mérovingienne, avant que le mot *Sabaudia* n'eût, dans sa patrie d'origine, atteint son évolution complète et ne passât sous la forme « Savoie » dans les noms de lieu.

Toutefois, il se pourrait aussi que le mot « Savoie » ait eu pour équivalent « Savouge » dans le parler bourguignon et ailleurs, auquel cas l'application de ce vocable à un lieu habité nouvellement créé aurait pu être plus tardive et se produire à une époque variable du Moyen-Age, tant que ce terme « Savouge » serait resté dans le langage populaire de la région. Ce qui plaide en faveur de la possibilité de cette seconde alternative, c'est la constatation, au Cartulaire de Grenoble, de la notation *Savogia*, pour désigner la Savoie au commencement du XII^e s; il est, en effet, assez naturel de voir là une latinisation décelant une appellation « Savoge » usitée en Savoie, même dans le parler local, sans quoi la raison d'être de *Savogia*, à côté de *Savoia* et de *Sabaudia*, ne se justifierait pas. Savouges, variante de Savoie, serait, en tous cas, un vocable plus ancien que ses homonymes plus ou moins modernes Savoye, Savoie ou la Savoie, dont il existe, au *Dictionnaire des Postes*, douze exemplaires appartenant à des hameaux de onze départements.

Il n'y a pas d'autre Savouge en France.

ERRATA

PREMIER FASCICULE. — PÉRIODE ANTÉROMAINE

- Page 23. — Lignes 10 et 11, au lieu de : « ligure », lire : « ibère ».
Page 31. — En tête de page, au lieu de « LIVRE II », lire « CHAPITRE II ».
Page 34. — Ligne 15, au lieu de « *Majoscus* », lire « *Majascus*. »
Page 35. — Ligne 14, supprimer *Cavarosca*, le thème étymologique de Chevroches (Nièvre) étant, en réalité, *Cava rocca*, Chève roche, c'est-à-dire « roche creuse ».

Page 37. — Entête de page, au lieu de « LIVRE III », lire « CHAPITRE III ».

Page 39. — Ligne 31, après *Lugdunum*, ajouter : « pour un plus ancien *Lugudunum* ».

Page 41. — Dernière ligne, au lieu de XXVII *junii*, lire « XXV *september* ».

Page 67. — Ligne 5, supprimer la forme *Bellenevre*, imprimée à tort, dans Pérard, pour *Bellevre*,auj. Bellevue (Saône-et-Loire).

Page 68. — Ligne 2, au lieu de « belle », lire « belo ».

Page 69. — Ligne 31, lire « *Antonavos*, *Antonnaca*, *Antonavi* ».

Page 73. — Ligne 34, au lieu de Vauvey, lire « Vanvey ».

Page 91. — Ligne 5, supprimer la forme *Vaverensis finis*, qui ne s'applique pas à Vesvres.

Page 96. — Ligne 15, au lieu de « *Sisunnus* », Pérard écrit, en réalité, « *Sisunus* ».

DEUXIÈME FASCICULE. — PÉRIODE GALLO-ROMAINE

Page 11. — Ligne 28, au lieu de « dans la Marne », lire « dans le Maine ».

Page 18. — Ligne 20, au lieu de « *Abbaciensis* », lire « *Abbiacensis* ».

Page 18. — 2^e ligne de la note (3) en bas de page, compléter ainsi : Dijon, 1901, p. 76.

Page 18. — Dernière ligne, au lieu de « *traco* », lire « *trace* ».

Page 35. — 2^e ligne de la note en bas de page, au lieu de « *Blasse-gny* ou *Blessigny* », lire « *Blasigny* ou *Blésigny* ».

Page 55. — Ligne 5, après *Cadriacus*, ajouter « forme basse probable de *Caturiacus* (voy. CHARREY) ».

Page 63. — Ligne 18, au lieu de « *Draceaicum* », lire « *Draceaicus* ».

Page 76. — Ligne 12, au lieu de « p. 47 », lire « p. 147 ».

Page 86. — Ligne 21, au lieu de « *Lareyus*, x^e s. », lire « *Lareyus*, xv^e s. ».

Page 95. — Ligne 40, au lieu de « sont des homonymes », lire « sont parfois des homonymes ».

Page 107. — Ligne 31, au lieu de « *Nonlayum* », lire « *Nonlayus* ».

Page 120. — Ligne 6, au lieu de « *Receyum* », lire « *Receyus* ».

Page 140. — Ligne 3, lire ainsi : « *Vellaunus*, par l'intermédiaire d'un gentilice *Vellaunius* ».

Page 140. — Ligne 25, lire ainsi : « articulé Venn'ré, ou Vendrey, Venrey, comme *Veneris dies* a fait « vendredi », en patois bourguignon « venr'di », et *Portus Veneris* »

Page 141. — Ligne 3, au lieu de « *Viridianus* », lire « *Viridanius* ».

Page 149. — Ligne 15, au lieu de « *Mallianus* », lire « *Malliacus* ».

Page 149. — Ligne 33, modifier ainsi : « *Artio*, *Gallio*, qui, par leur cas régime *Artionem*, *Gallionem*, ont laissé Arçon, Gaillon ».

Page 151. — Ligne 6, au lieu de « *Brinnio* », lire « *Brinnionem* ».

Page 156. — Ligne 22, lire ainsi : « (*Crupellii*, qui, à la basse époque, s'altère en *Crupelli*) ».

Page 166. — Ligne 9, au lieu de « *Tanasto* », lire « *Tasnato* ».

Page 193. — Ligne 5, lire ainsi : « *Neirone* (*in Gall. christ.*, IV, col. 528).

(A suivre.)

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LOCALITÉS

ET DE LEURS FORMES ANCIENNES

Les noms de communes sont en CAPITALES, les noms de hameaux ou écarts en « romain », les formes anciennes en *italique*.

Lorsqu'en face d'un nom plusieurs pages différentes sont indiquées, c'est le nombre écrit en caractères gras (ex. **8**) qui renvoie à l'article principal relatif à ce mot.

<i>Accenay</i>	24	Allerey	22
<i>Accey, Acceyus</i>	68	<i>Allossa, Allosia, Allossia</i> . . .	154
<i>Accyus</i>	68	<i>Alorsa, Alorse, Alorsia</i> . . .	154
<i>Acenay</i>	24	<i>Alosse, Alosia, Alossia</i> . . .	154
<i>Aciacus</i>	68	<i>Alouce</i>	154
<i>Aculiacus</i>	66	ALONE	154 217
ACUS	1 3 7 8	<i>Alussa, Alussia</i>	154 217
-adis	161	<i>Alziriacus</i>	20
-adus	160 161	AMPILLY-LE-SEC , <i>Ampil-</i> <i>leyus</i>	22
AGEY, Ageius	17	AMPILLY - LES - BORDES , <i>Ampilé</i>	22
<i>Agnaius</i>	19	<i>Ampilly-le-Haut</i>	23
<i>Aguilley</i>	65	ANCEY, Anceius, Ancé . . .	23
<i>Aguilly (en note)</i>	66	<i>Antegneius</i>	23
<i>Aguleius</i>	65	ANTIGNY-LA-VILLE , <i>An-</i> <i>tigni</i>	23
<i>Aguliacus, Agulliacus, Agul-</i> <i>lim</i>	66	<i>Antigny-le-Château, Anthi-</i> <i>gney</i>	23
<i>Aigey</i>	17	<i>Antiniacus, Antinniacus</i> . . .	23
AIGNAY-LE-DUC	19 210	ANUS	7 147
<i>Aigney</i>	20	<i>Aquiliacus</i>	66
<i>Aingnay</i>	19	ARCENAY (LA-COUR-D') . . .	24
AISEREY	20 210	<i>ARCEY, Arceis</i>	24
AISEY-LE-DUC , <i>Aiseyus</i> , <i>Aisey</i>	20	<i>Arcio</i>	150
<i>Albania, Albane</i>	154	<i>Arco (en note)</i>	150
<i>Albiniacus, Albineyus</i>	26	ARÇON	150
<i>Alciacus</i>	26	ARCONCEY, Arconciacus , <i>Arconceyus</i>	25
<i>Aleriacus, Aliriacus</i>	21		
ALLEREY, Alerey, Alereius . .	21		

Arconcey	25	Aigny, Aynayus	19
Arcunciacus	25	Aziriac	20
Argilley, Argilleyus	26		
ARGILLY, Argilliacus, Argi- liacus	25	Baissé, Baysses, Baissey , Baissy	30
Arrain, Arrant	172	Bajodrum (en note)	150
ARRANS	172	Balaan, Balaon, Balaun	204
Arziliacus	25	Balbinicus	28
Aschegeyus	212	BARBIREY, Barbyré	27
Aschiriacus	64	Barbircus	27
Asciriacus, Asziriacus, Assi- riacus	20	Bargeon	150
Asé, Aseius	20	BARJON	150
Asiriacus	20	Barjon, Barjum	150
Assona	173	Bassiacus, Basciacensis, Bas- sicum	30
Atanacus	210	BAUBIGNY, Baubegni, Bau- bigneyus	28
ATIS, ATUS	160	Becey	30
Aubaigne, Aubaigne	155	Beilleiacus	32
AUBAINE	154 155	Beilleyus	31
Aubeyne	155	BELAN-SUR-OURCE	204
Aubigny	26	Belaone (de)	204
AUBIGNY-LA-RONCE	26	Belaon, Belaum, Belaun	204
AUBIGNY-EN-PLAINE	26	Belent	35
AUBIGNY-les-SOMBERNON	26	Beleun	204
Aucey, Auceyus	27	Beligniacus, Beligné, Beli- gny, Belingney, Beliniacus	35
Auderatis	165	Bellaum	204
Auderatus	165	Belone (de)	204
Audrate	165	BENOISEY	28
Aulaciacum (en note)	26	Berbirey	27
Auriacus (en note)	54	Berin	174
Ausona	173	BESSEY-LES-CITEAUX	30
Aussona, Aussonia	173	BESSEY-EN-CHAUME	30
AUXEY-LE-GRAND	26	BESSEY-LA-COUR	30
Auxey (le Petit)	27	BEUREY-BEAUGUAY	31
Auxiliacus	109	Beurey	31
Auxone	173	BÉVY, Bévis, Beriz	31
AUXONNE	173	Biceius, Biceus	32
Auzona	173	BIERRE	205
Avelunniacus	139	BILLEY, Billeiacus	31
Avogne	155		
Avonium, Arone, Avonne	155		
AVOSNES	155		

BILLY-LES-CHANGEAUX.		<i>Bren</i>	175
<i>Billry, Billi, Billatum</i>	32	<i>Brescono, Bresconi, Bres-</i>	
<i>Binceyus</i>	40	<i>chono</i>	175
BISSEY-LA-COTE	32	BRESSEY-SUR-TILLE	37
BISSEY-la-PIERRE	32	BRÉTIGNY, <i>Bretignis</i>	38
<i>Bissiacus, Bixé</i>	32	<i>Briannaicus</i>	38
<i>Blacia, Blaciacus</i>	33	BRIANNY, <i>Brianney</i>	38
BLAGNY, <i>Blaineis</i>	32	<i>Brigendo</i> (en note)	150
BLAISY-BAS, <i>Blaisé, Blai-</i>		<i>Brin</i>	174
<i>sey</i>	33	<i>Brino</i>	174
BLAISY-HAUT, <i>Blasei</i>	33	<i>Briscono, Briscona, Bris-</i>	
Blaizy	33	<i>choni</i>	175
BLANCEY, <i>Blanceyus</i>	34 210	<i>Briscon, Briscone</i>	175
<i>Blanciacus</i>	34 210	<i>Britiniacus</i>	38
Blangey, <i>Blangé, Blangiacus</i>	34	BROCHON	175
<i>Blaniacus</i>	32	<i>Broichons</i>	175
<i>Blasiacus</i>	33	<i>Broignon, Brognium</i>	151
<i>Blanziacus</i>	34	BROIN	175
<i>Blassey</i>	35	<i>Broin</i>	175
<i>Blatciacus, Blatsiacus</i>	35	BROINDON	204
<i>Blatziacus</i>	33	<i>Bronon</i>	151
<i>Blecey</i>	35	BRUANT (DÉTAIN ET).	176
<i>Blegné</i>	32	<i>Bruant</i>	176
BLESSEY	35	<i>Bruant</i>	176
BLIGNY-SUR-OUCHÉ	35	<i>Bruciacus, Bruceus, Brucé</i>	37
BLIGNY-SOUS-BEAUNE	35	<i>Brun</i>	174
BLIGNY-LE SEC	35	<i>Bucego</i>	40
<i>Boceius</i>	36	BUNCEY	40
<i>Boneseius</i>	28	<i>Bunciacus</i>	40
<i>Bornadus, Bornatus</i>	161	<i>Buriacus, Burreyus</i>	31
<i>Boucey, Bouceyus</i>	36	<i>burnacensis, burniacensis</i>	161
BOUSSEY	36	<i>Burray-Bealgay, Burry-Beaul-</i>	
BRAIN	174	<i>gay</i>	31
<i>Braissey, Braizy</i>	37	<i>Bussey, Buxey</i>	30
<i>Braiziers</i>	36	<i>Bussi, Bussiacus</i>	40
<i>Braseius, Brasers, Brasiers</i>	36	BUSSY-LA-PÊLE	40
<i>Brasiacus</i>	37	BUSSY-LE-GRAND	40
BRAZEY-EN-MONTAGNE	36	<i>Buxeius, Buxi</i>	40
BRAZEY-EN-PLAINE	36	<i>Bysseius</i>	32
<i>Brecey</i>	37		
<i>Bregnon</i>	150	<i>Cadiniacus</i>	50
		<i>Cadonatus, Cadoniacus, Cae-</i>	
		<i>doniacus</i>	46

<i>Cadriacus</i>	48 55	CHAMBOËUF	177
<i>Caldiniacus</i>	50	CHAMPAGNY	43
<i>Calneiactus, Calniacus</i>	44	<i>Champaigné, Champoigny</i>	43
<i>Camberia</i>	155	<i>Champdaultre</i>	178
<i>Camboius</i>	177	CHAMPDOTRE	178
<i>Cambusium</i>	177	<i>Champiniacus</i>	44
<i>Campaniacus</i>	43 44	Chancelay	162
<i>Campiniacus</i>	43 44	<i>Chandostre</i>	178
<i>Campo Dextro, Campo d'Os-</i> <i>tre</i>	178	CHANNAY	44
<i>Cancelladus</i>	162	Channay (moulin de)	46
<i>Candooste</i>	178	<i>Chanretum</i>	48
<i>Candostrensem (ecclesiam)</i>	178	<i>Chaonnay</i>	44 46
<i>Caoné</i>	46	CHARANCEY, <i>Charancé</i>	46
<i>Carentiacus</i>	46	CHARENCEY	46
<i>Cariacus</i>	54	<i>Chargney</i>	47
<i>Caolneacus, Gaulneiactus</i>	44	<i>Charignacus</i>	47
<i>Casseius</i>	50	CHARIGNY	47
<i>Cauneiactus, Caunniacus, Cau-</i> <i>nacus</i>	44	<i>Charneius, Charné</i>	47
<i>Cavaniacus, Cavanciactus</i>	52	CHARNY	47
<i>Cavannacus</i>	52	<i>Charreius</i>	55
<i>Cavanniacus</i>	53	CHARREY-EN-PLAINE	48
<i>Cavenneus</i>	52	CHARREY-EN-MONT	48
<i>Cavenniacus, Cavennaiacus</i>	53	<i>Charrigni</i>	47
<i>Caviniacus</i>	52	<i>Chasilley</i>	51
<i>Cemaure, Cemaurey</i>	127 128	<i>Chasleius</i>	43
CENSEREY	41	<i>Chasselié</i>	51
<i>Ceriliacus, Cerilley</i>	42	CHASSENAY (VIC-DE-) 49 211	
CÉRILLY	42	<i>Chassenay</i>	49
<i>Cessey-les-Vitteaux</i>	42	<i>Chasseni</i>	49
GESSEY-SUR-TILLE	42	CHASSEY	50
<i>Cestre</i>	176	<i>Chassigney</i>	49
<i>Chacenai, Chacenayus</i>	49	CHAUDENAY-LA-VILLE	50
<i>Chacey</i>	50	CHAUDENAY - LE - CHA-	
<i>Chailley, Challeix</i>	43	TEAU	50
CHAILLY	43	CHAUDENAY-LA-MONTAGNE	50
<i>Chaisilly</i>	51	CHAUDENAY-LA-ROCHE	50
CHAMBEIRE	155	Chaudenay	51
<i>Chambères, Chambières</i>	155	<i>Chaudenay, Chaudenayus</i>	50
<i>Chambeu, Chambeul</i>	177	<i>Chaugé</i>	51
<i>Chambiu</i>	177	CHAUGEY	51
		<i>Chaugey</i>	51

<i>Chaunnacus</i>	44	CLÉWENCEY	57
<i>Chavaigné</i>	53	<i>Clementiacus</i>	57
<i>Chweniacus, Chavegniacus.</i>	53	<i>Clemeré</i>	57
<i>Chavigné, Chavoigney, Cha-</i>		CLÉNAY	57
<i>voigné</i>	53	<i>Clenays</i>	57
<i>Chazilé</i>	51	<i>Cleriacus</i>	58
CHAZILLY	51 211	CLÉRY	58
<i>Cherriacus</i>	25	<i>Clirey</i>	58
CHEUGE	179	<i>Cocheiacus, Cochiacus</i>	58
<i>Chevaignay, Chevargnay.</i>	52	<i>Coicheius, Coichey.</i>	59
CHEVANNAY	52	<i>Conminiacus</i>	118
<i>Chevigneyus.</i>	52	<i>Coolchiacus</i>	58
CHEVIGNY-EN-VALIÈRE.	52	<i>Copiacus</i>	58
<i>Chevigny-Fénay</i>	53	<i>Corleins</i>	61
<i>Chevigny-les-Bèze</i>	53	<i>Corpaus</i>	156
CHEVIGNY - SAINT - SAU-		CORPEAU	156
VEUR	52	COUCHEY	58
<i>Chevigny</i>	53	CRÉANCEY	59
<i>Chiigis (de)</i>	179	CRÉCEY-SUR-TILLE	59
CHOREY	54	<i>Crencyus</i>	59
<i>Chorré.</i>	55	Crépan	156
<i>Chuges</i>	179	CRÉPAND	156
<i>Chugis (en note).</i>	179	<i>Crescentiacus</i>	59
<i>C'imaurey.</i>	128	<i>Crespan, Crespant</i>	156
CIREY	55	<i>Crespea, Crespent</i>	156
<i>Ciris (de), Cireius</i>	55	<i>Criciacus, Criciaca finis</i>	59
CIRREY-EN-MONTAGNE	55	<i>Crispennus</i>	156
<i>Cissey</i>	43	<i>Croalt (villa)</i>	60
<i>Cisteaux</i>	180	<i>Cropellis, Cropeaux, Crop-</i>	
<i>Cistellensis (abbas).</i>	180	<i>peaulx</i>	156
<i>Cistercium</i>	180	<i>Cruancé</i>	59
CITEAUX (ST - NICOLAS-		CRUGEY	60
LES-)	180	<i>Crugiacus, Crugey.</i>	60
<i>Citeaulx</i>	180	<i>Crupellis</i>	156
<i>Citial</i>	180	<i>Cucé, Cuciacus</i>	62
<i>Civeri</i>	57	GUISEREY	61 211
<i>Civris</i>	56	<i>Cuisey, Cuissey.</i>	62
CIVRY-EN-MONTAGNE	56	<i>Culestris, Culestres</i>	180
<i>Clamencey</i>	57	CULÈTRE	180
CLAMEREY	57	<i>Culistrum</i>	180
<i>Clameriacus</i>	57	<i>Culley</i>	61
		<i>Cumignerot, Cuminerot</i>	119

<i>Cuminiacus, Cumigné, Cumigni</i>	118	DIANCEY	62
<i>Cupiacus</i>	58	<i>Diané</i>	163
<i>Curia arceneti</i>	24	<i>Dianetum</i>	163
<i>Curleius</i>	61	<i>Dienatus</i>	163
CURLEY	61	DIÉNAY	163
CURTIL-VERGY	141	<i>Diencé</i>	63
<i>Cuseriacus, Cuserey, Cuse-reius</i>	61	DIJON	151
<i>Cusiriacus, Cusiri</i>	61	<i>Dinatus, Dinatum</i>	163
<i>Cusseius</i>	62	<i>Dinetum</i>	163
CUSSEY-LES-FORGES	62	<i>Diniacus (en note)</i>	163
CUSSY-LE-CHATEL	62	<i>Distannum</i>	182
CUSSY-LA-COLONNE	62	<i>Distum</i>	181
<i>Cutigny</i>	119	<i>Divio</i>	151
<i>Cymairreyus</i>	128	<i>divionense (castrum)</i>	151
<i>Cyriacus, Cyrer</i>	55	<i>Draceaicus</i>	63
DAIX	181	<i>Draceius, Dracey, Dracy-Chalain</i>	63
<i>Daix</i>	181	DRACY (MARCILLY-)	63
<i>Dalreis (de)</i>	181	<i>Dracy-Chalas</i>	63
<i>Darceius</i>	62	DRÉE	182
DARCEY	62 211	<i>Drée, Drées</i>	182
<i>Darciacus</i>	62	<i>Dreis, Dreium</i>	182
<i>Darensem</i>	181	<i>Dreys</i>	182
<i>Darilla</i>	181	<i>Dries</i>	182
DAROIS	181	<i>Dyenceyus</i>	63
<i>Daroy</i>	181	ECHANNAY	63
<i>Darriacus</i>	62	ECHENON	184
<i>Darrois</i>	181	ECHEVRONNE	207
<i>Daurois</i>	181	ECHIGEY	64 212
<i>Dearilla</i>	181	ECHIREY (RUFFEY-LEZ-)	64
<i>Degantiacus</i>	62	<i>Ecutigné</i>	65
<i>Deinciacus</i>	63	ECUTIGNY	65
<i>Deseingey</i>	214	EGUILLY	65
<i>Destagno (in)</i>	182	<i>Eladriacum (en note)</i>	86
<i>Destain, Destaing, Destannum</i>	182	<i>Elariacus</i>	86
DÉTAIN	182	<i>Empilleus, Empiliacus</i>	22 23
<i>Dex</i>	181	EPAGNY	67
Dez	181	<i>Escanniacus</i>	63
		EPERNAY	67
		<i>Epaingny</i>	67

<i>Eschanlay</i>	64	<i>Fiscinis, Fiscenis</i>	157
<i>Eschanna, Eschannay, Es-</i> <i>channé</i>	64	FIXIN	157 217
<i>Escheiriacus, Escheriacus.</i> <i>Eschiriacus</i>	64	FLACEY	71
<i>Eschenon</i>	184	<i>Flacey</i>	71
<i>Eschoriacus, Escoriacus</i>	64	<i>Flaciacus, Flaceiacus</i>	71
<i>Escutlinniacus, Escutigny</i>	65	<i>Flagei, Flagy</i>	71
<i>Espaigney</i>	67	FLAGEY-LES-AUXONNE	71
<i>Esparnay</i>	67	FLAGEY-LES-GILLY	71
<i>Espernai</i>	67	<i>Flaigey</i>	71
<i>Esseingey (Grange d')</i>	214	FLAVIGNEROT	72
ESSEY	68	FLAVIGNY	72
<i>Estain (la Grange d')</i>	182	<i>Flaviniacus, Flavigniacus,</i> <i>Flavigné</i>	72
<i>Estalante, Estallante</i>	184	<i>Fleureius, Fleuriacus</i>	73
<i>Estalenta</i>	184	<i>Fleurey</i>	73
<i>Estoichey</i>	69	FLEUREY	72
<i>Estormer, Estormet</i>	170	<i>Flureius, Fluré, Flury</i>	73
<i>Estrichiacus, Estroichey</i>	69	<i>Floriacus, Floreius</i>	72
ETALENTE	184	<i>Foigné</i>	73
ETORMAY	169	FOIGNEY (LABERGEMENT-)	73
<i>Etrechy</i>	69	<i>Foissiacus, Foissey, Foissy</i>	73
ETROCHEY	69	FOISSY	73
 <i>Faberniacus</i>	70	<i>Folliens</i>	148
<i>Faenay, Faanay, Feenay</i>	70	FONTANGY	74
<i>Fahanayus, Fahannay</i>	70	<i>Fontloingey</i>	74
<i>Fainaius</i>	70	FORLÉANS	148
<i>Faultangey, Fautangeyus</i>	74	<i>Forliens, Forluins</i>	148
FAUVERNEY	70	<i>Frodesium</i>	185
<i>Faverné, Faverney</i>	70	<i>Froleio (de), Frolex</i>	185
<i>Faverniacus, Faverneius, Fa-</i> <i>verneiacus</i>	70	<i>Froleta (de)</i>	185
<i>Facriniacus</i>	70	<i>Frollenses, Frollensis</i>	185
<i>Fedenniacus, Fedeniacus</i>	70	<i>Frolles, Frollesio (de)</i>	185
<i>Fenaius</i>	70	<i>Frollois</i>	185
FÉNAY	70	FROLOIS	185
<i>Fentengiagus</i>	74	<i>Froloisio (de)</i>	185
<i>Fischino (de)</i>	157	<i>Froolesius</i>	185
<i>Fiscentiæ, Fiscintia</i>	157	<i>Froulois</i>	185
		<i>Fuissé</i>	75
		<i>Fusciacus</i>	75
		<i>Fussé</i>	73
		FUSSEY	75

Gamay	172	Grini (castrum)	151
Gebriacus	77	Grino	151
Gediacensis (finis)	76	Grisigné, Grisigneyus	80
GENAY	75	Grisiniacus	79
Genayus, Gennaius	75	Grugiacus	60
Genciniacus, Genziniacus	82	Gurgiacus, Gurgeius, Gurgé	80
GENLIS	76 212	GURGY-LE-CHATEAU	80
Gesciacus (en note)	78	GURGY-LA-VILLE	80
Gessiacus	78	Gurziacus	80
Gelliacensis finis	76	Gyssiacus	78
GEVREY	77		
Gevriacus	77	Halerey	21
Gibriacus	77	Hauriacus	27 et (en note) 54
Gigny (en note)	75	Hauxiacus	27 54
Gilbuacensis (finis)	76	Harogne	155
Gilley, Gilliacus	78	Heschegeius	212
GILLY	78	Heschereius, Heschiré	64
Ginceniacus, Genciniacus	82	HEUILLEY	80
Ginniacus (en note)	75	Horest	165
Gisciagus, Gissiacus	78	Hothoseyus	132
Gissiachum castrum	79	Huilleius, Huilley	80
Gissé, Gissey le Vuel	78	Hully	80
GISSEY-LE-VIEIL	78	Hyspaniacus	67
GISSEY-SOUS-FLAVIGNY	78		
GISSEY-SUR-OUCHE	78	Ilariacus	86
Gicriacus, Givreius	77	Impyliracus (en note)	110
Glangnon, Glannon	186	Ingeys (ferme des)	214
GLANON	186	Ischiriacus	64
Glanot	187	Isclodorum	206
Glennonus, Glennonis, Glen- nonem	186	Iscloriacus	64
Glonnocus	186	Isiadus, Isier	164
GRANCEY-LE-CHATEAU	79	Isclodorum	206
GRANCEY-SUR-OURCE	79	Isclodorum	206
Granciacus, Granceiacus	79	Ispaniacus	67
Grantiacus	79	Iszodorum	206
GRENANT	206	Icré, Ivrey	81
GRÉSIGNY	79	IVRY	81
Gresiniacus	80	IZEURE	206
GRIGNON	151	IZIER	164
Grignon	151	Izier	165
		Izzodora	206

<i>Jailley, Jally</i>	81	<i>Larrey-sur-Ouche</i>	86
<i>Jailliacus, Jayliacus</i>	81	<i>Lenglerius</i>	188
JAILLY-LES-MOULINS	81	<i>Lenteniacus, Lentenniacus</i>	84
<i>Jailly (Grand-)</i>	81	<i>Lentennacus, Lentenacus</i>	84
<i>Jailly (Petit-)</i>	81	<i>Lentiliacus</i>	85
<i>Jaliacus, Jalliacus</i>	81	<i>Lentiniacus</i>	84
<i>Jambères</i>	155	<i>Leriacus, Léry</i>	87
JANCIGNY	82	LÉRY	87
<i>Janlay, Janlé, Janley</i>	76	<i>Lerreius</i>	86
<i>Janlint</i>	76	L'ÉTANG-VERGY	141
<i>Jenlis</i>	76	LEUGLAY	188
<i>Joi, Joy</i>	83	<i>Leugleius</i>	188
<i>Jonaius</i>	75	<i>Leuglerius</i>	188
JOUEY	83	LICEY-SUR-VINGEANNE	87
<i>Jouy</i>	83	<i>Lintiliacus</i>	85
<i>Joviacus</i>	75	<i>Lisciacus, Lisseiacus, Lissiacus, Lixiacus</i>	87
JUILLENAY	83	<i>Lisiacus</i>	87
<i>Juilley, Jully</i>	84	<i>Lisseius, Lissei, Lissey</i>	87
JAILLY	84	<i>Lucenai</i>	88
<i>Juilly</i>	84	LUCENAY-LE-DUC	87
<i>Juilly-Leschenault</i>	84	Lucenay	88
<i>Juilly-la-Chanau</i>	84	<i>Lucenayus</i>	87
<i>Juleius</i>	84	<i>Lucennacus, Lucenniacus</i>	87
<i>Juleneum, Jullenai</i>	83	LUCÉY	88
<i>Juniacus</i>	75	<i>Luegler</i>	188
<i>Jussiacus</i>	78	LUSIGNY	88
<i>Juxé</i>	79	<i>Lusingney</i>	88
<i>Karaniacus</i>	53	<i>Lusiniacus</i>	88
<i>La Court d'Arcenay</i>	24	<i>Lussiapus, Lussé</i>	88
<i>Lairiacus, Lairey, Lairy</i>	86	<i>Luxeius</i>	88
LA MOTTE-TERNANT 132 133		<i>Lyriacus, Lyreius</i>	87
<i>Langerium</i>	188	<i>Lyseius</i>	87
<i>Lantannai, Lantanney</i>	85	<i>Macenes</i>	189
LANTENAY	84	MACONGE	188
<i>Lantiliacus, Lantilley</i>	85	<i>Maconges</i>	188
LANTILLY	85	<i>Madrianiacus</i>	96
<i>Laré, Lareyus</i>	86	<i>Madrianiacum (en note)</i>	96
<i>Lariacus, Larriacus</i>	86	<i>Magnacus</i>	90
LARREY	86	<i>Magné, Magneacus</i>	89

<i>Magniacus</i>	88 212	<i>Marcilley, Marcilleius.</i>	94
MAGNIEN	88 212	<i>Marcilley, Marcilly</i>	99
MAGNY-LA-VILLE	90	<i>Marciliacus, Marcilliacus</i>	91
MAGNY-LES-VILLERS	90	MARCILLY-DRACY	94
MAGNY-SAINT-MÉDARD	89	MARCILLY-OGNY	94
MAGNY-SUR-TILLE	89	MARCILLY-SUR-TILLE	94
MAGNY-SUR-ALBANE	89	MARCILLY-MONT-SEREIN	91
<i>Maignees, Maignies, Maignien</i>	88	MAREY-LES FUSSEY	96
<i>Maigné-St-Maharc.</i>	89	MAREY SUR-TILLE	96
<i>Maigney-St-Mahart</i>	89	<i>Mariacus, Maré.</i>	96
<i>Maigneus, Maigni.</i>	89	MARIGNY-LE-CAHOUET	96
<i>Maigny</i>	90	<i>Marigny</i>	97
<i>Maillens</i>	149	<i>Marigny (Chât. de).</i>	97
<i>Mailliens</i>	217	<i>Marigny le Cahoe</i>	97
<i>Mailley</i>	91	<i>Mariniacus</i>	96
MAILLYS (LES)	91	<i>Marlien. Martins</i>	149
<i>Maingny-St-Meard</i>	89	MARLIENS	149 217
<i>Mainiacus</i>	89	<i>Marlyns</i>	149
Mairey	96	<i>Marré, Marrey</i>	96
<i>Mairey.</i>	96	<i>Marrigné le Cahoyer</i>	96
<i>Maisé, Maisiacus</i>	91	<i>Marrigny le Caouer</i>	97
MAISEY-LE-DUC.	91	MARSANNAY-LA-COTE 93 97	
<i>Maitron</i>	191	MARSANNAY-LE BOIS 93 97	
MALIGNY	92	<i>Marsel.</i>	189
<i>Malleiacus, Malleius, Mallejus</i>	91	<i>Marsilejus</i>	212
<i>Malliacense castrum, Malliacus</i>	91	<i>Marsiliacus, Marsilley</i>	94
<i>Manesseire</i>	190	<i>Marsul.</i>	189
<i>Manlai, Manlé</i>	93	MARUS	169
MANLAY	93	<i>Marvilli</i>	99
<i>Manleius, Manletum</i>	93	<i>Masciacus, Masiacus, Massiacus</i>	91
<i>Manniacus</i>	90	<i>Mascliniacensis finis</i>	92
MARANDEUIL	207	<i>Masliniacus</i>	92
<i>Marceliacus, Marcelliacus</i>	94	<i>Masiacus, Maseiacus, Maseius</i>	91
MARCENAY	93	MASSÈNE	189
<i>Marcennacus.</i>	93 94	<i>Massingey, Massingeyus</i>	98
<i>Marcennai, Marcennay</i>	93 94	<i>Massingiacus</i>	97 98
<i>Marcenniacus</i>	93	MASSINGY	97
<i>Marcigneius, Marcigneus</i>	94	MASSINGY-LES-SEMUR	98
MARCIGNY-SOUS-THIL	94	MASSINGY le-VITTEAUX	98
		<i>Massou</i>	189
		MASSOULT (NESLE ET-)	189

<i>Mauvillayus</i>	99	<i>Millereius</i>	101
MAUVILLY	98	<i>Modiliacus</i>	101
<i>Mavillé</i>	98	<i>Moholayum</i>	104
<i>Mavillé, Marilley</i>	99	<i>Moictron</i>	191
<i>Marilleius, Marilli</i>	98	MOITRON	191
MAVILLY	99	<i>Molesiacus</i>	101
<i>Mavoiley</i>	98	<i>Moloisé, Moloisey, Moloisié</i> .	100
<i>Maxileius</i>	212	<i>Moloseius, Moloseyum</i> . . .	100
<i>Maxilleius</i>	99	<i>Montac, Monlay, Montayum</i> .	104
MAXILLY	99 212	MONTAGNY-les-BEAUNE .	102
<i>Mayré</i>	96	MONTAGNY-LEZ-SEURRE .	102
<i>Megneius super Tiliam</i> . . .	89	<i>Montaigny, Montaigney</i> .	102 103
<i>Meigné-sur-Tile</i>	89	<i>Montaigny-Mardéral</i> . . .	103
MEILLY	99	<i>Montaniacus, Montagnia-</i>	
<i>Melesson, Meleson, Mellesson</i> .	152	<i>cus</i>	102 103
<i>Meletum (cn note)</i>	99	<i>Monteigny sur Senaaym</i> . .	103
<i>Melicsun</i>	151	<i>Monteniacus, Montennacus</i> .	103
MELOISEY	100 213	MONTIGNY-sur-ARMANÇON .	103
MÉNESSAIRE	190	MONTIGNY-SUR AUBE .	103
<i>Menesserre</i>	190	MONTIGNY-MONTFORT .	103
<i>Mercennacus, Mercenniaca</i>		MONTIGNY-Saint-Barthélemy .	103
<i>villa</i>	93 94	MONTIGNY-SUR-SERAIN . .	103
<i>Meseriacus</i>	102 213	MONTIGNY-sur-Vingeanne . .	103
<i>Messigny</i>	100	<i>Montigny St-Bartholomier</i> .	103
MESSIGNY	100	<i>Montiniacus</i>	102 103
<i>Meuillé, Meullé, Meulley</i> . .	101	MONTLAY	104
MEUILLEY	101	<i>More, Moreius, Morrey</i> . .	104
MEULSON	152	MOREY	104
<i>Millereius</i>	101	<i>Mornadus</i>	104
MILLERY	101	MORNAY	104
<i>Milleyus</i>	101	<i>Morniacus</i>	104
<i>Mirriacus, Miriacus, Mirreius</i> .	104	MOSSON	152
<i>Misciniacus, Missiniacus</i> . .	100	<i>Motte de Thoisy</i>	132
<i>Misciriacus</i>	102 213	<i>Mothe d'Othoisy</i>	132
<i>Miseriacus</i>	102	<i>Mouçon</i>	152
<i>Misiniacus</i>	100	<i>Mousson</i>	152
<i>Misiriacus</i>	102 213	<i>Mudeliacus</i>	101
<i>Misseré, Misserey</i>	102 213	<i>Muiley, Muilleyus</i>	101
<i>Misseriacus</i>	102 213	<i>Mulison</i>	152
MISSERY	102 213	<i>Mulliacum</i>	99
<i>Missigneius</i>	100	MUSIGNY	105
<i>Moceon, Mocoum</i>	152	<i>Musiniacus, Musigniatus</i> .	105

<i>Mussaius, Mussey</i>	106	<i>Octisiacensis finis</i>	132
MUSSY-LA-FOSSE	106	<i>Octosiacus</i>	132
<i>Muxeius, Muxi</i>	106	<i>Ocusiacense (en note)</i>	133
<i>Neceiacus</i>	107	<i>Ogny</i>	109
<i>Neirone, Neiront</i>	193	<i>Oicthoisey</i>	132
<i>Neirun</i>	193	OIGNY	108
<i>Nermedis (in villa)</i>	194	<i>Oigny</i>	109
<i>Neronem, Neronis</i>	193	<i>Oillez</i>	80
<i>Nerons villa</i>	192	<i>Oingny, Oingney</i>	108 109
<i>Nerontis</i>	193	<i>Oisilley</i>	109
<i>Nerum, Nerun</i>	193	OISILLY	109
NEUILLY	106	<i>Olgea, Olgia, Olgium</i>	194
<i>Neuilly</i>	106	<i>Onceius</i>	138
<i>Niceto (eccl. de)</i>	107	<i>Ongiacus</i>	108
NICEY	107	ORAIN	194
<i>Niciacus</i>	107	<i>Orain</i>	194
<i>Nobiliacus</i>	106	<i>Orain, Orrain</i>	194
NOIDAN	192	<i>Orches</i>	161
<i>Noidant</i>	192	<i>Origniacus, Orinniacus</i>	109
<i>Noiden, Noident</i>	192	ORIGNY	109
<i>Noirmièrès</i>	194	ORRET	165
NOIRON-LES CITEAUX	193	<i>Orret</i>	165
NOIRON-SUR-SEINE	193	<i>Oseilley</i>	109
NOIRON-SUR-BÈZE	192	<i>Osiliacus</i>	109
<i>Nolacus</i>	107	<i>Ostis'acense (en note)</i>	133
NOLAY	107	<i>Ostoisé</i>	132
<i>Nolla, Nollaicus, Nollay</i>	107	<i>Othosiacus, Othoiseius, Othoi-</i> <i>sy</i>	132
<i>Nonlay, Nontayus, Nonlayns</i>	107	OUGES	194
NORMIER	194	<i>Pagniacensis finis</i>	110
<i>Normiers</i>	194	PAGNY-LA-VILLE	110
<i>Noulay</i>	107	PAGNY-LE-CHATEAU	110
<i>Noriliacus</i>	106	<i>Paigniacus, Paigné, Pai-</i> <i>gneyus</i>	110
<i>Noviliacensis finis</i>	106	<i>Parigné</i>	111
<i>Nuciacus</i>	158	<i>Parnaliacus (en note)</i>	110
<i>Nui, Nuis, Nuiz</i>	158	<i>Parriniacus, Parrigney, Par-</i> <i>rigny</i>	111
<i>Nuiliacus, Nuilliacus, Nuil-</i> <i>lé, Nulley</i>	106	<i>Patriniacus</i>	111
NUITS	158	<i>Pauliacus, Pauliacensis</i>	115
-O, -ONIS	149	<i>Pauloigney</i>	116
<i>Octhoisy</i>	132	<i>Paygniacus</i>	110

<i>Pelleré, Pelleriacus</i>	110	<i>Ponte-Scisso (de)</i>	114
PELLEREY	110	<i>Ponticiacus</i>	113
Pellerey	111	<i>Pontiliacus</i>	114
<i>Pelugny</i>	118	<i>Pontoillier</i>	114
PERRIGNY-LES DIJON	111	POUILLENAY	114
PERRIGNY-SUR-OGNON	111	POUILLY	115
Petit-Arrans (le)	173	<i>Pouilly</i>	115
<i>Piliriacus</i>	110	POUILLY-SUR-SAONE	115
<i>Pleugney</i>	118	POUILLY-sur-VINGEANNE	115
PLEUVEY	113	POULIGNY (TORCY ET)	116
<i>Plexex</i>	113	<i>Potentiacum (en note)</i>	113
<i>Ploadus</i>	112	PRÉCY	116
<i>Plouvet, Plouvot</i>	111	<i>Presseiacus, Pressiacus</i>	116 117
<i>Plouvoy</i>	112	<i>Pressy-soubs-Thil</i>	117
<i>Ploviot, Plovod</i>	112	Prézilly	118
PLUVAUT ou PLUVAULT	112	<i>Prisciatus, Prissiacus</i>	117
<i>Pluré</i>	113	<i>Prisseius, Prisceia villa</i>	117
PLUVET	112	PRISSEY	117
<i>Pluviacus, Pluveys</i>	112	<i>Prissey-soubs-Thil</i>	117
<i>Podentiacus</i>	113	<i>Pruleyum</i>	117
<i>Poigniacus</i>	110	<i>Prusiliacus, Prusilié</i>	118
<i>Poillenay, Poilnet</i>	114	PRUSLY	117
<i>Poilles, Poilli, Poilley</i>	115	<i>Puission</i>	152
<i>Poilliacus, Poliacus, Polliacus</i>	115	<i>Pulegny</i>	118
POINÇON-LES-LARREY	152	<i>Puliacus, Pulliacus</i>	115
<i>Poisson, Poissons</i>	152 153	PULIGNY	118
<i>Poligny</i>	116	<i>Puliniacus, Pulligny</i>	118
<i>Polliniacus, Poliniacus</i>	114	<i>Pulliniacus</i>	114
<i>Polloigny</i>	116	<i>Puluniacus</i>	118
<i>Polmarcus</i>	195	<i>Pyliriacus</i>	110
<i>Pomarcus, Pommarcus</i>	195	Quemignerot	119
<i>Pomart, Pommart</i>	195	<i>Quemigney</i>	118
POMMARD	195	QUEMIGNY	118
<i>Poncé</i>	113	QUEMIGNY-SUR-SEINE	118
PONCEY-LES-ATHÉE	113	<i>Quétignerot</i>	119
PONCEY-LES-PELLEREY	113	<i>Quétigny</i>	119
<i>Poncey (en note)</i>	113	<i>Quinceius, Quinceyus</i>	119
Poncey	114	QUINCEY	119
PONTAILLER	114	<i>Quinciatus</i>	119
<i>Pontaillier, Pontallier</i>	114	QUINCY-LE-VICOMTE	119
<i>Pontelier, Pontellier</i>	114	<i>Quintiacus</i>	119

<i>Quintiniacus</i>	119	<i>Sanceré, Sancereyus, Sancer-</i> <i>rey</i>	41
<i>Receius, Receyus</i>	120	<i>Saniacus</i>	126
RECEY	120	<i>Sansereyus</i>	41
<i>Refey</i>	122	SANTENAY	123
<i>Remiliacus, Remillé, Remil-</i> <i>ley</i>	120	<i>Santenayus</i>	123
REMILLY-EN-MONTAGNE	120	<i>Sxpiliacus</i>	125
REMILLY-SUR-TILLE	120	<i>Sariniacus, Sarigney, Sari-</i> <i>gny</i>	129
RÉOME	206	<i>Sarreigné, Sarrigni</i>	129
REULLE-VERGY	141	<i>Sasiriacus</i>	214
<i>Roiffey</i>	122	<i>Sauceius, Saucé</i>	124
<i>Roilley</i>	121	<i>Sauciacus</i>	124
ROILLY	121	<i>Saucis</i>	124
<i>Rufé, Rufeius, Ruffey</i>	122	<i>Saulcey</i>	124
<i>Ruffey</i>	122	SAULON	196
RUFFEY-LES-BEAUNE	122	SAULON-LA-CHAPELLE	196
RUFFEY-LES-ÉCHIREY	122	SAULON-LA-RUE	196
<i>Ruffiacus, Rufiacus</i>	122	<i>Saulon</i>	199
<i>Rumiliacus, Rumillé</i>	120	SAUSSEY	124
<i>Rusci</i>	120	<i>Sauvigny</i>	126
<i>Saalon</i>	196	<i>Sauviseius, Sauvoisey</i>	126
<i>Saceius, Sacey</i>	42	<i>Sauvoigney</i>	125
<i>Saciacus</i>	42	<i>Savigney-le-Sot, Savinné</i>	125
SACQUENAY	122 215	<i>Savigney le Sct.</i>	125
<i>Sagonecus</i>	122	<i>Saviniacus, Savigné</i>	125
<i>Saigniacus, Saigney, Saigny</i>	126	SAVIGNY	125
Sainte-Foy	54	SAVIGNY-LE-SEC	125
Saiserey	214	SAVIGNY-SOUS-MALAIN	125
<i>Salaon, Salaonensis</i>	196	SAVIGNY-SOUS-BEAUNE	125
<i>Salciacus</i>	124	<i>Saviliacus, Savillejus</i>	125
<i>Salica, Salive</i>	195	SAVOISY	126
SALIVES	195	<i>Savooges</i>	197
<i>Salon, Salons</i>	196	SAVOUGES	197 217
<i>Saloni (in fine)</i>	196	<i>Scabrona</i>	207
<i>Salonis (villa)</i>	196	<i>Schanna</i>	64
<i>Saloon</i>	196	<i>Scêtre</i>	176
<i>Salum, Saluns</i>	196	<i>Schinonus</i>	184
<i>Salveseius, Salvisseius</i>	126	<i>Scitiacus</i>	42
SAMEREY	123	<i>Scoriacus</i>	64
<i>Samsereyus</i>	41	<i>Scutignejus</i>	65
		<i>Seceyus</i>	42

<i>Sécuné</i>	215	<i>Suintiacus</i>	129
<i>Segestrum, Segestris</i>	176	<i>Suisseius</i>	130
<i>Secuniacus</i>	122	SUSSEY	130
<i>Segni, Seigneius</i>	126	<i>Sussiachus, Susiachus</i>	130
SEIGNY	126	<i>Suxiacus, Suxey</i>	130
SELONGEY	127	<i>Syvreius</i>	56
SEMAREY	127		
SENAILLY	128	<i>Tailley</i>	131
<i>Senecey</i>	128	TAILLY	131
SENNECEY	128	<i>Talamacus, Talannacus</i> (cn	
<i>Senoilley</i>	128	note)	171
<i>Senseriacus</i>	41	<i>Talamarum</i>	171
<i>Sentennacus</i>	123	TALANT	197
<i>Seprouges</i>	197	<i>Talant, Talanz</i>	197
SERRIGNY	129	<i>Talecey</i>	131
<i>Sicaster</i>	176	<i>Talemarus, Talemer</i>	171
<i>Sicciacus, Siciacus</i>	42	<i>Talent, Talens, Talentum</i>	197
<i>Sigestrensi, Sigestrum, Siges-</i>		<i>Talentis</i> (de)	197
<i>tris</i>	176	<i>Taliacus</i>	131
<i>Siliciacus</i>	128	TALMAY	171
<i>Simarey</i>	128	TANAY	166
SINCEY	129	<i>Taniot</i>	166
<i>Sirey</i>	55	<i>Tarsu</i>	199
<i>Sirriacum</i>	42	TARSUL	199
<i>Sirreius</i>	57	<i>Tarsul</i>	199
<i>Sivrey</i>	56	<i>Tarsul</i>	199
Sivry	56	<i>Tasnatus, Tasnay</i>	166
<i>Soanceius, Soencé, Soenci</i>	129	<i>Tasnetus, Tasné</i>	166
<i>Socceius, Soceius</i>	130	<i>Taulmirey</i>	134
<i>Solicia</i>	216	<i>Taunmirey, Taumyré</i>	134
<i>Sollotia</i>	216	<i>Taxnatellus</i>	166
<i>Solongeius, Solungé</i>	127	TELLECEY	131
<i>Soselgias</i>	64	<i>Tenixiacus</i>	131
<i>Soucy</i>	130	<i>Thalant</i>	197
SOUSSEY	130 216	<i>Thallemey</i>	171
<i>Spaniacus</i>	67	<i>Tharey</i>	135
<i>Sparnacus</i>	67	<i>Thaumirey</i>	134
<i>Strichiacus</i>	69	<i>Thelecé</i>	131
<i>Stolmarum</i>	169	THENISSEY	131
<i>Suencé, Suenciacus, Suentia-</i>		THOIRES	159
<i>cus</i>	129	<i>Thoirrey</i>	134

<i>Thoisey, Thoisy</i>	132	TRUGNY	138
THOISY-LA-BERCHÈRE	132	<i>Tullio</i>	153
THOISY-LE-DÉSERT	132	<i>Tultriacus</i>	137
THOMIREY	134 216	TURCEY	138
<i>Thomirey</i>	134	<i>Turciacus, Turcé</i>	138
THOREY	134	<i>Turey</i>	135
THOREY-SOUS-CHARNY	134	<i>Turiacus</i>	135
THOREY-SUR-OUCHE	135	<i>Tychei</i>	136
Thorey	135	<i>Tyliniacensis (ecclesia)</i>	136
<i>Thory, Thoré, Thoreius</i>	134		
<i>Thosiacus, Thoseius, Thosyacus</i>	132	<i>Ugneym</i>	109
<i>Thoury-sous Charney</i>	134	<i>Ugneium, Ugunerium</i>	109
<i>Thoisy, Thoysiacus, Thoyseius</i>	132	<i>Ulgensensem (ecclesiam)</i>	194
<i>Thuri, Thureyus</i>	135	<i>Ulgia</i>	194
THURY	135	<i>Ulleius</i>	80
TICHEY	136	UNCEY-LE-FRANC	138
<i>Tiliniacus</i>	136	<i>Unciacus, Unceius</i>	138
<i>Tilionacus, Tillionacus</i>	136	<i>Ungiacensis abbas</i>	108
TILLENAY	136	<i>Ungiacus</i>	108
<i>Toira</i>	159	<i>Urcis</i>	139
<i>Toiré</i>	134	URCY	139
<i>Tollio, Toilo, Toilonum</i>	153		
<i>Toméré</i>	134	<i>Valona</i>	203
<i>Torceius</i>	138	<i>Vagane (in villa)</i>	293
<i>Torciacus, Torceius</i>	137	<i>Vainorre</i>	200
TORCY (ET POULIGNY)	137	<i>Valeriacus</i>	142
<i>Toria</i>	159	<i>Valriacus</i>	142
<i>Toriacus</i>	134 135	VANNAIRE	200
<i>Torretum</i>	135	<i>Vannaires</i>	200
<i>Tosiacus</i>	132	<i>Vannoires</i>	200
TOUILLON	153	<i>Vanorium</i>	200
<i>Toutrey</i>	137	<i>Vanubriacus (en note)</i>	200
TOUTRY	137	<i>Vaona</i>	203
<i>Traclin, Traclou</i>	199	<i>Vareias</i>	201
<i>Trecheius</i>	69	<i>Varesæ, Varesiæ</i>	201
<i>Treclin, Treclins</i>	199	<i>Varieseis</i>	201
TRÉCLUN	199	<i>Variesum, Variesus</i>	199
<i>Treschuni (in villa)</i>	199	<i>Varoies, Varoy</i>	201
<i>Triclins</i>	199	VAROIS (ET CHAIGNOT)	201
<i>Trugné, Trugney</i>	138	<i>Varrey-soubs-Saumaïse</i>	143
		<i>Vasmarus</i>	172

<i>Vaunna</i>	203	<i>Visarneus</i>	145
<i>Veilez</i>	144	<i>Visarney</i>	145
<i>Veley</i>	144	<i>Visernacus</i>	145
VEILLY	139 et 144	<i>Viserneius</i>	145
<i>Velinniacus</i>	139	<i>Viserni</i>	145
<i>Veloigny</i>	139	VISERNY	145
<i>Veloingney</i>	139	<i>Viteal</i>	159
VENAREY	140	<i>Viteau</i>	159
<i>Venarrey</i>	140	<i>Viteaulx</i>	159
<i>Venéré</i>	140	<i>Vitellius</i>	159
<i>Venerius</i>	140	<i>Vitellus</i>	159
<i>Venerreyus</i>	140	<i>Vitiliacus</i>	144
<i>Venerre</i>	200	<i>Vitreius</i>	142
<i>Veona</i>	203	<i>Vitriacus</i>	143
<i>Verdonnay</i>	140	VITTEAUX	159
VERDONNET	140	<i>Vittelus</i>	159
<i>Veresas</i>	201	<i>Vodenayus</i>	146
<i>Vergé</i>	141	<i>Voguntia</i>	202
<i>Vergeius</i>	141	<i>Voirrey</i>	143
<i>Vergey</i>	141	<i>Voldenei</i>	146
<i>Vergiacus</i>	141	<i>Volenay</i>	146
<i>Vergy (en note)</i>	141	VOLNAY	146
<i>Vernreyus</i>	140	<i>Volnay</i>	146
<i>Verré, Verreius</i>	143	VONGES	202
VERREY-SOUS-DRÉE 142	217	<i>Voone</i>	203
VERREY-SOUS-SALMAISE 143		VOSNE	203
<i>Verziacus, Verziacensis</i>	141	VOUDENAY	146
<i>Videliacus</i>	144	<i>Voudenayus</i>	146
<i>Vidiliacus</i>	144	<i>Voudeynacus</i>	146
<i>Vielley</i>	144	VOUGEOT	208
<i>Vielli</i>	144	<i>Voulena</i>	146
<i>Vietaul</i>	159	<i>Voulenay</i>	146
<i>Vietellus</i>	159	<i>Voullenay</i>	146
<i>Villeyus</i>	144	<i>Vuidiliacus</i>	144
<i>Villiacus</i>	144	<i>Vuilliacus</i>	144
<i>Vintellus</i>	159	<i>Vuleius</i>	144
<i>Virdiniacus</i>	140	<i>Vuldonacus</i>	146
<i>Virgé, Virgeyus</i>	141	<i>Vuldonaius</i>	146
<i>Viriacus</i>	143	<i>Vullé</i>	144
<i>Viridaneius</i>	140	<i>Vullingius</i>	139
<i>Virzeiacus</i>	141	<i>Vutellus</i>	159

<i>Williacus</i>	144	<i>Ysier</i>	164
<i>Wltellus</i>	159	<i>Ysodrum</i>	206
		<i>Ysoire</i>	206
<i>Yliriacus</i>	21	<i>Ysorra</i>	206
<i>Yllyriacus</i>	21	<i>Yvreius</i>	81

Notes rectificatives. — A la page 92, ligne 28, il convient de lire :
« ... d'une monnaie mérovingienne donnée par Belfort... »

P. 189, ligne 5, au lieu de *Maconiæ*, lire *Maconicæ*.

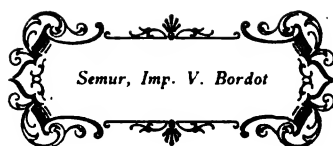
P. 195, ligne 36, au lieu de *Satithva*, lire *Salithva*.

P. 210, ligne 30, au lieu de *Blanciacus*, lire *Blanziacus*.

P. 212, avant-dernière ligne, au lieu de *Marsileyus*, etc., lire *Marsilleyus*, 1269 (Pérard, p. 517).

N. B. — L'étude des noms de lieux de la PÉRIODE ROMAINE OU GALLO-ROMAINE, commencée dans le présent fascicule, prendra fin dans un troisième fascicule qui fera partie du prochain *Bulletin de la Société des Sciences de Semur*.

La première partie de notre travail (PÉRIODE ANTÉ-ROMAINE), parue dans le *Bulletin de la Société des Sciences de Semur*, année 1901, a été l'objet d'un tirage à part dont on peut se procurer des exemplaires en s'adressant soit à la Librairie Nourry (place Saint-Etienne à Dijon, et 11, rue des Saint-Pères, à Paris), soit à la Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 17, rue Cujas, à Paris.



Princeton University Library



32101 066388651



